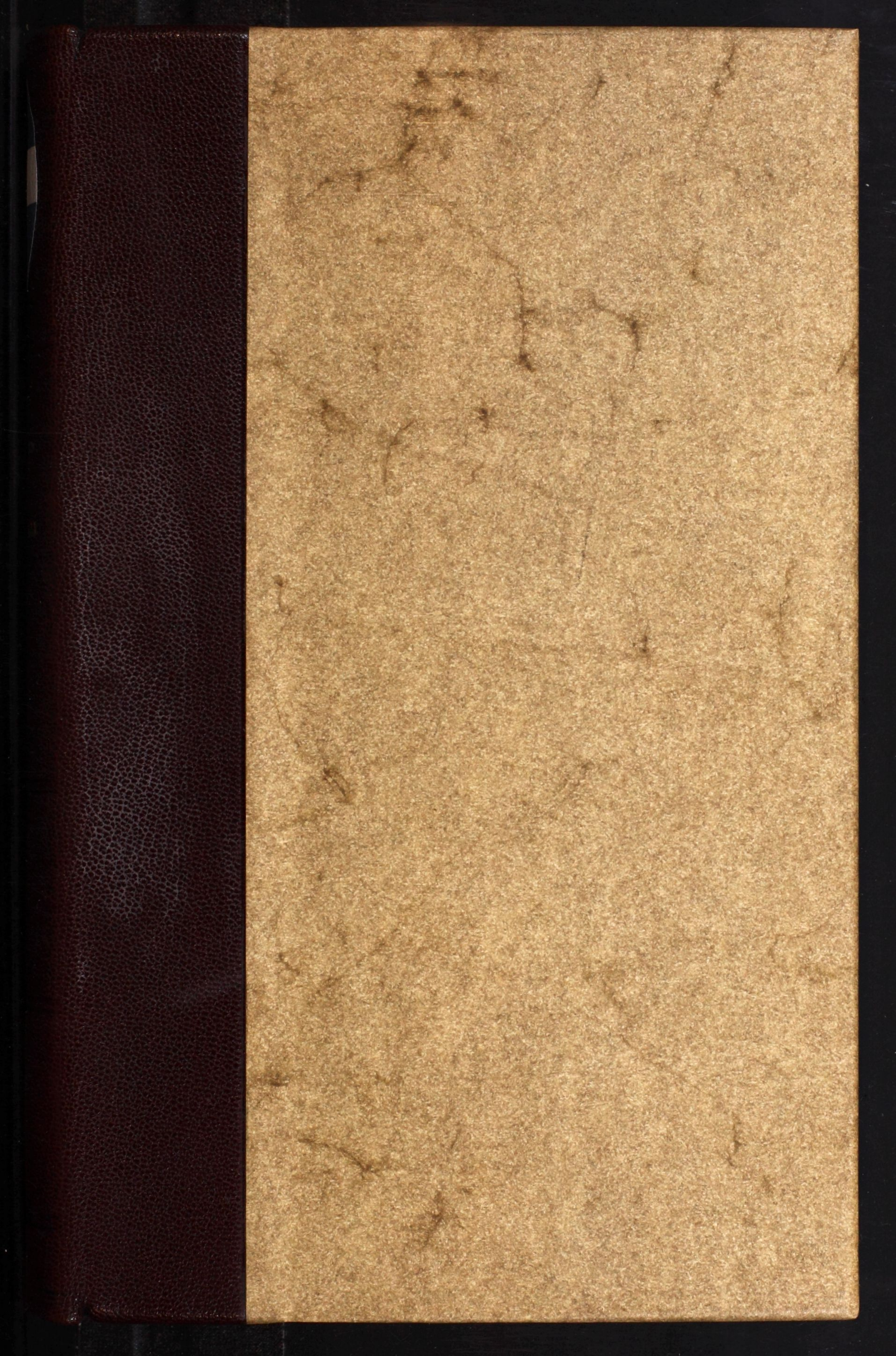
MÉMOIRES
DE LA
ROCHEFOUCAULD
DUC
DE DOUDEAUVILLE

XI








BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

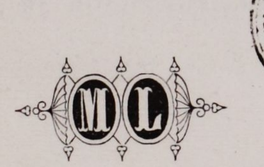
DUC DE DOUDEAUVILLE

ONZIÈME VOLUME

SUITE DES ESQUISSES ET PORTRAITS
LE MUSÉE DE MARINE
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DES MÉMOIRES

— 1789-1830 —





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

ESQUISSES ET PORTRAITS

LA GALERIE DES FEMMES

(SUITE)

ÉLISE ET ÉMILIE

MESDEMOISELLES LISTZ.

Pour vous peindre, Élise, il faudrait le pinceau du Titien et le coloris de Rubens ; je n'ai ni leur palette, ni leur génie ; mais l'âme suffit pour sentir ce qui est noble et beau.

Ma toile est une simple feuille ; mais pour être moins vives, mes couleurs n'en seront pas moins vraies.

On se demande quelle est votre patrie, Élise, car

l'Espagne et l'Italie pourraient également vous revendiquer; et l'Allemagne, qui vous a vue naître, vous a donné cette élévation d'âme et cette profondeur de jugement qui sont comme le cachet de naissance des femmes de votre pays.

Je vous ai assez vue pour vous juger telle que vous êtes, et aussi telle que vous pourriez être, car vos qualités comme vos défauts ne sont encore que de jeunes impressions; mais les unes et les autres ont déjà un caractère de maturité qui étonne.

Une âme tendre, un cœur ardent ont un grand charme; mais c'est un écueil pour celle qui les possède, et ces dons précieux seront peut-être pour vous la source de bien des larmes, car jamais vous ne supposerez que l'on veuille vous tromper; or, tromper est pourtant le bonheur et la gloire de bien des hommes.

Vos beaux cheveux, d'un brun foncé, peignent la force et la puissance de votre organisation.

Vive, impressionnable, naïve, pleine d'enthousiasme et un peu originale, vous ne donnerez jamais votre confiance à demi; et vous ne pourriez aimer avec modération: « Tout ou rien. » Telle sera votre devise.

Habituée à vous taire, vous savez renfermer au fond de votre âme les impressions que vous recevez; mais vos traits vous trahissent, et leur calme habituel rend plus sensibles encore les émotions fugitives qui s'y reflètent.

Quelque jeune que vous soyez, les vicissitudes de la fortune vous ont appris à penser; et une douce mélancolie jette un voile sur vos traits.

Vos résolutions sont promptes, et vous avez de la fermeté sans entêtement. Vous pouvez vous soumettre aux conseils de la raison, mais votre âme se révolte quand on la blesse.

Rarement comprise, vous craignez de descendre dans votre cœur ; il y a dans tous vos sentiments un vague qui vous effraye; et tandis que votre voix, si touchante et si fraîche, fait raisonner les échos de votre modeste retraite; soumise, à votre insu, au pouvoir que vous exercez sur les autres, vous sentez s'exalter à un tel point vos facultés, qu'avec les sons harmonieux qui s'échappent de votre bouche, des larmes coulent de vos yeux; et qu'absorbée par les pensées que vous venez d'évoquer, vous vous taisez.. en remerciant le ciel d'avoir donné à votre âme si tendre une voix si belle pour s'épancher.

Heureuse en effet est celle qui, sans se trahir, peut faire passer dans tous les cœurs les sentiments qu'elle éprouve! Telle est Élise. Excellente musicienne, elle offre dans sa personne une sorte d'accord parfait, qui frappe tous ceux qui la connaissent.

Ainsi l'élégance et la noblesse de sa taille révèlent la distinction de son caractère. Il y a dans tout son être un mélange de réserve et d'abandon qui attire en inspirant le respect, de telle sorte qu'il serait aussi difficile de lui manquer, que de ne pas l'aimer.

Pauvre femme, la vie est pour vous sans attrait comme sans but, et vous craignez d'interroger cet avenir qui vous effraye. Le bonheur serait pour vous une extase sans fin ; mais le chagrin causerait un ravage affreux dans votre existence.

Vos yeux sont un talisman dont vous ne connaissez

pas toute la puissance ; la blancheur de vos dents fait ressortir avec avantage, l'animation de votre physionomie ; vous possédez, enfin, tout ce qui plaît, et mieux encore, tout ce qui attache.

Vous aimez les conseils, Élise, quand c'est un véritable intérêt qui les dicte ; mais la critique des indifférents ne vous fait aucune impression ; laissez-moi donc vous dire que trop de confiance, à votre âge, pourrait devenir un écueil ; et que, sans y attacher plus d'importance qu'ils ne méritent, les jugements du monde doivent être comptés pour quelque chose.

Rien ne forme comme les épreuves ; aussi votre jeune raison a-t-elle devancé votre âge, en triomphant jusqu'à présent de votre imagination.

Douce, mais impétueuse, vous n'osez pas sonder les profondeurs de l'existence ; et votre résignation n'est qu'une sorte d'abandon à la destinée.

Vous jouissez sans envie des succès d'autrui, et seriez plus heureuse d'être aimée que d'être applaudie.

Vous avez de la timidité sans embarras, de la réserve sans gaucherie ; et quelque difficile que soit votre position, votre heureux instinct vous a préservée du danger des succès et des flatteurs.

Craintive, vous croyez facilement à l'affection, mais vous tremblez de vous y livrer, lorsque vous venez à songer qu'elle peut avoir un terme. Le chagrin des autres devient le vôtre, et la compassion que vous éprouvez pour tout être souffrant, égale votre reconnaissance pour ceux qui vous témoignent de l'intérêt.

Vous pardonnez facilement, Élise, quand on vous exprime un regret, mais vous avez peine à oublier le

mal comme le bien; et le temps passe sur vos souvenirs sans les effeuiller. Puissent-ils vous rappeler celui qui vous souhaite ici le bonheur dont vous êtes digne !

Vous possédez dans votre sœur une amie aussi éclairée que prudente. Placée près de vous par le ciel, elle semble n'avoir ici-bas d'autre intérêt que votre bonheur; écoutez ses conseils, et laissez-vous diriger par elle.

Sa tendresse est celle d'une mère, et sa raison celle d'un sage. Elle juge le monde sans illusions à l'âge où tant d'autres en sont les victimes.

Son esprit est profond, ses sentiments sont élevés, sa tête est forte. Elle vous chérit et vous suit avec une sollicitude continuelle dans la vie, s'oubliant sans cesse pour songer à vous.

Se dépouillant à votre profit de tout égoïsme, Émilie oublie ses souffrances pour songer aux vôtres; vos succès sont les siens; et, si elle jouit de son expérience, c'est pour vous préserver des dangers qui vous entourent.

Heureuse Élise, vous ne sauriez avoir un guide plus sûr, une amie plus dévouée; confiez-lui votre sort, et que sa raison ne vous paraisse jamais sévère; son cœur, pour être concentré, n'est pas moins aimant; et la pensée de ses devoirs domine tous ses sentiments; ce n'est pas à la sécheresse, c'est aux calculs de sa raison qu'elle doit sa force; et si vous la trouvez trop réservée, c'est peut-être que l'abandon aurait pour elle trop de charme.

Je n'ai fait qu'entrevoir votre sœur, Élise; c'est assez pour avoir compris tout ce qu'elle vaut, tout ce qu'elle

peut être pour vous; et l'agrément qu'elle portera partout où les circonstances la conduiront.

Puisse Émilie trouver dans la raison, dans les succès et surtout dans le bonheur de sa sœur, la récompense de ses sacrifices et de ses vertus!...

FORTUNÉE

COMTESSE DE COURCELLES

On ne fait pas le portrait des anges, on leur voue un culte d'amour et de respect.

Mais puisque mon angélique belle-sœur a pris des formes humaines pour le bonheur de ceux qui l'approchent, je vais essayer d'esquiver la difficulté, en la considérant comme femme.

Vertueuse par principe, Fortunée ne l'a pas été sans combats ; et c'est ce qui donne plus de prix encore à son mérite, plus de charme à ses qualités.

Ne vivant que pour ceux qu'elle aime, et toujours occupée du bonheur des siens, Fortunée s'épanouit à la pensée du bien qu'elle fait, et la joie des autres devient la sienne.

Ne lui demandez pas si elle est heureuse; c'est sur la figure de ses amis que vous devez chercher la ré-

ponse à cette question. Pas une pensée personnelle ou égoïste dans cette âme de feu que tempère la vertu la plus douce et la plus aimable.

Son premier mouvement est prompt, car il est l'élan de son cœur; mais elle se reprocherait un mot qui pût blesser, et se rétracterait aussitôt.

Sa parole est aussi vive que sa personne est aimable et bonne; son esprit piquant et original est aussi candide que son âme est pure.

Fortunée sait garder inviolablement le secret qu'on lui confie, mais il est au-dessus de ses forces de dissimuler les sentiments qu'elle éprouve.

Jugeant les autres d'après elle-même, son jugement, tout éclairé qu'il est, se laisse influencer quelquefois par son extrême bienveillance.

Incapable de faire le mal, comment pourrait-elle le supposer chez autrui?

Aimée, appréciée, entourée, admirée, rien ne peut porter atteinte à la modestie comme à la sérénité de son âme primitive.

Souvent distraite par la grande mobilité de ses pensées, Fortunée ne l'est point quand il s'agit d'être utile à ceux qu'elle aime; jamais affections ne furent plus profondes que les siennes, et ses devoirs lui sont aussi chers que son salut.

Elle sacrifie ses volontés avec l'abnégation qu'elle apporte dans toutes ses actions; mais ses opinions, elle les garde avec cette ténacité qu'elle a pour le bien. Voulez-vous obtenir d'elle quelque concession, frappez à son cœur plutôt qu'à sa raison, qui pourrait se cabrer contre ce qu'elle n'approuverait pas complétement.

L'autorité la porterait à la révolte, mais elle se soumet au devoir ; et qui pourrait l'aimer assez peu, pour lui en faire sentir le poids !

Cette pensée du devoir préside à toutes ses actions ; jamais elle ne transige avec sa conscience ; le but de cet ange est l'éternité ; la vertu son moyen, et la vie, le chemin qui y conduit.

Fortunée n'est pas exempte de malice, mais elle ne se permet jamais une parole amère, et à peine une douce plaisanterie ; car la bonté de son cœur vient sans cesse tempérer la vivacité de son caractère, ce qui ne l'empêche pas d'arriver à ses fins avec cette aimable adresse que les femmes savent employer pour faire vouloir ce qu'elles désirent.

Sa franchise est sans borne ; mais l'habitude du monde lui a enseigné à taire sa pensée quand il le faut ; et rien n'est plus estimable que son caractère à la fois noble et doux, sincère et discret.

Fille admirable, mère tendre, épouse accomplie, sœur parfaite ; on lui cherche en vain des défauts, dans la crainte que Dieu ne soit tenté de rappeler cette personne si angélique au séjour des anges.

Mais je n'ai rien dit encore de son extérieur qui plaît à ceux qui la voient, autant que son moral attache ceux qui la connaissent.

Tout a du charme chez Fortunée, jusqu'à sa petite toux qui vous intéresse.

Sa taille est aussi souple que gracieuse, ses formes sont heureusement arrondies, sa peau est blanche et ses dents du plus bel ivoire.

Quant à son regard si vif et si pénétrant, ceux

auxquels il est permis d'y lire, y découvrent tous les trésors de l'âme dont il est le miroir fidèle.

Dans ce portrait de Fortunée, chacun la reconnaîtra; excepté celle qui joint à toutes ses qualités, le mérite de les ignorer.

Ajouterai-je que cette personne si distinguée sait si bien aimer, que les défauts de ceux qui lui sont chers, disparaissent devant l'affection qu'elle a pour eux !

Plein d'estime et d'affection pour Fortunée, j'ai l'espoir d'être du nombre de ceux dont son bon esprit apprécie la loyauté, et dont son excellent cœur ne veut pas voir les imperfections.

FRANCESCA

PRINCESSE DE JOINVILLE.

Paris, septembre 1843.

Quelle est cette délicieuse personne qui pose là, devant moi, le coude appuyé sur mon bureau, avec une grâce parfaite.

L'ai-je rêvée ou imaginée?... Je ne sais trop ; mais, si elle existe, j'ose affirmer qu'elle est unique dans le monde entier.

Gracieuse plante exotique transplantée sous un ciel brumeux, Francesca est un de ces êtres idéals que la poésie invente, pour le désespoir de ceux qui en sont réduits à se contenter de prosaïques réalités.

On pourrait presque la prendre pour une fille d'Ossian, tant sa marche est légère et ses formes vaporeuses, si l'animation de ses traits ne venait attester son existence.

Quelle nymphe ne serait jalouse de sa taille si souple et si fine? C'est la jeunesse dans sa fleur, la grâce

dans ce qu'elle a de plus aimable; mieux encore, c'est Francesca !

Vous êtes, Francesca, tout ce que j'ai vu de plus séduisant; et quand on a le bonheur de rencontrer votre regard divin, dont il est impossible de soutenir l'éclat, on se sent remué jusqu'au fond de l'âme.

Il règne dans votre personne une si parfaite harmonie, que l'admiration ne sait où se poser. Vos cheveux sont d'un châtain clair, votre teint est celui d'une ravissante créole; vos yeux, semblables à deux émeraudes, donnent un charme particulier à votre physionomie expressive, et si variable qu'elle traduit, à votre insu, toutes les impressions qui traversent votre âme.

Esprit un peu mutin, vous commandez en maître, habituée d'ailleurs à savoir que nul ne peut vous résister. Née pour régner sur tous les cœurs, vous les soumettez d'un regard ; ce n'est point un dévouement passager que l'on vous offre, c'est toute une vie: heureux quand vous daignez l'accepter !

Certes, on ne saurait supposer que celui dont vous avez agréé les vœux, puisse offrir à une autre l'amour qu'il vous a juré ; plus encore que le devoir, votre beauté garantirait sa fidélité.

Qui pourrait, en effet, être tenté de reporter à une autre l'affection qu'on est si heureux de vous offrir ! oui, vous êtes aimée autant que vous êtes aimable, et votre jeune époux ne saurait changer ; mais malheur à lui s'il était jamais inconstant; sous une apparente douceur, vous cachez une âme non moins brûlante que le soleil qui vous a vue naître ; et votre vengeance ne se ferait pas attendre, dussiez-vous l'expier par votre propre mort.

Aujourd'hui tout semble vous sourire, bien qu'il se trouve, au milieu des grandeurs dont vous êtes entourée, plus d'un aliment à d'inquiètes prévisions que l'amour se charge de dissiper.

Vive, piquante, enjouée, naïve, spirituelle, originale, inattendue, sincère et surtout naturelle, vous ne supposez pas qu'on puisse dire ce qu'on ne pense point, et vous exprimez tout haut ce que vous sentez.

Douce ingénuité que l'expérience n'a point encore effacée, qu'allez-vous devenir au milieu du tourbillon où vous vivez ?

Vous n'avez rien à cacher, madame, et cette réserve qu'impose la société vous paraît une fausseté gratuite ; puissiez-vous toujours parler ainsi !

Vous possédez l'instinct de tout ce qui est noble et grand, et votre esprit est d'une excessive justesse.

Raisonnable par nature, le raisonnement vous ennuie, et vous ne concevez pas qu'on puisse mettre le devoir en discussion.

Vous êtes sans crainte comme sans envie ; et de qui pourriez-vous être jalouse, enfant charmante, si merveilleusement partagée !

Que le ciel vous préserve d'être en butte à l'injustice ; car votre ressentiment serait sans-bornes, et le retour le plus complet vous trouverait inexorable. Votre colère serait fondée : qui donne autant que vous, a droit d'être exigeant ; et pourtant, au besoin, n'oubliez jamais que la clémence est la vertu des femmes comme des rois !

Combien vous êtes heureuse, Francesca, quand vous pouvez secouer cette lourde étiquette qui vous gêne, cette contrainte qui vous étonne, et cette sorte

de crainte que vous cause le monde au milieu duquel vous vivez!... Affranchie de ce monde, et dans les instants où vous possédez, à vous seule, votre jeune époux, vous aimez à rire et à folâtrer avec lui, comme une enfant aimable; et alors, qu'il y a de charme dans les gracieuses espiègleries que vous savez inventer pour vous reposer des ennuis de la représentation!

Facile à vivre, vous ne demandez qu'une chose, c'est qu'on vous aime, et quelle exigence fut plus douce à satisfaire!

Vous inspirez l'affection, et, sans le vouloir, vous improvisez le délire. Exempte de coquetterie, vous n'aspirez à plaire qu'à un seul; mais les succès n'ont rien qui vous étonnent; c'est une habitude qui vous sourit.

Point de terme moyen pour vous, le bonheur le plus parfait ou le désespoir, la vie ou la mort!

Mais aussi quel charme vous savez répandre dans l'amour, et comme votre bonheur est généreux!

A peine entrée dans la vie, vous n'avez pas encore eu le temps de penser à ceux qui souffrent; cependant nulle âme n'est plus tendre et plus compatissante que la vôtre.

Vous aimez le plaisir, mais vous sauriez vous en passer; une seule chose vous est nécessaire: l'amour! il est votre vie, votre essence, votre présent et votre avenir!

Trop jeune pour avoir le courage raisonné que donne l'expérience, vous pouvez craindre le danger; mais l'amour ferait de vous un héros! Soutenue par lui, vous êtes capable d'affronter tous les genres de pé-

rils.; fallût-il, pour sauver l'époux que vous aimez, revêtir l'habit d'amazone; fallût-il guider à cheval les amis qui vous aideraient à le secourir, vous étonneriez les plus braves, en même temps que vous enflammeriez les plus indifférents.

Oh! combien une affection aussi précieuse a besoin d'être ménagée, et qu'il serait ingrat celui qui ne mettrait pas son bonheur et sa gloire à la mériter!

Ame primitive, vous ne croyez pas qu'on puisse manquer à un serment, à un devoir, à un sentiment.

Un mot sévère vous abat ou vous révolte, tandis qu'un mot d'amour suffit pour vous transporter. Douée de la plus heureuse organisation, vous n'avez pas besoin de réfléchir; tout est instinct chez vous, et par instinct aussi vous allez au-devant des moindres désirs de ceux que vous aimez. Leurs pensées, leurs impressions, rien ne vous échappe, et vous trouvez doux de vous y conformer; mais la contrainte vous est insupportable, l'autorité vous blesse, et l'empire que vous savez exercer sur vous-même, est une fatigue dont vous aimeriez assez à vous dispenser.

Parfois vous riez de vos pensées toujours originales, comme de vos jugements empreints d'une certaine malice; mais vous ne communiquez jamais les unes ou les autres que dans l'intimité, et avec tous les ménagements de la bonté.

On vous plaît ou l'on vous déplaît à la première vue, et vous avez peine à revenir de vos impressions.

Ce portrait, qui, tout flatteur qu'il est, n'est pas flatté, vous étonnera sans vous déplaire, Francesca; et sans doute vous vous demanderez quel est l'indiscret qui, non content d'avoir esquissé les grâces de

votre personne, a osé fouiller avec sa pensée dans les plus secrets replis de votre cœur.

Il fut bien imprudent, celui qui osa évoquer tant de grâces et tant de vertus.... Toutefois, rassurez-vous, Francesca, c'est un culte secret qu'on vous a voué, et il est probable que jamais vous ne connaîtrez votre peintre.

Ce que vous apprendrez seulement par ce portrait, c'est que vous êtes appréciée par un homme sincère et loyal, qui ne demande aucune reconnaissance, et n'aspire pas même à un regard.

GABRIELLE

MADAME BRISSET.

—

Jeune encore, Gabrielle n'a d'autre expérience que celle d'une raison improvisée, qui a devancé son âge : c'est un diamant caché.

Il y a en elle l'étoffe de la femme la plus distinguée ; sa conscience est aussi candide que pure ; son âme est naïve et profonde, son esprit élevé, son cœur impressionnable ; mais l'amour et le sentiment de ses devoirs dominent toutes ses pensées comme toutes ses actions.

Son intérieur, sa mère et ses enfants, voilà sa vie.

Douce avec énergie, elle cède sans contester, mais aussi sans faire le sacrifice de ses opinions.

Elle pourrait briller par son esprit, mais elle a fait d'elle-même un sacrifice absolu.

Retirée à la campagne, elle a quitté le monde presque avant de le connaître, mais non sans le juger ;

et dédaignant les succès, sans y être précisément indifférente, elle a su tellement concentrer sa vie dans son cœur, que les jouissances de l'amour-propre sont à peu près nulles pour elle.

Appréciée, aimée, chérie, estimée par tous ceux qui la connaissent, c'est la plus tendre des filles, la femme la plus dévouée, la meilleure des mères.

Elle sait ce qu'elle vaut sans en tirer vanité; et elle met les autres à leur valeur sans communiquer ses jugements.

Jamais un mot malicieux n'est sorti de sa bouche; mais sa bienveillance générale est due plutôt à sa volonté qu'à sa faiblesse.

Gabrielle se tait souvent pour ne pas parler; mais si une circonstance inattendue vient l'arracher à son silence, elle se fait remarquer par la justesse comme par la finesse de son esprit.

Elle ne voit pas les choses comme tout le monde, mais mieux que personne.

C'est une nature primitive que n'a point entachée le contact des humains; elle ne demande pour elle que l'affection des siens, et ne vit que pour les autres. Son existence et une abnégation complète, dont l'affection de ceux qui l'entourent la dédommage.

Jamais une pensée personnelle n'est entrée dans cette âme si pure; l'égoïsme lui paraît le pire des défauts; et si elle fait un sacrifice, elle ne sait pas le faire valoir.

Pour connaître Gabrielle, il faut la deviner, car elle se communique peu; mais sa confiance comme son affection sont, pour ceux auxquels elle l'accorde, un bien inestimable.

Elle ne peut voir souffrir sans souffrir elle-même; et sa bonté est à toute épreuve.

Incapable de tromper, elle ne supposera jamais qu'on puisse avoir à son égard des intentions coupables; mais une sorte d'instinct, qu'elle ne s'explique pas, est pour elle un préservatif.

Fervente sans exagération, sa religion est aussi vraie qu'éclairée; et Gabrielle sait faire aimer des préceptes qui sont la règle de sa conduite, comme la source de toutes les vertus humaines.

Gabrielle a autant d'activité que de paresse, suivant l'occasion ou la nécessité; parfois même elle serait un peu capricieuse, si elle ne visait en tout à la perfection.

La contradiction l'afflige; mais qui pourrait contraindre celle qui finira toujours par faire ce que désirent et approuvent ceux qu'elle aime!

Avec une douceur apparente, il est presque impossible de lui faire abandonner une idée ou un plan de conduite qu'elle s'est tracé; et un raisonnement froid a peu d'empire sur son esprit, quelque juste qu'il puisse être. Ne blessez pas son amour-propre; il aurait peine à pardonner.

Si je n'ai rien dit de son physique éminemment gracieux, c'est que c'est surtout son âme que l'on remarque; mais ce que je puis affirmer, c'est que Gabrielle est, de tout point, une personne exceptionnelle, et qu'on ne retrouve point ailleurs.

Elle a souvent de l'inattendu et de l'originalité sans bizarrerie; enfin, pour tout dire en un mot, le cœur de Gabrielle a de l'esprit, et son esprit a du cœur.

GEORGE SAND

MADAME DUDEVANT.

Esprit, instruction, véritable éloquence, grâce, poésie, couleur locale et style d'une pureté remarquable, tels sont les dons du ciel qui font de George Sand un des premiers écrivains de l'époque.

Analyser un talent reconnu, admiré par ceux-là mêmes qui gémissent de l'emploi que parfois George en a fait, n'est pas de mon ressort; assez de couronnes mêlées d'épines ornent son front si beau; admis dans son intimité, j'aime mieux parler d'elle que de ses ouvrages, quelque délicieux qu'ils soient.

Dans l'habitude de la vie, on l'appelait tout simplement George, nom qu'avait pu lui faire donner son habitude de s'habiller en homme.

George est cette femme prestigieuse que la nature avait créée poëte à son insu, que le malheur a fait auteur célèbre; et qui, placée dans des conditions diffé-

rentes, eût été peut-être la femme de ménage la meilleure et la plus aimable, tant il y a de droiture dans son cœur, et de simplicité dans son esprit.

Mais, par une de ces fatalités qui décident souvent de toute une vie, George n'a connu ni le bonheur si grand de marcher, jeune fille, à l'ombre d'une mère; ni le plaisir si doux de trouver dans un époux, cette autre moitié d'elle-même qui peut seule compléter l'existence de la femme.

Jetée violemment en dehors des principes et des idées reçues, George avait trop le sentiment intime de sa valeur pour accepter les jugements sévères dont elle se vit l'objet; et, bravant à la fois les lois, les hommes et les opinions qui la condamnaient sans l'entendre, ce vigoureux athlète entreprit de lutter corps à corps, avec une société qui n'avait pas su comprendre tout ce qu'il y avait de légèreté, à la juger d'après les règles communes.

De là, les terribles combats livrés par George à une institution qui ne lui avait donné ni bonheur ni repos; à une institution qui, fondée pour concentrer, sans les étouffer, les facultés et les sentiments de la femme, ne lui avait offert que déceptions et souffrances; et qui, palladium pour d'autres femmes, ne sut la préserver ni des écueils, ni des dangers d'une immense célébrité.

Après cela, pour être juste, nous devons dire que la supériorité du mari étant la première condition du bonheur de la femme, George Sand se trouvait fatalement condamnée à réagir contre le mariage, car combien peu d'hommes eussent pu entrer seulement en égalité morale avec elle!

Convenons-en donc, avec le respect qu'on doit au malheur; jetée en dehors de son sexe par des facultés extraordinaires, George a pu, dans un paroxysme de désespoir, briser les liens étroits qui comprimaient son énergie, sans qu'on en doive rien conclure contre le mariage en général.

Aussi son tort est-il moins encore de s'être affranchie des règles communes, que d'avoir érigé son indépendance en système, en abusant de son beau talent pour appeler les autres femmes dans la position exceptionnelle où des circonstances particulières l'avaient placée.

Ce tort, il le faut imputer à son imagination ardente, et surtout aux incitations d'un orgueil trop élevé, pour ne pas préférer à de prodigieux succès littéraires la considération qui, selon les calculs de George, se fût attachée à son nom, dans le cas où elle serait parvenue à ériger en principe l'émancipation de la femme.

Envisagée sous cet aspect, George cesse d'être dangereuse; car ce n'est plus la justice et la raison, mais seulement l'intérêt personnel qui réagit en elle et malgré elle, dans ces pages empreintes de tant de souffrances intimes; et toute femme qui la lira de ce point de vue devra se dire, en se félicitant de jouir d'une position régulière :

« Pauvre grand génie, quel dommage qu'un ma-
« riage bien assorti n'ait pas consacré ta plume élo-
« quente à nous peindre la force et le bonheur que nous
« pouvons trouver dans des sentiments légitimes! »

Moins indépendante, au reste, qu'on ne le supposerait, George s'empreint facilement des idées qu'on

exprime devant elle; et ses affections déteignent de telle sorte sur ses écrits, que, tout en conservant son beau style qui n'est qu'à elle, elle a reflété tour à tour dans sa carrière littéraire les auteurs qu'elle a lus, et les influences qu'elle a subies.

Qui pourrait s'en étonner? C'est un caméléon, c'est un prisme aux mille couleurs que cette personne dont le caractère, aussi remarquable que le talent, offre un composé de tous les contrastes. Raison et folie, enfantillage et philosophie, ordre et désordre, impassibilité et violence, tout se trouve dans cette tête qui sait raisonner comme un homme, et déraisonner comme la femme la plus séduisante.

Voulant tout savoir, tout connaître, tout approfondir, et s'arrêtant à la superficie, George aime la vérité, mais elle la craint; et ce n'est qu'en tremblant qu'elle se hasarde à soulever un coin du voile qui la lui cache.

On la verra, pour étourdir son jugement, courir après les distractions les plus fortes, adopter les habitudes les plus excentriques, et même se faire *bon garçon* afin de n'être plus femme malheureuse!... Puis elle tombera de cette exaltation mensongère dans une absorption profonde; et alors, joie, plaisirs ni succès n'auront accès sur son âme engourdie; car il faut à cet être entier dans ses goûts, agitation extrême ou repos complet.

Religieuse au fond du cœur et philosophe par position, George Sand a un crucifix dans son alcôve, ce qui ne l'empêche pas de nier la divinité de Jésus-Christ.

Avec une volonté forte, elle a beaucoup d'entraîne-

ment et de laisser-aller, de la violence et de la bonté, une grande réserve avec beaucoup d'abandon.

A la plus prodigieuse activité de parole et d'action succédera tout à coup chez elle un profond découragement; puis à celui-ci une ardeur de travail qui la dérobe à de tristes insomnies. George dort le jour et travaille la nuit.

Femme charmante par ses beaux cheveux d'un brun foncé, ses belles dents, ses grands yeux souvent adoucis par la mélancolie, et d'autres fois brillants comme l'éclair, son teint chaud, sa taille un peu forte et pourtant pleine de souplesse; enfin, par ses jolis pieds, par ses petites mains potelées, et surtout par la séduction qu'elle exerce.

Homme par le caractère, la volonté, la passion, le mépris du danger, George réunit en *lui* tout ce qu'on aime dans un sexe, tout ce qu'on apprécie dans l'autre.

Si vous lui demandez un service, rien ne lui coûte, rien ne l'arrête; et, pour obliger un ami, *il* saura se priver de tout, sans jamais exiger de reconnaissance.

Sans posséder une profonde sensibilité, George partagera vos peines; et, trop généreux pour raisonner avec la douleur, *il* s'occupera seulement des moyens de la soulager.

Imprévoyant au suprême degré, *il* s'occupe fort peu du jour, et moins encore du lendemain.

Pourtant si *lui* sait vivre de peu, *elle* se plaît à dépenser beaucoup.

Chérissant ses enfants, George Sand oublie trop peut-être, que les devoirs d'une bonne mère ne se bornent pas seulement aux devoirs du moment; et que, pour préparer l'avenir de ces êtres chéris, son affec-

tion devrait se montrer aussi éclairée qu'elle est tendre.

Le libre arbitre et la liberté lui paraissent le bien suprême; ce sont en effet les plus beaux présents que Dieu ait fait aux hommes; mais on peut en bien ou mal user.

George ne calcule pas assez les limites que la raison oppose au premier, et les dangers auxquels on s'expose quand on abuse de l'autre.

Un rien l'entraîne, un rien l'arrête; un rien l'exalte, un rien l'abat; et lors même qu'elle semblerait se mettre au-dessus de tout, George éprouve une sorte de regret de n'être retenue par aucune entrave.

Puisse la voix de la conscience, qui lui crie que la gloire n'est pas le bonheur, la ramener dans cette vérité absolue qui serait pour un esprit aussi supérieur que le sien, une source de richesses intellectuelles, et de consolations inépuisables dont son cœur la rend digne.

Enthousiaste à l'excès, George Sand est tout inspiration, tout impulsion, tout âme; et ne calculant rien, quand elle veut fortement quelque chose, elle poursuit son but sans se laisser arrêter par aucune considération.

Douée de grandes qualités, Georges conserve ses amis sans se donner beaucoup de peine pour cela. Sont-ils absents, elle y pense rarement, mais elle ne les oublie point; et l'on est sûr de la retrouver au besoin.

Toute contradiction lui est insupportable; elle sait se dévouer, elle ne sait point obéir. Elle peut vouloir; elle ne sait pas commander, pas plus à elle qu'aux autres; pas plus à ses idées qu'à ses passions.

La lumière morale la frappe-t-elle, George ferme

les yeux pour ne pas voir ses rayons; ils la gêneraient, et ce que George redoute le plus au monde, c'est de se contraindre.

George est facile à vivre, son commerce est doux et son intimité charmante. Elle est sans amour-propre comme sans prétentions, et sa simplicité égale son naturel.

Méprisant les usages du monde, elle s'y soumet quand cela lui convient; mais, sûre d'y briller quand elle le veut, elle y garde souvent un silence absolu, pendant lequel elle semblerait ne penser à rien, et ne rien entendre.

George enfin, quels que soient son talent et sa réputation, n'est pas tout ce qu'elle pourrait être!... tout ce qu'elle serait, si, dégoûtée des illusions de ce monde, qui fut sévère pour elle, elle savait donner à ses facultés un but immortel. Le monde, au reste, n'a plus d'attraits pour cette femme vraiment supérieure, et elle le fuit en méprisant ses jugements; mais elle craint encore sa critique.

George ne suit pas les conseils qu'on lui donne, bien qu'elle ne s'en fâche jamais; et d'ailleurs ce n'est point à un homme, c'est à Dieu seul qu'il appartient de toucher une âme telle que la sienne; mais il doit être permis à celui qui lui porte l'intérêt le plus vrai de faire des vœux pour que la lumière lui arrive.

Tant de facultés réunies dans un seul être, deviendraient si précieuses le jour où elles seraient placées dans la vérité!

George le sentira, je veux l'espérer; et sa plume, semblable à la lance d'Achille, guérira toutes les blessures qu'elle a faites.

Quel bonheur pour ses amis de l'admirer sans réserve !

Que la femme la plus remarquable de notre époque en devienne la plus utile, et par suite la plus heureuse ; tel est le vœu ardent d'un homme qui lui est sincèrement dévoué ; et qui conservera toujours avec reconnaissance, le souvenir des témoignages d'affection qu'il en a reçus dans sa prison.

Oser faire le portrait de George Sand serait une preuve de modestie, si l'auteur ne mettait une sorte d'orgueil à croire qu'il a su la comprendre, et qu'il est digne d'apprécier cet être aussi attachant qu'il est indéfinissable.

GEORGINA

MADEMOISELLE DE SCHOULTZ.

Comment décrire les qualités de celle qui est trop modeste pour se reconnaître! et comment lui parler du charme répandu dans toute sa personne, lorsqu'elle est trop naïve pour vous comprendre?...

Cependant l'obéissance a quelque chose de si doux, que je veux me soumettre au désir de Georgina.

Sa modestie lui fera repousser mes éloges, et ceux qui la connaissent pourront seuls juger de la vérité de ce portrait.

Grâce, bonté, douceur, ingénuité, s'exhalent de l'âme de Georgina comme le parfum d'une fleur. Ce n'est pas pour elle que vit cette angélique jeune fille; elle n'existe que pour ceux qu'elle aime, et cette abnégation leur impose à son égard des devoirs de cœur, de conscience et d'honneur.

Georgina possède un si bon naturel, qu'elle ne pour-

rait causer la moindre contrariété à un indifférent; à plus forte raison évite-t-elle de causer la peine la plus légère à ceux qui lui sont chers; comment le pourrait-elle? sa mère et ses amis sont sa vie; leur satisfaction est la sienne, et leurs moindres désirs deviennent les siens.

Georgina ne fait rien pour cacher ce qu'elle est, pourtant elle est difficile à connaître; il faut la chercher; mais combien on est heureux de l'avoir trouvée, et comme elle vous sait gré de la deviner!

Ce cœur si parfait sent profondément la reconnaissance, et il n'oubliera jamais un service reçu.

Avec son estime, vous obtiendrez facilement la confiance de Georgina.

Si vous lui donnez un conseil, elle vous écoutera, décidée à le suivre; mais un peu d'irrésolution dans son caractère l'empêchera quelquefois de s'y conformer; elle voudrait... mais elle hésite, ne pouvant supporter l'idée d'un reproche, n'importe d'où il vienne; et elle puiserait dans son impuissance d'affliger, la force de résister aux êtres qu'elle aime le mieux.

Ne la blâmons pas, il y a tant de vraie bonté dans son aimable faiblesse! mais plaignons-la; car Georgina est capable de sacrifier jusqu'à son bonheur, dans la crainte de faire de la peine à quelqu'un.

Georgina possède la meilleure des mères, aussi la chérit-elle en la craignant. Nulle fille n'est plus respectueuse et plus dévouée; sur un seul désir de sa mère, elle disposerait de son existence, dût-elle faire taire ses instincts secrets.

Peut-être un peu plus de confiance et d'abandon, avec une volonté plus positive, contribueraient-ils à

son bonheur, et à la satisfaction de sa mère qui n'a rien tant à cœur que de la voir heureuse.

Ses impressions sont aussi vives que profondes : lente à s'attacher, elle obéit cependant quelquefois aux élans de son cœur, et elle aime alors avec la candeur et l'impétuosité de son âge; mais, quelque rapides que soient ses impressions, jamais elle n'oublie ceux qui les ont causées.

On lui plaît ou on lui déplaît à la première vue, et ses jugements sont parfaitement justes.

Si vous l'affligez, Georgina ne se plaindra pas, mais elle souffrira.

Le silence serait la seule vengeance qu'elle tirerait des injustices qu'on pourrait lui faire; et, dans l'exaltation de sa douleur, c'est au tombeau qu'elle demanderait un refuge contre le malheur.

Si vous l'offensez, elle pourra vous pardonner, car son amour-propre est moins exigeant que son cœur.

Douée d'un esprit cultivé, Georgina comprend tout, rien ne lui échappe, et vous êtes souvent deviné en commençant à vous exprimer.

Un sourire malicieux vient parfois se jouer sur ses lèvres, mais il y a trop d'indulgence et de bonté dans son âme, pour qu'une pensée méchante puisse y demeurer.

Combien il serait coupable celui qui méconnaîtrait la délicatesse d'une âme qui sent si profondément la douleur, si vivement le bonheur, et qui se montre aussi reconnaissante du bien qu'on pourrait lui faire, que de celui qu'on lui fait !

Souffrez-vous, Georgina vous plaindra, et vos larmes seront essuyées par elle.

Tous ses sentiments sont profonds, mais ses idées sont mobiles; il y a plus de fixité dans son cœur que dans son esprit, et ses opinions se ressentent un peu de l'incertitude de son caractère.

Sous l'extérieur le plus calme, Georgina possède une imagination vive, passionnée, qui pourrait lui causer de profonds chagrins si sa raison ne la modérait pas.

Souvent distraite, Georgina se livrera, même au milieu du monde, aux pensées qui l'obsèdent; et si alors elle ne parle pas, c'est qu'elle craindrait que la chaleur de ses expressions ne vînt à trahir celle de son âme.

Elle sait plutôt se contraindre que se dominer; et, par un contraste bizarre, cette charmante jeune fille a autant de puissance de volonté que de faiblesse de caractère; mais à quoi lui sert de vouloir, puisque, tout en conservant ses idées, il lui est impossible de résister à l'influence de ceux qu'elle aime?

Sensible aux éloges de ses amis, elle n'attache aucune importance aux compliments qu'on lui adresse, et sait distinguer, avec un tact exquis, la vérité de la flatterie.

Elle se juge avec sévérité, et les autres avec indulgence.

Si vous voulez connaître les vertus de sa belle âme, regardez le front où elles se reflètent. Pour apprécier ses qualités, étudiez ce regard qui exprime à la fois tant d'animation et de pureté; enfin, pour deviner la noblesse de son caractère, voyez quelle distinction respire dans sa personne, et quel reflet de pudeur est empreint dans ses mouvements! Chacun lui envierait

l'élégance de sa tournure, la grâce de sa taille et l'éclat de ses dents; Georgina ne cherche point à plaire, et c'est à l'écart qu'il faut la chercher.

Toutefois, sa bienveillance l'emportant encore sur sa modestie, elle se mettra à son piano si vous l'en priez, et vous ne saurez ce que vous devez admirer le plus, des accords brillants que ses jolis doigts produisent sur le clavier, ou des sons enchanteurs qu'elle tire de sa poitrine en leur communiquant la plus délicieuse expression.

Portée à la mélancolie, Georgina s'attriste de peu; une parole sèche, un regard distrait suffisent pour la troubler; elle rit de bon cœur, mais sa gaieté ne lui appartient pas; c'est auprès des autres qu'elle la trouve.

Elle sait se taire, mais sa figure est indiscrète et révèle par son expression tout ce qu'elle éprouve. Timide, elle cherche parfois à dissimuler son embarras par un sourire.

Fêtée, louée et remarquée partout où elle se montre, Georgina est restée simple au milieu des hommages : naïve comme un enfant et blanche comme l'albâtre, elle a tout le charme de la jeunesse, toute la raison de l'âge mûr.

En un mot, on l'aime autant qu'on l'estime; on la respecte autant qu'on l'admire.

HYACINTHE

MADEMOISELLE ***

—

La Vallée-aux-Loups.

Hyacinthe demande ce qu'elle est, sans trop se soucier de le savoir, bien qu'elle soit capable d'ajouter foi à ce qu'on lui apprendra; car une extrême candeur préside à ses pensées comme à ses actions.

Son naturel est bon, et cela est heureux, car elle n'eût rien fait pour le réformer; quelquefois elle se cherche, mais rarement elle se trouve. Elle ne se plaît pas, et les autres s'en étonnent, car elle leur plaît fort.

Peu communicative, elle prend les caractères tels qu'ils sont sans songer à les améliorer, pas plus le sien que celui des autres. Chose étrange! son esprit n'a rien de léger, et cependant elle ne réfléchit pas assez aux affaires les plus importantes de la vie. Se laissant diriger par les événements, elle se soumet à la peine comme au plaisir, et se regarde vivre sans grand

intérêt; elle aime beaucoup ses amis et se dévouerait pour eux, mais sans exiger aucune réciprocité; la société lui plaît, elle aime la solitude, et rien ne lui est indispensable.

Elle n'a pas de croyances arrêtées; c'est pour elle un sujet de tristesse, sans qu'elle fasse rien pour sortir d'une apathie dangereuse.

Hyacinthe ignore encore ce qu'on entend par les mots d'amour et de passion; cependant, si jamais elle aime, ce sera sans mesure et une seule fois, car elle ne survivrait pas à la trahison.

Hyacinthe possède une foule de ces instincts purs, nobles et généreux auxquels il ne manque qu'un but élevé pour devenir des vertus.

La résignation soutient et console, tandis que le courage humain détruit l'existence.

Au reste la bonté, la douceur d'Hyacinthe et surtout son égalité de caractère, donnent un grand charme à sa société; mais, souvent silencieuse, elle vit en elle et sur elle-même, tant que les autres n'ont pas besoin d'elle.

HERMINIE

COMTESSE DE B. CONTI, AUJOURD'HUI DUCHESSE DE DOUDEAUVILLE.

1841.

Pour bien faire ce portrait, peut-être faudrait-il le moins sentir.

Le trouble de l'âme ôte à l'œil sa lumière et à la pensée sa clarté.

Si j'échoue, celle qui m'inspire et m'impose à la fois, me devra au moins son indulgence.

On est modeste quand on aime, madame, et timide quand on désire.

Le marbre le plus pur reste froid tant que l'âme du sculpteur n'a point passé dans la statue qu'il admire ; mais aussi quel bonheur de pouvoir animer un chef-d'œuvre, et quel amour Pygmalion a dû ressentir pour son ouvrage !

On ne la connaît pas entièrement, cette Herminie si généralement appréciée, et qui peut-être a craint de se bien connaître elle-même.

Quelle satisfaction j'éprouve à la comprendre mieux que tout autre, et quel bonheur pour moi si elle daignait convenir que j'ai su la deviner !

Dire qu'elle est aussi belle que bonne; que ses dents d'un émail éclatant sont parfaitement rangées; que son sourire est gracieux; que ses longs cheveux blonds sont d'une nuance ravissante; que l'expression de son regard, lorsqu'il vient à s'animer, porte le trouble au fond du cœur; que sa taille est aussi noble que gracieuse, et qu'il y a dans sa tournure une souplesse qui enchante, ce serait raconter ce que chacun sait.

Mais qui peindra son âme si pure, sa candeur de jeune fille et son caractère si égal? qui appréciera dignement sa franchise ingénue, son naturel et cette droiture de jugement qui distinguent Herminie de toutes les femmes?

Dans cette tête aussi forte qu'elle est jolie, existe un adorable mélange d'enfantillage et de raison, de sagesse et de gaieté; elle aime le plaisir, mais elle y apporte souvent des dispositions mélancoliques; et qui pourrait s'en étonner? Herminie n'emporte-t-elle pas partout avec elle ce cœur ardent qu'elle a su contenir, cette vive imagination qu'une volonté ferme a toujours dirigée, cette réserve dont la délicatesse lui a fait un devoir, et qu'elle a su concilier avec un aimable abandon; Herminie ne conserve-t-elle pas, au sein des plaisirs, cet esprit élevé, cet amour du devoir, et enfin ce sentiment religieux qui ont fait d'elle l'ange gardien de celui auquel elle a dû plusieurs années de félicité.

Vous définir si bien, madame, n'est-ce pas vous connaître mieux que qui que ce soit au monde!... et

qui peut vous connaître ainsi sans vous aimer?

Comme elle est sensible et bonne cette charmante femme qui se plaît à entendre parler de sa froideur, parce que l'idée que l'on s'en fait est un asile pour son cœur, un repos pour son esprit! Ses qualités sont aussi aimables que ses vertus sont essentielles; chez elle, on rencontre à la fois tout ce qui plaît et tout ce qu'on estime.

Ainsi, la générosité n'exclut pas chez Herminie l'amour de l'ordre; et le dévouement la rendrait capable des plus grands sacrifices, excepté de ceux que la vertu la plus sévère n'approuverait pas. Quand le bonheur des autres est son ouvrage, il devient sa plus douce récompense.

Aimable dans son salon dont elle fait les honneurs avec grâce, elle n'est pas moins charmante dans celui des autres, car elle porte partout la distinction qui lui est naturelle.

A qui est-il donné de rester entièrement insensible aux hommages? A personne, sans doute; car les hommages respectueux sont la récompense du vrai mérite; mais si Herminie paraît les accepter comme un tribut d'estime qui lui plaît, son esprit, accoutumé à les recueillir, oublie facilement ceux qui les lui adressent.

Appréciant la bienveillance générale qu'elle inspire, elle craindrait de la *particulariser*, tant elle redoute de s'engager; et telle est la prudence d'Herminie, que, si son cœur faisait un pas à son insu, elle essayerait de le faire reculer par la force de sa volonté.

Pourquoi, madame, tant de méfiance de vous et des autres? Ne sera-t-on jamais assez heureux pour vous

faire comprendre qu'un mérite tel que le vôtre doit fixer à jamais celui qu'il a su captiver une fois; et ne sentez-vous pas que la crainte injuste d'être malheureuse en vous remariant, vous condamne au malheur réel de l'isolement?

J'ignore quelles sont vos idées, mais je suis certain qu'il existe un mortel qui mettrait sa félicité à faire la vôtre...

Revenons à ce portrait, dont le modèle exerce tant d'empire sur ma raison, que j'oublie de le peindre pour lui parler.

Il y a beaucoup de mobilité dans l'esprit d'Herminie, beaucoup de positif dans son jugement, de fermeté dans sa volonté, et une telle fixité dans ses sentiments, que, si une fois son cœur se donnait, ce serait sans partage comme sans retour.

Timide vis-à-vis des autres comme vis-à-vis d'elle-même, mon charmant modèle marche en tremblant vers une vie nouvelle; et sollicitée par la raison même qui lui dit que son existence est incomplète, elle n'avance qu'en hésitant.

Regrettant presque d'être riche, parce qu'elle veut être aimée pour elle seule, Herminie se fait tort en considérant sa fortune comme un appât : qui pourrait ne pas l'aimer pour elle-même quand on la connaît, et qui jamais mérita mieux qu'on oublie près d'elle tout ce qui n'est pas elle?

Si l'on peut jusqu'à certain point entraîner l'imagination d'Herminie, sa réflexion sera toujours sage; et, pour obtenir sa confiance, il faut mériter son estime.

Sa belle santé redoute des agitations qui ne seraient

pas sans charme pour elle, et, n'ayant à rendre compte qu'à Dieu de son innocente vie, elle hésite à sacrifier son indépendance. Laissons-lui le temps de mettre d'accord son esprit et son cœur; mais qu'elle sache bien que l'incertitude est la peine la plus cruelle, quand c'est à Herminie qu'on ose aspirer!

Nul n'est digne de cette noble femme; mais le sentir profondément, c'est prouver le désir qu'on aurait de travailler à la mériter.

Celui qui calcule tient en réserve une partie de ses pensées; quant à moi, madame, j'ai tout dit; puissiez-vous ne pas m'accuser de présomption!

De grâce, Herminie, ne repoussez plus un amour qui fut votre ouvrage; ne condamnez pas au malheur une existence dont vous vous êtes emparée; et si de généreux souvenirs vous empêchent de prononcer ce mot dont ma vie dépend, daignez le laisser pressentir.

Cette vie, madame, serait trop courte pour vous prouver ma profonde et respectueuse reconnaissance.

Laissez-vous aimer, laissez-vous rendre heureuse, et soyez aussi généreuse envers l'amant qui met à vos pieds sa destinée, qu'indulgente envers le peintre qui, pour faire votre portrait, n'a eu qu'à regarder au fond de son cœur.

HENRIETTE

COMTESSE DE LUDRE

Je viens de vous lire, Henriette, et, tout en jetant sur le papier cette esquisse imparfaite, je me demande si c'est le portrait d'un homme ou celui d'une femme que je trace ici.

Avec un esprit supérieur, mais toujours soumis aux lumières de la raison, vous possédez, Henriette, une instruction profonde, un caractère élevé, persévérant, et capable de se livrer aux recherches les plus consciencieuses; votre cœur est animé par les sentiments les plus généreux; et l'amour de la vérité, cet amour qui est l'histoire de votre vie, a dicté chacune des pages de cet ouvrage qui, déjà connu de tout ce qui pense en France, obtiendra du temps la place importante qui lui est due.

La critique est le sceau de la célébrité ; mais peut-être eussiez-vous échappé à ses conseils un peu sévères,

si vous aviez pris le temps d'effacer les légères incorrections qu'une trop grande promptitude de rédaction, a laissé subsister dans votre beau livre!

Courageuse d'ailleurs, comme le soldat qui soutient une bonne cause, vous avez su dans votre lutte, avec les théories désorganisatrices de notre époque, aborder franchement les questions les plus ardues; et, montant résolûment à l'assaut, vous avez souvent triomphé des difficultés les plus épineuses.



Mais si vous possédez dans vos écrits la force de dialectique et le style serré d'un homme; loin d'avoir les prétentions ombrageuses de la femme auteur, vous êtes parvenue à vous faire pardonner votre supériorité, en réunissant aux grâces de la femme du monde, les vertus de la femme de ménage, et les qualités d'une mère aussi tendre qu'elle est éclairée.

L'autorité froisse en vous le sentiment d'une incontestable supériorité, mais vous savez vous soumettre; et, facile à blesser, vous avez le courage de dissimuler vos impressions. On n'est pas d'un commerce plus doux et plus égal que vous, Henriette; et, quelque vifs et spontanés que soient vos premiers mouvements, ils sont toujours soumis à votre raison.

Plus intérieure que la plupart des femmes, vous n'aspirez pas à briller dans la société; mais on n'a pas plus de charme que vous dans l'intimité.

Votre conversation est à la fois légère, profonde, spirituelle et instructive.

Ne songeant jamais à produire de l'effet, votre esprit cultivé plaît et attache sans nul effort; et vous traitez avec autant de grâce que de profondeur, les sujets qui vous intéressent.

Modeste, il vous déplairait que le monde s'occupât de la femme; mais l'auteur a trop à cœur d'être utile, pour dédaigner entièrement le succès qu'il obtient.

On vous subjugue difficilement; cependant vous ne cherchez point à dominer.

Vous savez écouter, mais vous vous réservez le droit de juger.

Si vous avez un peu de coquetterie, c'est uniquement celle de l'esprit; et vous êtes toujours aimable sans aucune prétention.

Votre toilette est simple et de bon goût; votre taille est gracieuse et digne sans être élevée, et votre beau regard est aussi expressif qu'intelligent. On n'a ni plus de finesse d'esprit, ni plus de grâce dans les manières.

Vous avez beaucoup de relations et peu d'amis sincères, madame; mais, aimable avec tout le monde, vous n'accordez votre confiance qu'à ceux que vous estimez assez, pour les admettre dans votre intimité.

Vous êtes plutôt bonne et compatissante que profondément sensible; cependant un rien vous émeut; et vous avez, sous des apparences calmes, une imagination assez vive.

Beaucoup de gens vous apprécient, quelques-uns vous envient; mais peu vous connaissent bien.

Si j'ai su découvrir quelques-unes des qualités de votre âme que le vulgaire ne devine pas, c'est qu'initié par la lecture de votre ouvrage aux tendances de votre esprit, j'ai compris tout ce qu'il y avait de mérite dans votre attitude modeste, et de grâce dans votre admirable simplicité.

Vous êtes trop naturelle pour ne point accepter une

partie de mes éloges; et quant à ceux que votre modestie pourrait décliner, c'est à ceux qui me liront qu'il appartiendra d'en juger.

Pour achever ce portrait par quelques-uns de ces traits qui, tout légers qu'ils sont, constituent la ressemblance, j'ajouterai que, sans être jamais bizarre, vous êtes originale; que vous êtes un peu malicieuse sans être méchante, et qu'exempte de toute dissimulation, vous êtes pourtant aussi difficile à connaître qu'à bien définir.

HYACINTHE

MADEMOISELLE VALMORE.

Combien il est délicieux mon charmant modèle! la grâce le dispute en lui à l'esprit, et on oublie souvent de l'écouter pour le regarder; mais comment le faire ressemblant cet aimable modèle qui ne pose que quelques secondes, et s'échappe au moment où l'on croit le saisir, par suite de l'extrême mobilité qui est le cachet de son caractère?

Un nuage confus enveloppe encore la gracieuse figure d'Hyacinthe, et c'est à peine si je puis entrevoir ses traits.

Comment juger son esprit et son cœur sur ses impressions, aussi fugitives que sa physionomie est variable! Elles sont si légères et si profondes à la fois les sensations d'Hyacinthe, si sérieuses et si futiles, si bonnes et si malicieuses, si froides et si vives, si indulgentes et parfois si dénigrantes, qu'on a peine à l'y reconnaître.

Voulez-vous essayer de raisonner avec cette aimable enfant? elle soutiendra son opinion, bonne ou mauvaise, à force d'esprit; et si vous lui plaisez, elle vous pardonnera la vôtre.

Il y a beaucoup d'originalité dans ce petit être tout à fait aimable, mais dont les idées sont trop arrêtées.

Elle se plaît et se déplaît, se dépite et s'engoue, sans savoir pourquoi; capricieuse, elle brûlera, dans un moment d'humeur, un chiffon de papier qui est souvent un éclair de génie, rêvera une heure sur une phrase, et en improvisera mille autres en moins d'une minute.

Hyacinthe a le travail facile, mais il la fatigue.

Elle voudrait atteindre de prime saut la perfection sans comprendre qu'elle est relative, qu'il y a celle de tous les âges. C'est de sa part un faux calcul; il est si joli son âge, qu'elle a grand tort de chercher à le devancer.

Elle se fie trop à ses premières impressions, et n'écoute pas assez les avis qu'on lui donne; de là vient qu'elle détruit parfois avec dédain, ceux de ses charmants essais littéraires qui mériteraient d'être conservés, et peut-être réserve ceux qui valent moins qu'elle.

Hyacinthe apprécie mieux les autres qu'elle-même. Confiante dans son jugement qu'elle confond trop souvent, avec son imagination, elle consulte sans écouter, et vous interroge sans vous entendre.

Il y a tant de contrastes et de si fortes oppositions dans cette jeune tête, que son peintre a quelque peine à les démêler.

Elle rit de bon cœur; et pourtant en garde contre

l'avenir, Hyacinthe croit peu au bonheur. Sa volonté est ferme, et elle a peu d'abandon. Il lui déplaît d'être observée, et elle vit beaucoup plus en elle-même qu'avec les autres.

Quand elle parle, elle parle bien; mais plus souvent elle se tait. Naturelle et simple, elle est sans prétentions, bien qu'elle ait déjà quelque droit d'en avoir.

Se propose-t-elle un but? rien ne saurait l'en détourner, et l'on n'obtient pas plus d'influence sur ses actions que sur ses convictions.

Plus d'abandon avec ceux qui le méritent, serait pour cet être gracieux un devoir, et peut-être un préservatif.

Hyacinthe pense trop et ne réfléchit pas assez, mille idées lui viennent à la fois; elle s'ennuie, s'effraye, étouffe ou suffoque, selon que ses idées sont graves ou qu'elles éveillent en elle, des instincts charmants.

Il lui faudrait une amie, elle préfère son papier, et le brûle souvent pour qu'il ne dise pas ses secrets.

Vive, impétueuse et fortement impressionnable, Hyacinthe saura souffrir, elle ne saura pas se réprimer.

Difficile à connaître, elle souffre de n'être pas comprise, ou de la crainte d'être devinée; en définitive, cette aimable enfant n'est pas heureuse; mais, fière à l'excès, jamais elle n'avouerait son malheur; et, fût-il au comble, elle souffrirait sans se plaindre.

Hyacinthe a, comme toutes les âmes fortement trempées, un courage de lion contre les chagrins réels; mais elle ne saurait supporter la moindre con-

trariété. La souffrance des autres la gêne et l'attriste.

Il lui plaît qu'on l'approuve, il lui est indifférent qu'on la blâme. L'indépendance est sa vie, et la liberté son idole; elle n'aime aucun frein, se soumet plus par devoir que par amour; et si quelque mot sévère la révolte, elle est capable de se taire pendant des mois entiers.

A cette âme un peu rude et tendre à la fois, il faudrait de doux épanchements; son esprit y gagnerait, et son génie naissant en recevrait plus d'essor.

Sait-elle assez, cette jeune fille au cœur si tendre, qu'une mère est toujours l'amie la plus sûre de son enfant?

Et vous, mère si bonne, savez-vous qu'à cet être, si en dehors des lois communes, il faut des directions toutes particulières? N'essayez pas de la comprimer, encore moins de la contraindre, mais cherchez sans cesse à la protéger et à la guider sans qu'elle le sente.

En contraignant Hyacinthe, on l'irriterait sans la changer. Attirez-la plutôt vers vous en lui laissant voir l'excès de votre affection. Elle briserait une chaîne, on peut la retenir avec un cheveu!

Ne la forcez jamais à convenir qu'elle a eu tort; laissez-la le penser, et vous la verrez expier en silence ses fautes légères.

Si vous la heurtez, elle se révoltera ; et jamais elle ne se plaindra; mais sa confiance une fois perdue ne renaîtrait plus.

Un sentiment malheureux la tuerait; un bonheur monotone lui donnerait le spleen, car ce qu'elle craint par-dessus tout, c'est l'ennui.

Il lui faut du nouveau, de l'imprévu ; et les chemins battus ne vont ni à son cœur ni à son esprit.

Agitée par son imagination, elle cherche sans trouver, rêve sans penser, et marche dans la vie comme un joli enfant sur le bord d'un abîme.

Son esprit est aussi distingué que son âme est fière. Vous ne pourriez la décider à recevoir même les dons de l'amitié ; mais elle aime à donner ; et si elle souffre de n'être pas riche, c'est bien moins pour elle que pour les autres.

Incapable de se soumettre à un travail réglé, c'est toujours sous l'empire de l'inspiration qu'Hyacinthe prend sa plume ou son pinceau ; et, tout en négligeant les règles de l'art, elle vous charme par l'originalité de son style ou de ses couleurs.

Difficilement contente d'elle-même, un éloge mérité l'enchante, un compliment non senti lui déplaît.

Trop naïve pour savoir feindre, Hyacinthe aime la vérité ; mais elle la juge au lieu de l'appliquer, et la mobilité de son esprit est la seule chose qui tempère la fougue de ses impressions.

Violente et douce à la fois, distraite et souvent absorbée, elle écoute sans entendre, parle sans penser, et lit sans percevoir.

Hyacinthe a autant de raison que de folie, d'enfantillage que de profondeur. C'est la fraîcheur de la rose, sans sa fadeur ; elle possède, pour charmer, des yeux qui dévoilent l'élan poétique de ses pensées, la grâce qui attire, le charme qui retient, l'attrait qui fixe ; enfin, l'ensemble de cette *femme-enfant* subjugue tous ceux qui l'approchent, et les porte à méditer sur cet être à part qui possède autant de facultés

pour la souffrance, que d'éléments pour le bonheur.

Formée déjà par la réflexion, elle se prête encore aux folâtreries de son âge ; mais s'il faut peu de chose pour la distraire, il en faudrait beaucoup pour l'attacher.

Une lettre aimable de la spirituelle mère de mon joli modèle, me permet de croire que j'ai su deviner le trésor qui se cache à l'ombre de ses ailes.

HORTENSE

MADAME AMÉDÉE THAYER

—

Eaux-Bonnes.

Vous l'ordonnez, madame, j'obéis; mais de grâce, si vous voulez que je trace votre portrait, veuillez poser un moment; car il y a tant de mobilité dans vos mouvements et dans votre esprit, que mon pinceau aura grand peine à vous saisir.

Je pourrais faire de vous, Hortense, deux portraits qui se ressembleraient si peu, qu'on ne voudrait pas croire qu'ils fussent de la même personne.

Si la mythologie n'était pas tout à fait passée de mode, je vous comparerais à Minerve; car vous avez sa taille imposante et souple à la fois, son maintien grave et digne; un front symbole des vastes et nobles facultés que la Fable accordait à cette déesse, ses noirs sourcils, ses yeux si beaux, et de plus un regard tellement expressif, que nul ne saurait l'affronter impunément. Les éclairs de ce regard révèlent à qui sait

comprendre, toutes les agitations de votre âme qui cherche à s'étourdir; et qui, craignant de se connaître, s'est jetée à travers la vie comme le voyageur pressé, dans la première barque qui doit l'aider à franchir un passage difficile.

Tout ravit dans la physionomie si noble d'Hortense; son air de langueur et parfois de souffrance, donne à sa charmante figure un attrait irrésistible.

Il y a beaucoup d'abandon, et pourtant du calcul dans cette personne qui se craint plus encore qu'elle ne craint les autres, et n'envisage sans terreur que le terme où nous devons tous aboutir.

Cette soif de la mort qui dévore mon noble modèle peut se concevoir; grande et avide, son âme étouffe dans les liens terrestres qui la retiennent, et ses facultés morales dépassent ses forces!

C'est surtout le moral d'Hortense qu'il faudrait guérir pour qu'elle se résignât à la vie; elle a trop d'esprit, d'imagination et de sentiments : voilà le secret de sa maladie, et si j'hésitais à faire son portrait, c'était dans la crainte de la révéler à elle-même!...

Tout œil observateur pourra remarquer qu'Hortense se redoute, et qu'elle cherche à échapper à ses pensées par une agitation matérielle qui n'est pas dans ses goûts.

Ses souffrances habituelles ne lui arrachent jamais un soupir, elle craindrait d'affliger ceux qu'elle aime; et puis, elle est patiente parce qu'elle croit entrevoir la fin de ses maux.

Son caractère est celui de l'homme le plus fort, auquel s'allie toute la grâce de la femme la plus richement dotée.

Sensible et bonne, elle ne sait pas résister à un procédé aimable, mais elle se révolterait contre l'autorité.

Ses traits sont fins et réguliers et ses dents sont blanches comme l'albâtre; j'ai parlé de ses yeux si beaux, ajoutez à cette figure d'un ovale si parfait, les plus jolis cheveux du monde, toujours lissés avec le plus grand soin et relevés avec grâce, et vous aurez une faible idée des attraits de mon modèle.

Le noir prononcé de ses beaux cheveux semble indiquer ce qu'il y avait jadis de force et de puissance, chez cette femme qui s'est usée à force de vouloir, et qui préfère la mort aux déceptions qu'elle a rencontrées dans la vie.

Son maintien calme et froid est calculé pour dissimuler l'imagination ardente et l'âme passionnée qui dévorent sa frêle existence.

Au premier abord vous pourriez croire qu'étrangère aux agitations de la terre, l'âme d'Hortense est limpide comme celle d'un enfant: mais vous reconnaissez bientôt que cette tranquillité de surface est le résultat d'un plan arrêté, d'une volonté forte, et que, semblable au gladiateur romain, Hortense se drape pour mourir.

Si elle entrevoit un danger, elle le bravera par insouciance autant que par témérité.

Étrange effet de cette soif de l'infini qui dévore les belles âmes, Hortense a tout ce qui fait le bonheur; un enfant charmant[1], un mari excellent, délicat, loyal, et qu'elle aime tendrement; mais il y a dans son cœur une telle avidité de sentiments, que la vie

[1] Mort depuis.

s'y porte tout entière, et fait bouillonner son sang avec une violence qui peut la tuer.

Que désire-t-elle? Hortense n'en sait rien ; mais il lui semble qu'il y a dans la vie des trésors de félicité qu'elle ignore; ardente et craintive à la fois, elle voudrait les connaître, et pourtant elle les redoute ; car elle sait bien qu'on ne peut, sans mourir, cueillir les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal.

Toute la vie d'Hortense est une lutte, un combat, un effort continuel ; et la mort lui apparaît le dénoûment d'un drame qui se déroule indépendamment de sa volonté.

Elle s'enivre et joue parfois avec les sentiments qu'elle inspire, comme un enfant qui ne connaît pas le danger. Être aimée lui paraît le bien suprême, et elle y travaille comme si le moindre effort lui était nécessaire pour y parvenir!

Un trop grand désir de plaire est un écueil ; et, lors même qu'on serait certain de ne pas se prendre aux piéges qu'on a tendus, on devrait encore redouter le mal qu'ils peuvent causer aux autres.

Celui qui éprouverait pour Hortense des sentiments trop ardents, serait excusable de regretter que cette aimable femme ne veuille pas y répondre; mais tout homme qui l'appréciera, craindra de troubler son repos, et s'empressera de la vénérer pour ne pas trop l'aimer.

Le pilote lancé sur la mer orageuse, se jette dans le premier port qui s'offre à lui, pour échapper au naufrage; c'est ainsi, madame, que vous vous êtes précipitée dans les bras de la religion, et rien ne fut plus sage que ce recours. Mais la religion impose des de-

voirs ; bien plus, elle a ses prescriptions qu'il faut respecter : ainsi elle nous apprend que ce n'est pas assez de supporter cette existence que Dieu nous confie, mais qu'il faut encore l'accepter et la soigner.

Puisse cette religion, qui contient en germe le bonheur que vous cherchez, adoucir les plaies qui saignent au fond de votre âme, et vous armer contre une imagination qui vous détruit !

Il est trop vrai que tout bonheur cherché en dehors du devoir ne laisse que des regrets ! Et qui jamais l'a pensé plus que vous, madame !

Cependant, laissez-moi vous le dire, trop de confiance a son danger, comme trop de méfiance ; et la personne qui a le plus de mesure, peut quelquefois se laisser entraîner par la vivacité de ses impressions.

Vous êtes bonne, Hortense, comme on l'est rarement, et vous louez les autres sans aucune envie.

Les compliments qu'on vous adresse ne vous inspirent point d'orgueil; mais peut-être croyez-vous trop facilement, au désintéressement de l'affection qu'on vous témoigne.

Une âme supérieure vous met au-dessus des rivalités qui agitent les femmes vulgaires ; mais jamais on ne fut plus prompte à recevoir des impressions.

Pardon de ce regard jeté au fond de votre âme, par un homme qui n'a pour excuse que l'intérêt profond que vous lui avez inspiré.

J'aurais pu garder pour moi seul une partie de mes découvertes ; mais il est utile de se connaître, et la noble Hortense me pardonnera d'oser la comparer au chêne superbe qui, fier d'avoir bravé toutes

les tempêtes, peut tomber un jour sous la hache d'un bûcheron.

Il doit m'être permis de supposer, madame, que votre vie exempte de remords, ne le fut pas de tribulations; mais je me reprocherais de réveiller des souvenirs pénibles; et d'ailleurs qu'importe le passé? c'est de l'avenir surtout qu'on doit s'occuper.

Je vous connais et je vous apprécie, madame, sans que vous m'ayez rien confié; je vous ai comprise, sans que vous m'ayez rien révélé!...

Rien n'était plus attachant que cette étude, et je vous remercie de me l'avoir imposée.

Mais laissez-moi vous admirer encore avant de quitter mes pinceaux.

Jamais on n'eut plus d'élégance dans la tournure, de choix dans les expressions, de justesse dans les remarques; aimable, gracieuse et jouant parfois avec son esprit, sans être jamais méchante, Hortense est toujours disposée à rendre service, et capable du dévouement le plus absolu.

On pourrait peut-être lui reprocher un peu de banalité; mais quelle femme aimable et belle n'aspire pas à une sorte de popularité?

En dépit d'une certaine mélancolie, Hortense se prête facilement aux distractions, et se prend à la joie comme à la tristesse des autres.

Le *qu'en dira-t-on* a peu d'empire sur elle; et pour s'estimer, il lui suffit d'être pure.

C'est une sylphide, que cette femme, qu'on ne saurait oublier quand on l'a connue.

Sa taille est svelte et sa marche est si légère, qu'on la suit à peine de la pensée; son joli pied glisse sur le

sol, et les regrets que laisse son absence ont presque précédé son apparition.

Vous m'avez demandé votre portrait, madame; et, quelque difficulté qu'il offrît, j'ai osé l'entreprendre.

Puisse mon empressement à vous obéir vous laisser quelque souvenance de l'intérêt respectueux que vous avez su m'inspirer !

HÉLÈNE

MADAME FLÉORY

Saint-Sauveur.

Pour obtenir sa ressemblance exacte, il faudrait posséder la palette du Corrége, le pinceau de Rubens, le crayon de David; mieux encore, il faudrait dérober une des Grâces au groupe qui les représente, une déesse à l'Olympe des anciens; esquisser Diane, personnifier Minerve, et lui donner la tournure d'Hébé.

Hélène m'a défié d'analyser son caractère; je vais le tenter; mais je dois l'avertir que je serai aussi sincère dans mes critiques que dans mes éloges.

Réunissant tout ce qu'il faut pour plaire, et trop habituée au succès pour en concevoir le moindre orgueil, elle se plaît à recevoir les hommages tout en riant de ceux qui les lui offrent.

Se croyant sûre de son cœur, elle ne craint point de jouer avec le feu, et sait apprécier à leur juste valeur, les mille déclarations détournées que toute

femme jeune et jolie, reçoit fréquemment dans le monde.

Mais est-on capable, à vingt-deux ans, de discerner du langage flatteur de la galanterie, les affections profondes qui traversent toute une vie! J'en doute, et ce n'est point Hélène qui pourrait me le faire croire.

Jusqu'à présent cette aimable femme me paraît assez peu sensible, et je l'en félicite pour son bonheur; mais, toutefois, je suis certain qu'elle deviendrait tendre et même passionnée si elle aimait jamais.

Hélène possède un caractère fortement trempé; elle pourrait voir sans s'évanouir, couler le sang de l'être qui aurait su la captiver; mais elle ne survivrait pas à sa perte.

Cette personne, vraiment remarquable, joint les qualités d'un homme de cœur, au charme de la femme la plus séduisante.

Son imagination est ardente, son esprit impétueux, et son âme à l'épreuve du danger. Spirituelle, coquette, inégale et capricieuse, Hélène vous séduit, vous attire et vous subjugue sans nul effort; mais si vous prenez le temps de la réflexion, vous sentirez qu'en vous attelant à son char, vous donneriez beaucoup pour obtenir rien ou fort peu de chose.

Gardez-vous de l'aimer si vous voulez garder votre repos; car elle vous ferait éprouver tous les tourments de la jalousie, se jouerait de vos tourments, ou feindrait de ne pas les comprendre, pour se dispenser de les plaindre.

Son heure n'a point encore sonné; elle viendra, car ce caractère fier et indépendant a besoin d'être

dominé ; mais quel homme sera assez téméraire pour lui vouer son existence?... Il s'en trouvera, sans nul doute ; elle est si belle et si séduisante ! pour la rendre heureuse, et pour être heureux avec elle, il faudra que, toujours sans reproche comme sans peur, cet homme soit un Bayard d'amour ! mais jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son idéal, Hélène commandera en souveraine, sans savoir aucun gré à ses esclaves de leur servage.

Les attentions qu'on a pour elle, lui paraissent une dette que l'on acquitte ; et, dans sa conscience de jolie femme, elle croit vous faire une grâce en les acceptant.

Il y a du sarcasme, parfois même du dédain sur sa charmante physionomie ; et son regard a une puissance qu'il est impossible de méconnaître.

Ses grands yeux, ombragés par de longs cils, ont une expression qui inspire à la fois la crainte et le désir ; ses sourcils sont dessinés avec une perfection rare ; ses jolis cheveux, du plus beau blond du monde, s'épandent en belles boucles onduleuses sur ses joues qui sont fraîches comme deux roses.

Alors que l'on portait les cheveux relevés sur le front, Hélène ressemblait à Psyché caressant l'Amour.

Ses belles dents et ses gencives vermeilles forment, avec ses lèvres purpurines, la bouche la plus délicieuse ; son sourire est gracieux comme sa personne, enfin il existe dans tout son être une distinction enchanteresse.

Il y a pourtant des défauts chez cet enfant gâté par la nature.

Son âme est capable de dévouement, mais elle est

légère et malicieuse, et ses impressions sont généralement aussi passagères qu'impétueuses : faut-il s'en étonner ! flattée partout où elle se montre, Hélène prend la vie comme une fête ; et, lancée dans son tourbillon, elle ne s'arrête de temps en temps, que pour se bercer dans son amour-propre, comme un enfant dans un joli hamac.

Qu'on ne se fie pas toutefois à cette apparente légèreté ! Hélène parle souvent avant de penser ; mais elle sait penser sans parler, et qui la croirait expansive se tromperait fort.

Quel charme aurait cette personne si ses légers défauts disparaissaient jamais, dans le creuset d'une affection véritable !

J'ignore si je dois le souhaiter dans son intérêt ; satisfaite de plaire, Hélène peut craindre d'aimer.

Quoi qu'il en soit, j'espère lui avoir prouvé, en traçant cette esquisse, qu'au milieu de cette foule de gens qui l'admirent sans réserve, il s'en trouve un qui l'estime assez pour l'admirer avec restriction, et pour croire qu'Hélène lui saurait gré de lui révéler ses imperfections.

HORTENSE

MADEMOISELLE DE SAINT-ALBIN.

Quelle délicieuse et consolante étude que celle de cette âme si candide, de cet esprit si ingénu! A peine, Hortense, si je vous ai entrevue quelques heures; mais vous êtes restée gravée dans ma mémoire, comme une de ces belles natures dont le ciel avare ne nous offre l'apparition que de loin en loin.

Enfant et personne sensée, vous avez, Hortense, tout le charme de vos jeunes années, avec la raison d'un âge plus avancé. Il y a dans votre regard, l'expression d'une touchante mélancolie, et d'une profondeur bien rare dans le siècle où nous sommes; le pressentiment semble produire en vous cette tristesse que l'expérience jette au cœur des autres femmes.

Vos impressions sont vives, vos sentiments élevés;

et jamais cœur n'eut des élans plus naïfs et plus nobles que les vôtres.

Vous ne pouvez supposer la perfidie tant vous êtes sincère. Trop de confiance dans les gens capables d'en abuser, n'est cependant pas sans danger ; mais vous ne connaissez les hommes que par un père pour qui vous avez le plus tendre amour, et par des frères qui méritent votre affection. Puisse Dieu préserver votre âme si tendre de mécomptes qui vous tueraient !

Toute dissimulation vous est impossible ; cependant vous sauriez taire vos souffrances, en vous y renfermant comme dans un linceul. Aucun sacrifice ne vous coûtera pour ceux que vous chérissez ; et vous êtes capable de pousser le dévouement jusqu'à l'exaltation.

Puissiez-vous, Hortense, ne connaître jamais que ces joies qui ne laissent aucuns regrets ! Votre cœur peut aimer et souffrir à l'excès, mais vous l'ignorez encore, car ce cœur ingénu n'a battu jusqu'à ce jour que pour la nature et la vertu.

Avec beaucoup d'enfantillage, vous réfléchissez plus que ne le comporte votre âge, et votre esprit est d'une excessive justesse ; tout vous charme ou vous attriste. Le plaisir vous enchante, et l'étude vous plaît.

Les talents vous sont familiers, mais vous les cultivez uniquement pour le plaisir de ceux que vous aimez. Tout sentiment d'amour-propre vous est inconnu ; et vous ne vous pardonneriez point de causer un moment de chagrin à cette estimable famille qui est votre vie.

Sous une apparence calme, vous êtes vive et impressionnable. Tout se grave dans votre esprit pour ne plus s'effacer; il y a cependant une grande mobilité dans vos idées, mais vous avez la mémoire du cœur.

Un mot sévère vous pénètre ou vous révolte; une parole d'affection vous transporte. On vous mènerait avec un fil, mais votre caractère se soumettrait difficilement à toute autorité qui vous paraîtrait injuste ou tyrannique.

On peut vous abattre, vous seriez difficile à soumettre, car si vous êtes douce, vous êtes bien aussi un peu volontaire.

Enjouée, folâtre, bonne et profondément sensible, Hortense possède une de ces natures primitives que le contact du monde n'a pu déflorer. D'une beauté douce autant que distinguée, elle joint aux qualités qui plaisent celles qui attachent; et l'on sent, en la regardant, qu'il y a du bonheur à l'aimer.

Votre taille souple et légère est pleine de grâce, votre maintien est aussi modeste que gracieux; et tout en vous fait naître cette douce impression que produit l'aurore d'un beau jour.

Ne vous étonnez pas, Hortense, de l'intérêt paternel que vous m'inspirez. Votre tendresse ingénue et si vive pour votre père a fait couler mes pleurs; car elle a réveillé chez moi le souvenir d'une fille qui aurait aujourd'hui votre âge, et qui, elle aussi, serait ce qu'il y a de plus aimable, de plus tendre, de plus séduisant et de plus candide. Accordez, de grâce, un souvenir compatissant à celui dont le temps n'a point effacé la douleur; et comptez, de sa part, sur un intérêt aussi profond que ses regrets.

Je dédie cette esquisse à M. votre père. Puisse-t-elle lui procurer un sentiment doux, en lui montrant que j'ai su apprécier la jeune fille qui possède toute sa tendresse, et qui mettra sa gloire à faire son bonheur !

IDA

MADAME STRICKLAND

AUJOURD'HUI COMTESSE DE FEZENSAC.

—

Belle comme un jour sans nuage ; grande et imposante par sa taille aussi noble qu'elle est élégante, Ida possède ce teint chaud qu'on croirait éclos sous le soleil de l'Italie.

Fraîche comme la rose, et d'autant plus ravissante qu'elle n'a rien de fade dans sa beauté, elle doit avoir une grande chaleur d'imagination.

Ses yeux, dont il est impossible de rendre l'expression, éblouissent ceux qui la regardent, en ajoutant un charme particulier à ses qualités si attachantes.

Ida ne peut être connue que par ceux qui sont à même d'étudier avec soin, une personne dont chaque action révèle une vertu.

Ses impressions se peignent facilement sur ses traits, qui deviennent alors plus expressifs encore que ses paroles.

Essentiellement bonne, jamais Ida ne causera vo-

lontairement de peine à personne; mais elle prendra trop facilement son parti de celle qu'elle a pu faire.

Jamais avec plus d'abandon, on ne sut mieux dissimuler ce qu'on veut taire; à un caractère doux et conciliant, Ida joint une âme d'une énergie peu commune.

Son excessive bienveillance peut laisser croire aux indifférents qu'ils sont bienvenus; et sa coquetterie, qui n'est qu'aimable, lui fait désirer de plaire à tous sans exception.

De quel prix serait l'affection réelle d'une personne aussi exclusive dans ses sentiments, qu'elle est aimable et gracieuse dans ses rapports avec tout le monde!

Simple, naturelle, franche et bonne enfant, Ida sourit à un éloge, et n'est pas indifférente à un compliment qui lui paraît mérité.

Discrète comme il est rare de l'être, surtout à son âge, le secret le plus important peut lui être confié, sans qu'on devine jamais qu'elle le possède.

Ida ne trahira jamais l'amitié; mais, sûre de la droiture de ses intentions, elle ne calculera pas toujours assez ses actions, et vous en voudra parfois de la peine qu'elle vous aura faite.

Tout ce qui n'est pas juste choque son esprit positif; et la franchise exerce sur elle une sorte de séduction.

Le mal la repousse par instinct plus que par raison.

Douée d'un esprit sérieux, elle a toutes les grâces de son âge sans en avoir les défauts.

Quel charme ne doit pas répandre dans la vie de ceux qu'elle aime, ce cœur si absolu, cette âme si passionnée!

C'est un caractère d'homme avec les formes de la femme la plus séduisante.

Jamais un sentiment de crainte n'a pu l'atteindre, son sang-froid est égal à celui du plus brave; il y a en elle devant le danger, quelque chose qui étonne et rassure en même temps.

Ida est un des meilleurs cavaliers de l'époque, l'amazone la plus délicieuse, le chasseur le plus intrépide.

Aimant peu le monde, elle s'y amuse, sans s'y attacher.

Voyez-la soigner une amie, une sœur, une mère: c'est là qu'elle brille dans tout son jour.

Au-dessus des faiblesses de son sexe, Ida ne songe pas à faire de l'effet, elle n'est occupée qu'à chercher les moyens de diminuer, par ses soins, les souffrances de ceux qu'elle aime ; et, dans ce but, nulle fatigue ne saurait l'arrêter; mais, habituée à dominer, il faut que tout lui cède, car elle arme sa volonté de toute la force de son dévouement.

Ida ne s'attache que là où elle reconnaît des sentiments élevés qui répondent aux siens.

Tout ce qui est bas la choque; mais une trop grande bonté peut faire prendre le change, et il est sage de ne pas se fier toujours à son jugement.

Tout entière aux soins de sa famille, Ida apporte dans ses devoirs une grâce et un naturel parfait qui la font chérir.

Elle a un empire absolu sur elle-même; et, sachant résister à la violence de son caractère, elle pourrait souffrir profondément sans se plaindre.

Un grand esprit de conduite tient lieu d'une lon-

gue expérience à cette personne, dont la carrière est si peu avancée.

Fille admirable, mère tendre, épouse dévouée, amie sûre, Ida possède tant de qualités, que je cherche en vain celles qui lui manquent.

Si le peintre a pu approcher de la ressemblance, on en doit conclure que son modèle était bien présent à sa pensée.

JOSÉPHINE

MADAME LA BARONNE DE MONTVILLE.

Joséphine est bonne, belle et simple comme la nature ; une éducation soignée n'a fait que développer ses qualités aussi brillantes que solides ; mais l'incertitude de ses croyances a laissé dans son âme un vague qu'elle éprouve sans pouvoir se l'expliquer.

La religion est plutôt chez elle un sentiment qu'un devoir.

Plus d'une fois elle s'est reproché son indifférence, mais elle n'a pas le courage de la secouer.

Puisse-t-il n'en pas être toujours ainsi !

Un sourire malin, qui se glisse parfois sur ses lèvres, donne du mérite à sa bonté.

Rien n'est étudié chez Joséphine, mais elle ne se montre pas toujours ce qu'elle est ; cette nécessité de dissimuler l'étonne et l'effraye, car son premier mouvement serait de suivre l'impression de son âme.

Joséphine est à la fois aimable et spirituelle ; aussi distinguée par ses manières que par son esprit, elle a naturellement assez de méfiance en elle.

Elle plaît sans le chercher, elle attache sans le vouloir ; mais elle le croirait si on osait le lui dire, car car il ne lui vient pas dans la pensée qu'on puisse tromper.

Exempte de coquetterie, elle remplit ses devoirs par instinct.

Elle est trop au-dessus du monde pour le connaître ; aussi l'amuse-t-il sans l'entraîner.

Son âme a la force du sacrifice ; et son cœur songe à peine à la reconnaissance qu'elle peut mériter.

Joséphine a de grands yeux qui se posent rarement; mais leur expression fait sentir le charme et la profondeur de ses sentiments !

Elle dédaigne leur empire, et c'est à peine si elle s'en rend compte.

La taille de Joséphine est pleine d'élégance et de distinction ; son attitude est imposante, et sa démarche est pleine de grâce; jamais col ne fut mieux attaché.

Des dents du plus bel émail font ressortir le coloris de ses lèvres vermeilles.

Quelquefois sa pâleur fait pressentir des souffrances intimes.

Quelle existence est exempte de soucis? Une âme sensible et forte suffit pour altérer la plus brillante santé; et si des circonstances particulières troublaient le bonheur de Joséphine, jamais elle ne s'abaisserait à la plainte; mais son extrême délicatesse s'effrayera peut-être de mes suppositions.

Permettre qu'on la devinât, serait cependant une marque d'estime dont je sentirais le prix.

Entrée dans la vie, sans expérience, Joséphine la parcourt sans crainte, mais avec toute la chaleur d'un cœur qui a besoin d'aimer avec enthousiasme.

Susceptible, parce qu'elle est sensible, Joséphine pourra témoigner un peu d'humeur; mais elle sera toujours prête à pardonner; et les circonstances les plus graves ne feront qu'exalter la noblesse de son caractère.

Heureuse, elle eût ajouté à ses qualités le charme d'une humeur égale; souffrante et triste, elle réagit parfois; mais son âme est si bonne qu'elle se reproche de faire souffrir les autres de ses douleurs.

Il y a quelquefois de l'incertitude dans ses résolutions; mais, une fois donnée, sa parole est sacrée.

Peu habituée à vouloir, elle s'étonne quand elle a une volonté; cependant elle y tient alors qu'elle le juge nécessaire; et son hésitation existe plutôt dans sa pensée que dans ses actions.

Ses goûts sont prononcés, cependant elle les sacrifie facilement; et malgré sa jeunesse, elle a cessé d'être sous l'empire de certains prestiges, qui ne sont plus rien pour elle.

Joséphine a de la douceur sans faiblesse, et de la vertu sans rigidité. Son affection soutient et console; elle sait partager les peines, plaindre la douleur, et relever le courage qui s'abat!

Donne-t-elle un conseil, c'est avec douceur, et en plaignant celui qui ne se sentirait pas la force de le suivre.

Son esprit est trop distingué pour concevoir cette

coquetterie qui use la vie, fane les sentiments, et laisse des regrets qui ne sont pas toujours exempts de remords.

Personne ne possède complétement sa confiance, et souvent elle puise sa force dans l'ignorance où les autres sont de ses pensées les plus intimes ; elle apporte dans le monde une bienveillance générale ; mais peu de gens lui paraissent mériter son affection.

Quelquefois un caprice passager lui prêtera une apparence de légèreté ; ne vous y fiez pas, ce n'est qu'un nuage qui passe sur un beau ciel.

Sensible aux procédés, elle dédaignerait des reproches qui ne seraient pas mérités, et ne chercherait pas à se justifier.

Heureuse quand ceux qu'elle aime sont dignes de son estime, c'est la nature qu'elle accuse de leurs défauts, quand elle croit avoir à se plaindre.

Il lui est doux de pardonner, et toute rancune lui est imposible.

Aimée de tout ce qui l'entoure, appréciée par tout ce qui la connaît, Joséphine s'est habituée à ne pas paraître tout ce qu'elle vaut ; mais j'ai deviné ce qu'elle est, et aussi tout ce que l'expérience peut et doit lui faire acquérir. Il m'a fallu, pour la pénétrer, la chercher avec autant d'attention que d'intérêt.

Comment quitter cette charmante étude sans parler de l'affection si profonde de Joséphine pour la plus aimable des filles ! Il est facile de deviner tout ce que deviendra l'objet des soins éclairés d'une telle mère.

L'indulgence de Joséphine a soutenu mon courage et donné la vie à mon pinceau ; mais en dépit de mes

efforts, la copie est restée bien au-dessous du modèle.

P. S. Les vœux que je formais pour cette aimable personne ont été exaucés. Atteinte depuis l'époque où j'ai fait ce portrait, d'une maladie grave, Joséphine a compris que la religion pouvait seule la soutenir; elle a voulu connaître à fond ses vérités sublimes qu'on lui avait laissé ignorer; et c'est à cette religion qu'elle doit la résignation avec laquelle elle supporte aujourd'hui, les souffrances les plus aiguës. Pensionnaire libre au couvent des Oiseaux, elle y donne l'exemple de toutes les vertus.

JOHANNA

MADEMOISELLE DE SCHOULTZ.

—

Je vous ai promis votre portrait, mademoiselle, je vais le tracer à la hâte.

Je devrais peut-être y songer avant de l'entreprendre ; mais j'aime mieux penser en écrivant.

Je parlerai d'abord de cet extérieur qui charme, et de cette physionomie qui prévient en votre faveur, tout en me faisant présumer qu'elle annonce dans certaines occasions, plus d'abandon que de véritable franchise. Le cœur ne tient pas toujours ce qu'il semble promettre, et le regard n'est pas obligé de traduire tous les secrets de l'âme.

Mais ce que chacun peut apprécier, c'est cette bouche si vermeille, ces dents si belles, et cette peau plus blanche encore; c'est cette fraîcheur sans égale, ce teint qui éblouit, ce front qui laisse deviner les plus nobles facultés; ces cheveux qui le disputent à

l'or par leur couleur, à la soie par leur finesse ; ce regard qui pénètre, ces yeux presque toujours baissés, mais qui révèlent une si belle âme en se relevant; ce sont ces épaules si larges, ce col si noblement planté, cette taille élégante et fière, cette tournure imposante, cette marche légère et gracieuse; cette voix si jeune et si fraîche, si flexible et si pure ; enfin cette expression contenue qui jette sur vos traits comme un voile de pudeur, au travers duquel on devine l'ardeur de votre âme.

On peut être plus belle et plus jolie peut-être, mais on ne saurait plaire davantage; car nulle plus que vous, n'offre cet ensemble qu'on appelle en musique l'accord parfait.

Que de choses, et quel passé se lit sur cette physionomie si jeune encore ! On voudrait effacer les chagrins et les peines qui s'y révèlent; on aurait tort, car elles ont dû contribuer au développement des plus nobles facultés. Vous ont-elles fait suffisamment réfléchir? c'est ce que l'avenir nous apprendra.

Une grande fougue de pensées, quel qu'en soit le mobile, conduit parfois où l'on ne voudrait pas aller.

Mais quelle élévation dans le caractère ! quelle noblesse dans les sentiments de Johanna ! Tout se ressent dans mon modèle de sa naissance, de son éducation et du monde où elle a vécu.

Avec quelle simplicité et quelle aimable naïveté elle joue parfois comme un enfant! Avec quelle maturité de jugement elle cause souvent comme un homme ! bien que son âme candide puisse lui faire oublier, trop facilement peut-être, que les hommes ne sont pas des enfants.

Pleine de mesure dans l'esprit, elle peut se montrer inconséquente par entraînement, lorsque sa verve l'entraîne ; mais son cœur est innocent comme sa pensée; il pourra se donner, jamais se laisser corrompre. On n'a pas plus de réserve dans les sentiments, avec un plus aimable abandon.

Supposer que Johanna pût manquer à sa parole la blesserait mortellement ; cependant ses impressions sont si vives, qu'elle ne sait pas toujours en calculer l'expression. C'est un composé des contrastes les plus étranges, les plus piquants, les plus étourdissants. Son âme vraiment généreuse, pardonnerait difficilement, si l'oubli ne lui venait en aide.

Son dévouement est absolu... Combien doit-il durer?... Toujours, dit-elle, et Johanna dit ce qu'elle pense ; mais ne se trompe-t-elle pas elle-même en le pensant? Dieu seul le sait; ce qui est certain, c'est que son intention est conforme à ses promesses, et qu'elle ne comprendrait pas qu'on en doutât.

Sans redouter assez les séductions du monde, Johanna craindrait plus que tout autre, d'y succomber ; mais elle le croit impossible, et sa confiance en elle-même est peut-être un danger.

Elle sent plus fortement qu'elle ne le témoigne, sans faire aucun effort pour dissimuler ses impressions.

Si elle vous fait souffrir, c'est sans le vouloir, sous l'empire de quelque souvenir douloureux ; mais la confiance qu'on lui montre la touche. Il est facile de voir que sa vie actuelle lui pèse, et qu'il lui tarde d'en changer.

Jamais personne n'a exprimé sa reconnaissance

avec plus de grâce ; et si elle l'oublie, c'est sans intention.

Difficilement Johanna revient d'une première impression soit en bien, soit en mal.

Elle aime un conseil, quand c'est l'affection qui le donne ; mais elle ne se croit pas obligée de s'y soumettre.

Sa discrétion est entière ; mais elle n'attache pas assez d'importance à certains mots qui lui échappent, et elle oublie souvent de penser avant de parler.

Bonne, elle est touchée des sentiments qu'elle inspire ; mais elle s'attache difficilement, tout en éprouvant une bienveillance assez générale.

Elle sait comprimer ce qu'elle ne veut pas dire, et elle lutte contre elle-même comme avec les autres.

Tout en craignant de se soumettre, Johanna supportera le joug avec résignation, mais il est aussi difficile de la convaincre que de la dominer.

Fière sans orgueil, bonne sans faiblesse, enfant et pourtant pleine de raison, Johanna est spirituelle sans prétentions, et fine sans méfiance. Ce qu'elle sera dans dix ans? Bien habile celui qui pourrait le dire.

Heureux qui prendra assez d'empire sur son cœur pour la diriger dans la vie, à l'aide d'un lien d'amour légitime !

Sans être étrangère à cette coquetterie qui aspire à tous les hommages, Johanna possède une âme capable de ces grands sentiments qui remplissent une existence.

Sa manière de se vêtir est simple, de bon goût et toujours élégante comme sa personne ; les inégalités

qu'on pourrait signaler dans son caractère tiennent bien plus aux circonstances qu'à elle-même; et ses qualités lui appartiennent en propre.

Quelque imparfaite que soit cette esquisse, il sera facile d'y reconnaître Johanna.

MESDEMOISELLES DE KOMAR

OU LES TROIS GRACES

MADAME LA COMTESSE DE POTOCKA

Ces trois fleurs, riches de fraîcheur et d'éclat, sont à peine entrées dans le monde; et déjà la première éclose porte la vie avec accablement, la cadette avec enjouement, tandis que la troisième semble craindre de la connaître.

En voyant ces charmantes sœurs, dont les beautés diverses se font valoir mutuellement, vous croyez à la réalité des trois Grâces, et vous souriez à l'idée que la fable qui les divinisa, fut inspirée par un groupe de jeunes femmes aussi enchanteresses que celles-ci!

L'aînée des trois, devenue madame de Potocka, est ce qu'on peut imaginer de plus séduisant; et il est impossible d'exprimer le charme répandu sur sa personne.

Ce n'est pas une beauté d'après les règles de l'art,

mais elle est plus délicieuse que toutes les beautés du monde; car tout en elle est à la fois simple, naturel et distingué. Possédant la taille la plus parfaite, sa démarche est élégante et ses poses gracieuses; mais c'est surtout la beauté de son âme qui prête à ses traits une expression ravissante; cette âme est un trésor qui fait de madame Potocka une créature adorable; et, qui possède son affection, doit croire à la réalisation du plus beau rêve.

Que d'attraits chez cette femme qu'un air de souffrance et de langueur rend plus intéressante encore!

Parlerai-je de ses magnifiques cheveux toujours arrangés avec goût, de ses dents d'une blancheur éclatante, de son pied charmant, de ses mains délicates, et de cet ensemble parfait qu'on remarque entre les qualités et les grâces de sa personne?

Madame de Potocka a bien quelques légers caprices, et elle est trop sensible pour avoir l'humeur toujours égale; mais elle est à la fois si bonne et si jolie, qu'on aime jusqu'à ses imperfections!

Si par hasard elle n'était pas heureuse, oh! combien elle devrait souffrir! Rien n'use la vie comme les déceptions de cœur, qui se renouvellent sans cesse. Et quel danger ne menace pas la femme qui, fatiguée d'avoir cherché à faire passer son âme dans une autre âme, peut croire, à tort ou à raison, qu'elle n'a pas rencontré l'être capable de la comprendre!... Sans doute sa vertu doit triompher d'une telle pensée; mais qu'il faut de courage et d'empire sur soi-même pour ne pas entrevoir la consolation, et ne pas chercher à la saisir.

La consolation se trouve-t-elle en dehors du devoir?

Non, ce qu'on appelle ainsi ne fait qu'aggraver nos peines, et ce que le cœur regarderait comme le plus grand des bonheurs, deviendrait le plus grand des tourments, quand le remords empoisonne nos jouissances.

Plus on est estimable et plus on a droit d'être exigeante; mais un être aussi tendre, aussi bon que madame de Potocka, pouvait-il rencontrer un être aussi parfait que le sien? Il aurait fallu trop d'élévation pour atteindre à sa hauteur; et madame de Potocka est condamnée à souffrir, comme souffre ici-bas tout ce qui est marqué du sceau de la supériorité.

Je marche au milieu des ténèbres, car je n'ai pour me guider à travers le chaos d'idées soulevé en moi par l'aspect de cette aimable femme, que son expressive physionomie, qui m'a trop frappé pour que je n'aie pas apporté dans cette intéressante étude, tout ce qu'une habitude d'observation m'a fourni de lumières. Puissé-je m'être trompé, en croyant lire sur ses traits les traces de la douleur. Je m'abuse fort ou elle est trop digne d'être heureuse pour l'être jamais ici bas.

Je n'ai point encore parlé de l'esprit si fin, de l'âme si tendre et du caractère de madame de Potocka.

Peut-être suis-je téméraire en essayant de soulever le voile qui recouvre son existence! l'estime et l'intérêt que m'a inspiré sa noble attitude, me servira d'excuse; et j'ose espérer qu'elle me pardonnera d'avoir deviné que, malgré quelques inégalités d'humeur, elle est encore plus parfaite qu'elle n'est jolie.

NATHALIE

MADEMOISELLE DE KOMAR

Dix-sept ans est son âge, et tout ce qui peut charmer est son partage.

Craignez de la rencontrer, car vous ne pourriez l'oublier, et son souvenir vous rendrait le bonheur trop difficile. C'est un de ces météores qui brillent en passant, mais que rien ne saurait fixer. Ses yeux, d'une ravissante expression, vous disent qu'elle pourrait aimer; mais ils sont démentis par une sorte de mobilité qui semble menacer de tourments pénibles, celui qui placerait en elle sa destinée.

Ce ne sont pas des sentiments ordinaires qu'elle inspirera; ce sera quelqu'une de ces passions qui bouleversent les existences.

Bonne, elle comprend et partage les peines des autres, et ses impressions sont aussi impétueuses que durables.

N'accusez pas sa volonté : Nathalie pleurera d'avoir fait couler des larmes; mais son extrême vivacité, sa pétulance et sa mobilité l'empêcheront d'éviter les occasions d'affliger encore.

On pourrait la croire légère, on se tromperait. Il existe au fond de son âme quelque chose d'exalté, mais de profond, qui la rendra peut-être bien malheureuse.

Jusqu'à présent elle est tout au plaisir d'exister, et les souvenirs lui pèsent quand ils sont tristes. Aimant

à plaire, elle ne calcule pas toujours assez les moyens qu'elle emploie pour attirer les hommages; mais elle tournerait le dos au premier fat qui aurait la pensée de concevoir quelque espérance de fixer son attention.

Elle prend la vie comme une fête; tout est pour elle délire et folie; toutefois, la peine aurait sur son âme plus d'empire encore que le plaisir.

Raisonnable en théorie, Nathalie s'est dit à elle-même tout ce qu'on pourrait lui dire dans son intérêt, mais son impétuosité est encore plus forte que sa raison.

Enfant par ses goûts et femme par ses idées, elle est tour à tour folâtre et sensée, légère et grave, tendre et sans soucis. Toujours naturelle, elle vous enchantera par ses charmantes mutineries; puis, raisonnant ou déraisonnant en un clin d'œil, elle vous étonnera par les éclairs de raison, de sagesse et d'esprit qui viendront illuminer sa belle tête. C'est, à tout prendre, un être supérieur que Nathalie, et qui peut devenir parfaite quand l'âge aura développé ses nobles facultés.

A cette heure elle déconcerte l'observation; car, au moment où vous êtes en train de l'observer, elle vous désespère par une apparence de légèreté qui vient renverser tous vos calculs.

Pure, innocente et pieuse avec simplicité, elle sait que le monde offre des dangers; mais le péril lui plaît, et elle s'y précipite comme le soldat qui veut gagner ses épaulettes d'officier.

Puisse une imagination aussi bouillante que la sienne ne pas lui coûter des larmes!

Le bonheur ici-bas est presque impossible; mais il

serait affreux de penser qu'une aussi ravissante personne pût gâter sa vie, faute d'un peu de raison.

Le chagrin, cette épreuve des âmes fortes, rongerait cette âme si tendre ; une idée fixe la tuerait, et son cœur a besoin d'amour comme une fleur a besoin d'air.

Rien n'est plus délicieux que l'ensemble de sa personne : ses traits sont réguliers; ses cheveux, d'une couleur prononcée, font valoir l'éclat d'un beau teint de brune. Quand sa bouche s'entr'ouvre, vous croyez entrevoir une rangée de perles fines; sa taille est souple, élégante et légère ; sa démarche est d'accord avec son caractère, elle ne marche pas, elle vole. Elle possède enfin tout ce qui constitue la beauté, tout ce qui lui donne du charme. Aussi les compliments tombent-ils à ses pieds comme des fleurs qu'elle daigne à peine ramasser !

Quelquefois elle a pu se croire sensible, mais une mouche suffit pour emporter ses impressions sur son aile; et Nathalie n'a véritablement au fond de l'âme, que cette vague mélancolie qu'inspire le besoin d'aimer.

Se met-elle au piano, elle vous charmera par une voix pleine d'expression; parle-t-elle, c'est avec grâce et légèreté, assez fine d'ailleurs pour ne pas paraître écouter ce qu'elle a parfaitement entendu.

On croirait qu'elle pense à peine ; on se tromperait : Nathalie se rend compte de tout ; mais elle est vive, et la réflexion traverse son esprit comme un éclair.

Un rien l'attache ou la distrait : elle court après

un papillon, elle ramasse une fleur, et c'est à son livre d'Heures qu'elle les confie.

Voulez-vous lui parler raison? tâchez que ce soit en riant, car elle n'aime pas ce qui la gêne, et elle déteste ce qui l'ennuie.

Son esprit est fin, pénétrant, mobile ; c'est une de ces palettes vierges qui reçoivent, sans les confondre, toutes les couleurs qu'on leur confie.

J'ignore si ce portrait plaira à la charmante personne que j'ai voulu peindre. J'ai dit ses grâces et aussi ses légers défauts. Elle a si peu d'amour-propre, qu'elle est capable de croire que j'ai exagéré les unes et diminué les autres.

Puisse cette esquisse incomplète l'aider à éviter quelques écueils et à parvenir au port, sans avoir été ballottée par les orages de la vie !

LUDMILLE

MADEMOISELLE DE KOMAR, AUJOURD'HUI PRINCESSE DE BEAUVAU.

Sa fraîcheur révèle sa jeunesse, et fait croire à ses quinze ans que semblerait démentir sa taille, aussi élevée que celle de ses deux sœurs.

Il est rare que trois sœurs se ressemblent aussi peu que mesdemoiselles de Komar. Celle-ci est d'un blond prononcé, et ses magnifiques cheveux encadrent à ravir, la plus jolie rose que vous ayez jamais rencontrée; mais ce n'est pas assez d'être jolie, Ludmille est vraiment belle; il y a dans son ensemble un accord qui

vous ravit, quelque chose de gracieux qui vous touche, une distinction qui vous frappe, et une bonté qui vous attache.

Douée d'une taille élégante et noble, Ludmille possède toutes les grâces de la jeunesse; son sourire découvre les dents les plus belles; son teint est d'une blancheur éclatante; sa démarche est remplie de noblesse, et son front annonce les plus heureuses facultés. Mais que dirai-je de ses yeux, fidèle miroir de son âme?

Oh! combien elle est consolante et douce l'étude d'une âme telle que celle de Ludmille, et qu'il y aurait de choses à écrire sur cette jeune fille dont la physionomie, pleine d'expression, dit beaucoup, et laisse deviner davantage!

Jamais on n'eut plus de dévouement dans le cœur, d'élévation dans les pensées, et de profondeur dans les sentiments.

Ayant si peu vécu, comment connaît-elle si bien l'existence?

Elle voit le monde sous les couleurs les plus sombres, et la vie lui paraît un fardeau si lourd, que Ludmille aime à se flatter qu'elle n'aura pas à fournir une longue carrière.

Puisse, pour le bonheur des autres, cette fatale espérance ne point se réaliser!

Difficile à se croire heureuse, Ludmille mettra son bonheur à se consacrer à ceux qui l'aiment. Douce, bonne et compatissante, elle souffre de la peine des indifférents; celle d'une amie la déchire; mais son cœur est ingénieux pour soulager le malheur, et il sait le partager!

Son élocution facile et prompte, pourrait faire supposer qu'elle réfléchit peu ; il y aurait de l'injustice dans cette présomption. Ludmille conçoit et s'exprime aisément, mais il est rare d'avoir autant pensé dans un âge aussi tendre, peut-être même cette jeune fille pense-t-elle trop; car à quoi attribuer son dégoût de la vie, si ce n'est à des réflexions trop profondes pour ses quinze ans? Sans doute l'existence est une rude épreuve, mais Ludmille est faite pour comprendre qu'on peut trouver dans la ligne du devoir, des compensations à toutes les souffrances. Par malheur il y a tant d'exaltation dans sa jeune tête, que, si Ludmille était trahie dans ses affections, elle aurait peine à survivre au moment qui la détromperait, et s'enfermerait dans sa douleur, sans vouloir admettre aucune consolation.

Aussi dévouée qu'attachante, Ludmille a pour ses sœurs l'affection la plus vraie; mais il y a entre elle et sa sœur aînée une sympathie particulière.

Pauvre jeune fille, c'est sans doute à travers les chagrins de sa meilleure amie qu'elle a étudié la vie; et son âme aura puisé dans l'âme de cette sœur chérie, cette teinte de mélancolie qui sera difficile à dissiper.

On n'a pas plus de simplicité avec plus de distinction que Ludmille. Trop généreuse et trop naturelle pour être envieuse, elle jouit des succès de ses sœurs bien plus que des siens; et les compliments qu'on lui adresse la touchent peu.

Ludmille a puisé dans ses observations une sorte de méfiance du monde, qui la porte à renfermer en elle-même ce qu'elle éprouve.

Indifférente à ce qui charme la jeunesse, elle a

déjà les goûts et la sagesse de l'âge mûr; à la plus grande aptitude pour le travail elle joint la raison la plus forte, une grande mémoire et les vertus d'un noble cœur.

Ludmille obtient des succès dans tout ce qu'elle entreprend, parce qu'elle sait s'appliquer et se fixer.

Une parole d'intérêt lui est douce; un éloge la flatte peu ; elle jouit de l'affection de ceux qui l'aiment; mais, si elle était méconnue, elle ne chercherait point à se justifier.

Les ridicules la frappent; mais elle est indulgente pour les personnes.

Il lui paraîtrait doux d'être aimée, mais elle croit difficilement à l'affection, et préférerait y renoncer que de s'exposer à des mécomptes.

Elle avance dans la vie sans désirs comme sans projets, décidée à vivre pour les autres plus que pour elle-même.

Son imagination est ardente, mais toujours dirigée vers le bien.

Puisse la Providence protéger cette intéressante personne, et puisse-t-elle conserver un léger souvenir de celui qui sent, après avoir tracé le portrait des trois sœurs, qu'il est resté bien au-dessous de ses modèles.

LOUISE

COMTESSE DE BIZY.

—

Ce qu'il y a de plus gracieux comme esprit et comme manières, telle vous apparaît Louise.

Tout est en parfaite harmonie chez cette femme charmante : les qualités de son cœur égalent celles de son caractère ; elle plaît et attache à la première vue ; mais ne lui sachez pas trop de gré de son obligeance parfaite, vous pourriez éprouver plus d'un mécompte. L'accueil qu'elle vous fait, n'est pas une préférence. Aimable pour tous, Louise l'est pour vous comme pour un autre; et tout ce qui l'approche a des droits égaux à ses prévenances.

Il lui est si naturel de plaire, que le plus grand sacrifice qu'elle pût s'imposer, serait de n'être pas agréable à ceux qu'elle aime.

L'autorité la cabrerait, et il y aurait de l'injustice à l'employer avec un caractère aussi doux que le sien : aussi personne n'en est-il tenté.

Spirituelle sans pédanterie, et parfaitement naturelle, Louise jouit du bonheur des autres, sans songer qu'il est son ouvrage, mais elle est seule à ignorer le charme qu'elle répand autour d'elle.

Instruite et remplie de talents, Louise prendra part à une conversation sérieuse, et rira avec plaisir si vous parvenez à l'arracher à une sorte de mélancolie qui est le résultat de sa mauvaise santé, et peut-être aussi d'une disposition naturelle.

Vive et douce à la fois, Louise est fière sans orgueil, et vous auriez de la peine à deviner le chagrin que vous causeriez à son âme aussi tendre qu'elle est pure! Ses impressions, aussi profondes qu'instantanées, se peignent sur sa physionomie plus mobile que son cœur : douter de la constance de Louise, ce serait la blesser sans la changer!

Adorée par tout ce qui l'entoure, elle jouit avec effusion de l'affection qu'elle inspire, sans en abuser; et les soins si touchants qu'on donne à sa santé, lui inspirent la plus vive reconnaissance.

Embarquée dans la vie sur un frêle esquif, elle se laisse aller au fil de l'eau sans chercher à se diriger. Heureuse d'être appréciée, Louise craindrait de changer quelque chose à son existence. Elle est aimée, que lui faut-il de plus?

Son imagination ardente reste toujours soumise à la raison. Il est facile de voir quand on lui plaît, plus difficile de s'apercevoir quand on lui déplaît, tant sa politesse est parfaite.

Louise n'a jamais eu à se reprocher une parole méchante, mais des observations malicieuses traversent parfois son esprit aussi juste qu'il est piquant.

Fin et pénétrant, son regard peint la candeur de son âme ; et ses jolis cheveux jettent un heureux reflet sur son teint un peu pâle, en donnant à la blancheur de ses dents un nouvel éclat.

Sa taille a l'élégance et la souplesse de son esprit.

Louise jouit sans orgueil de ses succès, elle les considère comme des témoignages de bienveillance dont elle vous sait gré.

Habituée à se voir préférée à tous, le sentiment exclusif qu'elle inspire, est devenu pour elle une des conditions de l'existence; et si par hasard ce sentiment blessait des cœurs accoutumés à entrer en partage d'affection avec elle, Louise, tout en s'efforçant de dédommager ces cœurs par sa tendresse, aurait l'air d'ignorer leurs souffrances. Assez généreuse pour cacher son influence, elle ne le serait pas assez pour céder la moindre part d'un empire qui est sa joie, son bonheur et sa vie entière.

Remplie de raison pour tout ce qui est essentiel, Louise en pourrait manquer dans certains détails de l'existence.

Sérieuse par position et par habitude, plus encore que par caractère, elle aimerait à s'amuser, et pourrait manquer de prudence dans le choix des plaisirs.

Le danger lui sourit, elle aime les émotions ; mais quand ses impressions sont trop vives, elle sait les réprimer.

Il est plus facile de l'affliger que de la contrarier ; son âme est trop noble et trop grande pour accorder de l'importance à ce qui n'en a point ; et si ce qui est aimable lui plaît, ce qui est estimable peut seul l'attacher.

Peu habituée à émettre une volonté, elle y tiendrait si par un hasard, elle se croyait obligée d'en formuler une ; et la résolution qu'elle aurait prise, serait invincible malgré sa faiblesse apparente.

Il serait difficile à celui qui vient d'esquisser le portrait de Louise de ne pas désirer une part dans son souvenir; et quelque légère que puisse être cette part, la reconnaissance du peintre égalerait son dévouement.

LÉONIE

COMTESSE DE CASTELLANE.

Vous êtes douce, Léonie, lorsqu'on fait votre volonté, et que ce pauvre Jules[1] se soumet à vos caprices.

Songez qu'il peut, à votre choix, faire envie ou pitié ; ce choix n'est pas douteux, car vous êtes bonne, et j'ai tort de craindre pour lui ; mais que voulez-vous ! Jules est mon vieil ami, et n'ayant pas sa confiance, je parle sans crainte comme sans partialité.

Vous aimez à commander, Madame, sans reconnaître à personne le droit d'agir sur votre esprit, pas plus que sur votre cœur.

Vous vous croyez au-dessus de toute influence, et pourtant vous pourriez être dominée ; mais fière de votre empire sur vous-même, vous cherchez à l'étendre sur ce qui vous entoure.

Votre volonté est de fer ; vous aimez le commandement, et toute contrainte vous paraît insupportable.

Votre mari emploie tout son esprit, et il en a beau-

[1] M, de Castellane.

coup, à se persuader qu'il est heureux. Avec vingt ans de moins, il le pourrait; car lorsqu'on est jeune, il est des moments où l'imagination joue un rôle si délirant, qu'elle ne voit rien au-dessus du bonheur de posséder une femme spirituelle et jolie comme vous; mais dans l'âge mûr, on a besoin de trouver, à côté de ces avantages, les qualités qui assurent le repos de l'intérieur. Or, je vous le demande, Léonie, offrez-vous, en ce genre, à votre mari tout ce qu'il pourrait désirer en compensation de son dévouement, et de la belle position qu'il vous a faite, en mettant à vos pieds sa fortune et son nom? Seule, vous pouvez résoudre ce problème; et quant à moi je n'en veux pas douter.

Femme à qui rien ne plaît, et qui serait si charmante si elle voulait, vous êtes, j'en conviens, belle, aimable, spirituelle, remplie de grâce et de talents; mais dussiez-vous m'accuser d'attaquer ici vos moyens de séduction, vous êtes fine, espiègle, distraite, malicieuse, taquine, mobile et parfois même un peu boudeuse; toujours capricieuse, et par-dessus tout volontaire. Qu'importe, après cela, si votre taille délicate et fine, est pleine de grâce; si vos yeux, vos traits, vos pieds et vos mains sont charmants; qu'importe même que vous soyez bonne, si tant de facultés et d'attraits ne vous servaient qu'à en abuser!

N'avez-vous pas encore compris, Léonie, quelle félicité s'attache au bonheur des autres, surtout quand il est notre ouvrage? Mais vous n'avez pas plus de souci pour votre bonheur, que pour celui d'autrui.

Votre personne est un dédale où chacun se perd; et vous n'êtes pas plus comprise par vous-même, que par les autres.

Vous aimez à vous ignorer, parce qu'il vous gênerait de vous contraindre, et surtout de vous corriger. Il vous plaît de rester une énigme jetée à l'esprit de tous ceux qui vous approchent.

Vous avez, en un mot, une originalité aussi mobile que piquante, avec une imagination impétueuse.

Enfant gâté, vous marchez dans la vie sans but ; cependant vous êtes ambitieuse, et feriez avec grâce les honneurs d'un palais.

Mais avant tout, vous voulez rester libre de vos actions comme de vos pensées; et vous avez le droit de croire que vous les soumettrez toujours aux lois de l'honneur !

Sans doute, Léonie, vous allez me prendre en aversion ; l'aversion vaut mieux que l'indifférence, et je m'y résigne, ne pouvant aspirer à mieux.

Tout ou rien, telle est votre devise.

Dans vos rêves d'indépendance, vous regrettez, parfois, de vous être donné un maître ; mais il y a trop de délicatesse dans votre cœur et trop de distinction dans votre esprit, pour que vous ne sentiez pas aussitôt que, lorsqu'on est liée par sa propre volonté, on n'a pas le droit de s'affranchir ; et que quand on a pris un parti, on doit avoir assez de force pour le soutenir.

Il y a d'ailleurs dans l'accomplissement du devoir, d'immenses compensations.

Vivant avec vous-même, et croyant toujours vous suffire, avez-vous assez de reconnaissance pour ceux qui vous ont livré leur existence, et ne leur devez-vous pas plus de retour en faveur de leur dévouement ! C'est à vous plus qu'à moi à en juger.

Vous avez trop de confiance en vous, je le sais,

pour attacher du prix à l'opinion d'autrui, et la vôtre vous suffit ; mais il ne vous déplaît pas d'être remarquée, et vous savez gré à ceux qui vous témoignent une juste admiration.

Si vous n'êtes pas coquette, c'est que vous ne croyez pas que les hommes valent la peine qu'on fasse des frais pour leur plaire.

Vous seriez au désespoir d'affliger votre prochain ; mais vous lui faites, sans scrupule, une foule d'égratignures; et vous le jugez avec une sévérité excessive, en ayant soin de ne pas communiquer toute la rigueur de vos jugements.

Si vous négligez de montrer les vertus attachantes qui existent au fond de votre âme, on vous retrouve au besoin, mais on vous reperd bientôt ; vous êtes la femme des grandes occasions ; vous dédaignez les détails qui charment une vie, et qui sont comme les fleurs de l'existence.

Rien ne vous attache véritablement, et tout vous déplaît.

Dédaigneuse par principe autant que par caractère, vous avez voué votre âme à l'indifférence, culte dangereux et souvent menteur.

Sans que vous le sachiez, il y a du dédain dans vos manières, et même dans ce regard charmant qui cesse d'être bon lorsqu'il est courroucé.

Vous n'oubliez rien, Léonie, mais c'est quelquefois un malheur de trop se souvenir.

Vous serez tentée, je le sais, de vous fâcher contre l'observateur indiscret qui a su lire dans votre âme ; mais vous sentirez, je l'espère, qu'un intérêt véritable conduit sa plume ; et vous lui saurez gré d'avoir eu

le courage de vous dire la vérité. Plus d'une d'ailleurs n'ont pas dû vous déplaire.

Hier, madame vous redoutiez mon regard, car vous sentiez, avec ce tact exquis qui vous distingue, que ce regard vous étudiait. Si ces lignes vous portent à faire quelques réflexions sur les ombres que vos défauts jettent sur les grâces et les qualités les plus aimables, vous me remercierez un jour de les avoir tracées ; car elles auront contribué à vous faire connaître le plus doux des plaisirs, celui de donner aux autres un bonheur que nulle plus que vous, Léonie, n'est capable de rendre parfait.

LOUISE

COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Étrange personne qui pousse l'originalité jusqu'à la bizarrerie ; nature tout exceptionnelle qui reste toujours elle-même ; esprit négatif qui doute même de l'affection qu'elle inspire, et qui a la prétention de n'être connue de qui que ce soit.

Je vous ai à peine entrevue, Louise ; mais, malgré vous et malgré moi, j'ai scruté avec intérêt chacune de vos paroles, comme chacune des impressions qui se peignaient sur votre physionomie si fine; et, faut il vous l'avouer, j'ai osé plonger mon regard jusqu'au fond de votre cœur !

Cette étude a été pénible, car si vous n'avez aucune cause réelle de chagrin, il est certain que vous n'êtes pas heureuse. Pour l'être, il faudrait espérer et croire ; et de même que vous ne vous fiez à personne, vous refusez à Dieu lui-même, une partie des attributs qui font de lui le consolateur de tout ce qui souffre.

Indécise en fait de croyance, tous les cultes vous paraissent indifférents; et si vous êtes protestante, c'est parce que votre mère, seul souvenir qui remplisse votre existence, était zélée dans la religion réformée.

Pauvre femme! je comprends les souffrances de votre cœur, et le vague de votre esprit.

Votre esprit positif ne veut admettre que ce qu'il explique; il croit cependant à l'accord du moral avec le physique, sans avoir jamais essayé de se l'expliquer.

Combien de fois, cherchant le mot de différents problèmes que la religion peut seule expliquer, vous vous êtes égarée dans les ténèbres philosophiques jusqu'au moment où, frappée vous-même de l'étrangeté comme de la hardiesse de vos investigations, vous vous arrêtiez pour essayer de découvrir de quel côté venait la lumière!

Si jeune encore, être condamnée par le sophisme, à traverser la vie sans but comme sans espérance! est-il quelque chose de plus triste au monde? Aussi, rien n'est pour vous bonheur, plaisir, émotion, car votre âme souffre; et malgré l'audace de vos pensées, elle respire mal à l'aise, dans l'atmosphère étroite à laquelle vous la réduisez.

Cette atmosphère rétrécit pour vous jusqu'à la vie commune, et vous prive des consolations de ce monde comme de celles de l'autre.

Ainsi, soumise à vos devoirs vous les remplissez avec la plus scrupuleuse fidélité, mais ils n'ont rien qui vous attache, et le cri de votre enfant lui-même ne vous fait pas palpiter de crainte ou d'amour. Vous êtes mère sans épanchements, vous êtes épouse sans

abandon. On devrait vous tendre la main en vous plaignant, mais pour cela il faudrait qu'on vous devinât; et vous mettez tant de soin à vous cacher, que vous devez pardonner à ceux qui vous cherchent sans vous trouver. C'est par votre cœur qu'on arriverait à votre esprit; mais vous êtes résolue à leur imposer à tous deux un éternel silence.

Une sorte d'orgueil, que vous ne vous avouez pas, est votre mortel ennemi; cet orgueil devient la source de vos misères, des mécomptes qui vous agitent, de vos craintes, de vos doutes, du vague qui règne dans vos pensées, et enfin de ces moments de tristesse dont vous ne convenez avec personne.

La vérité échappe à tout esprit qui ne la cherche pas avec simplicité.

Après avoir renoncé au bonheur, vous n'aspirez plus qu'au repos, Louise; mais en vain vous flatteriez-vous de le rencontrer dans le doute!

L'âme qui n'a pas pour la diriger des principes ar-arrêtés, échappe difficilement aux épreuves de la vie.

Vous croyez vous soustraire aux pensées qui vous obsèdent par un travail abstrait et sans but; votre intelligence s'y plaît, mais votre esprit se perd dans le vague.

Vous lisez peu de romans, effrayée, sans vous l'expliquer, de l'intérêt qu'ils vous inspirent.

L'opinion vous est indifférente, et vous n'attachez pas plus d'importance aux éloges qu'aux censures dont vous pouvez être l'objet; vous avez tort. S'il est injuste de se montrer trop exigeante, il est quelquefois dangereux de ne pas l'être assez.

On vous a aimée, parce qu'on vous trouvait belle,

et que vous êtes bonne; mais, entre nous, si l'on a fini par craindre que vous ne soyez insouciante, à qui la faute?

Trop fière pour vous plaindre, vous savez dominer vos sentiments; mais vous ne travaillez pas assez à vaincre vos ressentiments.

Une controverse aimable et douce vous souriait; sévère, elle a pu vous contrarier, et vous y avez renoncé sans effort.

Aujourd'hui rien ne vous intéresse véritablement; et cet état hors nature n'est pas sans danger.

On vous croit calme, et vous croyez l'être vous-même, à l'exception des courts instants où vous sentez avec terreur, que ce calme n'est qu'apparent.

Il y a, Louise, autant d'énergie que de simplicité dans votre esprit; avec de l'enfantillage dans les idées, vous possédez une raison peut-être trop sûre d'elle-même, et votre incontestable supériorité n'est pas complète.

Votre naturel est si bon et si pur, que vous vous y abandonnez sans méfiance; mais ne craignez-vous pas que le Ciel vous reproche un jour d'avoir eu plus de confiance en vous qu'en lui-même!

Les souffrances de votre âme ont seules arrêté mon regard dans ce portrait; à peine si j'ai remarqué les traits qui les expriment si éloquemment!

Je vous ai pourtant assez regardée, madame, pour regretter que tout ce qu'il y a de parfait dans l'ordre physique ne soit pas aussi complet au moral, surtout pour votre bonheur personnel.

Un gracieux sourire vient souvent embellir vos lè-

vres vermeilles, mais votre pensée, Louise, ne sourit jamais.

Pourquoi cette pensée si noble et si fière n'est-elle pas aussi fraîche que votre charmante figure? Et pourquoi ce délicieux regard, malgré vous si expressif, semble-t-il voué à la plus complète indifférence?

Je m'arrête, car la délicatesse de votre cœur et l'élévation de votre esprit sont au-dessus de tout éloge; et, d'ailleurs, vous dédaignez les compliments les mieux fondés; mais l'originalité vous plaît, l'inattendu vous frappe, et vous aimez qu'on ne ressemble à personne.

J'ose donc espérer, madame, malgré l'audace de mes censures, et la sévérité de mes réflexions, grâce et indulgence pour ce portrait dont vous ignorez l'existence, si jamais il parvient jusqu'à vous.

LAURE

COMTESSE DE LA MARLIÈRE

Avoir pénétré le fond de votre caractère vous paraît, madame, une de ces prétentions mal fondées dont votre esprit malin aime à se jouer. Nous allons essayer de la justifier. Dire ce que chacun voit serait trop facile. Vous valez mieux que des compliments, madame, car vous réunissez à tout ce qui peut plaire, tout ce qui doit attacher.

Aussi comprend-on à merveille ce spirituel avare qui tient à l'écart, le trésor que la Providence lui a confié.

Vous avez le sentiment de votre mérite, Laure, mais vous en jouissez avec simplicité; en vous conduisant de manière à mériter les hommages, il ne vous déplaît pas qu'on vous les adresse, décidée que vous êtes à ne point les accepter.

Ce qui chez d'autres pourrait s'appeler coquetterie, n'est chez vous que de la bienveillance.

Tout sourit à votre esprit enjoué, mais parfois un peu mélancolique ; aussi lorsque la réflexion vous arrive, la chassez-vous avec une sorte de dépit.

Vous n'aimez pas à vous gêner ; toute contrainte vous est insupportable.

Le côté critique des choses et des hommes vous frappe, et votre extrême franchise a de la peine à dissimuler ses impressions.

Vous êtes douée d'une grande indépendance de caractère ; si vous ployez devant une volonté ferme, vous ne savez pas vous soumettre, et vous cédez en vous révoltant.

Vos moments d'humeur sont courts, et la réparation les fait oublier.

Un succès d'esprit vous plaît plus qu'un succès de beauté : vous avez droit, Laure, à l'un comme à l'autre.

Si l'on peut être aussi jolie que vous, il est rare de l'être avec autant de grâce ; il y a dans votre personne un ensemble plein de charme.

Votre taille est souple et bien dessinée; votre regard est doux et expressif, votre teint a la fraîcheur du printemps, vos cheveux sont d'un cendré délicieux, et vos dents du plus bel ivoire.

Impétueuse, piquante, impressionnable, mobile, profonde, originale, quelquefois taquine, et même un peu mutine ; douce, bonne, malicieuse et parfois exigeante sans être toujours juste, vous êtes à la fois légère et profonde, naïve et réfléchie ; enfin, selon

l'impression du moment, vous calculez vos moindres démarches, ou vous agissez avant de penser.

Vos sentiments sont spontanés, et vous ne savez ni les combattre ni vous y livrer.

Assez ferme de caractère, vous hésitez souvent, faute de bien savoir ce que vous voulez ; et vous avancez dans la vie, à travers un tourbillon d'idées qui vous fatiguent.

Vous allez au jour le jour; il vous déplairait de songer au lendemain.

Fortement attachée à vos devoirs, vous n'aimez pas qu'on s'en fasse des titres auprès de vous, et votre naturel est meilleur que votre volonté.

Sous les apparences de l'abandon vous savez cacher vos pensées intimes, et votre for intérieur est une arène où ne pénètre pas qui veut.

Je brave votre colère, madame, et suis dédommagé de la crainte de vous déplaire, par le plaisir que je trouve à continuer la charmante étude que j'ai entreprise.

L'intérêt qu'on vous témoigne vous touche quand il est sincère ; mais généralement vous croyez peu à l'affection, et votre charmant sourire ne prouve rien.

Imprudent serait celui qui se fierait à des paroles gracieuses qui sont pour vous sans conséquence.

La bienveillance vous plaît, la critique vous choque, et un mot de censure suffit pour vous déconcerter.

Vous adorez votre fils, sans que l'amour maternel vous absorbe.

Trop de choses vous occupent, pour que vous apparteniez exclusivement à aucune. Il y a en vous une

activité morale qui vous fatigue, et à laquelle vous donnez le change en vous créant des occupations.

La musique agit fortement sur vos nerfs ; vous lui savez gré des émotions qu'elle vous procure, bien qu'elles aillent quelquefois jusqu'à la souffrance.

Une lecture sérieuse vous attache, un roman vous fait mal, et vos yeux se remplissent, en le parcourant, de larmes passagères, tandis qu'un vrai malheur ne vous ferait pas pleurer ; mais vous le sentiriez profondément.

Une noble action vous touche, un vrai talent vous transporte.

Vous pourriez supporter avec courage un revers de fortune ; mais vous ne pardonneriez pas l'indifférence à qui vous aurait voué son affection.

Vous aimez à faire du bien sans ostentation ; mais il ne vous déplaît pas qu'on le sache.

Un éloge vous gêne, un témoignage d'estime vous touche quand il se laisse deviner.

Enfant par la mobilité de vos impressions, peu de chose vous égaye ou vous attriste : un rien vous concentre ou vous distrait. Vous ne savez pas bien ce que vous êtes, et vous n'êtes point encore ce que vous serez.

Puissiez-vous, pour le bonheur de ceux qui vous aiment, vous ressembler toujours ; et conserver, en acquérant les trésors de l'expérience, toutes les grâces de la bonté !

Reconnaissante pour l'affection qu'on vous témoigne, l'ingratitude vous paraît un vice odieux ; et, si l'exigence vous gêne, vous la préférez à l'indifférence.

Votre esprit est aussi distingué que votre personne.

Vous n'aimez que Paris, sans trop savoir pourquoi ;

il est votre centre ; au milieu des champs, vous êtes dépaysée, parce que vous y êtes inoccupée.

Vous craignez l'ennui , et vous cherchez à vous amuser ; aussi êtes-vous enchantée quand on vous fait rire.

Un jour, madame, vous sentirez le charme du chez soi, et vous trouverez du plaisir à vous faire chérir de ces bons campagnards que le séjour des villes n'a pas corrompus.

Puisse cette légère esquisse vous prouver qu'on est toujours bon peintre, quand l'intérêt le mieux senti guide le pinceau !

LÉDORIE

COMTESSE DUPONT.

Une seule fois je vous ai aperçue, madame, mais qui pourrait vous oublier?

Pauvre femme, vous avez connu la douleur presque avec l'existence : pour votre âme ardente et pour votre cœur si dévoué, le bonheur n'existe nulle part.

Vous donnez trop, vous êtes trop absolue, trop exigeante pour être jamais satisfaite : aussi, pour vous, point de repos.

Chacun aime selon les richesses de son cœur, et vouloir qu'on vous donne autant que vous accordez serait exiger l'impossible. Prenez garde, Lédorie! si vous ne parvenez pas à modérer l'effervescence de votre imagination, vous serez toujours malheureuse.

Tous vos élans sont généreux, mais les besoins de ce cœur qui ne se donne jamais à demi, vous rendent parfois injuste.

Généreuse à l'excès, vous ne pouvez supporter les peines des autres; les partager c'est déjà les consoler.

Le chagrin est un poison lent qui vous mine; et loin d'en éviter les occasions, vous les recherchez avec une sorte d'avidité.

Habituée à renfermer les pensées qui vous écrasent, la confiance aurait pour vous un grand charme; mais difficile à bien connaître, vous êtes presque impossible à calmer.

Trop fière pour accepter la pitié, vous craignez les témoignages de compassion qu'on accorderait à vos souffrances, si vous consentiez à ouvrir votre âme à l'amitié.

Vous êtes trop confiante dans certaines occasions, et souvent aussi trop réservée.

Un mot vous bouleverse, un rien vous alarme, et vous ne permettez pas la plus légère distraction à ceux qui vous aiment.

Constante dans vos sentiments, vous avez l'esprit mobile, et vous n'êtes pas toujours maîtresse de vos impressions.

Vous êtes, Lédorie, aussi bonne que spirituelle; mais si vous voulez être supérieure en toute chose, devenez indulgente; le bonheur des autres et le vôtre sont à ce prix.

Si vous continuez à rêver, votre corps délicat succombera sous vos déceptions, et l'existence deviendra un fardeau au-dessus de vos forces.

Timide dans le monde, vous ne l'êtes jamais en présence d'un danger; et si vous prenez la plume pour exprimer votre pensée, la crainte d'en trop dire vous empêche souvent d'en dire assez.

Vous ne pouvez supporter un reproche, et tout en

vous est plainte, soupirs, accusations..... Peut-être, Lédorie, n'avez-vous pas assez pensé que les explications réitérées éloignaient au lieu de rapprocher!

Vous avez soif de bonheur, vous en possédez les éléments; mais vous n'êtes pas heureuse, parce que vous êtes toujours trop sensible, et souvent injuste.

La vie vous paraît un désert aride, et la source à laquelle vous puisez ne suffit pas pour vous désaltérer : vous avez soif de l'infini.

C'est en vain, Lédorie, que vous cherchez ici-bas le bonheur; levez le cœur et les yeux vers le ciel, c'est là que vous le trouverez.

Parlerai-je, pour achever de vous peindre, de votre taille délicieuse, de ce teint délicat qui annonce par sa pâleur les souffrances de votre âme; de cette main charmante et de ce pied qui prouve tant de distinction? Parlerai-je de ce regard où se reflète, comme le soleil dans un miroir, toute l'ardeur de votre cœur; des beaux cheveux d'un brun foncé qui encadrent votre charmante figure, et enfin de cet ensemble de grâces et d'attraits dont l'impression reste ineffaçable!

Pour vous admirer, madame, il ne faut que vous voir; mais pour vous apprécier, il fallait peut-être avoir éprouvé quelques-unes des souffrances dont je viens d'indiquer les principaux traits.

LOUISE

COMTESSE DE VESINS.

—

Il y a de l'imprudence, madame, à vouloir reproduire un modèle aussi séduisant.

Essayons toutefois, puisque votre mère l'ordonne, l'esquisse de cette jolie fleur qui a la simplicité comme l'éclat de la rose, et dont un peu de pâleur augmente encore le charme.

Vous possédez, aimable Louise, la grâce de l'adolescence, sa pureté enfantine, sa naïve bonhomie, sa finesse d'expression, sa taille élégante, ses contours délicieux, sa bouche vermeille, et ses yeux ingénus qui savent à peine ce qu'ils expriment.

Louise rougit et pâlit avec grâce; elle entre dans un salon sans qu'on l'ait entendue, tant sa marche est aérienne; mais on a bientôt remarqué cette charmante personne, que l'unique désir de plaire à ceux qu'elle aime, fait jouir de ses succès.

Se montre-t-elle dans le monde, les regards et les souvenirs la suivent à son départ ; et sa démarche, pleine de noblesse, laisse deviner l'aimable embarras qu'elle éprouve à devenir ainsi le point de mire de tous les yeux.

Sa conversation captive, et sa candeur commande le respect. C'est une enfant charmante que cette femme pleine de raison qui sait joindre aux grâces du premier âge, toute la maturité que peut donner un tact parfait.

Avec une réserve extrême, on n'a pas une politesse plus naturelle et plus aimable que Louise.

Son esprit, aussi fin que juste, est piquant et parfois original; ses réponses ont presque toujours le charme de l'inattendu.

Elle a le jugement si sûr, qu'elle devine ce qu'on va dire avant qu'on ait parlé; et tandis qu'elle a l'air de n'avoir point écouté, elle a tout entendu, tout compris, tout analysé.

Ses devoirs lui sont si chers et si doux qu'elle ne les a jamais calculés; ce qui n'est pas sans quelque danger dans la conduite de la vie.

Il doit se trouver bien heureux celui qui possède le jeune cœur qui renferme de si précieux trésors; mais on admire, en la respectant, une félicité dont il est trop digne pour qu'on puisse la lui envier.

S'il y a une grande mobilité dans les idées de Louise, il y a dans ses sentiments autant de profondeur que de constance.

Son imagination, qui est vive et brillante sous l'apparence du calme le plus parfait, deviendrait exaltée si l'on blessait son âme ingénue et passionnée; dans

ce cas, la blessure serait profonde; et si Louise pardonnait, elle n'oublierait certainement pas.

Fière sans orgueil, elle ne souffrirait pas qu'on l'humiliât; et son sourire aurait quelque chose de dédaigneux, si l'on s'était compromis à ses yeux.

Elle se soumet avec douceur sans abandonner sa volonté; ce qu'elle veut elle le veut bien, et elle marche avec une douce persévérance, vers le but qu'elle désire atteindre.

Une volonté exprimée avec force la cabrerait; mais elle ne saurait résister au désir d'être agréable à ceux qu'elle aime, en leur sacrifiant ses propres désirs.

Louise n'a encore vécu que pour aimer et être aimée; aussi l'affection résume-t-elle son existence!

Chérie des siens, si elle n'a pas été gâtée par les tendres soins qu'elle en a toujours reçus, c'est à son excellent naturel qu'elle le doit.

Cette charmante personne n'a jamais éprouvé la dure étreinte du malheur; et peut-être ne sait-elle point assez que la souffrance est une des conditions de la vie.

Son caractère est égal, bien qu'il ne soit pas à l'abri de quelques mouvements de contrariété : comment pourrait-il en être autrement! Louise est douée du cœur le plus tendre, et le moindre blâme la désespère.

C'est l'âme la plus franche, mais elle ne confie pas toujours ce qu'elle éprouve.

Louise aime à être devinée.

Incapable de tromper, elle marche sans méfiance, et se fie aux sentiments qu'elle inspire; mais il serait

difficile de lui rendre la sécurité du bonheur, si une fois elle l'avait perdu.

Fille aussi passionnée que tendre épouse, elle chérit la meilleure des sœurs.

Enfin, pour achever de faire connaître cette personne si parfaitement organisée, nous dirons qu'elle a toute la bonté de sa mère, son amabilité, sa raison, son genre d'esprit, ses qualités, ses vertus, et peut-être même ses défauts.

Elle est l'image fidèle de cette mère distinguée qui sut conserver, au milieu des grandeurs et des vicissitudes de l'existenee, l'affection de tous ceux qui la connaissent.

Si elle eut des envieux, nul du moins n'a ouvert la bouche pour porter atteinte à l'estime qu'elle mérite, et dont elle jouit.

Puisse mon obéissance m'obtenir un souvenir bienveillant de cette mère et de cette fille, si parfaitement dignes l'une de l'autre!

LUCIE

MARQUISE DE SALVO.

Si jeune encore et ne plus tenir à la vie! et parce qu'on la connaît trop, ne l'accepter que comme un fardeau; ne plus espérer, ne plus désirer, ne plus craindre; avoir enfin renoncé à toute la poésie de l'existence, lorsqu'on est soi-même la poésie; il y a de l'imprudence à vous dire tout cela, madame, car votre âme est un sanctuaire dont l'entrée voudrait rester interdite.

Sans jamais communiquer ses pensées, Lucie s'y renferme et s'y consume dans l'isolement; ses facultés de bonheur lui paraissent usées; elle voudrait ne pas les connaître; elle espère les anéantir en les étouffant.

L'Italie semble avoir communiqué à son imagination ses chaleureuses impressions; mais sa raison est froide, et elle est rentrée dans le positif de la vie,

comme on accepte la première embarcation qui se présente pour traverser une mer orageuse.

La reconnaissance est son culte, et Lucie s'efforce de ne point en connaître d'autre; mais son cœur n'est-il pas plus riche que ses lèvres; et ne lui serait-il pas plus doux encore d'inspirer la gratitude que de l'éprouver?

La philosophie lui sourit, et la religion l'attache sans la consoler; mais au fond elle n'est ni philosophe ni peut-être assez religieuse.

Une physionomie calme dissimule aux yeux des indifférents les agitations de son âme; mais ce n'est pas sans des efforts pénibles, qu'elle impose silence à ses traits si expressifs; son regard la trahirait, aussi le tient-elle souvent baissé.

Elle souffre de la contrainte qu'elle s'impose, et sa faiblesse la rend plus intéressante encore, pour ceux qui devinent les émotions que recouvre son sourire; ses impressions deviennent parfois si violentes, qu'elle ne parvient qu'à demi à les réprimer.

Lucie a pour les arts un goût exclusif; la poésie est son idole, mais tout ce qui est médiocre déplaît à son jugement éclairé.

La musique agit si fortement sur Lucie, que souvent elle lui fait mal; le plus léger bruit l'inquiète; elle craint qu'on ne surprenne ses émotions; c'est surtout dans la solitude qu'elle est sublime; parce qu'elle s'y laisse aller aux inspirations qui l'agitent, comme aux souvenirs qui la font souffrir.

Triste de ne pas être connue, elle redoute et désire à la fois, de rencontrer une âme qui la comprenne.

Le plus léger reproche la bouleverse, un mot sec

la fait tressaillir; mais elle sait se taire et dévorer ses pleurs. Injustice, regrets, douleurs, elle a tout accepté, et cette âme si fière croirait s'abaisser en se plaignant.

S'il est facile de l'affliger, il le serait moins de la blesser; mais elle ne vous pardonnerait pas de la méconnaître.

On lui a trop souvent dit ce qu'elle valait pour qu'elle ne le sache pas; mais il y a trop de supériorité chez Lucie pour qu'elle se glorifie d'un éloge.

Les petitesses sont indignes de son caractère, et on l'admire pour ce qu'elle paraît être, comme on l'aimerait pour ce qu'elle est, si elle daignait se montrer tout entière. Il y a de la part de Lucie de l'héroïsme à se laisser ignorer.

Sans volonté dans les mille détails de la vie, elle en aurait une invincible dans les grandes occasions; et rien ne pourrait la faire manquer à sa parole.

L'occupation la fatigue, mais elle lui paraît une distraction nécessaire. Elle la prend et en change souvent, dans l'espoir d'y trouver ce repos de l'âme qu'elle cherche en vain.

Si elle parvient à s'étourdir, il est rare qu'elle s'amuse; un regard tendre l'inquiète, un regard scrutateur lui déplaît.

Il règne la plus parfaite analogie entre le moral et l'extérieur de Lucie; on remarque dans l'un et dans l'autre une dignité, une noblesse et une élégance qui frappent ceux-là mêmes, qui ne se piquent pas d'observer et d'analyser. Il y a autant de réserve dans son âme que dans son maintien, et de délicatesse dans son cœur que de finesse dans sa physionomie.

Il est rare d'être aussi jolie que Lucie, et sa beauté semble réaliser cet idéal que tout homme a rêvé !...

Mais comment parler de ce que chacun admire, quand, plus heureux, on a su deviner les trésors secrets que renferme cette nature si forte et si faible à la fois; quand on a lu, à son insu, dans cette âme si découragée et pourtant si résignée; dans ce cœur si bienfaisant, si tendre, et si profond ; dans cet esprit aussi élevé qu'indulgent, et sévère seulement dans ses jugements qu'il ne confie jamais qu'à lui-même !

Lucie a fait le sacrifice de son bonheur et de sa volonté; ce n'est plus pour elle-même qu'elle vit, et si la félicité des autres est son ouvrage, elle est aussi sa récompense.

Ne lui parlez pas de satisfaction personnelle; son abnégation est aussi complète que son dévouement.

Que Dieu puisse soutenir, dans sa pénible carrière, une de ses créatures les plus dignes !

C'est le vœu d'un peintre dont le souvenir la suivra dans la vie, avec cet intérêt profond que produit une impression ineffaçable.

LOUISE

MADEMOISELLE GERMAIN [1].

Tracy.

S'il y a modestie à se laisser demander un portrait, il y aurait mauvaise grâce à le refuser.

Posez donc un instant, mon joli modèle ; car on doit un peu de complaisance à un pauvre peintre, qui n'a pour palette que son papier, et pour pinceau qu'une mauvaise plume.

Vous l'avez voulu, je commence ; mais gare à ma franchise, et préparez-vous à entendre des vérités que vous laissez dormir au fond de votre cœur.

La crainte de vous déplaire pourrait m'arrêter, si l'espoir de ne pas être inutile à une âme qui souffre, un peu par sa faute, ne me décidait à parler.

Et d'abord, Louise, par quelle bizarrerie mettez-vous autant de soin à vous laisser ignorer, que vous en devriez prendre à vous faire connaître?

Je le vois, vous avez, quoique bien jeune encore,

[1] Aujourd'hui comtesse Foix.

perdu jusqu'à l'espoir du bonheur. Un moment vous avez cru l'entrevoir, et votre âme ardente s'est élancée vers lui; mais il n'a embrassé que son ombre, et maintenant vous considérez la félicité comme une fiction à laquelle vous avez complétement renoncé.

Par suite de la méfiance qu'une première déception a jetée dans votre existence, vous n'osez vous reposer sur aucune des affections qui consolent la vie. Vous êtes bonne, et si vous pensez que les autres vous sont préférés, vous en souffrez, sans en vouloir à ceux qui préfèrent, ni à ceux que vous supposez préférés.

Tandis que vous doutez des autres, les autres doutent de vous, parce que vous ne dites point assez ce qui se passe dans votre âme; peut-être y a-t-il trop d'analogie entre votre caractère et celui des personnes qui vous entourent, pour que vous puissiez vous entendre!...

Parfois la douleur vous étouffe, vous êtes abattue, découragée; tout vous fatigue, et le travail vous devient impossible.

Que ne parlez-vous, alors? Peut-être si vos souffrances étaient connues, trouveraient-elles des sympathies; peut-être des conseils et de tendres caresses en diminueraient l'amertume!

Mais non; semblable à un volcan couvert de neige, vous brûlez en dedans; au dehors, vous êtes de glace!

Née pour être franche, on n'a pas moins d'abandon que Louise, et elle est parvenue à garder pour elle seule, l'impétuosité d'une imagination qui la dévore.

Ce manque de confiance est un tort dont ceux qui l'aiment ont le droit de se plaindre.

Savez-vous, Louise, qu'une imagination ardente est

un dissolvant pour l'existence? savez-vous que c'est une plaie dont rien ne saurait arrêter les ravages? Pour guérir, il vous suffirait d'épancher au dehors le trop-plein de votre âme! Mieux encore, il faudrait vous appuyer sur un cœur digne du vôtre; puissiez-vous le rencontrer!

L'extraordinaire vous plaît, l'inconnu vous attire. Un mouvement généreux vous transporte dans un monde idéal.

Difficile à contenter, vous êtes résignée sans être soumise.

Habituée à dissimuler les impressions que vous éprouvez, vous parvenez à faire taire jusqu'à votre physionomie, sur laquelle un léger nuage indique seul vos émotions.

Avec les conditions du bonheur, vous n'êtes point heureuse.

Personne ne possède votre confiance; et lorsque vous semblez l'accorder, une partie de votre âme reste en réserve.

Cette âme est pleine d'affection, de générosité, de chaleur, de dévouement et de sensibilité.

Vous dévouer est votre essence, et vous jouissez vivement de la reconnaissance; mais alors même que vous semblez satisfaite de l'affection qu'on vous témoigne, à peine si vous y croyez; votre maladie morale est de douter toujours, et de tout.

Pourquoi, vous que l'on croit aussi douce que bonne, avez-vous intérieurement un peu d'aigreur contre tout ce qui respire?

Pourquoi, vous si obligeante et si gracieuse, portez-vous souvent des jugements sévères? Voir sans cesse

le mal et rarement le bien; c'est un mauvais penchant qu'il faudrait combattre.

Vos défauts, Louise, ne pèsent que sur vous, tant est grand l'empire que vous exercez sur votre caractère; et vos qualités tournent toutes au profit des autres. Ces qualités sont en parfaite opposition avec les dispositions qui altèrent votre bonheur.

Disons-le, cependant, ceux qui vous aiment seraient plus satisfaits de vous s'ils vous voyaient heureuse. En semblant n'agir que pour vous, c'est pour eux aussi que vous travailleriez; cette pensée ne permet pas l'hésitation à un cœur généreux.

Les grandes occasions de se dévouer sont rares, les petites sont de tous les instants.

Il y a dans votre cœur, comme dans votre existence, une sorte de malentendu qu'il faut expliquer, et tout le monde y gagnera.

Si vous n'êtes pas toujours juste pour ceux qui vous aiment, peut-être aussi ne le sont-ils point toujours à votre égard!

Heureusement une grande mobilité d'esprit vous fait admettre des distractions; et, malgré la profondeur de vos sentiments, une mouche suffit pour vous amuser; mais bientôt vous vous replongez dans votre tristesse; et si vous riez alors, il y a dans votre rire une teinte de mélancolie qui fait mal.

La souffrance des autres parvient seule à vous arracher à vos peines. Comme vous la sentez, comme vous la partagez, Louise! et qu'elle aurait des facultés pour le bonheur, celle qui sait si bien s'identifier avec la douleur!

Votre extérieur calme et réservé intéresse et plaît à

la fois; on y sent une énigme; mais où est l'heureux mortel qui en devinera complément le mot?

Tout en vous est distingué, vos sentiments comme votre figure; et vous sentez ce que vous valez, sans en tirer vanité.

Vos jolies dents brillent dans un sourire gracieux; et votre regard exprime, avant que vous ayez eu le temps de le retenir, une partie de ce que vous pensez.

De beaux cheveux noirs et la chaleur de votre teint décèlent l'énergie de votre âme; mais un peu de maigreur annonce la souffrance de cette âme trop impressionnable pour son bonheur.

Votre taille élégante et fine, est un avantage auquel vous attachez peu d'importance, mais vous aimez assez vos jolis pieds, parce qu'ils sont un signe de distinction.

Simple avec esprit et instruite sans prétention, Louise a beaucoup lu, trop peut-être, car ses lectures lui font rêver un bonheur idéal, auquel elle est capable de sacrifier un bonheur positif.

Croyez-moi, Louise, borner ses désirs est de la sagesse; pour être heureuse, il vous suffirait d'être comprise; mais malheur si vous ne l'étiez pas! vous souffririez jusqu'à en mourir, sans exhaler une seule plainte.

Votre jugement est sûr et votre goût parfait, toutes les fois que vous n'êtes pas dominée par une impression trop vive.

Après vous avoir obéi, Louise, je ne demande qu'une récompense, et vous êtes trop généreuse pour me la

refuser. Prenez l'engagement de travailler à vaincre cette méfiance qui vous fait mal ; et qu'un sourire bienveillant me dise, quand je vous rencontrerai : « Merci, j'ai tenu ma parole, et je suis heureuse. »

LOUISE

MADEMOISELLE DE CHABOT.

Eaux-Bonnes.

Jeune et naïve espiègle, vous désirez votre portrait, pour rire, quand vous l'aurez lu, de celui qui a souscrit à vos volontés.

Soit caprice d'enfant, soit instinct de femme, vous aimez à être obéie ; et quand cette légère esquisse sera tracée, vous ne vous souviendrez peut-être plus que vous l'avez demandée !

Il y a tant de mobilité dans votre esprit ! Cependant, sous cette apparente légèreté, il y a de la fermeté, car vous tenez singulièrement à toute idée que vous avez conçue ; et à moins que la fatigue ne vous prenne en chemin, vous mettez une singulière persévérance à atteindre votre but.

Vous avez un naturel parfait, Louise, une simplicité charmante; vous êtes bonne, et les peines d'autrui ne vous trouvent jamais indifférente.

Il y a chez vous raison et folie, sagesse et légèreté, maintien et abandon, confiance et réserve, enfance et âge mûr. Votre imagination est vive, votre esprit impressionnable; et souvent vous agissez avant de penser.

Votre caractère est naturellement gai, mais vous avez des moments de tristesse et de découragement.

On vous dirige facilement par l'affection, et vous avez toujours l'intention de suivre les conseils que l'on vous donne; mais un instant après, vous avez oublié la recommandation qu'on vous a faite.

Comment vous en vouloir? votre intention est si pure; vous ne pouvez vous pardonner d'affliger volontairement une mère aussi bonne que la vôtre, et que vous chérissez à si juste titre.

L'autorité vous révolte; vous vous y soumettez cependant, mais en vous promettant bien de vous en dédommager un jour, en secouant tout joug importun.

A votre âge, Louise, on ne fait pas la part des contrariétés inséparables de l'existence; plus tard vous apprendrez que le devoir est un maître plus impérieux encore, que tous ceux dont vous recevez les leçons.

Vous vous livrez parfois à de sages raisonnements et à de profondes réflexions qui étonnent votre jeune tête; mais l'ennui arrive bientôt, et, pour vous distraire, il suffit d'une mouche ou d'un papillon.

Vous ne manquez ni d'aptitude ni de facilité; mais vous ne voulez pas toujours les appliquer.

Vous êtes aussi accessible à la joie qu'à la tristesse; et si une pensée malicieuse traverse votre esprit, la bonté de votre cœur prend le dessus.

Vous êtes touchée d'un mot bienveillant ou d'une

attention aimable, car votre âme est reconnaissante.

Quoique jeune, vous connaissez la valeur d'une promesse ; et l'on pourrait vous confier un secret ou un chagrin, sans craindre de les voir trahis.

Vous tenez à vos devoirs comme on tient à l'existence.

Croire au bonheur parfait, serait une illusion dangereuse, vous le sentez, Louise; et, joyeuse enfant, vous évitez de songer au lendemain ; mais ce lendemain arrivera bien vite, et vous ne sauriez trop vous y préparer; car il amènera des affections plus vives, et aussi des devoirs plus importants.

Laissez-moi vous le dire, avec cet intérêt que m'inspire votre jeune âge : le plaisir ne doit être qu'un accident dans la vie.

Il y a de la fierté dans votre âme, et un peu de mutinerie dans votre esprit. Vous êtes tout à la fois douce et vive. Sans amour-propre, vous avez le sentiment de ce que vous valez ; mais vous n'êtes point envieuse, et jamais vous ne deviendrez jalouse par orgueil : une préférence de cœur vous blesserait.

Je laisse à votre miroir, Louise, le soin flatteur de vous retracer votre image, et me borne à cet aperçu de votre charmant caractère. Ce portrait vous amusera sans vous plaire complétement ; mais vous êtes trop franche pour ne pas convenir de sa ressemblance. Le temps seul peut accuser des traits à peine indiqués, et faire d'une enfant charmante la femme la plus aimable et la plus spirituelle.

MADEMOISELLE

Avril 1839.

Mademoiselle a puisé dans les conseils et la sollicitude maternelle de Marie-Thérèse, comme dans les soins de madame de Nicolaï, le germe des plus douces et des plus héroïques vertus.

Bien qu'elle soit aussi modeste que la plus simple des jeunes filles, on sent, en admirant la dignité sans apprêt qui préside à ses moindres actions, qu'elle est née pour le trône ; et il est impossible d'exprimer le charme qui résulte de la réserve pleine de bonté, avec laquelle Mademoiselle reçoit les soins et les hommages qu'on lui rend.

Non moins favorisée que son frère des dons de la nature, Mademoiselle est faite à peindre, et ses traits sont charmants. Rien de plus spirituel que son regard, de plus fin que son sourire, de plus gracieux que l'ensemble de sa personne, dont les mouvements

doux et légers vous font croire à la marche aérienne des sylphides.

Douée d'une intelligence supérieure, mais qui ne se révèle en toute liberté, que dans l'intimité de la famille, Mademoiselle est fort instruite. Elle possède des talents de tout genre; et l'on voit, à l'air dont elle écoute les conversations sérieuses, qu'il n'y a rien de trop élevé pour son âme, de trop profond pour son esprit, de trop exalté pour son noble cœur.

La finesse de Mademoiselle est extrême; elle entend à demi-mot, et sait vous répondre sans vous parler.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est pieuse comme un ange, et que sa religion éclairée, se répand en indulgence, en vertus, en bienfaits, sur tous ceux qui l'approchent; mais ce qui m'a frappé surtout, c'est son tendre respect pour ses parents et son amour dévoué pour son frère.

On ne saurait se figurer la grâce et la douceur que cette ravissante princesse sait répandre, dans l'espèce de culte qu'elle rend au duc et à la duchesse d'Angoulême; comme on ne peut se faire une juste idée de la joie qui brille dans ses regards, lorsqu'elle entend faire l'éloge du duc de Bordeaux; du plaisir qui vient animer sa physionomie quand il s'approche d'elle, et de la reconnaissance qu'elle éprouve pour tous ceux qui ont occasion de rendre quelque service à ce frère bien-aimé.

De quels trésors de grâces et de vertus ce prince est entouré, et combien Mademoiselle lui est bonne et utile!

Ne semble-t-il pas que le ciel ait voulu adoucir ce qu'il y aurait eu de trop austère dans les enseigne-

ments de l'exil, en plaçant à côté du prince cet ange terrestre dont l'âge, le caractère et la figure sont en si parfaite harmonie avec les siens, qu'un même sourire vient s'épanouir sur les lèvres du frère et de la sœur, et que la même ardeur brille dans leurs yeux quand on parle devant eux d'honneur, de gloire ou de patrie !

Oh ! de quel éclat brillerait cette fleur de l'exil, si elle était restituée au sol qui l'a vue naître !

Comme on verrait, à l'aménité, à la grâce, à la bienfaisance de Mademoiselle, la différence qui existe entre la popularité, qui consiste à descendre du rang où l'on est placé, et la royale bonté, qui se plaît à élever, par un mot ou par un regard, tous ceux dont on veut être aimé.

J'ignore quelles seront les destinées de Mademoiselle ; mais je l'ai assez vue pour être certain que, quelle que soit la cour qui doive la posséder un jour, elle en sera le plus bel ornement !

MARIE

VICOMTESSE DE BONNEVAL

Tracy.

Eh quoi! l'être que j'ai rêvé toute ma vie n'était point une chimère?...

Vous existez, Marie! Une bouche pure comme la vôtre m'a dit que vous habitiez la terre..... Depuis bien des années, vainement je vous ai cherchée, et lorsque, poursuivant la plus chère des illusions, je croyais vous entrevoir, vous disparaissiez dans les nues. Fatigué de l'inutilité de mes efforts, je me disais alors : « Celle que mon esprit désire, que mon « cœur attend, et que mon imagination s'est créée, est « un être idéal. »

Alors je restais courbé sous un poids accablant ; des regrets amers m'absorbaient, et mes souffrances comptaient les heures de ma vie.

Dirai-je que je n'ai pas rencontré d'affection dans le cours de ma triste et brillante carrière?...

Non, sans doute; mais Marie a toujours échappé à mes recherches..... Eh quoi!..... ma pensée n'était point un rêve? Hélas! je végétais avec le doute, et la certitude m'accable. Marie existe, mais c'est pour un autre!...

Puissiez-vous ignorer toujours, femme angélique, ce qu'il y a de terrible dans ce mot. Vous êtes heureuse, Marie! je veux aimer celui qui fait votre bonheur, je saurai enfouir dans mon cœur mes sentiments, mes regrets, et le culte que je vous rends sera toujours silencieux.

Que ne puis-je découvrir en vous un seul défaut; il m'aiderait à me guérir; mais votre perfection me tue, je vous vois telle que je vous cherchais, telle que vous êtes : comment retrouver mon indépendance!

Hier, on m'a longuement parlé de vous; et cette nuit, vous m'êtes apparue avec ces beaux cheveux d'un brun prononcé, ce col si gracieux, ce port de reine, ces bras si jolis, cette bouche si fraîche, et qui sourit avec tant de mélancolie; ces dents si belles qui se montrent sans affectation, cette blancheur de teint qui peint votre âme, cette taille élégante et souple, ce corps si gracieux et si frêle, qu'il semble ployer sous le poids de vos affections ou de vos souffrances. J'ai pleuré sur vous plus encore que sur moi! j'ai pleuré! car vous avez souffert, Marie, puisque vous avez craint de perdre celui que vous aimez comme Marie seule sait aimer! Douce et tendre femme, vous avez prié sans articuler un seul mot, mais en offrant vos douleurs avec résignation à celui qui pouvait seul vous sauver du désespoir.

Ceux qui vous ont vue, pâle et courageuse, prodi-

guer vos soins à votre mari, versaient des larmes d'attendrissement; mais vous, Marie, vous ne pleuriez pas, car une douleur extrême dessèche les larmes. Cependant votre âme si tendre et si pure a fléchi le ciel; Dieu n'a pas été sourd à la voix d'un ange, il vous a rendu celui que vous chérissez; sa vie est la vôtre, et vous n'existez que pour lui; heureux est-il entre tous les hommes celui qui vous voit triste de sa peine, contrariée de ses contrariétés, et fière de son amour !

Modèle de tendresse conjugale, Marie ne désire, n'attend et n'aime passionnément qu'un seul être, c'est lui ! Que lui fait sa santé, son repos, ses souffrances, pourvu que *lui* soit heureux et content! que lui font les admirations, les hommages des autres hommes, Marie ne veut et ne sent autre chose que le bonheur d'aimer et d'être aimée !

Oui, Marie, l'amour des autres femmes peut s'amortir et s'éteindre; mais aimer est votre essence, et vous aimerez tant que vous existerez ; mieux encore, vous aimerez pendant toute l'éternité. Pour en être certain, il suffit de voir ce regard où se peint une affection si vraie, une tendresse si active, une passion si puissante ; et lors même que vos yeux si noirs ne révéleraient pas le feu sacré qui brûle dans votre âme, on le devinerait à l'animation de vos traits, à la grâce de votre sourire, à l'abandon plein de réserve de vos mouvements, enfin à cet ensemble plein de charme que possède la femme aimante et aimée.

Et comment ne serait-elle pas adorée celle qui joint à l'âme la plus pure, l'esprit le plus noble et le cœur le plus parfait! On vous aime, Marie, pour les grâces

et les attraits qui vous distinguent entre toutes les femmes. On vous aime plus encore pour vos vertus.

Qui fut jamais aussi simple, aussi naturelle, et aussi indulgente sans nul effort! Tout est instinct chez vous, Marie ; et l'on pourrait dire qu'en faisant le bien vous obéissez à votre nature ; mais qu'elle est belle et bonne cette nature!...

Vous ne sauriez voir la douleur sans la soulager, les larmes sans les essuyer; incapable de négliger un seul de vos devoirs, vous êtes mère comme vous êtes femme et amante, sans réserve et sans calcul. En dehors de vos affections, le monde serait pour vous un désert, et votre existence s'anéantirait comme la plante qui ne reçoit plus les rayons brûlants du soleil.

Votre âme est pieuse d'amour conjugal ; et votre religion se confond avec votre amour.

Cette âme profonde ne se révolterait pas contre le plus grand des malheurs, car elle trouverait dans la mort une prompte réunion.

Vous voilà, Marie, telle que vous m'êtes apparue, telle que je vous comprends, et telle, hélas! que je ne vous connaîtrai jamais ; car, pour ne pas mourir de vous avoir rencontrée trop tard, je dois vous fuir.

Puisse cet écrit, s'il tombe jamais sous vos yeux, vous apprendre qu'indépendamment de celui qui fut assez heureux pour vous obtenir, il existait un cœur qui vous avait devinée, et qui saurait aimer comme vous, s'il était possible qu'il se rencontrât sur terre une autre Marie!

MAXIME

BARONNE DE CHAUBRY.

Homme par le caractère et par l'esprit, mon charmant modèle a toutes les qualités de la femme la plus attachante, et toute la grâce d'une maîtresse de maison parfaitement aimable.

Sa bienveillance est générale, mais son cœur n'a rien de banal ; elle s'attache difficilement, mais son affection est solide, et son esprit seul est mobile.

Pour la connaître, il faut l'étudier avec attention ; et si la tâche est douce, elle n'est pas sans difficulté.

Maxime est pour tout le monde une femme que chacun aime, respecte et apprécie ; sa distinction la fait remarquer ; sa bonté attache, et son naturel, mêlé d'un peu de recherche, exerce un grand charme.

Elle est instruite sans pédanterie, originale sans bizarrerie ; mais si vous voulez jouir de ses talents en tout genre, il faut que vous les deviniez.

Ses jugements sont souvent empreints de sévérité; ses paroles sont toujours remplies de bonté.

L'éducation de ses enfants, à laquelle elle se livre exclusivement, et les soins de sa maison dont elle s'occupe sans affectation, ne nuisent en rien aux affaires qui lui sont confiées; il semble qu'elle ait l'art de multiplier ses instants, et elle sait abréger ceux que l'on passe auprès d'elle, par le piquant et la vivacité de sa conversation.

Tout à la fois fermier, jardinier, homme d'affaires, architecte, ingénieur, traçant des plans et réformant des baux, Maxime se fait toute à tout, et l'on a peine à concevoir qu'elle suffise à ce qu'elle entreprend.

Excellent calculateur, avec justice et noblesse, elle est la mère des pauvres dans sa commune; et, rehaussant encore le mérite de sa charité par sa bonté, elle sait aller au-devant de toutes les souffrances.

Fille parfaite, épouse excellente, bonne mère, amie sûre..., telle est Maxime pour tous ceux qui la connaissent.

J'ai dit qu'avec plus d'attention, on découvrirait en elle des qualités qui passent inaperçues devant un monde qui ne juge que ce qu'il voit; et, en dehors de son existence si bien remplie, Maxime s'est fait une sorte de vie intérieure dont elle seule connaît les mystères et les combats.

Sans doute elle a trouvé dans ses occupations actives de puissantes diversions; mais, douée d'une imagination ardente et vive, c'est avec peine qu'elle parvient à en modérer l'ardeur, et à réprimer des impressions aussi impérieuses que violentes.

Sous l'extérieur le plus calme, Maxime cache des

agitations de plus d'une espèce; le présent, l'avenir, ses enfants, son mari, tout lui crée des sujets d'inquiétudes secrètes, mais elle en souffre seule ; et, capable d'une résolution forte, comme du plus grand dévouement, elle a assez d'empire sur elle-même, pour que ceux qu'elle aime ne s'aperçoivent jamais, de ce qu'elle peut trouver d'incertain ou de difficile dans l'existence.

Ayant renoncé à vivre pour son propre compte, ou pour un monde qui ne serait pas sans attrait pour elle, Maxime est véritablement une femme forte.

Nulle contrainte apparente ne révèle ses regrets intimes, et jamais une parole ne sort de ses lèvres sans avoir été réfléchie.

Le premier mouvement est toujours comprimé chez elle, car Maxime craint de se livrer à cet aimable abandon qui aurait autant de charme pour elle que pour les autres.

Peu confiante, elle se refuse à tout épanchement ; et c'est à peine si elle s'avoue à elle-même ce qu'elle est.

Se complaisant dans sa pensée, elle ne vit extérieurement que pour les autres; ses enfants la chérissent, son mari l'adore, et tout ce qui l'entoure la vénère avec un tendre respect.

Aussi juste que sage, Maxime aime ses enfants d'une tendresse presque égale; et celui qui serait préféré pourrait le moins s'en douter.

Voilà Maxime telle que je l'ai vue; et l'on conviendra que son caractère offrait des nuances trop intéressantes, pour que je ne me sois pas fait un bonheur de l'étudier.

Si j'ai parlé fort peu de son extérieur, c'est que son âme m'est apparue comme un de ces trésors dont la nature est avare, et qui doivent absorber l'attention.

Toujours mise avec goût, mais sans aucune recherche Maxime a tant de grâce, qu'on ne sait pas bien si c'est la toilette qui la pare, ou si c'est elle qui sied à sa toilette.

Sa tournure est élégante, sa marche légère, sa taille souple et gracieuse; son teint a la chaleur de celui des femmes du Midi, ses cheveux sont d'un beau brun, et ses dents d'une éblouissante blancheur; mais vous n'avez rien vu si vous ne remarquez pas l'expression de son regard, qui doit avoir tant de charme quand il s'anime.

Il semblerait qu'un sentiment intérieur avertisse Maxime du danger qu'il y aurait pour les autres dans ce regard, s'il révélait toute son âme, car ses yeux se fixent rarement, et c'est presqu'à la dérobée qu'on admire leur grandeur et leur éclat.

MATHILDE

MADEMOISELLE DE FINGUERLIN.

Parlerai-je de la taille la plus délicieuse, du teint le plus éclatant, des traits les plus fins, de l'expression la plus spirituelle et la plus douce, de ses dents qui le disputent à l'albâtre, de ses yeux qui parleraient si énergiquement si le silence ne leur était imposé! Non, il y a mieux encore à dire sur Mathilde.

Cette charmante jeune fille attache plus encore qu'elle ne plaît. Les heures s'écouleront auprès d'elle avec rapidité ; car il est rare de rencontrer plus d'esprit, de finesse et d'amabilité ingénieuse à féconder les sujets les plus ordinaires.

Elle sait donner à la conversation un tour piquant qui lui prête une physionomie toujours nouvelle.

Un peu maligne sans méchanceté, Mathilde a des remarques originales ; et ses expressions, toujours justes, brillent autant par ce qu'elle donne à entendre que par ce qu'elle dit. Discrète et indulgente,

elle peut se taire, mais rien n'échappe à ses observations.

Son âme, contenue et dirigée par la raison, serait capable du sentiment le plus exalté ; et cette exaltation serait durable, car son cœur est trop pur pour être léger.

Sa conscience, aussi éclairée que pieuse, est de tous les mentors qui l'entourent, le plus sévère.

Le lien touchant qui l'unit à ses sœurs, lui ferait tout sacrifier à leur bonheur ; et le sien est de s'occuper de celui des autres.

Elle compatit à toutes les souffrances, et même, lorsqu'elle en désapprouve la source, elle plaint encore la douleur.

S'oublier est chez elle un sentiment plutôt qu'un sacrifice; aucune nuance de l'âme ne peut échapper à son cœur aussi sensible que délicat.

Franche, elle ne dit que ce qu'elle veut; bonne, elle ne fait que ce qu'elle doit ; spirituelle et instruite, elle est sans prétentions comme sans pédanterie.

Mathilde sait dissimuler sa supériorité; mais ceux qui la découvrent sont étonnés de trouver tant de mérite et de facultés, dans une personne si jeune encore.

On n'est ni plus gai, ni plus aimable; elle impose silence à ses tristesses dans la crainte d'affliger les êtres qu'elle aime.

Elle sait retenir la fougue de son esprit un peu mordant, mais son cœur lui donnerait le courage de dire une vérité même sévère, si elle la croyait utile.

Fille et sœur parfaite, Mathilde ne vit que pour sa famille ; elle chérit et soigne les enfants de ses sœurs comme s'ils étaient les siens.

Ceux qui l'aiment doivent craindre de la blesser, car sa sensibilité est extrême, et il est facile de l'affliger.

C'est un centre d'union que cette personne charmante, dont l'esprit juste et bon sait adoucir les exigences de la vie commune, en prêtant à chacun ce qui lui manque pour se fondre dans l'unité.

Malgré sa douceur apparente, il est facile de la blesser; mais sa révolte a quelque chose d'aimable comme elle, et sa douce colère ne saurait froisser.

Ne lui parlez ni de rancune ni de pardon; elle n'éprouve pas l'une, et croit l'autre inutile.

Il est fort heureux que ses idées soient justes, car elle a trop de caractère pour ne pas y tenir.

Aimant l'occupation, et profitant de ses lectures, Mathilde est plus instruite que la plupart des femmes; et sa conversation est de beaucoup supérieure à la leur.

Faite pour obtenir tous les genres de succès, elle n'en recherche aucun; et bien qu'elle s'amuse dans le monde, elle n'y apporte qu'une partie des agréments qui la distinguent. Pourtant on la désire, on l'attire le plus qu'on peut; mais une sorte de méfiance l'y accompagne, et c'est seulement dans sa société intime que l'on peut apprécier Mathilde.

Heureux si le soin que j'ai mis à la définir, peut me mériter de sa part un léger retour d'affection.

MARGUERITE

MADAME FRAZER

Eaux-Bonnes.

Comment l'être le plus incomplet pourra-t-il parler dignement de la personne la plus parfaite? où trouvera-t-il des couleurs assez vives pour peindre cette femme, si naturelle qu'elle vous attire avant qu'on ait pu l'apprécier, et qu'on aime autant qu'on la vénère dès qu'on la connaît!

Étude heureuse et qui console de tant de mécomptes.

Ce portrait restera comme celui d'un modèle parfait. La démarche noble et élégante de Marguerite indique à la première vue une nature distinguée; et quelque gracieuse que soit sa noble figure, elle est loin de traduire toute la beauté de son âme, si vertueuse, si tendre, si généreuse et si dévouée qu'elle semble trop parfaite pour cette terre, et qu'on craint de la voir s'enlever parmi les anges.

Son extérieur calme et froid est un voile jeté par elle sur la chaleur de son cœur.

Vouée par ses principes aux idées les plus positives, Marguerite n'a jamais connu que la pensée du devoir ; les passions sont pour elle des nuages qui obscurcissent le ciel le plus pur ; et sa raison, d'accord avec son imagination, les repousse avec effroi.

Elle ne les connaît que par ouï-dire ; mais la seule pensée qu'elles existent la trouble, car son cœur lui révèle leur danger, et sa conscience l'empêche de s'y exposer.

Sa vie n'a été qu'une suite d'épreuves, et sa santé s'est usée au milieu des inquiétudes et des regrets ; elle a dû souffrir plus qu'une autre, puisque personne ne sent davantage.

Jamais une larme ne coulera de ses yeux ; elles retombent sur son cœur, et nul ne connaîtra jamais la profondeur de ses chagrins.

Malgré son extrême faiblesse, elle puise dans une âme héroïque, la force de remplir tous ses devoirs. Sa vertu la soutient tant qu'on a besoin d'elle, mais on craint de la voir expirer, quand viendra pour elle le moment de se reposer.

Marguerite a conquis sur son caractère un empire qui lui a coûté bien des efforts ; redoutant l'impétuosité de ses sentiments, elle a su les comprimer; elle les combat sans cesse, et lutte en même temps contre la tendance épigrammatique de son esprit; tendance dont les autres ont peine à s'apercevoir, tant il y a d'indulgence dans ses jugements et de bienveillance dans sa personne.

Elle pense et réfléchit beaucoup, et sa conduite est le résultat d'une volonté soutenue.

Elle chérit Dieu comme un ami, comme un consolateur, comme un père, et non comme un maître sévère.

Protestante de fait, son âme est catholique, et sa religion ne lui va pas; il faut à son cœur quelque chose de plus tendre, de plus expansif que cette liberté d'examen qui isole l'homme dans sa raison; et si Marguerite n'a pas toutes nos croyances, elle éprouve du moins nos besoins et nos sentiments.

Jamais on n'eut plus de noblesse, de délicatesse; jamais on ne mit plus de simplicité dans ses actions, sans aucune banalité.

Touchée de l'affection, mais craignant toute espèce d'entraînement, elle n'avance dans l'amitié même qu'avec mesure, et sonde le terrain à chaque pas qu'elle fait dans la vie.

Le remords ne saurait approcher de son cœur; Marguerite n'en supporterait pas la pensée.

Si elle eût été heureuse, elle aurait aimé le monde, et peut-être le plaisir avec vivacité. Aussi remercie-t-elle le ciel d'avoir échappé à cette épreuve, tout en s'affligeant des motifs qui lui font garder une retraite absolue.

C'est une perle précieuse échappée du ciel et jetée dans la vie, pour nous montrer jusqu'à quel point on peut approcher de la perfection.

Avec de l'indépendance dans l'esprit, elle peut être dominée; mais elle le redoute tout en trouvant du charme dans l'abandon.

Son intelligence ressemble à ces météores dont la lumière est aussi bienfaisante que douce.

Nulle n'est plus sûre dans ses relations; sa parole est sacrée, sa pensée profonde et sa volonté positive.

Elle se fatigue parfois de n'avoir à consulter qu'elle-même : heureux celui qui saurait mériter sa confiance et devenir son conseil!

Incapable de tromper, si elle ne se montre pas tout entière, c'est qu'il est certaines parties de son âme qu'elle se cache à elle-même.

Toute sa personne est d'une délicatesse pleine de charme, et son joli pied est le symbole de la distinction qui la caractérise.

De beaux cheveux d'un blond foncé décorent son front qui annonce les plus nobles facultés.

Elle rougit et pâlit aisément; mais au moment où on croirait qu'elle va s'épancher, elle se recueille et devient silencieuse!

Ses impressions fugitives contrastent avec le calme affecté de sa physionomie; et ses beaux yeux pleins de vivacité, révèlent à son insu toute la chaleur de son âme.

Il serait impossible d'achever le portrait de Marguerite, sans y placer les plus charmants enfants du monde, les plus aimables, les plus piquants et les plus intelligents. Qu'on se figure donc cette mère modèle, ayant à ses côtés la petite fille la plus espiègle et la plus gracieuse, et le petit garçon le plus remarquable par son caractère, comme par ses sentiments.

Idole de sa mère, il l'aime avec passion, et il a déjà pour elle les soins les plus touchants.

Ses deux enfants sont la vie de Marguerite; ils ab-

sorbent sa tendresse, et sont l'ancre qui la retient dans la vie.

Mais je n'ai rien dit encore de son esprit aimable et facile, et de sa conversation pleine de grâce et d'instruction.

Dégoûtée du monde avant de le connaître, Marguerite a conservé peu de relations ; mais jamais on n'eut plus de reconnaissance pour l'intérêt qu'on lui témoigne et d'empressement à reconnaître les services qu'on lui rend.

On ne peut s'empêcher d'aimer cette personne si éminemment distinguée ; et le sentiment qu'elle inspire ne peut avoir rien de banal; c'est un composé de tendresse, d'estime et d'admiration.

Je suis l'ami dévoué de cette intéressante femme, et elle peut m'appeler dans toutes les circonstances de sa vie, sans craindre que mon cœur manque à l'appel.

MARGUERITE

MISS TROTTER.

—

1830.

Pour peindre dignement cette femme que le ciel semble avoir prêtée à la terre, c'est le pinceau de Raphaël qu'il faudrait employer.

Qui dira jamais le charme répandu dans toute sa personne, et l'empire si doux qu'elle exerce sur ceux qui l'approchent?

Penser aux autres, c'est sa vie; se dévouer est le calcul de cette âme généreuse et grande.

Son cœur est aussi bon que tendre; ses manières sont dignes et affectueuses à la fois; son imagination est ardente et sa raison froide; on ne l'entraîne point, mais on parvient à la convaincre.

Elle ne promet pas légèrement; aussi sa parole est-elle sacrée, car jamais elle n'adopte un parti sans en avoir prévu les conséquences.

Marguerite ne regrettera jamais d'avoir rendu un

service ; et si quelque hésitation vient traverser son esprit quand on l'implore, cette hésitation, qui lui est prescrite par la prudence, ne vient pas de son cœur.

Voulez-vous arriver à son âme ? soyez sincère ; ne la pressez point et sachez l'attendre.

Marguerite craindrait autant de s'abuser elle-même que de tromper ; elle réfléchit avant de répondre. Sa modestie la porte à douter d'elle ; mais, en dépit de sa raison, l'affection peut lui créer des illusions dangereuses.

Elle juge les autres avec indulgence, et sait lire au fond de leur âme, sans qu'on puisse parvenir à lui dissimuler les impressions les plus légères.

Elle supporte ses propres chagrins avec une pieuse résignation ; mais elle est faible en présence des souffrances de ceux qu'elle aime ; toutefois sa bonté n'ira jamais jusqu'à la faire transiger avec un devoir.

Fortement impressionnable, sans consentir à le paraître, Marguerite serait facilement malheureuse. Pour assurer sa félicité, ce ne serait pas assez de l'aimer; il faudrait encore la bien connaître ; et cette douce étude n'est pas aussi simple qu'on le croirait.

Avec le plus aimable abandon, elle accorde rarement sa confiance ; et si Marguerite a toutes les qualités du cœur, elle a aussi certains défauts qui tiennent à son imagination.

La vérité ne saurait lui déplaire : c'est le soleil qui éclaire la vie, qui guide le pèlerin; et personne plus que Marguerite, n'est digne de marcher sous son flambeau divin !

Cette noble et spirituelle insulaire est belle, et ses

traits ont autant d'éclat que de régularité ; ses beaux et longs cheveux décorent un large front, où se reflète la pureté de son âme. Au noble caractère des Écossais, elle joint toute la grâce française.

Elle a le port de tête le plus distingué ; les épaules larges, avec une des tailles les plus souples et les plus gracieuses qu'on puisse voir. Marguerite est grande; toutes les proportions sont si parfaitement dessinées, et ses formes si remarquablement belles, qu'elle ressemble à une statue antique descendue de son piédestal.

Digne et charmante, cette aimable miss impose sans le vouloir ; on l'aime en la respectant, on l'estime en l'admirant.

L'expression de ses yeux, dont elle mitige l'éclat en les tenant souvent baissés, ne permet pas l'indifférence. Il y a tant de sentiments et de pensées dans son regard !

Marguerite connait l'empire qu'elle exerce, mais c'est sans orgueil qu'elle commande, et avec bonheur qu'on lui obéit.

Ses serviteurs la vénèrent, et personne n'aurait le courage de lui déplaire.

Son âme est forte et sa volonté puissante ; aux grâces de son sexe, elle joint l'énergie du nôtre.

Si elle dédaigne la flatterie, un éloge mérité fait naître en elle de douces pensées ; sensible à l'estime, la sienne surtout lui est nécessaire ; Marguerite ne vivrait pas avec un remords.

On ne saurait la connaître sans s'y attacher, et l'aimer un jour sans l'aimer toute la vie.

Quel mortel aura le bonheur de fixer cet esprit in-

dépendant et fier, la gloire d'enchaîner ce cœur tendre et craintif?

Jusqu'à présent, l'indépendante Marguerite ne connaît d'autre culte que celui de l'amitié; c'est dans ce sentiment que s'est réfugiée la paix de son âme. Il y a dans l'amour quelque chose d'exalté qui l'effraye; et telle est la dignité de son caractère, qu'elle croirait presque s'abaisser en abjurant sa liberté.

Ne blessez pas le cœur de Marguerite, elle pourrait souffrir jusqu'à en mourir, sans exhaler une plainte.

Cette personne distinguée possède une instruction profonde et un esprit élevé; elle sait tout entendre, elle comprend tout, et rien ne lui est étranger.

Elle aime la musique avec enthousiasme, et sa passion pour les arts n'est point exempte d'exaltation.

Avec un extérieur plutôt froid, Marguerite est portée à l'enthousiasme: elle le sait et se craint; mais la prière est sa ressource, la confiance en Dieu son refuge, et sa conscience éclairée lui sert de boussole.

Indulgente pour les autres, elle compatit à leurs souffrances, et le calme de son âme se communique à ceux qui causent avec elle.

Tout est naturel et distingué chez Marguerite, jusqu'à sa toilette, qui est toujours simple et de bon goût; ses poses sont nobles et artistiques sans jamais être étudiées.

Née pour obtenir tous les genres de succès, Marguerite n'a qu'à se montrer pour plaire, et qu'à vouloir pour être aimée. Le monde n'est pas sans attraits pour elle; mais ses goûts et ses habitudes se ressentent d'une modération, qui existe bien plus dans sa volonté que dans son esprit. Sans coquetterie comme

sans calcul, Marguerite jouit de ses conquêtes : il lui est doux d'attacher. Peut-être ne se dit-elle pas assez qu'il n'est plus possible de l'oublier, quand une fois on a aspiré à mériter son affection.

Si Marguerite craint de n'avoir pas été bien comprise, elle souffre sans se plaindre ; mais on le devine à sa tristesse.

Trop de fierté est à la fois un tort et un malheur ; et la susceptibilité la plus délicate, n'a souvent besoin que d'être confiée pour être dissipée par de douces explications.

Avec plus d'abandon, Marguerite serait mieux connue, et surtout plus heureuse.

Elle idolâtre sa patrie ; Dieu voudrait-il, par la nécessité où sa santé l'a mise de s'en exiler, la préparer à un grand sacrifice?

Peut-être faudrait-il à cette âme si tendre un cœur tout dévoué, un esprit qui sût la rassurer, la comprendre, et enfin un bras assez fort pour l'aider à traverser la vie!

Marguerite a pour père l'homme le plus loyal et le plus vénérable des trois royaumes, aussi lui a-t-elle voué un culte et une obéissance aveugles ; la voix de ce père vénéré lui paraît celle de la Divinité même. Elle chérit également sa mère, et répand toutes les richesses de son cœur sur les sœurs les plus aimables et les plus distinguées.

MÉRY

MADEMOISELLE DE MALLEVILLE [1].

Ni belle, ni précisément jolie, Méry n'en est pas moins une gracieuse et séduisante personne.

Il y a autant de délicatesse dans son esprit, que de puissance dans son cœur; mais cette puissance lui semble éteinte parce qu'elle est endormie.

Son caractère est d'une indépendance à nulle autre pareille. N'ayant jamais obéi, la moindre contrainte la révolte; on peut la terrasser mais non pas la soumettre.

Sans aspirer à commander, Méry se plaît à exercer son influence sur ceux qu'elle aime, et trouve doux de prévenir leurs moindres désirs; mais elle s'imposerait les chagrins les plus grands et les privations les plus pénibles, plutôt que de se plier sous un joug quelconque.

Tout lui est indifférent, et ses souvenirs lui suffisent.

[1] Aujourd'hui madame Parent

Trop fière pour se plaindre dans le cas où on la méconnaîtrait, homme, elle vous enverrait un cartel; femme, elle souffre en silence, mais sans pardonner; et en regrettant peut-être de ne pouvoir se venger.

La contrariété l'irrite; toutefois elle sait la dissimuler, et, soumise à ses impressions qu'elle combat peu, elle parvient à les maîtriser vis-à-vis des autres.

De longues souffrances et une imagination ardente, ont usé sa santé; et sa force aujourd'hui est toute morale.

Méry tient à ses résolutions sans les raisonner.

Bonne par instinct et non par calcul, elle possède un de ces naturels heureux qui, sans chercher à s'améliorer, restent ce qu'ils sont.

Il y a dans son esprit, une mobilité surprenante avec de la profondeur; et son cœur est capable des affections les plus vraies.

Indifférente à l'opinion, elle ne songe pas plus à la ménager qu'à la braver.

Le péril sourit à son caractère aventureux; l'extraordinaire lui plaît, et, sans craindre le danger, quel qu'il soit, elle chasse toute pensée mauvaise comme une obsession.

Capable des plus grands sacrifices et d'un dévouement sans bornes, elle ne les accordera jamais qu'à une affection éprouvée.

Méry ouvre son cœur à des sentiments spontanés comme à des affections réfléchies, mais elle marche dans la vie en regardant plus souvent le passé que l'avenir: cette imprévoyance tient à une sorte de fatalisme. Jouet du sort, Méry croit à sa destinée, et se laisse conduire par son étoile.

Rien ne peut la contraindre ni l'arrêter; tout raisonnement l'ennuie, toute discussion la fatigue; et lorsqu'elle veut atteindre un but, nul effort ne pourrait la faire reculer.

Noble et tendre à la fois, son âme est au-dessus des revers de fortune; elle saurait jouir dignement de la richesse, mais elle n'en a pas besoin pour être heureuse.

Son esprit est tellement prompt, qu'après avoir dévoré des yeux une lettre qu'elle reçoit, elle oubliera souvent, dans la précipitation qu'elle mettra à écrire, de répondre à ce qu'elle contient.

Elle aime à rêver; la musique lui fait mal, une vaste étendue de mer la rend mélancolique, une fleur qui meurt l'attriste, un insecte qui vole lui fait envie.

Elle n'espère rien et désire peu de chose. Sa liberté seule lui est chère, et Méry lui sacrifierait sa fortune comme sa vie.

Une lecture sérieuse l'attache, un roman l'affecte; et dans l'indignation instinctive que lui cause tout ce qui est immoral, elle le jette souvent de côté sans le comprendre.

Distraite au milieu du monde, elle converse avec ses pensées bien plus qu'avec les humains.

Peu connue, elle ne cherche point à se faire connaître; et tout en ayant, sans se l'avouer, le plus grand besoin d'affection, elle ne peut parvenir à aimer personne.

Ayant éprouvé beaucoup de mécomptes, elle ne croit plus à rien, si ce n'est à Dieu, dont elle méconnaît parfois la justice et la bonté.

Ses yeux reflètent habituellement des pensées mé-

lancoliques; ils ont presque toujours une expression vive quoique vague, mais toujours digne et souvent distraite.

Sa conversation est piquante, sa manière de s'exprimer est originale; ses réponses sont ingénues, naïves, profondes et inattendues ; ses jugements sont sévères, mais elle les communique peu.

Il se glisse quelquefois un peu de malice dans ses paroles, mais jamais de méchanceté.

Il y a dans son âme un grand dédain pour ses semblables ; ce n'est point orgueil, c'est malheur.

Sa taille est aussi souple que mince ; son pied est petit, ses mains sont jolies, et ses longs cheveux, arrangés avec soin, entourent avec grâce sa figure.

Son style se ressent de son caractère ; il est plein de charme et d'abandon quand elle laisse courir sa plume, prétentieux et gêné quand elle essaye de la conduire.

Méry deviendrait exigeante si elle aimait ; elle ne l'est point parce qu'elle est indifférente.

Son malheur vient d'avoir absorbé toutes ses facultés dans l'affection sans bornes, qu'elle avait pour un père, dont elle était l'enfant privilégié. Frappé par la mort de son soutien, ce frêle arbrisseau n'a plus que sa fierté pour se maintenir contre les ouragans qui l'assiégent de toutes parts.

Distraite à l'excès, Méry répond souvent sans avoir entendu, et parle presque toujours de ce qui l'occupe plutôt que de ce qu'on lui dit ; méfiante ou trop confiante, cette singulière personne est un composé de mille contrastes d'autant plus difficiles à définir, que,

loin de vous aider à la connaître, elle semble craindre de se révéler.

Nul caractère ne fut plus généreux, nul esprit plus élevé que le sien. Qu'elle reste ce qu'elle est, en ajoutant aux dons qu'elle tient de la nature, les facultés que des devoirs nouveaux viendront développer en elle, et Méry sera une des femmes les meilleures et les plus aimables que l'on puisse rencontrer.

Ce portrait lui plaira sans l'étonner ; qu'il soit pour cette intéressante jeune fille la preuve de l'intérêt qu'elle a su m'inspirer !

MARIA

MADEMOISELLE AUBRY.

La Vallée-aux-Loups.

Pardonnez, mesdames, aux singularités d'un peintre dont l'indépendance d'esprit égale celle de son caractère ; mais lui demander un portrait par ordre, c'est presque le rendre impossible.

Celui de Maria offre cependant quelque chose de si piquant, de si plaisant et de si original à la fois, qu'il n'aurait qu'à la regarder pour obéir à l'inspiration.

Aussi va-t-il essayer de laisser courir son crayon sur le papier, sans trop savoir ce qu'il écrira.

Toutes vos physionomies, mesdames, annoncent un complot, et mon modèle est évidemment de la partie, ce qui ne rend pas la tâche facile ; mais ce charmant modèle joue mal son rôle, car la dissimulation n'es point son fait, et sa physionomie, aussi franche qu'expressive, ne saura jamais taire la vérité.

Croyez-moi, mademoiselle, restez toujours vraie, restez toujours vous.... il y aurait trop à perdre à changer, et l'on ne trompe pas facilement un coup d'œil observateur. Maintenant que vous êtes sans masque, parlons de vos qualités estimables, et rions ensemble, si vous voulez bien le permettre, de ces défauts piquants, qui viennent si souvent déranger l'échafaudage édifié à grand'peine par votre raison.

Dites-moi, par exemple, pourquoi, sentant parfaitement tout ce qu'il faudrait faire, vous faites parfois toute autre chose, et pensez souvent d'une façon, tandis que vous agissez de l'autre?

Vous répondrez sans doute que vous détestez la contrainte, et que rien ne vous déplaît tant que de vous ennuyer.

A cela je n'ai rien à dire. Il est si amusant d'être gaie, piquante et indépendante; si charmant de rire de tout, qu'en vérité je trouverais que vous avez raison de suivre vos penchants et de céder à tous vos goûts, si la vie n'était chose sérieuse, et l'avenir l'héritier du présent.

Sans doute vous aimeriez la peinture comme un délassement; mais si, par un hasard injuste, on vous l'imposait, elle vous paraîtrait une fatigue.

Jamais caractère ne fut plus heureux, esprit plus folâtre, et cœur plus aimant. La nature est juste dans les compensations qu'elle nous accorde. Vous auriez pu mourir à force de chagrin; vous avez préféré vivre en acceptant les distractions et les consolations que l'amitié vous offrait : vous avez bien fait.

Vos amis vous chérissent, Maria, car votre cœur est sensible, et vous savez vous dévouer.

Votre âme prend fortement à la douleur, mais votre esprit la repousse.

Vous n'êtes pas seule à jouer avec votre esprit : il charme tous ceux qui vous connaissent. Votre caractère est indépendant, et votre cœur ne l'est pas moins.

Qu'on n'aille pas vouloir vous imposer un sentiment ; vous le briseriez comme une chaîne dont le poids vous serait odieux.

Gare au badaud de mari qui voudrait vous épouser avant de se faire aimer ! votre cœur difficile à conquérir ne sera pas facile à fixer; et Dieu sait tout ce que votre imagination d'artiste exigera de perfections.

Libre encore et désirant l'être toujours, vous ne prenez de la vie que les fleurs. Aussi tout vous occupe, tout vous intéresse, tout vous amuse, et vous envisagez toute chose d'une manière originale, qui associe les autres à votre gaieté.

Vous savez toutefois respecter ce qui doit l'être ; votre esprit est piquant, fin sans être méchant ; et vous ne vous pardonneriez pas une peine que vous auriez causée.

Il y a des inconséquences dans votre vie, et beaucoup de légèreté dans vos jugements.

Le présent vous inquiète, et l'avenir serait un tourment pour vous, si votre brillante imagination ne venait au secours de vos inquiètes prévisions.

Sûre dans vos affections, vous possédez une discrétion à toute épreuve, et savez même ne pas voir ce qu'on ne veut pas vous confier.

La bonté de votre regard vient atténuer ce qu'il aurait d'un peu malicieux.

Mais pourquoi ce goût pour les animaux que je crois lire sur votre physionomie, et qui me paraît une bizarrerie de plus ? C'est qu'ils vous amusent ; et que, redoutant l'affection comme une chaîne, en attendant que vous la regardiez comme un bonheur, vous ne savez que faire du besoin d'aimer qui existe dans votre cœur.

Il y a de la résolution et de l'énergie dans vos traits; mais vous redoutez la souffrance physique ; et la contrainte, de quelque genre qu'elle soit, vous est insupportable. Aussi le peintre doit-il s'arrêter ici, dans la crainte de fatiguer son piquant modèle.

MÉDORA

MADEMOISELLE GRYMES.

Eaux-Bonnes.

Vous êtes charmante, Médora ! mais vous êtes encore plus aimable que belle ; on vous admire en vous voyant, on vous apprécie quand on vous connaît.

Il y a dans tout votre être une originalité qui tient de l'inspiration, et vous jouissez de vos succès sans en concevoir le moindre orgueil, tant vous leur êtes supérieure.

Vous aimez à être remarquée, mais vous ne cherchez point à plaire, à moins qu'on ne vous plaise.

Votre mère, aussi spirituelle que vous, accuse vos dix-sept ans, de l'indépendance de vos idées et de vos sentiments ; mais il y a plus de réflexion que de légèreté dans votre amour pour la liberté ; votre jeune expérience a devancé vos années. Vous avez une instruction peu commune, un esprit juste, élevé, délicat, une raison forte, enfin une aptitude remarquable pour tout ce que vous entreprenez.

Vous avez médité, Médora, et beaucoup plus qu'on ne le fait communément à un âge où l'on a à peine le temps de penser. Cependant vous aimez le plaisir avec naïveté; mais les hommes passent devant vous comme des ombres, et souvent vous portez au milieu du monde, les préoccupations qui vous absorbent dans la retraite.

Vous avez un excellent naturel. Un compliment, à peine si vous l'écoutez, mais un éloge mérité vous plaît. L'esprit vous subjugue; une conversation forte vous attache; vous souriez à ce qui est léger, sans en conserver le moindre souvenir.

Vos impressions sont aussi vives que promptes; elles n'en sont pas moins durables.

Vous chérissez votre liberté, Médora; on vous conduirait avec un fil, mais vous briseriez avec dépit la chaîne qu'on voudrait tendre. Vous pourriez devenir un petit démon si vous n'étiez pas un ange; vous auriez peu de pitié pour une injuste jalousie, mais vous auriez un grand respect pour une confiance dont vous êtes digne, et que vous mettriez tous vos soins à justifier.

Vous seriez capable de tous les sacrifices; mais on doit se garder de vous les imposer : il suffira de les indiquer à votre cœur généreux.

Au charme de vos jeunes années, vous joindrez bientôt, j'en suis sûr, toutes les qualités de l'âge mûr.

Avec un esprit enjoué, vos idées sont sérieuses, et si vos dix-sept ans ne peuvent s'empêcher de sourire à l'existence, votre esprit y trouve souvent des sujets d'inquiétudes et de graves méditations.

Vous aimez la France, et je ne sais quel motif, qu'il ne m'appartient pas d'approfondir, vous y retient; cependant ses allures et ses coutumes ne vous vont pas. Peut-êre craignez-vous de trouver dans votre patrie une sorte de prison; peut-être êtes-vous effrayée des liquides déserts qu'il faudrait traverser pour y retourner.

Vous reverrez l'Amérique, Médora, et vous y resterez, à notre grand regret, par résignation, par patriotisme ou par nécessité... Mais cette perspective vous déplaît, comme tout ce qui contrarie votre indépendance.

Difficilement vous serez heureuse; car il n'est pas d'existence qui soit affranchie du devoir. Fussiez-vous libre de vos actions, elles seraient toujours, j'en suis certain, réglées, comme vos pensées, par l'âme la plus pure et le sens le plus éclairé.

Une affection dévouée serait pour vous le trésor le plus précieux; mais vous la voulez trop exclusive pour oser l'espérer.

Emportée par le torrent, vous laissez courir votre vie avec indifférence, au jour le jour, sans songer au lendemain.

Vous êtes soumise, Médora, mais vous n'êtes pas résignée. Vous avez le sentiment de la foi, vous n'en goûtez pas le bonheur.

Les merveilles de la création vous révèlent le Créateur; mais votre esprit trop positif voudrait tout analyser, tout approfondir.

Vos impressions sont si impétueuses, que vous les craignez, et votre premier mouvement n'est pas toujours réfléchi; mais pour vous arrêter il ne faudrait

pas vous heurter; votre instinct, plus encore que votre raison, vous ramène toujours à la vérité.

Vous savez écouter, qualité rare, surtout à votre âge.

L'intérêt que vous inspirez vous touche, l'indifférence ne vous cause aucun souci; le travail vous plaît, et si vous aimez à varier vos plaisirs, vous apportez une grande persévérance dans vos études.

Ce que vous voulez, vous le voulez fortement; mais avec quelle grâce vous savez faire céder la volonté des autres à la vôtre!

Incapable d'abuser de votre influence, il vous est doux de la sentir et même de l'exercer.

Vous paraissez souvent distraite, tandis que vous n'êtes que préoccupée. Ce qui contrarierait une personne ordinaire effleure à peine votre esprit, tant votre âme est forte et courageuse; mais le moindre chagrin est pour vous un malheur que vous sentez profondément.

Vous voyez sans jalousie le succès des autres; il y a trop de supériorité dans votre personne pour que vous consentiez à entrer en rivalité.

Tout ce qui est grand, généreux, élevé, vous cause un véritable enthousiasme; une peine réelle laisserait votre œil sec, la moindre émotion le rend humide.

Si votre esprit est parfois capricieux, votre cœur ne l'est jamais.

Vous ignorez encore, Médora, à quel point vous êtes capable d'une affection profonde : puissiez-vous ne l'apprendre que pour votre bonheur!

C'est le vœu que forme un vieil ami auquel vous inspirez un intérêt sincère, et qui vous restera dévoué.

NOËMI

MADAME LA VICOMTESSE DE LA VILLEGONTIER.

Aimable enfant gâtée par le plus tendre des pères, vous êtes entrée dans la vie comme dans un beau rêve, en y apportant toutes les illusions de l'enfance; et les épreuves de l'existence sont venues tomber sur votre cœur, comme un lourd fardeau.

Gentil oiseau effarouché par les orages, vous avez quelque peine à vous rassurer, et votre vol léger ne se porte plus en avant, qu'avec une sorte de crainte.

Il existe, Noëmi, une grande confusion dans vos idées; vous ne vous connaissez pas bien encore, et vous craignez de vous interroger.

Vos sentiments ont de la fixité, mais ils ont trop de profondeur pour que vous y puissiez trouver le bonheur tel que vous l'avez rêvé. Vous vous laissez conduire par votre destinée, mais la destinée est un peu ce que nous la faisons.

Exigeante sans l'avouer, aimante sans le dire, plus sensible qu'on ne le croit autour de vous, vous êtes trop fière pour vous plaindre; et vous laissez, par une sorte de nonchalance, croire à une indifférence qui pourrait décourager l'amour même; car enfin, en renfermant en soi tout ce qu'on éprouve, on laisse trop à deviner à ceux qui nous aiment.

Vous savez vous soumettre, mais vous n'abjurez ni vos pensées ni votre volonté.

Devenue en quelque sorte étrangère aux mille détails qui remplissent la vie des autres femmes, vous ne tenez plus à rien, pour vous être occupée de trop de choses à la fois.

Votre foi religieuse est vive, mais elle n'est pas assez éclairée, et la pratique vous fatigue.

Vous pardonnez sans oublier; mais vous êtes incapable de vous venger.

Vous n'êtes point coquette, cependant une jolie toilette vous plaît; mais vous préférez de beaucoup l'affection aux adulations et aux compliments.

Peu expansive en général, vous le deviendriez trop peut-être, si vous aviez plus de confiance dans l'amitié.

Votre imagination est vive, et l'on pourrait vous croire froide, tandis que vous n'êtes que comprimée.

Tout en tenant beaucoup à vos idées, vous ne savez pas toujours ce que vous voulez; vous aimez peu le monde, et facilement vous en resteriez éloignée; cependant, quand vous y êtes, il vous amuse, et vous vous félicitez tout bas de la distraction accidentelle qu'il vous procure.

Vous n'êtes pas sans quelques caprices; mais ils

tiennent plutôt à votre éducation qu'à votre caractère, qui est aussi noble que généreux.

Une larme que vous essuyez, sécherait les vôtres si vous en aviez à répandre.

Quand on vous plaît on vous plaît beaucoup; mais on ne vous déplaît point à demi.

Vous avez peine à dissimuler vos impressions; vous savez les taire, mais la franchisede votre physionomie est sans borne.

L'ennui est votre plus grand ennemi; vous êtes facile à distraire, et facile aussi à retomber dans la tristesse de vos pensées.

Vous aimez l'occupation et n'avez pas toujours le courage de vous occuper. Chacun a ses défauts comme ses qualités; et peut-être chez ceux qui vous entourent, voyez-vous trop les imperfections, sans apprécier aussi les vertus!

Aimable femme, on doit vous pardonner de joindre beaucoup d'enfantillage à beaucoup de raison, car vous avez été le jouet des événements, avant l'âge où l'expérience nous vient en aide! Encore quelques années, et la charmante Noëmi cherchera le bonheur là seulement où il est possible.

Quand votre imagination sera calme, vous serez plus heureuse, j'en suis certain.

Vous aimez les gracieuses élégances de la vie, et vous vous priveriez du nécessaire plutôt que du superflu.

Vous avez des moments d'humeur qui portent sur vous-même plus que sur les autres; votre caractère est égal et votre commerce est doux, mais vous ne savez

point réprimer votre disposition à une tristesse qui bien souvent se nourrit de chimères.

Vous aimez la vérité en la redoutant, et sortez souvent des réflexions qu'elle vous suggère, sans avoir rien résolu.

Après avoir embrassé la vie avec enthousiasme, vous la voyez trop en noir, et réalisez en quelque sorte, par votre imagination, les déceptions que vous craignez.

Certaines lectures vous attachent; la musique vous plaît, mais elle vous attriste; et c'est presque toujours pour traduire vos chagrins secrets, que vos jolis doigts parcourent un clavier.

Vous êtes belle, Noëmi; mieux que cela, vous êtes charmante. Vos beaux cheveux sont d'un brun prononcé, la blancheur de vos dents fait ressortir la fraîcheur de votre teint; votre taille est aussi souple qu'élégante. Mais ce ne sont pas des compliments que vous m'avez demandés, c'est votre portrait; et je l'ai tracé avec une impartialité qui doit me valoir votre indulgence.

PAULINE

COMTESSE D'ORAISON.

Avez-vous jamais rencontré une de ces femmes au teint brun, aux cheveux d'ébène, à l'âme ardente, au cœur passionné, au regard étincelant, dont au premier aspect vous devinez l'organisation puissante et les admirables facultés ?

Vous pouvez alors vous faire une faible idée de Pauline, pourvu que vous ajoutiez à ces avantages, la raison la plus forte et l'esprit le plus élevé.

N'allez pas la blesser, car elle serait sans miséricorde et sans pitié; si vous l'aimez, aimez-la toujours, ou son mépris la vengerait en vous accablant.

Ne craignez pas que Pauline s'affecte pour des misères ; sa supériorité l'empêche d'attacher de l'importance aux petites choses, et les piqûres de l'amour-propre glissent sur elle ; mais, exclusive dans ses sentiments, Pauline ne pardonnerait aucun tort de

cœur ; et si elle se montrait indulgente, c'est qu'elle aurait cessé de vous aimer.

Tout est tranché chez Pauline ; son imagination est impétueuse, mais les illusions ne vont point à son âme. Il lui faut du réel en affection ; et, privée d'avenir, les sentiments les plus ardents ne lui suffiraient pas.

Qui pourrait nombrer les orages de cœur qui grondent parfois chez Pauline, les luttes, les combats, les soupçons, le désespoir, les tristesses, les langueurs, les déceptions auxquels elle est en proie ; qui pourrait sonder cet abîme, au fond duquel elle-même craint de descendre ?

Quand il souffre ce cœur si tendre, combien des conseils amis lui sont chers ! et pourtant elle les repousse, car elle est comme jalouse de sa douleur !..... Mais laissez venir la réflexion ; et, touchée de votre intention, Pauline vous remerciera d'avoir eu avec elle le courage de l'amitié.

On peut avoir plus de bonté peut-être ; il est impossible de rencontrer plus de distinction, de noblesse et de dévouement.

Jamais de terme moyen ; tout ou rien est la devise de Pauline.

Comme son âme ardente ressent la joie et la peine, le bonheur et le malheur ! les uns comme les autres lui font verser des larmes quand elle est seule, jamais devant témoins ; car elle est encore plus fière que sensible, et mourrait de douleur plutôt que de consentir à exciter la compassion.

Femme sensée, elle craint de penser ; femme impétueuse, elle redoute de sentir ; toutes ses impressions

sont si fortes et si profondes, qu'elle aurait peine à les supporter, si son esprit n'était pas doué d'une extrême mobilité.

Elle aime à plaire, mais elle craint d'attacher.

Coquette par instinct plutôt que par calcul, Pauline ne se pardonnerait pas le malheur qu'elle aurait causé.

Réservée ou confiante à l'excès, Pauline apporte une mesure extrême dans toutes ses actions.

Son esprit est vif et pénétrant, sa conversation est aussi piquante qu'attachante. Ayant beaucoup vu et beaucoup lu, elle n'a rien oublié.

La musique la passionne ou lui déplaît, suivant ses dispositions du moment; et les arts, qu'elle cultive avec succès, n'ont pas toujours pour elle un attrait égal.

Parfois son agitation morale la porterait à aimer les voyages; puis tout à coup le *far niente* devient sa passion du moment, et elle chérit alors le repos comme un ami qui la berce.

Pour réveiller ses facultés endormies, il suffit de faire appel à son dévouement. Pour ceux qu'elle aime, fatigues, dangers, sacrifices, rien ne lui coûte; et si Pauline s'étonne de quelque chose, c'est qu'on puisse s'étonner de la toute-puissance de son amitié.

Heureux de l'avoir si bien comprise, j'invoque son indulgence pour ce portrait.

R…

DUCHESSE DE CRÈS.

Enghien.

Sa tournure est si distinguée, que vous ne remarquez pas, en la regardant, que sa taille est peu élevée.

Si vous désirez l'atteindre dans ses courses solitaires, n'espérez pas retrouver sur le sable la trace de ses petits pieds; ses jolies mains blanches tiennent avec peine une ombrelle, qui la garantit de la pluie plus souvent que du soleil.

Que serais-je devenu dans ce pays délicieux, mais dont les torrents d'eau qui tombent cette année ont fait un désert, si, prenant en pitié l'amertume de mes pensées, mon aimable voisine n'avait eu la bonté de m'admettre quelquefois au partage de son foyer? Les matinées sont longues à Enghien pour celui qui souffre et regrette.. Mais, grâce à madame de Crès, chaque

soir j'oublie ma journée, et je reprends auprès d'elle force et courage pour le lendemain.

J'avais entendu parler de madame de Crès de manière à désirer lui être présenté, mais je ne connaissais que par ses amis, cette personne attachante, qui vit retirée d'un monde où il ne tiendrait qu'à elle d'être remarquée.

Combien je suis heureux de pouvoir associer mon jugement à celui des autres, et de sentir que la réalité surpasse les éloges qu'on lui accorde !

Tout est naturel chez madame de Crès; sa conversation est spirituelle, piquante et originale. Triste sans affectation, elle est sensible, gaie, sérieuse tour à tour, mais toujours intéressante et vraie.

On n'a pas plus d'instruction que cette aimable femme, qui a rapporté d'Italie, où elle a longtemps séjourné, un goût éclairé pour les arts.

Son cœur est aussi tendre que passionné ; elle pardonne sans oublier, et ses souvenirs lui sont sacrés.

C'est une de ces âmes profondes et privilégiées qui meurent où elles s'attachent, et vivent d'un regret comme d'une pensée.

L'exclusif et l'exaltation, poussés à l'extrême, ont leurs exigences que bien peu d'affections peuvent satisfaire ; à ce compte madame de Crès a dû beaucoup souffrir.

Madame de Crès n'ignore pas ce qu'elle vaut, mais elle a trop de véritable supériorité pour concevoir le moindre orgueil de ses qualités; et c'est avec simplicité qu'elle les avoue.

Elle ne jouit de ces avantages, que par la constance de ses amis.

Mariée bien jeune à un homme qui l'adorait, elle fut obligée de sacrifier son bonheur aux exigences de la position de son époux. La gloire et l'agitation de l'Empire, ne l'ont pas laissée jouir plus de quatre mois, en quatre ans, du bonheur de son intérieur; et voulant donner, plus tard, une existence à sa fille qu'elle adorait, elle épousa en secondes noces M. le duc de Crès, qui lui a laissé un nom aussi honorable que respecté.

D'affreux malheurs, de terribles mécomptes ont terrassé cette belle existence, qui ne chercha point à se relever. En ce moment encore elle se reprocherait, comme une sorte d'infidélité, d'accepter quelque adoucissement à ses peines.

Les soins de ceux qui la chérissent sont les seules distractions qu'elle accepte; et elle ne vit plus ici-bas que pour répandre des bienfaits.

La marquise de D***, sa fille n'existant plus, cette mère infortunée est comme enterrée dans les regrets qu'elle accorde à cet ange, et n'a sur cette terre qu'une vie intérieure, toute de contemplation et de douleur.

Elle avait concentré son bonheur et ses sentiments dans sa fille; et cette fille, aussi parfaite que distinguée, absorbait toutes ses pensées.

L'existence de la mère ayant passé dans celle de l'enfant, l'enfant semble avoir emporté l'âme de la mère.

Aussi éclairée qu'elle était tendre, cette adorable mère avait su, par ses conseils, ses exemples et ses soins, rendre sa fille digne d'elle, et en faire sa meilleure amie.

Ces deux cœurs, si tendres et si bien faits l'un pour

l'autre, se suffisaient; et tout ce qui n'était pas elles, n'était que du superflu dans leur existence.

Une seule volonté présidait à leurs actions, en sorte qu'il eût été impossible de deviner celle qui dominait l'autre, tant chacune d'elles avait le don de pressentir ce que pouvait approuver ou désirer, sa seule et unique amie.

La mère et la fille offraient, par cette affection douce et profonde, l'image d'un bonheur parfait; mais le bonheur parfait ne peut durer sur une terre qui doit être fécondée par nos pleurs; et cette mère si parfaite s'est vue condamnée à des regrets dont elle ne veut pas être consolée.

Pourquoi la résignation ne fut-elle pas accordée à cette âme généreuse et tendre? Sa profonde douleur se fût adoucie, et son malheur lui paraîtrait moins amer.

Puisse madame de Crès sentir un jour que si le ciel est la patrie des anges que nous regrettons, il est aussi la récompense des cœurs affligés!

Elle me pardonnera cette réflexion, en songeant que personne plus que moi n'a dû comprendre et partager ses douleurs.

RACHEL

Vous m'avez demandé votre portrait, Rachel; voulez-vous franchement vous connaître, ou n'avez-vous cédé qu'au désir de madame Récamier ?

C'est un défi, toutefois, et je suis trop Français pour ne pas l'accepter ; mais n'allez pas m'accuser d'une sotte présomption ou d'une franchise sauvage.

Il y a tristesse et mélancolie au fond de votre âme ; mais vous aimez à vous étourdir sur ses besoins.

Vous pouvez être la personne la plus accomplie comme la plus remarquable de notre époque, ou laisser à vos véritables amis de profonds regrets ; c'est à vous de choisir.

La plus exquise politesse est aussi bien votre essence que le talent. Le talent et vous, c'est tout un ; mais en retour de ce talent supérieur, avez-vous assez d'élan et de gratitude pour l'Éternel qui vous en a fait don ?

Il était impossible à moi, pauvre observateur, de vous rencontrer sans vous étudier avec un intérêt extrême; j'aurais retenu ma plume; vous commandez, elle obéit; mais elle dira le bien comme le mal, le sublime comme l'incomplet.

On vous désirerait parfaite en tous points, Rachel, et foulant de vos jolis pieds tout ce qui serait une tache à votre nature si élevée.

Vous êtes votre œuvre, et nul ne peut se glorifier de vos succès; le vrai et le beau ont été vos seuls maîtres.

Personne ne vous connaît bien, enfant jetée dans la vie sans expérience, et qui éprouvez tout avec une violence difficile à vaincre.

Nature d'élite qui redescend quelquefois vers la terre par une transition subite; être instinctif qui sait tout sans avoir rien appris, et qui comprend tout sans étude.

Vous étudiez peu, Rachel, mais vous réfléchissez beaucoup, et sentez encore davantage.

Il y a en vous une énergie extrême, et parfois un entraînement qui vous effraye; à une grande élévation dans l'âme vous joignez un abandon plein de charme, mais que vous ne cherchez peut-être pas assez à réprimer.

Vous pouvez vous dominer, vous ne savez pas vous vaincre.

Vous n'avez rien à apprendre, Rachel, car vous avez deviné le monde comme le théâtre, et vous êtes aussi parfaite sur l'une que sur l'autre scène; mais, fatiguée de vous contraindre, vous oubliez quelquefois les spectateurs qui vous observent; et ce n'est pas sans

anxiété que ceux qui vous admirent, voient votre cœur et votre âme se répandre trop au dehors.

La carrière dramatique est pour vous une passion, et la gloire votre but.

Il y a dans votre esprit une excessive finesse, une grande distinction dans votre caractère, et dans votre être un goût exquis.

On n'a pas plus de noblesse et de dignité que vous au théâtre; vous êtes plus qu'un admirable acteur, vous devenez le personnage lui-même tel qu'on le sent et qu'on se le représente; vous grandissez alors de toute la hauteur de votre beau talent, et vos gestes simples et expressifs ne sont jamais exagérés.

Ceux qui vous critiquent devraient s'étonner du degré de perfection et de vérité, que vous avez su atteindre dès votre début; et laisser à votre admirable instinct le soin de corriger les légères imperfections qui échappent encore à votre inexpérience des passions.

Votre âme est un abîme où vous craignez de descendre; votre tête un volcan, votre cœur une pierre de touche qui interroge tous les sentiments; vous redoutez le danger, Rachel, sans songer assez à l'éviter. L'agitation vous use, mais elle vous plaît.

Vous croyez à peu de choses, et ne prenez les hommes que pour ce qu'ils valent; vous êtes confiante sans être aveugle, et vous pourriez être entraînée sans être convaincue.

Vous savez plaire : savez-vous aimer? A force de sentir pour les autres, il est à craindre qu'on ne vienne à gagner la passion qu'on exprime si parfaitement, et qui, dans le monde comme au théâtre, a bien peu de durée.

Femme privilégiée, vous pouvez être sublime! ne vous contentez pas, Rachel, de rester l'acteur le plus parfait que la scène et le monde aient jamais produit.

La contrariété vous émeut, l'obstacle vous révolte, et toute contrainte vous fatigue; mais l'habitude de vous contraindre est devenue si naturelle chez vous, qu'on devine vos impressions bien plus qu'on ne les voit.

Il y a dans votre physionomie, comme dans tout votre être, une finesse d'expression et une délicatesse pleines de charme.

On n'a pas plus d'élégance dans la tournure, plus de distinction dans les manières, plus de tact dans la conversation, plus de justesse dans l'esprit.

Vous joignez à une persévérance invincible une volonté de fer; et c'est avec autant de naturel que d'originalité, que vous savez aborder les plus grandes difficultés.

Chaque rôle nouveau est pour vous l'occasion d'un triomphe, dont vous êtes heureuse, sans en être fière; et votre modestie justifie vos succès.

Lorsque vous ne pouvez pas trancher les questions, vous les tournez avec une incroyable adresse. Vous êtes tout improvisation, Rachel, et sans jamais savoir ce que vous direz, vous dites toujours ce qu'il faut dire. Si dans le monde on vous jugeait au premier aspect, on pourrait vous citer pour modèle.

O Rachel! ne vous contentez pas d'être une admirable actrice; devenez en tout et dans tout un modèle accompli. Réhabiliter le théâtre, en prouvant qu'on peut exprimer les passions sans les sentir,

serait une gloire véritable ; et vous êtes digne d'y prétendre.

Insensible à un compliment banal, vous savez apprécier un éloge mérité ; vous jugez parfaitement ceux qui vous parlent, et savez suivre un conseil.

Vous lisez dans l'âme des autres avec un tact exquis ; la flatterie vous laisserait insensible, mais la passion vous émeut.

Les louanges sincères font naître en vous l'ambition de les mériter. La critique injuste vous choque, et vous préférez l'ignorer.

Vive, impressionnable, et même impérieuse, vous êtes nerveuse, mobile, irascible avec une apparence calme, et passionnée, sans être vraiment sensible.

Vous avez autant de génie que d'instinct, et savez rester toujours *vous*, sans chercher à imiter personne.

Sublime est un grand mot, Rachel ; car pour le mériter il faut atteindre la perfection. On a pu vous l'appliquer avec justice lorsque vous jouez certains rôles où vous êtes inimitable ; et si quelque obstacle vous arrêtait sur cette route du sublime, reprenez haleine, Rachel, puis remettez-vous en chemin pour atteindre au pinacle de la gloire.

Ne négligez aucun fleuron de votre couronne de femme ; et si vous vous plaisez à recueillir des lauriers, ne dédaignez pas la branche de lis qui leur prête un si doux éclat.

Je ne suis pas un prophète, moins encore un flatteur ; mais de tous ceux qui vous ont rencontrée, je suis peut-être celui qui ai le mieux compris votre position ; et ma franchise est la preuve irrécusable d'un intérêt sincère.

Vous serez étonnée de ce langage, et piquée peut-être, sans m'en vouloir; car vous avez l'âme trop grande pour ne pas aimer la vérité; mais vous penserez que je ne suis pas tout le monde; et c'est quelque chose vis-à-vis de celle qui ne ressemble à personne.

Votre génie se peint sur votre physionomie expressive; et vous voir, c'est vous connaître pour qui sait vous étudier.

Une franchise entière est difficile à qui doit toujours s'observer.

Votre regard est scrutateur; il cherche à lire et veut connaître le fond des cœurs.

Mais si vos paroles sont douces, vos pensées sont souvent amères. Que ne seriez-vous point, Rachel, si vous aviez le courage de renoncer à toutes les illusions pour chercher des réalités?

Toujours mise à la scène avec un goût parfait, vous êtes également bien dans le monde; on n'y paraît pas avec plus de grâce, de charme, de distinction et de simplicité.

Chacun vous accueille et vous remarque; tous vous recherchent; mais vous avez trop de fierté, trop de vraie dignité pour courir après des succès éphémères. Vous savez attendre, et chacun vient vers vous avec empressement.

Il y a parfois dans votre regard folie, passion, extravagance et délire; vous le sentez : aussi vos paupières, abaissées avec grâce, rendent-elles promptement à votre physionomie l'expression la plus suave et la plus tranquille!

Vous êtes, Rachel, une personne tout exception-

nelle, difficile à connaître et plus encore à expliquer. Trop de sévérité à votre égard serait une injustice : on peut être effrayé des dangers qui vous entourent, mais c'est votre destinée seule qu'on doit accuser.

Quelle autre à votre place eût été ce que vous êtes ; et que d'obstacles n'avez-vous pas eu à vaincre pour atteindre un si beau résultat ?

Partout autour de vous, des flatteurs, des admirateurs, des courtisans, des adorateurs, et pas un appui, pas un véritable ami ! Comment résister à tant d'écueils sans se heurter contre un seul ?

Toutefois, si vous comprenez, Rachel, la haute et noble mission à laquelle vous appelle le monde et vos prodigieux succès, vous ne resterez pas au-dessous de votre tâche, quelque difficile qu'elle paraisse.

On ne demande ordinairement à un artiste que du talent ; on attend plus de vous, Rachel, on vous veut digne de votre renommée, digne de vous-même, et telle enfin que vous devez être pour justifier l'estime que vous inspirez.

Une pareille exigence n'a rien que d'honorable, car elle prouve que vous êtes appréciée.

Songez que si vous faites beaucoup pour le monde, il a fait beaucoup pour vous soutenir contre l'envie, au début de votre carrière.

Ne restez pas au-dessous de ses espérances, et votre destinée sera vraiment grande, votre existence digne d'envie et votre place belle entre toutes, dans l'histoire dramatique, car on pourra dire : Rachel a prouvé que la pureté de l'âme et celle du cœur alimentent le génie, et sont la meilleure source du vrai talent.

Oui, Rachel, j'aime à le croire, vous offrirez à ce

monde, qui vous a adoptée, une noble et généreuse conduite, en retour des avances qu'il vous a faites.

Douée de tant d'énergie, en manqueriez-vous pour le bien ? Vous exprimez trop éloquemment la vertu pour ne pas l'aimer. A vingt ans on commence la vie, et la vôtre peut être sans pareille.

Agissez toujours de manière à pouvoir affronter les yeux les plus sévères ; et ne ressemblez pas à ces débiteurs qui ne payent point leurs dettes !

Continuez enfin d'être une des brillantes illustrations dont notre pays est fier, mais qu'il a droit de surveiller.

ROSALIE

PRINCESSE DE CHIMAY.

—

Vous voulez votre portrait, madame; comment réussir à le faire, si vous échappez sans cesse à l'examen du peintre? Pour parler de votre esprit, il faudrait qu'il se posât ; et votre imagination est si impétueuse, qu'elle imprime sans cesse à vos pensées une mobilité dont vous êtes la première à vous moquer... quand elle ne vous effraye pas.

L'occupation vous attache, mais vous aimez à en changer, sans savoir vous fixer à aucune. Vous êtes instruite sans prétention; tout en ayant le sentiment de ce que vous valez, vous êtes d'une simplicité charmante, et vous jugez les autres avec indulgence; mais, chose bizarre, leurs défauts vous échappent, et leurs qualités attirent parfois votre critique.

Vous approfondissez peu, madame, et vous prenez part à tout, sans vous attacher véritablement à rien.

Ainsi, après m'avoir autorisé à vous étudier, vous cherchez en ce moment à soustraire votre âme aux regards de votre peintre, et semblez redouter sa pénétration. Pourquoi cette crainte, madame; et que pourriez-vous redouter de l'examen, même le plus sévère?

Le danger, de quelque nature qu'il soit, n'a rien qui vous effraye; mais croyez-moi, charmante Rosalie, ce n'est pas toujours sans inconvénient qu'on l'affronte ; vous êtes vive, et s'il suffit d'un mot un peu dur pour vous révolter, il suffit d'une parole douce pour vous dompter.

La jeunesse vous amuse, et la vieillesse vous inspire le plus tendre intérêt ; vous êtes admirable auprès de vos vieux parents ; aussi vous chérissent-ils.

Il y aurait danger à vous pousser à bout ; la raison perdrait alors son empire sur votre cœur ; et une fois méconnu, ce cœur sensible et fier pourrait se fermer sans retour.

Vous tenez plus à vos devoirs par l'instinct de votre heureux naturel, que par une conviction profonde; parfois vous songez trop, sans réfléchir assez ; et vous effleurez les objets, en les approfondissant rarement.

Une excessive facilité vous dispense de l'application au travail ; et c'est presque dommage, car il faudrait à votre imagination si vive de graves et sérieuses occupations qui s'en emparassent. Tout ce qui est noble et beau a de l'attrait pour vous.

Résolue à ne pas donner votre confiance, vous l'accordez ensuite trop facilement peut-être, et jamais à demi. Vous êtes en un mot plus sage que prudente, et vos instincts sont moins sûrs que votre raison.

L'affection vous plaît, alors même que vous n'y vou-

lez pas croire ; et les soins vous touchent ou vous ennuient, suivant la personne qui vous les rend.

Vous méprisez un compliment, mais vous êtes sensible à un éloge.

Vous doutez beaucoup, madame, et cherchez trop à comprendre ce qui doit rester inexplicable : votre esprit repousse les entraves comme un joug insupportable.

Confiante dans votre jugement ; si vous cédez avec facilité, c'est pour éviter d'être contrainte. Il y a chez vous une foule d'idées et de sentiments qui se heurtent ; et vous restez souvent aussi incompréhensible pour les autres, que vous êtes inexplicable à vous-même.

Vous chassez vos pensées quand elles vous fatiguent, et cherchez à échapper à la vérité par la distraction.

Vous avez, madame, une douceur qui est plus extérieure que réelle, car votre esprit est souvent en révolte contre les personnes, les choses et les événements ; vous les acceptez comme des faits, mais sans aucune résignation.

Le monde a pour vous peu d'attrait, cependant, une fois que vous y êtes, vous vous y amusez.

La poésie vous attache, la musique vous distrait, mais vous avez horreur de tout ce qui est médiocre.

Votre caractère est noble et généreux ; il vous est doux d'obliger. Vous ne savez pas plus supporter la contradiction que la rancune, et votre santé se ressent toujours de vos souffrances morales ; la peine que vous causez vous met mal à votre aise.

Qui dira la grâce ingénue et l'amabilité qui sont

votre partage! véritable sylphide au moral comme au physique, vous êtes insaisissable. Heureux, madame, celui qui pourrait vous fixer! ne fût-ce que le temps nécessaire pour vous bien peindre.

Chérie de tout ce qui vous entoure, vous trouvez que l'affection est une dette, dont vous payez généreusement les arrérages.

Vos yeux ne sont pas toujours l'image de votre âme; ils ont plus de repos et plus de fixité qu'elle.

Vous prenez de l'exercice pour vous distraire, plutôt que dans l'espoir d'y trouver du plaisir; en somme, vous jouissez de peu de chose et ne désirez rien.

La destinée vous semble écrite, et vous vous y soumettez, parce qu'il y a dans votre esprit, une sorte de fatalisme; je voudrais y lire plus d'espoir et de conviction.

Puisse votre indulgence excuser, madame, les nombreuses lacunes que vous remarquerez dans ce portrait!

C'est l'ébauche incomplète de mon délicieux et séduisant modèle.

SOPHIE

MARQUISE DE SÉGUIER.

Pourquoi demander son âge à celle qui sait si bien le faire oublier? Privilégiée par le ciel, Sophie semble avoir reçu le don de plaire et d'attacher toujours!

Figurez-vous l'esprit le plus fin et le plus enjoué, le cœur le plus sensible et le plus délicat, l'âme la plus tendre, la taille la plus noble et la plus élégante, la physionomie la plus expressive, vous n'aurez rien vu si vous ne connaissez pas mon modèle.

On n'est ni plus gracieuse ni plus aimable; sa bonté est inépuisable, et sa douceur ne ressemble en rien à de l'indifférence. Il semble que la couleur de ses cheveux, qui vieillirait toute autre femme, ajoute encore au charme de ses traits.

Chérie par son mari, adorée par ses enfants, aimée autant qu'appréciée par ceux qui l'entourent,

un autre cœur que le sien, serait embarrassé pour répondre à tant d'affections; mais ce cœur inépuisable ne sait pas rester en arrière de la tendresse qu'on lui témoigne.

Son égalité d'humeur est une conquête qu'elle a faite sur elle-même; car ses impressions étaient trop fortes et trop promptes, pour que les autres ne s'en fussent pas aperçus, si elle n'avait employé tous ses soins à les contenir.

Toute souffrance qu'on lui confie devient la sienne; et elle sait oublier ses peines pour partager celles d'autrui.

Amie sincère, confident discret autant qu'indulgent, guide sûr, elle voit tous les âges rechercher ses conseils ou son amitié; c'est, en un mot, le type parfait de la grâce et de la bonté; et il semble qu'elle réunisse en elle seule, le charme et les qualités de ses filles.

Un peu de mobilité dans l'esprit ne nuit en rien à la profondeur de ses sentiments, et ce qui est entré une fois dans son âme n'en sort jamais.

D'une piété éclairée, elle fait aimer la religion; et son indulgence en rapproche ceux que trop de rigorisme aurait éloignés.

Son cœur est souvent triste, car il est rare qu'elle puisse réunir autour d'elle, tous les objets de ses affections.

Il lui serait impossible de causer volontairement le moindre chagrin à personne.

Ses enfants sont sa vie, son orgueil, sa joie; et elle existe bien plus pour ceux qu'elle aime que pour elle-même.

Sophie ne peut soupçonner le mal; mais, en revanche, jamais le bien ne lui échappe.

Modèle parfait, c'est presque le profaner que d'en tracer cette esquisse incomplète; mais la véritable distinction est indulgente; aussi m'est-il permis d'espérer que mon respectueux hommage sera accueilli avec bonté.

STÉPHANIE

MADAME DELACROIX

—

Pourquoi, Stéphanie, ce sourire moqueur et presque dédaigneux? Pourquoi ce regard empreint de malice, qui déconcerte l'esprit et le cœur de celui qui, pour vous peindre, aurait besoin d'une douce sécurité?

Bizarre amalgame, que ce mélange qui fait de vous aujourd'hui, madame, ce que vous n'avez pas toujours été, ce que vous ne sauriez être toujours!

Ce n'est pas telle que vous paraissez que je vous vois, mais telle que vous êtes réellement.

Je veux, sous des apparences mobiles, démêler les qualités estimables de ce cœur qui se fait léger dans la crainte d'être profond; et je saurai décrire, malgré vos efforts pour me les cacher, cette âme dont l'élévation est à l'épreuve de l'adversité, cette tête où se cachent les facultés les plus énergiques, et cet esprit si droit, qu'il étonne parfois ceux qui vous écoutent.

Quant à vos manières si élégantes et si gracieuses, à cette toilette si recherchée qui ne nuit en rien aux qualités essentielles, tout le monde peut en juger; et je me contenterai de dire qu'il y a dans tout votre être un ensemble si parfait, que l'on craindrait d'y rien changer.

Votre figure, si enjouée et si jolie, vous donne l'air d'être enchantée de tout, tandis que la vie est pour vous un désenchantement continuel : de quelque côté que vous la retourniez, elle ne vous apparaît plus que comme un fait assez triste; elle vous fatigue, elle vous écrase; rien ne vous plaît, quoique vous sachiez sourire à tout, et c'est sous ce fardeau moral que succombe ce corps délicat.

Où faut-il chercher les causes de la tristesse de votre âme? Est-ce vers le passé qu'il faut remonter? est-ce le présent que je dois accuser? est-ce enfin votre cœur ou votre esprit qui vous tourmentent?

Quelque pénétrant que soit un peintre, la discrétion est pour lui un devoir; et, tout en lui permettant de vous deviner, vous lui saurez gré de garder pour lui seul une partie de ses découvertes.

Vous souffrez, Stéphanie; mais je ne crains pas de le dire; c'est surtout dans votre âme trop active qu'il faut chercher la cause de vos souffrances.

Heureux le médecin qui parviendrait à la soulager!

Vous avez besoin d'affection, mais vous craignez d'y puiser des douleurs nouvelles; aussi celles que vous possédez ne sont-elles pas pour vous tout ce qu'elles pourraient être.

Vous avez de la foi, mais vous n'êtes pas assez profondément religieuse pour vous résigner; tout l'effort

de vôtre courage se borne à dissimuler sous un sourire, les impressions que vous éprouvez ; mais ce sourire fait mal, car il n'est pas naturel.

L'occupation n'est plus pour vous une ressource, c'est une fatigue.

Jadis, mieux portante, vous vous révoltiez ; aujourd'hui vous pliez sous les peines de la vie ; et il ne vous reste, pour vous plaindre, ni assez de force ni assez d'espoir.

La délicieuse expression de votre voix attache ceux qui vous écoutent chanter ; mais c'est pour vous un effort, et l'on vous sait gré de le faire. Tout est pour vous sacrifice, et plus rien bonheur. Votre imagination vous tue ; et si elle a du charme pour les autres, elle est un supplice pour vous.

Vous êtes pour vos enfants la mère la plus tendre ; mais vous puisez dans leur existence même, une source de tourments.

Vous avez beaucoup lu, trop peut-être ; car chacun s'assimile en lisant les pensées qui fortifient ses préventions. Les vôtres vous rendent aimable, et il y a dans votre découragement une nonchalance qui gagne les cœurs.

Quelquefois, par une vieille habitude, vous semblez reprendre au plaisir, au mouvement, à la vie ; mais vous retombez promptement dans une indifférence qui vous mine.

Votre esprit est vif et pénétrant, bien que vous pensiez quelquefois que vos facultés sont usées.

Elles ne sont qu'endormies, intéressante Stéphanie ; mais cet état deviendrait dangereux, si vous n'essayiez pas de les réveiller.

Il faut, pour combattre le spleen qui vous menace, une volonté forte, et une puissance de caractère qui vous donneront le triomphe pour prix de vos nobles efforts.

Entourée d'affections et de devoirs, c'est pour vous une obligation de vous mettre en état d'y répondre et de les remplir; vivre est le seul moyen d'y parvenir! Vivez donc, Stéphanie, non pas d'une vie languissante, mais avec toute la plénitude de la jeunesse et de la beauté.

Vous êtes tellement impressionnable, que tout vous fait mal ; les épines morales augmentent vos souffrances ; soyez en garde contre ces susceptibilités dangereuses.

De quoi vous mêlez-vous, indiscret? allez-vous me dire.

Vous ne devez vous en prendre qu'à vous, madame, de l'intérêt que vous inspirez ; et si j'ai cru pouvoir vous offrir quelques conseils utiles, vous ne sauriez m'en vouloir de l'avoir osé.

SOPHIE

MADAME PANNIER.

—

En faisant le portrait de la femme auteur, j'ai dit que je connaissais d'heureuses exceptions à l'esquisse un peu sévère que j'en ai tracée ; je vais essayer de le prouver.

Mon modèle est un auteur qui a déjà, depuis des années, inscrit honorablement son nom parmi les premiers écrivains de l'époque; et son talent reconnu a un grand mérite à mes yeux, c'est d'être aussi moral que religieux.

Sophie est née avec une imagination aussi vive que passionnée, un cœur tendre, une sensibilité extrême et une grande mobilité d'esprit.

Peut-être, avec un sentiment de foi sincère, ne fut-elle pas toujours aussi profondément religieuse qu'elle l'est aujourd'hui; mais, une fois que le doute se fut glissé dans son cœur, elle voulut examiner avec toute

la profondeur de son esprit, comme avec toute la chaleur de son âme.

Elle eut bientôt compris et elle crut !

Les vérités grandes et si consolantes du christianisme, lui vinrent en aide pour supporter les épreuves de l'existence. Elle souffrit encore avec toute la puissance de son être, mais elle ne murmura plus.

Simple autant que naturelle et vraie, avec une certaine confiance en elle-même, Sophie se contente de briller par la puissance de ses paroles et par le charme de son esprit, sans jamais chercher à se faire valoir aux dépens d'autrui ; mais, indulgente pour les individus, elle est sévère pour les ridicules.

Nulle conversation ne lui est étrangère, elle saisit vite, et traite les sujets les plus importants et aussi les plus élevés, comme si elle les avait étudiés longtemps.

Si Sophie brille dans la société par ses remarques judicieuses et ses saillies piquantes; elle n'a pas moins de charme dans l'intimité; mais n'allez pas la blesser, car elle ne souffre pas qu'on l'égratigne, ou qu'on la méconnaisse. Sa réponse, aussi prompte que peu calculée, vous laisserait demi-mort sur le terrain.

Point de transition dans ce caractère ; il est impossible de la faire revenir sur une résolution qu'elle a prise.

Sans se donner souvent ni le temps, ni la peine de bien examiner, ses impressions sont généralement vraies; et ses jugements sont aussi justes qu'instantanés.

Ses pensées ne sont pas toujours plus réfléchies que ses paroles, mais elle échappe d'ordinaire à leur im-

pétuosité, par l'instinct le plus sûr et la conscience la mieux éclairée.

On n'est pas fille plus parfaite que Sophie, mère plus tendre, amie plus dévouée.

La voir, c'est l'aimer; la connaître, c'est l'apprécier; avoir voulu en jeter sur le papier cette esquisse incomplète, c'est avoir compris et senti tout ce qu'elle vaut.

MADAME LA DUCHESSE DE DINO

AUJOURD'HUI DUCHESSE DE TALLEYRAND.

C'est un homme vraiment capable, que cette femme aussi remarquable par son caractère que par ses facultés.

Son esprit est à la portée des conceptions les plus hautes et des pensées les plus profondes. Il sait tout entendre, tout comprendre ; il n'est pas plus étranger aux sciences qu'à la politique.

Madame de Dino a immensément lu, elle a tout retenu, et elle parle quatre ou cinq langues.

Sans aucune prétention, sa conversation est facile et pleine d'intérêt ; elle écrit aussi bien qu'elle cause. Bras droit d'un vieillard pour lequel son dévouement fut absolu, elle a su, tant qu'il a vécu, dissimuler sa propre importance et son ambition personnelle.

Sa vie s'était, pour ainsi dire, fondue dans celle

d'un autre ; et nul ne saura jamais tout ce que le vieux diplomate a dû de conseils utiles à cette femme aussi aimable que spirituelle.

Les aperçus de madame la duchesse de Dino sont toujours justes, et son coup d'œil est certain.

Elle parle avec grâce et se tait à propos.

Tenant beaucoup à être bien avec tout le monde, elle ferme les yeux et les oreilles plutôt que de voir ou d'entendre ce qu'elle ne saurait approuver; et ceux-là mêmes qui, loin d'elle, blâment son extrême condescendance, sont désarmés par sa présence.

C'est, du reste, un type d'élégance et de distinction que cette femme supérieure en toute chose. J'ignore si son indulgence est plus ou moins calculée ; mais jamais on n'a cité d'elle un mot malicieux, et j'incline à croire qu'il y a moins de prudence encore que de bonté dans sa discrétion ; car son caractère est aussi noble qu'il est généreux.

Madame de Dino aurait de la peine à dissimuler la vivacité de ses impressions, sans l'empire qu'elle exerce sur elle-même.

Sa taille est parfaite et sa tournure pleine de grâce; ses dents sont éblouissantes de blancheur ; sa physionomie est expressive ; son teint a la chaleur et l'expression de celui des femmes du Midi ; et ses traits annoncent la force d'âme sachant maîtriser les passions.

Jamais des yeux plus grands et plus expressifs n'illuminèrent une figure de femme ; ils ont quelque chose de doux et de caressant, qui vous domine.

Madame de Dino s'est plusieurs fois trouvée dans

des situations difficiles dont elle a toujours su se tirer à force d'esprit.

Sa position en Angleterre était épineuse; mais elle sut s'entourer de tant de convenances, que les personnes le plus haut placées, et les hommes les plus distingués de l'époque recherchèrent sa société.

Vivant dans celle de l'homme le plus spirituel de son temps, elle a su profiter d'une école qui n'était pas sans danger.

Ceux qui ont le bonheur de vivre dans l'intimité de madame de Dino en parleraient avec plus de chaleur peut-être, car il n'est pas d'enthousiasme que son esprit et sa beauté ne justifient; mais, quelle que soit l'admiration qu'elle m'inspire, je n'ai voulu, en traçant cette esquisse, que parler avec impartialité, de l'une des femmes les plus distinguées de l'époque.

VICTOIRE

COMTESSE DE LA TURBIE, PLUS TARD DUCHESSE DE TONNERRE.

Madame la comtesse de la Turbie, aujourd'hui duchesse de Tonnerre, est une des femmes les plus spirituelles, les plus instruites et les plus distinguées de notre époque. Son esprit, naturellement sérieux, sait se faire enjoué au besoin; et peu de personnes ont plus de charme et de grâce dans la conversation, à laquelle elle sait prêter un intérêt toujours nouveau.

Les sujets les plus graves lui sont aussi familiers que les plus légers : son regard pénétrant et beau, devine votre pensée sans que vous l'exprimiez, et elle répond avant que vous l'ayez interrogée.

Amie dévouée, elle ne calcule ni les difficultés, ni même les dangers, lorsqu'il s'agit de montrer son affection ; mais malheur à vous si vous la blessez ! difficilement elle pardonnerait.

Bonne quand on ne froisse pas ses sentiments, elle cesserait de l'être si on les méconnaissait.

Avec beaucoup de tact et de finesse elle parvient à connaître vos plus secrètes pensées, et livre rarement les siennes.

Une grande activité d'âme et d'esprit, lui cause une sorte d'agitation morale et physique qui la fatigue ; mais elle sait paraître calme quand il le faut.

Son imagination est ardente et son cœur est passionné, mais elle soumet l'un et l'autre à l'empire de la raison ; et le bonheur dont elle jouit, lui fait oublier des chagrins sur lesquels il lui déplaît de revenir, même par le souvenir.

Ses yeux noirs ont une expression difficile à rendre; sa taille est élégante avec un peu de roideur ; et ses cheveux d'ébène lui donnent la physionomie la plus expressive.

Il y a de la grâce et beaucoup de dignité dans toute sa personne.

Ses opinions sont positives sans être exagérées; et elle est restée l'amie de personnes placées dans tous les partis.

La politique lui plaît, elle aime à s'en occuper.

Assez curieuse par nature, elle veut tout savoir ; mais le bien est son but, et les personnes les plus distinguées de toutes les époques, comme de toutes les opinions, la recherchent avec un empressement qui la flatte.

Il n'y a point de coquetterie dans son cœur, trop franc pour savoir feindre ; mais il y en a beaucoup dans son esprit, trop mobile pour se fixer.

La société des gens instruits est une atmosphère où elle semble respirer l'air qui lui convient.

A la tête d'une grande fortune, elle la dépense avec

ordre et s'en fait honneur; son mari, le duc de Tonnerre, a en elle la confiance la plus entière et la mieux méritée.

La duchesse de Tonnerre ne sait rien faire à demi, et son dévouement est absolu quand elle l'accorde.

Elle possède enfin un de ces caractères rares, un de ces mérites exceptionnels qu'un peintre de mœurs ne pouvait remarquer sans les esquisser.

MADEMOISELLE DE LA VERNETTE

—

La vallée aux Loups.

Voulez-vous peindre la douceur, la bonté, la candeur et la charité poussée jusqu'à l'héroïsme; l'abnégation de soi-même, l'occupation constante de ses semblables; une âme franchement vertueuse, un cœur pur, un esprit religieux, une vie sans reproches comme sans tache? priez mademoiselle de la Vernette de poser devant vous.

Si sa vie fut toujours pure, ce n'est pas à la sécheresse de son âme qu'il faut l'attribuer, mais au courage avec lequel elle est parvenue à étouffer la chaleur de son cœur. Cette douceur parfaite, qui est son partage, est aussi chez elle une vertu acquise.

Son indulgence est un calcul de bonté, car son esprit aimerait assez à s'égayer aux dépens du prochain; mais quand elle ouvre ses grands yeux, où son âme se peint si bien, c'est pour apercevoir les qualités, et elle les détourne des défauts d'autrui.

Son corps délicat renferme une âme forte que rien ne saurait abattre. Si elle vient chercher à la campagne un peu de repos et de santé, c'est pour se dévouer avec plus d'énergie à tout ce que la charité lui prescrit; et dans ses douces et généreuses inspirations, elle trouve la vie de l'âme.

J'invoquerai son indulgence pour celui qui ne pouvait admirer tant de qualités, sans éprouver le besoin d'en perpétuer le souvenir.

VALENTINE

PRINCESSE DE CRAON

—

Vous n'êtes pas facile à peindre, Valentine, car vous avez plus d'une physionomie.

Vous êtes un modèle à part; et en vous racontant, le peintre ne doit pas se répéter.

Fort heureusement vos idées sont généralement justes, car elles sont arrêtées; et rien ne saurait vous les faire abandonner.

Sentant, sans doute avec raison, que votre confiance ne saurait être mieux placée qu'en vous-même, vous écoutez rarement les autres, et ne vous en fiez qu'à votre propre jugement.

Une imagination ardente deviendrait un tourment pour vous, si la raison la plus sûre n'était pas toujours là pour la maîtriser et la diriger.

Vos principes sont aussi arrêtés que vos idées, et rien ne vous en ferait dévier.

Il y a en vous profondeur et génie; votre style est plein de grâce, et votre morale est aussi pure que votre âme.

Vous n'êtes pas sans quelque bizarrerie dans l'esprit, et votre conversation comme votre personne ne ressemblent à nulle autre.

Votre parole est vive, votre réplique impromptue, et vous dissimulez difficilement vos impressions.

Sans avoir de l'orgueil, vous possédez une juste estime pour vous-même; et l'opinion d'un monde que vous aimez peu, vous est assez indifférente.

Si vous n'avez pas de larmes pour la douleur, votre temps appartient aux malheureux; et vous leur consacrez toutes vos facultés, sans songer à vous faire valoir.

On vous aime pour ce que vous êtes, et on vous estime pour ce que vous valez.

Ne vous plaisant que dans votre intérieur, vous y êtes sans cesse occupée de mille occupations différentes.

Votre volonté est de fer, et votre caractère serait difficile à soumettre. Mais vos actions sont marquées au coin de la sagesse.

Il y a dans votre âme plus de poésie que de sensibilité. Votre dévouement est absolu; mais malheur à qui vous méconnaîtrait! Vous pardonneriez devant Dieu; devant les hommes, vous n'oublieriez pas.

Vos convictions sont si profondes qu'elles font partie de votre existence, et semblent être nées avec vous.

Vous n'avez pour ainsi dire rien appris, Valentine; vous avez tout improvisé : musique, peinture, dessin, travaux des mains les plus difficiles, poésie, prose,

tout vous est facile, et vous excellez en toute chose.

Auteur consciencieux, vous vous livrez, avant d'imprimer, à des recherches infinies; avec un peu plus de travail vous seriez un des meilleurs écrivains de l'époque; et, en définitive, il en est peu qui puissent s'égaler à vous.

Votre talent est tout d'inspiration, et votre début a dû faire envie à des auteurs de profession.

Vous eussiez été un homme accompli, car vous joignez à un esprit aussi solide que brillant, du chevaleresque dans la pensée, et un courage qui n'a rien de féminin.

Votre cœur est bienveillant, votre regard l'est moins, car il vous convient de paraître imposante.

Dans votre mise, qui n'est pas toujours simple, vous cherchez plutôt à vous satisfaire vous-même qu'à plaire aux autres.

Il y a un grand naturel dans votre esprit; vous ne savez ni feindre ni vous dominer; et vous mettez à tout ce que vous entreprenez une grande persévérance.

Vous avez en affaires, une capacité qui vous fait triompher de toutes les difficultés.

Généralement peu indulgente, vous ne me saurez aucun gré du courage avec lequel je m'expose à votre censure; mais votre portrait eût manqué à la collection des personnes les plus remarquables de l'époque, et, en le traçant, j'obéis à mon cœur autant qu'à ma conscience.

X.

—

En exigeant votre portrait, madame, vous espérez rester incompréhensible ; mais rien n'échappe à mon regard scrutateur, et tous les masques tombent devant mes pinceaux.

Après m'avoir défié de vous connaître, vous m'en voudrez peut-être de vous deviner mieux et plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent... Mais est-ce ma faute, à moi, si ce portrait jette quelque trouble dans votre esprit !

Femme incomprise, autant qu'incompréhensible, qui pouviez être tout autre que vous n'êtes, et qui, craignant de vous connaître, espérez échapper aux autres comme à vous-même, à force d'agitation ; femme qui cherchez dans des occupations de tous les moments une distraction à vos peines secrètes, et demandez à votre esprit cultivé, comme à vos talents

distingués, de vous arracher à vous-même, vous usez votre vie sans la remplir, et courez dans la vie pour vous dispenser d'y marcher.

L'activité vous tue, mais vous la préférez à un repos qui vous fatiguerait plus encore, en vous forçant de vous replier sur vous-même.

Vous pensez beaucoup ; jamais vous ne réfléchissez. Un miroir qui vous montre la vérité vous effraye ; Pourquoi, madame?

Le peintre est ici en défaut, et c'est au modèle à répondre.

Ame passionnée plutôt que sensible, vous ignorez peut-être si vous pourriez aimer ; mais vous savez que vous pouvez haïr.

Indifférente à l'opinion, bien que parfois elle vous égratigne, vous ne faites rien pour la fixer, et cherchez à vous étourdir sur le tort qu'elle pourrait vous faire.

Vous marchez de l'avant avec audace, sans songer au lendemain, et en évitant de penser à la veille.

Vous avez la prétention d'être un esprit fort; vous n'êtes qu'indifférente.

Le jugement de Dieu vous inquiète, et vous voudriez échapper à sa sévérité en doutant de son existence.

Capable de dévouement, l'êtes-vous d'une véritable affection?

Il y a eu du malheur dans votre vie, mais il y a aussi de la fatalité, et l'on doit vous plaindre plus encore que vous blâmer.

Des circonstances, indépendantes de toute volonté comme de tout calcul, ont exercé une grande influence sur votre existence.

Votre bouillante imagination n'accepte aucun frein.

Jamais esprit ne fut plus mobile, et en même temps plus persévérant que le vôtre.

Vous seule pourriez vous gouverner, mais vous ne savez pas vous vaincre.

L'abandon vous plaît, pourtant vous avez des réserves avec vos meilleurs amis, et ne leur livrez jamais vos pensées intimes.

Personne ne connaît votre secret, que celui que vous avez défié de le deviner.

Vous êtes tout entraînement, tout amabilité, tout esprit, tout affabilité, toute séduction ; mais si vous échappez aux autres, vous n'échappez pas toujours à vous-même.

Tous les orages sont au fond de votre âme, et toutes les tempêtes dans votre esprit.

Le calme vous paraîtrait une mort anticipée, et vous souriez à vos emportements, tout en les redoutant, comme vous gémissez de vos souffrances en cherchant à les renouveler.

Vous êtes généralement maîtresse de vos premiers mouvements, sans savoir toujours les réprimer.

Habituée à voir des esclaves à vos pieds, vous ne croyez pas qu'on puisse résister à ce que votre esprit a de charme, et votre personne d'attrait.

Votre regard est empreint de la témérité de votre caractère, et vous ne le baissez que devant celui qu'il n'intimide pas.

Habituée aux émotions, vous ne sauriez vous y soustraire ; et tout en sachant les dissimuler, vous en souffrez parfois jusqu'au désespoir.

Vous souriez au monde, madame, mais vous trem-

blez quand vous sondez l'abîme de votre âme, ce dédale où vous n'osez pénétrer.

On vous croit confiante et légère, c'est une erreur ; vous ne dites que ce que vous voulez dire, et avec un air distrait, vous observez toujours, sans oublier jamais.

Vous cherchez l'inconnu, et poursuivez un idéal qui est votre rêve, sans avoir l'espoir de le rencontrer.

Vous n'avez pas d'amour-propre, mais vous avez de l'orgueil, et on ne vous blesserait pas impunément.

Indépendante, vous croyez être impossible à subjuguer, et vous pouvez être dominée.

Rien ne vous plaît, rien ne vous attache, mais tout vous entraîne.

Vous plaisez, mais on ne vous aime pas sans inquiétude.

Vous avez beaucoup souffert, madame ; et rien ne dit que vous ne soyez pas destinée à souffrir encore.

Toutes vos pensées se heurtent dans votre tête, comme des nuages par un temps d'orage ; vous ne savez bien ni ce que vous êtes, ni ce que vous voulez ; vous ignorez ce qui pourrait vous plaire, et vous vous perdez dans le labyrinthe de votre existence, sans parvenir à trouver une issue pour en sortir.

Avec beaucoup d'esprit, vous manquez parfois d'à-propos ; et souvent il suffit d'un mot pour vous troubler.

Si malgré les ordres que vous lui avez donnés, madame, vous en voulez à votre peintre de vous avoir faite ressemblante, pardonnez-lui en faveur du désir qu'il a de vous être utile, en vous portant à réfléchir sur des dangers qu'il n'a fait que vous signaler.

ZOÉ

COMTESSE DU CAYLA.

Objet charmant, spirituel, aimable, entraînant, distingué, dont on peut penser beaucoup de bien; jugé parfois avec sévérité, et d'autres fois avec indulgence; femme à l'âme noble, à la tête forte, qui a fait beaucoup d'envieux, mais qui a su en diminuer le nombre par le bien qu'elle a provoqué, et par les services importants qu'elle a rendus; madame du Cayla pousse la générosité jusqu'à n'exiger aucune reconnaissance de ceux qu'elle oblige, et lorsqu'elle rencontre des ingrats, sa figure ne les fait pas même souvenir de leur oubli.

Justice pleine et entière lui sera faite quand le temps aura désarmé l'envie; mais qu'il soit permis à celui qui s'honore de faire partie de ses nombreux amis, de justifier, en traçant son portrait, l'admiration qu'elle inspire à tous ceux qui la connaissent.

On n'a pas plus d'élégance, de distinction dans la tournure et de grâce dans les manières.

Ses traits sont charmants, sa physionomie est pleine de finesse et ses yeux ont une expression qu'il est impossible d'oublier !... miroir de son âme, ils sont vifs et profonds comme elle.

Madame du Cayla peut paraître étudiée; elle est difficile à connaître, et cela se conçoit, car pour la comprendre il faut s'élever à son niveau, et peu de personnes y peuvent atteindre.

Bien qu'elle ait manifesté dans plusieurs circonstances le courage et l'énergie les plus rares, on remarque chez elle une sorte de légèreté, qui n'est pas en parfaite harmonie avec la solidité de son caractère et de sa raison.

Peut-être cette apparente légèreté est-elle le résultat de l'éducation que madame du Cayla a reçue, et de l'espèce de tourbillon qui l'entoura, lorsqu'elle parut dans un monde où tous les genres de succès l'attendaient.

Madame du Cayla est un composé des contrastes les plus bizarres. C'est la plus ravissante et la plus cruelle personne du monde, un ange, un démon, un abîme! L'être le plus faible et le plus fort, le plus indépendant et le plus facile à entraîner, la tête la plus capable et la plus vive, le caractère le plus ferme et le plus indécis.

Franche et fine, coquette et réservée, madame du Cayla se plaît aux éloges et décourage les flatteurs.

Elle a un grand nombre d'amis sans se donner beaucoup de peine pour les conserver. Gracieuse et prévenante par nature, elle devient distraite ou

fière, selon l'impression du moment; la moindre sujétion lui est odieuse, et elle est toujours prête à se révolter contre tout joug qui lui impose des devoirs.

Inconstante dans ses goûts autant qu'elle est fidèle dans ses sentiments, cette personne distinguée aime à plaire aux vieux comme aux jeunes; aux femmes comme aux hommes; et, dans ce but, on la verra faire la partie d'un vieillard, étourdir les jeunes gens par les saillies brillantes de son esprit, étonner les hommes mûrs par la portée de son jugement, et conquérir jusqu'aux vieilles femmes par la déférence qu'elle leur témoigne; quant aux jeunes, elle sait dédéconcerter leur malice en feignant de ne pas l'apercevoir.

Avec la raison la plus droite, madame du Cayla n'est pas à l'abri de préventions injustes; et, capable du dévouement le plus absolu, elle l'est aussi de blesser un ami.

Être l'objet de son ressentiment ressemble à un privilége, car madame du Cayla ne se venge que de ceux qu'elle aime, et elle oublie d'en vouloir aux indifférents.

Forte et mauvaise tête, qui comprend tout et ne calcule rien, selon qu'elle agit sous l'empire de la raison ou sous le joug de la prévention, madame du Cayla est incapable de faire volontairement de la peine à personne; et toujours surprise d'en avoir causé, elle ne se pardonne pas la rancune qu'on lui témoigne.

Douée d'une imagination ardente et vivement impressionnable, madame du Cayla se donne souvent

l'air de réfléchir peu ; mais nulle femme ne pense et n'agit plus solidement.

Elle a su remplir de la manière la plus touchante les devoirs les plus pénibles; et quelque besoin qu'elle ait d'affection, elle n'accepte qu'avec prudence celles qui viennent s'offrir.

Madame du Cayla apporte une facilité extrême dans tout ce qu'elle entreprend; mais elle a cultivé trop de talents divers pour avoir atteint la perfection dans aucun.

Aimant la dépense, elle ne calcule pas toujours assez les ressources.

Son âme grande et forte, est au-dessus des revers de la fortune, et madame du Cayla trouverait dans le malheur, un moyen de grandir à ses propres yeux comme à ceux des autres.

Capable de tous les sacrifices, elle n'est jamais étonnée de ceux dont elle est l'objet, car elle oublie facilement ceux qu'elle a pu faire pour les autres.

Cette femme, si séduisante dans le monde, étonne ses gens d'affaires par sa facilité à démêler tous les détours de la chicane; parmi les conseils qu'elle reçoit, elle choisit toujours le meilleur, et sait y trouver des ressources que, celui-là même qui le lui donne, n'avait pas vues.

Douée d'une volonté ferme, elle ne se laisse ébranler par aucune considération, lorsqu'elle se croit fondée en droit.

Exempte de pruderie et d'affectation, madame du Cayla rira parfois d'une plaisanterie, sans réfléchir qu'on peut la blâmer de l'avoir comprise.

Son esprit est vif, pénétrant, habituellement juste et souvent brillant.

Elle sait se taire, ou ne dire que ce qu'elle veut... à moins qu'un mouvement impétueux ne la jette en dehors de la raison.

Elle laisse facilement croire qu'on lui plaît, parce qu'il est rare qu'on lui déplaise complétement.

Les circonstances extraordinaires dans lesquelles madame du Cayla s'est trouvée, ont eu forcément sur elle une grande influence; mais, grâce à un bizarre mélange de qualités, de défauts et de facultés brillantes, madame du Cayla est bien certainement le plus piquant, le plus aimable et le plus inexplicable modèle qu'un peintre de mœurs puisse consigner sur ses tablettes; et ce n'est pas sans orgueil que je dis en terminant que ce portrait est celui d'une amie.

Dire le nombre de personnes qu'elle a obligées, avec celui des services qu'elle a rendus, serait impossible.

ERNESTINE

MARQUISE DE RASTIGNAC[1].

Figurez-vous tout ce qu'il y a de plus séduisant par le cœur le plus tendre, l'esprit le plus distingué, la figure la plus gracieuse, le regard le plus doux, le sourire le plus aimable, la physionomie la plus expressive, la taille la plus souple, les talents les plus variés, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de la femme la plus attachante qui fut jamais!

Ayant personnellement assez de force de volonté, elle ne savait pas résister à celle de ses amis; mais elle souffrait à en mourir si on l'affligeait. Être agréable à ceux qu'elle aimait, était son occupation comme son bonheur, et les contrarier était pour elle chose impossible.

Son imagination était aussi vive que sensible, sa

[1] C'est par inadvertance que ce portrait et celui de ma vénérable mère n'ont pas été publiés dans le dixième volume.

pensée toujours bonne, sa parole toujours indulgente.

Douée de facultés intellectuelles peu ordinaires, jamais elle ne les fit briller aux dépens des autres; son indulgence était extrême.

Franchement religieuse, son cœur était plein de foi, mais trop de pratique la fatiguait. Il y avait dans son maintien, comme dans toute sa personne, un abandon gracieux, une nonchalance aimable.

Elle n'est plus, hélas! cette Ernestine qui fut ma sœur si tendrement aimée; c'est avec mes larmes que je devrais écrire son portrait; et ceux qui l'ont connue, et qui ne peuvent l'avoir oubliée, la reconnaîtront à cette esquisse.

Elle était jeune encore, lorsque la naissance d'un second enfant lui coûta l'existence; et, en mourant, elle a légué son esprit à sa fille.

La mort d'Ernestine fut semblable à sa vie : douce, résignée, pieuse, sensible et courageuse.

Elle consolait ceux qui pleuraient auprès de son lit de douleur, et elle savait encore s'oublier pour songer à eux.

Sa résignation pieuse égala son courage; et si elle souffrait beaucoup, c'était sans exhaler une plainte.

Les soins et les conseils d'une mère angélique, lui ont ouvert les portes de l'éternité.

Puisse-t-elle, du haut du ciel, jeter un regard de pitié sur un frère qui la pleurera jusqu'à son dernier soupir!

AUGUSTINE

DUCHESSE DE DOUDEAUVILLE, DOUAIRIÈRE.

Dans le vieux château de Montmirail habite l'aïeule octogénaire que tous abordent avec vénération.

L'âge n'a point altéré ses traits réguliers, nobles, imposants; il n'a fait qu'ajouter à la majesté de ce beau visage; seulement il a remplacé les séductions de la jeunesse, par celles de la grâce et de la vertu.

Étrangers admis dans l'antique manoir de Montmirail, vous tous qui approchez avec émotion de la dame du logis; vous qui connaissez la pureté, la droiture de cette longue existence, si bien remplie par l'accomplissement de tous les devoirs, et l'exercice de toutes les vertus, vous ambitionnez l'honneur d'approcher vos lèvres de cette main vénérable qui ne s'est jamais ouverte que pour donner ou pour bénir; cette main sur laquelle enfants et petits-enfants viennent déposer leurs baisers; mais votre émotion redouble en

vous apercevant que ce témoignage de respect et de tendresse est maintenant le seul signe auquel l'aïeule puisse reconnaître ses fils et petits-fils. Le regard manque aujourd'hui à cette belle âme pour exprimer la bienveillance et la bonté.

Si les yeux si beaux de la duchesse de Doudeauville ont cessé de voir la lumière, son esprit est clairvoyant, et ses facultés intellectuelles sont restées jeunes.

Née avec une imagination très-vive et l'âme la plus ardente, sa raison a toujours été si puissante, qu'elle a su de bonne heure en modifier et en comprimer les élans.

Si sa sévérité fut toujours grande pour tout ce qui n'est pas parfaitement pur, élevé, digne et chrétien, elle eut toujours pour le pécheur, qu'elle cherchait à ramener, une indulgence extrême; on pourrait presque dire un attrait particulier.

Son extérieur est calme, mais ses paroles sont pleines de chaleur et d'entraînement, quand elles s'adressent aux êtres qu'elle aime, ou bien aux malheureux qu'elle veut consoler.

Elle fut belle sans le savoir, eut des succès sans les avoir cherchés, des admirateurs sans daigner recevoir leurs hommages; elle a pu exciter l'envie; mais jamais la calomnie ou la médisance n'ont osé l'attaquer. D'ailleurs l'excessive sévérité qu'elle exerçait vis-à-vis d'elle-même, ne l'empêchait pas de juger les autres avec bienveillance. Qui donc eût pu vouloir chercher le côté faible d'un si beau caractère?

Ce fut dans la religion que se réfugia toute la puissance de son âme; c'est à la religion qu'elle dut les

leçons qui la firent marcher d'un pas ferme, vers le but de son honorable existence.

Ayant des idées très-arrêtées avec une volonté que rien ne pouvait parvenir à briser, elle savait en faire le sacrifice lorsque le devoir le lui commandait; mais sans jamais les abandonner.

Entendant plus les affaires que la politique, elle apportait aux premières l'ordre le plus parfait[1], et prenait moins d'intérêt à la seconde.

Effrayée des idées du siècle, elle a pu parfois se montrer sévère envers lui, sans faire assez la part du temps et des circonstances.

Pour ce caractère fort et absolu, point de concessions possibles : tout ou rien, le bien ou le mal, la vérité ou l'erreur, sans transaction admissible.

Les épreuves les plus rudes, pendant les horreurs de la Révolution, mirent en pleine valeur son courage héroïque, sans que ni menaces ni dangers pussent la faire ployer ou reculer d'un pas. Elle força à l'admiration ceux qui étaient sur le point de l'envoyer à l'échafaud. Les souffrances les plus cruelles altérèrent sa santé, sans pouvoir porter atteinte à sa résignation.

La duchesse de Doudeauville a plus de bonté encore que de douceur ; et son âme est profondément tendre, quoique sa sensibilité n'ait rien de féminin.

Elle pardonne en femme chrétienne; mais elle se souvient longtemps, en femme vivement impressionnable qui a peine à oublier.

[1] Sa cécité la força de placer sa confiance entre les mains de personnes qui en ont étrangement abusé.

Si elle n'a jamais cherché à briller dans le monde, en revanche, elle a un grand charme dans l'intimité.

Son esprit est généralement juste, et ses jugements sont toujours basés sur des considérations de l'ordre le plus élevé.

Elle aime les lectures sérieuses; un esprit élevé l'attire, un sentiment généreux la touche, et le malheur excite toutes ses sympathies.

Voilà ce qu'est la duchesse de Doudeauville avec quelques contrastes de caractère, d'esprit et de cœur, qui donnent plus de piquant encore à toute sa personne. Puisse cet admirable modèle être longtemps conservé, pour l'édification et l'exemple du monde, à ceux qui le chérissent et le vénèrent, et aux nombreuses familles dont il est le soutien.

AGLAÉ

VICOMTESSE DE MONTIGNY

—

Madame de Montigny doit avoir environ vingt-quatre ans. Sa physionomie, naturellement froide, s'anime parfois, et prend alors une expression qui se modifie suivant la conversation ou les personnes qui sont avec elle. Réservée par calcul, madame de Montigny craindrait de se livrer à ses premières impressions qui ont quelque chose de violent. Bien qu'elle ait été élevée sous les yeux de ses parents, c'est à elle seule qu'elle doit d'avoir triomphé de son caractère; en sorte que l'on peut dire que madame de Montigny s'est faite ce qu'elle est aujourd'hui : douce, aimable et bonne, car son naturel était très-irascible.

Confiante ou méfiante, selon l'instant, elle est souvent inexplicable pour elle-même, comme pour les autres.

Prenant lentement une résolution, elle y tient avec une opiniâtreté qui vient à bout de triompher de tous les obstacles.

Son cœur, naturellement bon, ne peut voir souffrir; ceux qu'elle aime sont en petit nombre, mais elle ne sait point aimer à demi, et ses sentiments se ressentent de la chaleur de son âme.

Il existe en elle un foyer d'affection qui n'est pas encore entièrement développé. Cependant elle a un penchant à la jalousie dont elle doit se méfier.

Originale et d'un caractère élevé, Aglaé a l'âme noble et fière; elle souffrirait tout au monde, plutôt que de s'humilier par des plaintes.

Bonne et aimable pour ceux qui lui plaisent, elle est d'une froideur qui va jusqu'à la maussaderie pour ceux qui ne lui conviennent pas; assez indifférente d'ailleurs pour un monde qu'elle dédaigne, elle fait en général peu de frais; et il lui faut un grand effort de bienveillance pour sortir de sa jolie coquille.

Par une contradiction bizarre, elle, qui ne tient pas à l'opinion du monde, dans les choses importantes, s'inquiète pour des misères; et la crainte du ridicule agit plus puissamment sur Aglaé que celle de la calomnie. Peut-être entre-t-il dans cette crainte, qui la rend timide, trop de méfiance d'elle-même, et un peu d'amour-propre!

En tout, il faut bien le reconnaître, mon joli modèle est un peu bizarre, parfois même inconséquent; et si la pensée du lendemain ressemble à celle de la veille, ses actions ne sont pas toujours d'accord avec ses pensées.

Aglaé est essentiellement positive, même dans les

choses d'imagination; elle déteste les fictions, et craint parfois la réalité.

Tout m'incline à penser qu'elle se livrerait avec ardeur, aux distractions du monde, sans une sorte d'apathie qui se retrouve dans toute sa vie. Il existe un contraste frappant entre l'activité de son cœur et la paresse de son caractère.

En religion, beaucoup de choses lui paraissent obscures; elle voudrait tout comprendre, tout approfondir; comme si le mérite de la foi n'était pas de croire, non contre la raison, mais au delà de cette raison humaine si bornée, qu'elle n'explique pas même la plupart des phénomènes qui frappent nos yeux.

Il ne tiendrait qu'à madame de Montigny de s'éclairer ; mais là encore se retrouve en elle, cette sorte d'indifférence qui paralyse les meilleures intentions.

Elle passera de longues heures à méditer, dans un délicieux *far niente*, sur les choses les plus graves de la vie; mais la pensée d'un travail quelconque la saisit-elle, alors Aglaé exécute promptement tout ce qu'elle entreprend.

Elle écrit facilement et avec grâce; mais souvent la lettre qui demanderait la réponse la plus prompte, restera des journées entières sur son bureau, parce qu'elle n'est pas en train. Prompte à céder à ses propres impulsions, elle remet au lendemain tout ce qui doit lui causer la moindre fatigue ou le plus léger souci.

Il y a certains morceaux de musique, qui produisent chez Aglaé, une impression prodigieuse.

Naturellement peu causeuse, elle se livre rarement; mais l'abandon, chez elle, aurait d'autant plus de

charme, que, si une fois elle accordait sa confiance, ce serait sans réserve.

Moqueuse par instinct, elle ne l'est jamais par méchanceté.

Enfin sa raison est froide, mais son cœur rempli d'ardeur; et l'on pourrait croire que c'est par prudence qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour l'étouffer.

BLANCHE

COMTESSE DE MOGES.

Quelle est cette femme à la taille élevée, dont tout l'ensemble s'harmonise dans un accord parfait; et qui, malgré sa bonté, laisse percer parfois, à son insu, un sourire fin qui dénote une pensée tant soit peu malicieuse? C'est la fille la plus dévouée, l'épouse la plus tendre et la mère la plus éclairée; c'est enfin madame l'amirale de Moges.

Sa douceur égale sa bonté, mais il n'y a rien de fade dans son esprit ni dans son cœur; et elle tiendrait même à ses idées, si elle n'avait mis son bonheur et ses devoirs, à les sacrifier sans cesse à ses affections.

Blanche ne vit que par ceux qu'elle aime, et pour eux; elle n'a pas une pensée qui lui soit personnelle; elle cherche toujours à deviner ce qui peut plaire, afin de s'y conformer.

Esprit soumis, cœur dévoué, elle aurait naturellement assez d'indépendance dans le caractère; et, sous

des apparences tranquilles, son imagination est vive; mais toujours elle sait la contenir.

Aucun sacrifice ne lui coûte, aucun danger ne l'effraye, pour suivre ceux auxquels est liée sa destinée. Affliger les siens est pour elle une peine cruelle, mais, lorsque le devoir parle, elle ne sait qu'obéir; et l'affection qu'on lui accorde, avec l'estime et la confiance qu'elle mérite, sont pour elle le plus doux dédommagement.

Elle se dévoue sans jamais songer à s'en faire valoir; et son commerce est aussi doux qu'il est rempli de charme.

Aimant peu le monde, un peu de représentation ne lui déplaît pas; son caractère qui est élevé, et son esprit qui est parfaitement juste, ne la laissent jamais au-dessous des positions où la destinée l'a placée[1].

Partout où elle a paru, dans les contrées les plus lointaines, elle a été recherchée et appréciée comme elle l'est dans son intérieur.

On l'aime sans pouvoir l'oublier jamais; on la regrette toujours quand on l'a perdue.

Sa modestie égale sa simplicité; et, seule, elle s'étonne de ses succès si mérités.

Son esprit est indulgent, et son cœur compatissant.

Si elle brille, c'est sans le chercher; et le seul suffrage qui lui plaise, est celui qu'elle trouve au sein de son intérieur.

Sa conscience est aussi pure que son cœur est sincère; et elle aime Dieu sans affectation, comme elle chérit ses devoirs.

[1] M. de Moges a été gouverneur de la Martinique.

CHARLOTTE

MARQUISE DE LA BOURDONNAYE.

Nulle plus que vous, Charlotte, n'a d'esprit, de grâce, de tact, de finesse et de séduction.

Avec toute l'apparence d'un abandon plein de charme, vous ne vous donnez jamais qu'à moitié ; et nulle ne sait mieux tenir une pensée en réserve.

On vous aime, on vous recherche, on vous loue, et l'on croit vous connaître ; mais, au résumé, seule vous vous connaissez.

Aussi peu juste envers vous qu'envers les autres, habituellement tout vous déplaît; pourtant, en face du miroir qui reproduit votre délicieuse image, il vous arrive de vous laisser séduire, comme l'ont été tant d'autres, par la contemplation de cette vision charmante.

Avec un courage de lion, vous souffrez au moral comme au physique; mais parfois vous vous découra-

gez, et des larmes abondantes expriment toutes vos souffrances.

Vous êtes extrême en tout, et vous ne savez jamais déguiser le ressentiment que vous laisse au fond de l'âme, l'égratignure que l'on vous a faite.

Les événements, les circonstances vous ont créée ce que vous êtes, plus encore que votre volonté ou vos calculs, bien que vous sachiez calculer.

Vous auriez pu être, en un mot, tout autre que vous n'êtes; mais bien des gens se contenteraient de vous ressembler.

Dévouée autant qu'on peut l'être en amitié, vous savez conserver vos amis; et, sans amour-propre, vous courez après eux, s'ils semblent un moment vous abandonner. S'il vous gêne d'être observée, vous aimez à être admirée.

Votre conversation est piquante, sérieuse, enjouée; et si vous parlez peu, vous réfléchissez beaucoup, échappant avec infiniment d'adresse à l'esprit qui vous cherche.

Vous pouvez blesser un ami; mais après, vous le regrettez, car, au fond, vous êtes bonne; et s'il n'y a pas chez vous excès de sensibilité, il vous déplaît d'affliger, et nulle ne sait mieux réparer.

Votre imagination est vive, votre âme passionnée; les difficultés vous irritent, et vous savez poursuivre un but avec persévérance.

Facilement égratignée par l'opinion du monde, elle peut vous devenir indifférente, et vous savez la mépriser dans l'occasion; semblable en cela au poltron, dont les circonstances font un brave.

Vous aimez assez peu la société des femmes, pen-

sant y rencontrer des esprits jaloux, ou bien des cœurs rivaux ; et vous leur préférez celle des hommes qui vous admirent, et avec lesquels la conversation vous paraît plus facile.

Habituellement souffrante, et retenue au coin de votre feu, vous vous êtes fait une société d'intimes, toujours heureux de se retrouver, et empressés de venir vous chercher.

Vous regrettez peu le monde; cependant il vous plaît, et son agitation étourdit vos préoccupations.

Quitte à vous déplaire, laissez-moi vous dire, Charlotte, que vous êtes passablement coquette ; mais rien ne peut vous arrêter pour prouver votre dévouement.

Vous méprisez le danger, et vous souriez à la difficulté; un malheur profond vous laisserait sans consolations. Jamais cœur ne fut plus généreux.

Mais comment vous quitter sans avoir parlé de ces blonds et longs cheveux, qui tombent jusqu'à terre quand ils ne sont pas relevés avec grâce ; de cette taille dont Hébé eût été jalouse, et de ce pied si petit, qui dénote la distinction répandue dans toute votre personne !

Surtout n'allez pas vous offenser de ce portrait ; mais laissez tomber sur moi un de ces regards qui subjuguent ; et donnez-moi une de ces bonnes poignées de main, qui annoncent que vous ne me gardez pas de rancune.

CAROLINE

MADEMOISELLE DE MONTALEMBERT, DEPUIS COMTESSE DE VERTEILLAC [1].

Cette gracieuse personne est aimable, gaie, vive, spirituelle, enjouée : un rien l'agite, la trouble ou l'émeut ; un rien l'attriste, et peu de chose la distrait. Jamais caractère ne fut plus facile.

Passant de la peine à la joie par une transition subite, elle est aussi accessible à l'une qu'à l'autre.

Avec beaucoup de douceur, elle aurait peut-être plus de caractère qu'on ne lui en suppose, si on voulait la contraindre ; et une chose qu'elle veut, elle la veut bien, sacrifiant plus facilement ses goûts que sa volonté.

Une fois dans le monde, elle en jouit et s'y amuse ; mais si une circonstance quelconque l'en éloigne, elle s'en passe sans le regretter.

Son imagination est plus mobile que ne le sont ses

[1] Cette personne tout exceptionnelle a cessé d'exister.

sentiments ; et quand elle a compris un devoir, elle en sent la portée, en acceptant toutes ses conséquences.

Le sacrifice qu'on lui impose lui coûte, et celui qu'elle s'impose lui paraît léger.

Caroline met de la grâce à tout ce qu'elle fait ; et, quand rien ne la distrait, elle est aussi passionnée pour les arts que pour l'étude.

Il lui arrive bien parfois de mêler quelques distractions à ses lectures ; son esprit alors est ailleurs, car il marche vite, et embrasse plus d'un objet.

Elle pense quelquefois à l'existence, avec tristesse et mélancolie; mais elle aime et cherche les distractions.

Avec beaucoup d'enfantillage et une âme passionnée, Caroline a une raison forte et un esprit droit.

Évitez de la contrarier; vous serez toujours assuré de l'amener à ce que vous demandez d'elle, en vous adressant à son cœur.

Elle a du tact et une grande habitude du monde ; adroite à tout ce qu'elle veut faire, elle danse avec grâce, joue du piano à ravir, et chante avec une voix fraîche et une parfaite méthode. Elle ne reste étrangère à aucun genre de conversation.

Sa taille est aussi souple qu'élégante, sa figure est gracieuse, et sa physionomie animée fait deviner ce qu'elle ne dit pas.

Je ne puis achever le portrait de Caroline sans parler de sa noire chevelure, la plus belle qu'on puisse voir ; ce qui devient de plus en plus rare chez les femmes, auxquelles l'art du coiffeur n'est pas venu en aide.

CÉLESTE

MADAME GUINARD

Quelle est cette illustration si jeune, si jolie, si gracieuse et si modeste, qu'elle se doute à peine de ses succès mérités?

C'est vous, Céleste, que je veux peindre ; et si votre modestie s'en effarouche, d'autres, du moins, applaudiront à mes efforts, en vous reconnaissant à cette esquisse. Vous, si bien prise dans votre taille délicate et toute élégante ; vous, si grande déjà par le talent, et dont les jolis yeux lancent des éclairs de génie; dont la renommée, à peine commencée, semble arrivée déjà à son apogée ; vous, si mobile et si impressionnable, que la plus légère émotion vous trouble et vous abat ! mais avec quelle énergie vous savez vous relever pour vous remettre au travail !

Jamais satisfaite de vous-même, Céleste, vous êtes touchée des soins qu'on vous offre; votre renommée

vous étonne; mais un éloge, sans vous inspirer le moindre orgueil, vous laisse à l'âme une douce pensée de reconnaissance. Vous y voyez une marque d'intérêt; et l'affection, à laquelle vous croyez peu, tant vous craignez l'illusion, vous touche cependant à l'excès.

Poëte par l'esprit le plus aimable et le plus inattendu, vous lui laissez toute la mobilité de votre imagination, en conservant au fond du cœur une profondeur de sentiments que rien ne peut altérer; et, susceptible d'enthousiasme et d'abandon, vous vous efforcez de tout donner à Dieu, pour ne pas trop donner à la terre.

Votre physionomie est piquante et enjouée; tous vos traits sont charmants, sans être précisément réguliers; et il y a autant de distinction dans vos petits pieds et dans vos mains, que dans votre personne; mais c'est à peine si vous vous doutez de tous les avantages que le ciel vous a donnés en partage, femme si candide et si profonde à la fois!

Trop réfléchir vous fait mal, trop sentir vous use; et vous demandez à votre poésie, tout élan et toute grâce, des distractions que votre cœur si pur craindrait de rencontrer ailleurs.

Si la contrariété vous égratigne, la peine vous accable. Vous voudriez ne rien sentir; mais votre âme déborde, et vos touchantes inspirations vous empêchent de trop penser.

Vous voir, Céleste, c'est vous connaître; et vous connaître, c'est vous apprécier. — Me pardonnerez-vous de vous avoir révélée aux autres et à vous même?

CHÈRE AMIE[1]

Chère amie a la physionomie la plus fine, la plus expressive et la plus spirituelle; son esprit est piquant et original, sa mémoire à toute épreuve; son intelligence extrême, sa reconnaissance sans bornes, et son cœur des plus tendres.

Elle n'oublie jamais un service, et sait vous remercier avec une grâce qui n'appartient qu'à elle, et avec une ingénuité tout enfantine.

Sa parole est un peu bruyante; sa taille est faite au tour; on la croirait entourée de neige, tant son teint

[1] Si je me suis permis de placer dans cette collection le portrait de *Chère amie*, c'est afin de prouver l'influence d'une bonne éducation sur tout ce qui respire; et aussi pour montrer qu'on peut avoir toutes les qualités de l'esprit et du cœur sans avoir passé par les griffes de l'Université; et peut-être même, parce que d'heureuses circonstances, indépendantes de notre volonté, nous ont heureusement soustraits à ses enseignements trop souvent mensongers.

est éclatant de blancheur, tant sa chevelure onduleuse et soyeuse se joue avec légèreté, autour de sa charmante physionomie.

Chère amie n'aime pas la contrariété : elle écoute et comprend un reproche, en se révoltant contre la correction. Elle est aussi sensible qu'impétueuse et vive ; sa vivacité même peut aller jusqu'à la colère ; et, cessant un moment d'être bonne, elle se vengerait si cela était en son pouvoir.

Elle n'écoute, alors, elle n'entend plus rien ; et, toute à l'impression du moment, elle semble avoir oublié tout autre sentiment que celui de l'offense reçue; mais aussi, après, combien elle se repent et comme elle s'humilie, son cœur l'emportant sur une fierté naturelle à son caractère; et ses caresses vous dédommageant de sa violence et de ses espiègleries!

Chère amie est fidèle, exclusive, touchée d'une avance, bienveillante, mais préférant à tout celui qu'elle aime; et, bien qu'un peu gourmande, elle abandonnerait la table la mieux servie pour suivre son ami.

Elle a su, par ses qualités charmantes, se concilier l'estime et l'affection de tous ceux qui la connaissent ; et l'on porte envie à celui qu'elle préfère.

Chère amie, habituellement gaie, a parfois de la mélancolie, et son imagination est fort impressionnable.

Fière à l'excès, on ne la blesse jamais en vain; mais elle vous revient avec une ingénuité charmante : ses fautes sont rares, et son repentir est sincère.

Mieux élevée que pas une de son espèce, elle est

aimée et admirée de chacun. Nulle ne marche avec plus de grâce sur deux pieds; mais j'avoue cependant qu'il lui est plus commode et plus habituel de marcher à quatre pattes.

Telle est *Chère amie*, telle est ma petite chienne chérie, dont j'ai naïvement retracé ici les perfections.

L'oreille fine et toujours au guet, jamais elle ne laisserait surprendre son ami.

Si j'ai une peine, elle la partage ; si j'ai une joie, elle s'y associe; si je souffre, elle ne peut me quitter, et semble souffrir avec moi.

C'est enfin l'amie, la compagne fidèle de ma vie; et lorsque je la perdrai, on devra me plaindre, car je la regretterai sincèrement.

UN MOIS D'ABSENCE

OU LES AVENTURES DE *CHÈRE AMIE* RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

Mon ami, mon protecteur, mon cher maître, il m'a paru bien long ce grand mois d'absence; et puisque vous l'exigez, je vous en dirai toutes les angoisses.

Séparée de vous, que j'aime d'une affection si reconnaissante et si tendre, saisie d'une manière un peu brutale par des mains étrangères, et ne pouvant apprécier cette aimable sollicitude qui m'envoyait à la campagne pour y recevoir des soins, je dus croire à un véritable enlèvement. Ma raison en fut un moment troublée, et, n'écoutant plus que la profonde douleur d'une séparation si cruelle, je résolus, trompant la surveillance de mes geôliers, de m'échapper à tout prix de leurs mains pour venir vous rejoindre. Ne m'ayant pas alors parlé de vos projets de voyage en Allemagne, j'espérais vous retrouver à Paris; mais j'avais trop compté sur mes forces : le cœur me sou-

tenait, mais les jambes me manquèrent, et après avoir fait trois lieues sans m'arrêter, et osant à peine regarder ceux qui me poursuivaient, je tombai sans connaissance et presque sans vie, auprès d'une humble porte qui se trouvait fermée. A mon réveil, je me vis établie sur les genoux d'une pauvre vieille qui n'avait que des haillons pour se couvrir, et pour nourriture qu'un morceau de pain noir qu'elle partagea généreusement avec moi.

Votre souvenir me poursuivait à chaque instant; votre pensée m'était sans cesse présente; mais je crus devoir à ces bons soins de rester huit jours auprès de cette âme généreuse. Je l'accablais de caresses, la suivant dans ses courses pénibles où elle allait mendier son pain, sans qu'elle eût besoin de m'attacher par d'autres liens que ceux de la reconnaissance.

Un jour j'étais sur la porte; je vis une belle voiture s'arrêter à quelque distance, et puis en descendre une jeune femme dont le joli pied touchait à peine le sol, et dont les vêtements simples, mais élégants, la dessinaient avec grâce. Elle fit signe à ses gens de l'attendre, et, s'avançant d'un pas léger, elle entra sans hésitation dans l'espèce de réduit obscur qui nous servait de demeure. Pas une chaise à lui offrir, mais une espèce d'escabeau sur lequel reposait la vieille, et une mauvaise paillasse que je partageais avec ma bienfaitrice. — J'ai su depuis que cette délicieuse apparition n'était autre que ce que l'on appelle une *dame de charité*, c'est-à-dire une de ces femmes élégantes et riches, que le malheur attire, qui ont pitié de la misère, et se font un bonheur d'essuyer des larmes partout où elles en voient verser.

Le moment était favorable; le malheur avait fui cette demeure; je crus pouvoir l'abandonner sans remords, mais non sans regrets.

Songeant à votre inquiétude, mon bien cher ami, je voulais me hâter d'en calmer les angoisses; mais comment vous retrouver à travers ce pays qu'on dit une grande ville, et qui n'est que la réunion de ce qu'il y a de plus beau, il est vrai, de plus généreux et de plus grand, mais aussi de ce qu'il y a de plus hideux et de plus repoussant! Comment échapper à tous les dangers que j'allais courir, comme aux périls de tout genre auxquels mon inexpérience allait se trouver exposée.

On me tenta par la gourmandise; je courus encore d'autres dangers, car si je ne suis plus de la première jeunesse, j'ai une taille et une blancheur de teint qui me faisaient remarquer.

J'avais été heureuse de devoir la vie à la charité de la misère, mais je ne voulais pas la devoir à une corruption dont j'aurais rougi; et plusieurs fois je m'échappai, toute honteuse, mourant de faim et transie par la pluie qui ne cessait de tomber, de ces réduits immondes où le vice le dispute au déshonneur. Je végétais en attendant, errant dans les rues, échappant, une fois toute meurtrie, au crochet de ces hommes déguenillés qui vivent de tout, cherchant moi-même au coin d'une borne, une horrible subsistance que le dégoût y avait jetée; couchant où je me trouvais, et toujours m'efforçant, mais inutilement, de retrouver mon chemin. — Je fus fêtée aussi, je dois l'avouer; mais je repoussai toutes les avances, craignant de m'oublier, même un instant, au sein de la mol-

lesse, et résolue de courir jusqu'au moment où j'aurais retrouvé celui à l'éducation duquel j'ai dû longtemps des succès dont je n'eus jamais à rougir.

Je résolus de mettre à profit mon temps et mes soucis, afin de pouvoir un jour lui être utile par mes observations et mes récits.

Je ne marchai plus dès lors qu'avec attention et réserve, observant, écoutant, et gravant dans ma toute petite cervelle ce que je voyais ou entendais; et comme on ne me confiait rien, je n'avais rien non plus à me reprocher, car je pousse d'ordinaire la discrétion presque à l'excès.

Daignez, cher maître, me prêter une sérieuse attention. Ce récit pourra vous donner une idée de Paris, du système doctrinaire qui le régit ainsi que la France, de l'affection qu'on porte à ce système, et aussi de la situation actuelle qui paraît grave dans tout ce que j'ai pu en recueillir. Je ne me flatte pas de vous apprendre des choses nouvelles; bien qu'il vous fût facile, dans une position indépendante, de vous éloigner d'un monde où l'égoïsme a remplacé les généreuses impulsions du dévouement, vous ne laissez pas de vous mêler à cette vie tumultueuse et d'appeler de vos vœux un meilleur avenir : c'est que la France est votre passion, c'est que vous placez votre bonheur dans sa sécurité et dans sa gloire. Je sais quel est votre rêve, quelle est aussi votre espérance; c'est de ce point de vue que je jugerai et les hommes et les choses.

Écoutez donc! Je vous parlerai des grands et des petits, des riches et des pauvres, comme ayant accointance, depuis longtemps déjà, avec les uns et les au-

tres, et comme ayant été à même, dans ma longue pérégrination solitaire, de les juger avec plus d'indépendance et d'impartialité. — J'ai entendu parler de la gloire qu'avait acquise la marine française sous la conduite d'un jeune héros qui avait fui un triomphe mérité, en apprenant le traité honteux par lequel on avait couronné la victoire de l'armée française. Les noms *Alger*, *Maroc*, *Joinville*, *Tanger*, *Isly*, *Bugeaud* se mêlaient à ces récits. On accusait le système doctrinaire d'être l'humble vassal, le simple valet de l'Angleterre, et de sacrifier tous les intérêts français à un intérêt personnel. A cette pensée, tout mon sang se refoulant vers mon cœur, je devins rouge comme une écrevisse; et je crois que, dans ma juste indignation, j'aurais traversé la mer à la nage, pour aller incendier toute la marine anglaise, et punir cette arrogance qui n'est fière que de la peur qu'elle inspire à nos gouvernants. Peut-être trouverez-vous qu'en ceci il y a un peu de métaphore; mais, foi de *chère amie*, et pour parler un langage plus vrai, si dans ma généreuse indignation j'eusse rencontré le chien de M. G..., qui doit être anglais, je l'eusse déchiré à belles dents.

Cette indignation, qui me gonflait de colère, avait gagné tous les esprits, et l'on croira facilement que, si l'on prêchait une croisade contre l'Angleterre, il n'y aurait pas assez de vaisseaux dans nos ports, pour embarquer tous les élus de cette sainte expédition.

On disait même que, de nos jours, cet excès de bassesse s'appelait *entente cordiale;* on prétendait que nous avions pour ministre un milord qui, comme de raison, faisait les affaires de l'Angletere au lieu de

faire celles de la France. On trépignait de rage, on s'indignait; mais, faute de s'entendre d'un côté, disait-on, et à force de corruption et de jugements sévères de l'autre, le système doctrinaire parvenait à enchaîner, en partie du moins, jusqu'à la presse, la seule voix qui reste à la nation pour faire entendre ses justes doléances.

On parlait encore de guerres d'homme à homme, pour gagner un portefeuille; et ce beau pays de France qu'on pressure, qu'on enchaîne, qu'on voudrait en vain déshonorer, restait constamment en dehors de toutes les questions qui l'agitaient.

Je suis entrée dans la demeure somptueuse de nouveaux enrichis, qui, toujours insatiables, songeaient à s'enrichir encore, n'importe comment; et qui, inquiets de l'avenir, songeaient à s'emparer du présent pour remplir leurs coffres.

J'ai entendu des banquiers se moquer de la honte que la *paix à tout prix* faisait subir au pays, pourvu qu'ils doublassent leur fortune. J'ai vu des pauvres dire noblement qu'ils sacrifieraient sans regrets, jusqu'à leur dernière obole pour acheter un peu de gloire; j'ai écouté des riches de vieille souche dire qu'aucun sacrifice ne leur coûterait pour échapper à la honte.

J'ai remarqué la juste indignation du peuple, en admirant toutefois sa patience et sa sagesse.

J'ai vu des soi-disant libéraux, convertis au pouvoir, renier leurs opinions pour occuper une place, et remplacer par le despotisme leur ancien amour pour la liberté. — J'ai vu de francs républicains parler haut, menacer même, mais reculer devant les consé-

quences de leurs opinions; et ne vouloir à aucun prix, par amour-propre ou aveuglement, consentir à accepter franchement les seuls moyens qui pussent leur faire conquérir ces libertés qui jadis étaient leur rêve. — Partout j'ai rencontré un égoïsme révoltant; j'ai trouvé dans les masses beaucoup de raison; mais chacun, triste et honteux du jour, osant à peine songer au lendemain.

On parlait encore de foi jurée, de libertés promises, d'*une charte-vérité*, de mensonges et d'escamotages de toute sorte, de dotations, d'impôts énormes, de la marine qu'on désarmait, tandis qu'elle est tout l'avenir de la France; d'une armée de terre qui, coûtant des sommes énormes, était à peine en état d'entrer en campagne. On disait que nous manquions de chevaux et de tout le matériel nécessaire, mais que l'argent si libéralement voté par les Chambres recevait une autre destination; on se plaignait du mauvais état de nos places qui restent désarmées. Je ne fais ici que vous raconter ce que j'ai vu ou entendu, ne pouvant me permettre d'émettre un jugement sur des faits d'une telle gravité.

Toutefois je ne puis m'empêcher de risquer une réflexion dont vous apprécierez la valeur; c'est sous un gouvernement représentatif qu'il existe une telle désharmonie entre les gouvernants et les gouvernés; qu'est-ce donc que représentent ces gouvernants? Est-ce d'une nation absente qu'ils sont mandataires? L'entente cordiale des représentants n'est que de la haine et de l'indignation dans les représentés. Ou je n'y comprends rien, ou il y a là-dessous quelque mystification, rappelant un peu celle dont le chien d'Alci-

biade fut victime. Pardonnez-moi cette petite réminiscence de famille, et je continue.

On vantait tous les chemins de fer de l'Europe, et en voyant notre pauvreté en ce genre, on rougissait de la comparaison. — On se plaignait d'une centralisation toujours croissante qui ruinait le pays et les provinces, en s'opposant à toute amélioration. — On ne parlait que de traîtres, de méfaits, d'espions de haut et de bas étage, de marchés onéreux, de corruption, et d'une bureaucratie immense qui commandait à la place des ministres, forcés de suivre leur impulsion. On se demandait quelle était, en résumé, la forme de notre gouvernement ; et en voyant ses immenses bastilles, on se demandait si la conclusion serait un despotisme sans mesure ! Quant à moi, je vous l'avoue, je commence même, pour mon propre compte, à partager vos craintes, et ne comprends point ces béats politiques qui continuent à voir dans les bastions de Romainville et la citadelle du Mont-Valérien, le palladium de nos libertés.

J'ai vu, du reste, des Parisiens rire de leurs sottises ; en un mot, j'ai reconnu que tout le monde était plus ou moins inquiet ; mais que chacun cherchait à tirer son épingle du jeu, en songeant, avant tout, à sortir sain et sauf des crises qu'on prévoit.

On parlait aussi de Providence, et l'on se demandait si cette mort terrible et instantanée d'un jeune homme distingué, ainsi que cette régence qui inquiète les hommes les plus dévoués au système, n'étaient pas le résultat fatal de cette loi immuable : « que les hommes s'agitent, mais que Dieu nous mène. »

J'ai entendu des pères de famille indignés qu'on ne

leur laissât point élever leurs enfants à leur guise. J'ai vu des jeunes gens qui croyaient en savoir plus que les vieux, et ne songeaient qu'à leurs plaisirs. J'ai vu à tous les étages, et dans toutes les conditions, la débauche morale et physique poussée jusqu'à l'excès. Je me suis indignée en reconnaissant que l'honneur et la délicatesse étaient devenus un vain mot, et que la louange comme la critique se payaient au poids de l'or; de franchise, je n'en ai rencontré presque nulle part, et de mauvaise foi j'en ai trouvé presque partout. Les principes paraissaient une risée, la morale une dérision, l'éducation une gêne, l'autorité un fléau, les sentiments les plus sacrés une pure fantaisie de l'homme, enfin les croyances religieuses une chimère; l'intérêt, la seule religion de l'homme et l'âme de toutes ses actions; l'égoïsme, son moyen et son but. A côté de ce tableau, j'ai rencontré des âmes pieuses en grand nombre, allant prier pour ceux qui ne prient point, et pour ceux-là même qui les persécutent; j'ai vu des âmes charitables que rien ne pouvait décourager pour soulager leurs semblables; et si tout à l'heure je vous ai peint des individus, je dois vous dire que j'ai reconnu avec satisfaction tout un peuple ayant soif de religion.

« Nous devions avoir la souveraineté nationale, di-
« sait ce bon peuple, et nous avons le monopole; — la
« liberté de la presse, et nous avons les lois de sep-
« tembre; — la liberté de l'enseignement, et nous avons
« l'Université avec ses vexations odieuses; — l'économie
« et un gouvernement à bon marché, et nous avons
« pour 1,500 millions de budget et d'impôts; — l'or-
« dre, et nous avons des dettes, des *déficits* et des em-

« prunts; — la morale et l'honneur, et nous avons la
« corruption partout. Il n'est pas une des flatteuses
« protestations de quinze ans qui n'ait été mise en oubli;
« pas une de ces belles promesses qui n'ait été foulée
« aux pieds. Le système nous refuse tous les droits
« appartenant au pays comme au titre de citoyen, il
« nous refuse enfin toutes nos libertés; il nous en-
« chaîne, il nous met un bâillon dans la bouche et,
« après nous avoir pris notre argent, il voudrait nous
« enlever jusqu'à l'honneur, plus cher cent fois au
« Français que la bourse. Enfin, il nous refuse une
« représentation vraiment nationale.

« L'Europe, qui ne nous connaît point, nous craint
« et le système doctrinaire, qui est celui de la peur,
« nous laisse mettre à l'index et rayer du rang des
« nations. Sommes-nous donc condamnés à subir
« longtemps un pareil degré d'avilissement et de honte,
« et la parole ne nous restera-t-elle pas au moins pour
« nous plaindre et déplorer nos misères! »

Le croiriez-vous, mon ami, j'ai entendu le nom de Bonaparte prononcé encore en secret, tout comme s'il pouvait nous en rester quelque chose. Sans doute Napoléon était un colosse, son fils pouvait être un géant; mais tous les deux morts, il ne peut plus nous rester du premier qu'un glorieux et triste souvenir, et du second que des regrets pour quelques-uns; et cependant ce parti semble encore s'organiser dans l'ombre, comme si, dans toutes les éventualités possibles, il pouvait avoir plus d'un jour de durée. Tenez, si l'on voulait comprendre toute la signification de ce fait, bien des optimistes reviendraient à des sentiments plus vrais; quoi, les morts mêmes conspirent!

Il faut donc qu'il n'y ait rien de stable, rien de fixe dans l'ordre de choses, pour qu'il ait de tels compétiteurs.

On parle encore de l'ambition d'un homme qui ne craint pas de pousser le peuple à une nouvelle révolution, pour essayer de ressaisir, au milieu du désordre moral et matériel qu'il cherche à susciter, le pouvoir qui lui est échappé.

On ajoute qu'il s'est associé un homme habile en combinaisons financières; et aussi un spirituel romancier qui regrettera trop tard, d'avoir prêté sa plume élégante à ce plan d'une politique infernale, qui ne va rien moins qu'à ressusciter l'émeute et à faire couler le sang d'hommes abusés, peut-être, mais indignement calomniés.

J'ai vu des cœurs aigris, des esprits turbulents, j'ai rencontré des figures sinistres qui semblaient méditer et se préparer. Mais comme je connais vos opinions, j'ai voulu savoir aussi ce que devenaient ou faisaient ceux qui les partagent! Je crois qu'ils ne sentent pas assez que la force est dans l'union, et que, d'accord sur les grandes questions sociales, ils ont grand tort de se disputer pour des misères et des personnalités; je leur dois cependant la justice de dire qu'ils ne conspirent point, et qu'ils attendent tout de la justice de Dieu et de la raison de la France, ce qui, après tout, est bien quelque chose dans la balance du monde.

D'accord avec tous les partis, quant à ce qu'ils ont de noble et de généreux, ils ne repoussent personne, appelant tout le monde sur un terrain vraiment national, ayant horreur des révolutions qui ne servent

qu'à abuser le peuple et à l'enchaîner ; éloignant de tous leurs efforts, une anarchie qui est un mal et un danger pour tout le monde ; attendant, espérant, priant, et se mêlant à toutes les grandes questions, pour en hâter la solution dans l'intérêt réel du pays.

En cela, je n'ai pu rien voir de coupable ; et même je suis persuadé, après en avoir fait la comparaison avec tout ce que j'entendais, que seuls ils pourraient offrir à la France tout ce qu'elle a le droit d'attendre, et même d'exiger.

J'ai encore rencontré, car j'ai voulu tout voir ; j'ai rencontré, dis-je, des esprits égoïstes et étroits qui, fermant les yeux pour ne pas voir, et ne songeant qu'à profiter du temps qui leur est laissé, pour se gorger et s'enrichir, se moquent de tous les principes, décidés à tout approuver, à tout soutenir au rebours même du bon sens ; et cela, toujours dans la crainte d'une révolution nouvelle, sans voir que, par leur nonchalance coupable et leur aveuglement, ils la rendraient cent fois plus menaçante et plus terrible.

De tout cela j'en ai conclu, qu'éclairé par une funeste expérience, tout le monde craignait et redoutait de nouveaux troubles, en les prévoyant dans un temps donné, à l'exception de ces esprits inquiets et turbulents qui, n'ayant rien à perdre, espèrent toujours gagner quelque chose au sein des agitations civiles.

J'ai aussi entendu parler d'un certain voyage qui, en étonnant tout le monde, n'était populaire que pour le pays auquel le système doctrinaire nous livre pieds et poings liés, en dépit de la France.

J'ai cru, en résumé, reconnaître que les principes défendus par les royalistes pouvaient seuls nous préserver d'une révolution ; et j'ai conçu l'espoir que bientôt un parti national, revenu de ses préventions réciproques, et mieux éclairé, se réunirait pour faire face aux événements, et sauver la France.

A cela, mon maître, j'ai dit alleluia, car j'ai pensé que vous seriez content de moi, heureuse de tout ce que j'avais à vous apprendre.

Après avoir tout bravé pour arriver à mon but, essuyé bien des humiliations, souffert de la faim et de la soif, et reçu bien des coups, je me suis mise de nouveau en recherche de votre demeure, et un beau jour, à dix heures du soir, j'y suis parvenue.

Enfin, je vous revois, je suis heureuse, et maintenant je puis mourir tranquille, si, par ce nouveau service, je vous ai prouvé ma reconnaissance et ma tendresse. Vous exprimer le bonheur que j'éprouve serait au-dessus de mes forces, car le chagrin de l'absence m'a très-affaiblie.

« *Chère amie.* »

ÉLISABETH

MADEMOISELLE DE LA ROCHEFOUCAULD.

Pauvre fleur, trop tôt ravie par le ciel à la terre, me sera-t-il permis de consigner ici le souvenir de ta courte existence? Faisant taire, pour un instant, les déchirants regrets d'un père, peut-être trouverai-je quelque douceur à retracer, comme observateur, l'ébauche de tes traits angéliques !

Vierge enlevée à quatorze ans à l'amour des siens, Élisabeth avait annoncé, dès sa plus tendre enfance, toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Ses avantages extérieurs frappaient d'admiration tous ceux qui la voyaient. Nulle ne pouvait l'égaler en grâce, en charme, en amabilité, en beauté, en esprit, en raison.

Elle éblouissait par la fraîcheur de son teint ; rien n'était comparable à ses beaux cheveux blonds ; l'expression de ses yeux, où se peignait un sentiment si pur, était irrésistible. Nulle ne jouissait plus de la

vie ; elle semblait la dominer par sa force, et la retenir par sa grâce ; sa taille était délicieuse, élancée ; on lui eût donné dix-sept ans, et sa brillante santé rassurait son malheureux père.

A tous les charmes d'un caractère féminin, elle joignait des dispositions d'âme toutes viriles ; on remarquait en elle une profondeur remarquable dans la manière de sentir, un courage sublime, un complet mépris de la douleur, et une immense force morale pour la supporter ; avec une imagination bouillante, elle était capable des résolutions les plus pénibles, et possédait une énergie qu'on eût admirée dans un homme de trente ans ; une force physique qui devait éloigner l'idée d'une fin si prématurée ; une âme passionnée avec toute l'innocence de son âge ; une extrême vivacité qu'elle savait contenir quand le premier moment ne l'avait pas emportée ; une apparence de légèreté avec une raison profonde ; l'âme la plus tendre, un esprit déjà développé, des raisonnements bien au-dessus de ses années, avec tous les aimables enfantillages du premier âge !

Quel délicieux mélange de nuances opposées, et quelle femme mon Élisabeth promettait à l'avenir !

Ce composé d'éléments si différents, eût été effrayant par la violence de ses luttes, si la raison qui dominait toutes les facultés de cette jeune âme, ne les eût toujours maintenues en équilibre.

Élisabeth avait un charme qui la faisait chérir par tous ceux qui l'approchaient. Il était impossible de ne pas sentir tout ce que promettait cette enfant vraiment extraordinaire, et qui avait déjà vécu bien plus d'années que son âge.

Sa mémoire était surprenante : à peine avait-elle lu deux fois une leçon, qu'elle la récitait à l'instant ! Dès sa plus tendre enfance elle écoutait, tout en jouant, ce qu'on disait; et ses jugements sur les hommes comme sur les choses étonnaient, dès lors, ceux qui se trouvaient à portée de les entendre.

A des dispositions intellectuelles si précoces, elle joignait l'adresse des fées ; elle faisait tout ce qu'elle voulait de ses doigts et de son esprit ; et, dès qu'elle consentait à s'appliquer, elle était certaine de réussir.

Pendant le cours de sa cruelle maladie, son unique distraction fut de penser aux autres. Leurs intérêts étaient les siens, tous les gens de la maison l'occupaient, chacun avait part à sa pensée comme à sa reconnaissance ; aussi chacun la chérissait-il à l'envi !

La violence naturelle de son caractère avait fait place à une douceur sans partage, et à une résignation digne des élus du ciel.

Chère Élisabeth, sublime enfant, qui t'es purifiée par la souffrance, la résignation et le courage ! Avec un cœur tel que le tien, tu aurais trop souffert en ce monde ; avec ton imagination et tes moyens de plaire, tu aurais été trop exposée dans cette vallée de larmes et de fausses joies ! Je me résigne à mon malheur, en songeant que tu goûtes dans toute sa plénitude, le bonheur éternel des saints.

ÉLISABETH

COMTESSE DE VOGUÉ

Hier, madame, j'entendais la messe à quelque distance de vous et de votre charmante petite fille ; et la pensée m'est venue que votre joli portrait manquerait à ma galerie.

J'ai beaucoup connu votre mère, enlevée trop tôt à l'affection de ses nombreux amis : elle était une des femmes les plus aimables, les plus simples, les meilleures et le plus justement recherchées de son époque.

On voit renaître dans sa fille cette charmante personne ; mais vous joignez, Élisabeth, à toutes les qualités de son esprit et de son cœur, une originalité piquante qui est votre propriété.

Vos idées sont bien à vous, et il est rare que vous empruntiez ou que vous acceptiez celles des autres.

Sans aucune pédanterie, vous avez assez de confiance en vous-même ; et avec de la bonté, vous de-

viendriez facilement piquante, si l'on pouvait vous blesser.

Avec une grande vivacité d'imagination, vous avez beaucoup de raison, et vous êtes douce avec assez de violence. Pour vous faire céder à une volonté, il est sage de prendre un chemin détourné.

Vous aimez vos devoirs, non pas précisément parce qu'ils vous paraissent une obligation sacrée, mais bien parce qu'ils vous plaisent ; ce qui doit vous donner un nouveau charme aux yeux de ceux qui vous chérissent.

Difficilement vous accordez votre confiance ; mais, si une fois vous avez de l'affection, elle devient un lien solide.

Le plaisir, sans vous être nécessaire, vous plaît, et le monde vous amuse ; vous aimez la lecture et l'instruction ; et l'esprit a pour vous beaucoup de charme ; souvent distraite, vous aimez à écouter.

A pied, comme à cheval, vous avancez avec grâce, et vous courez dans la vie, songeant plus à la veille qu'au lendemain.

Vous avez un tact exquis, un esprit fin, avec un goût parfait ; et sans vous donner l'air d'y penser, vous savez toujours ce que vous faites, et ce que vous dites.

Vos jugements sont arrêtés comme vos opinions. Sont-ils toujours impartiaux? c'est à ceux qui vous approchent à en juger.

Vous êtes, enfin, un type à part ; une personne piquante, remplie de charme ; et avec votre physionomie animée, votre tournure élégante, votre malin sou-

rire, votre taille élancée, vous serez toujours remarquée dans la foule.

On pourrait vous supposer un peu dédaigneuse, tandis que vous n'avez qu'une juste fierté.

Serez-vous, madame, aussi indulgente que le ciel, et me pardonnerez-vous cette distraction d'un moment qui sera suivie d'un plus long souvenir?

ÉMILIE

DUCHESSE DE NARBONNE.

Dans ce corps tout petit, tout grêle, habite une âme de feu, et un des esprits les plus distingués.

Le regard de madame la duchesse de Narbonne est moins bienveillant peut-être que sa personne; et sa bonté est l'effet de sa volonté, car elle vous accablerait d'un seul mot, si elle avait l'intention d'être méchante.

On ne la blesse pas en vain; mais, lorsqu'on est capable de l'apprécier, elle vous en sait gré, et vous en marque une gracieuse reconnaissance.

On n'est ni plus spirituelle, ni plus aimable, ni plus instruite; sa conversation est piquante, remplie de charme et d'intérêt.

Ses idées sont fixes avec une imagination un peu mobile, et avec un cœur plus passionné encore qu'uniquement sensible.

Sa volonté est forte, et c'est avec persévérance et finesse qu'elle suit le plan qu'elle s'est tracé.

Avec une apparence d'abandon, elle ne livre que difficilement sa pensée.

Il est rare et presque impossible, de pousser plus loin qu'elle ne l'a fait le dévouement en affection; et rien ne l'arrête ni la rebute, si toutefois elle est sûre d'être comprise de l'être auquel elle se sacrifie.

Avec beaucoup de vivacité, et même un peu d'impatience et de violence dans l'occasion, elle parvient à se modérer, et à paraître calme alors qu'elle est puissamment agitée.

La duchesse de Narbonne n'oublie rien, ni le bien, ni le mal; et son esprit autant que son cœur, se souvient toujours. C'est enfin une personne que l'on craint sans trop savoir pourquoi, et que l'on recherche en s'en rendant raison.

EMILIE

COMTESSE DE QUINSONAS.

Il est de ces souvenirs qui restent gravés dans le cœur, bien plus encore que dans la mémoire. C'est un hommage de respect et d'affection sincère, que je rends ici à celle qui est maintenant un ange dans le ciel.

Ame si tendre, comment auriez-vous pu, Émilie, résister aux orages inséparables de l'existence? Votre vie a été une vie de sacrifices et d'abnégation; jamais vous n'avez rien calculé pour accomplir vos devoirs; mais la force que vous mettiez à les remplir, vous a usée avant l'âge.

Votre cœur, trop sensible pour ce monde, devait être brisé par les émotions.

Vous preniez au bonheur avec enthousiasme, et à la peine avec déchirement. La délicatesse, la finesse, l'élégance exquise de votre personne, étaient d'un ef-

frayant augure pour qui connaissait la puissance de votre âme; on devait frémir au contraste de tant de force morale avec tant de faiblesse physique; aussi la fragile enveloppe ne s'est-elle que trop tôt brisée!

Vous avanciez dans la vie, comme un soldat valeureux, seul contre une puissante armée; dangers, obstacles, difficultés, rien ne pouvait vous étonner ni vous faire reculer d'un pas; mais vous avez succombé dans cette lutte inégale, et aujourd'hui les larmes de vos amis se mêlent à votre pensée.

Un jour vint où il fallut vous séparer de tout ce qui vous était cher; l'épreuve était au-dessus de vos forces, et vous deviez échouer sur ce rocher isolé où vous avaient reléguée vos devoirs.

Il y avait dans toute votre personne un charme et une grâce infinis; vous planiez sur la terre comme un nuage aux formes élégantes, qui ne fait que paraître pour retourner au ciel.

Votre bienveillance habituelle n'a jamais exclu ce qui peut donner du piquant à l'esprit; vous étiez bonne sans faiblesse.

Vous faisiez aimer, par votre exemple, les préceptes sévères qui furent la règle de toute votre conduite.

Vous étiez douce, ingénue, impressionnable, bienveillante, et jamais un mot blessant n'est sorti de votre bouche. Si parfois votre pensée était un peu malicieuse, vous saviez toujours en arrêter l'expression au passage.

Tout ce qui vous a connue vous chérissait, on vous aimait tout en vous respectant.

Pleine de talents de tout genre, vous les cachiez au lieu de les faire valoir.

L'amour-propre vous paraissait une puérilité; vous étiez trop supérieure par l'esprit et par le cœur, Émilie, pour être jamais orgueilleuse.

Votre conversation était facile, piquante, insinuante.

Qui eût pu résister à votre expression si bienveillante et si sincère! On vous croyait, on vous suivait, on vous aimait.

Vous revivez dans ceux qui vous doivent le jour; fière de votre ouvrage sur la terre, maintenant ange dans le ciel, votre sollicitude maternelle veille sur eux; et l'on vous invoque aujourd'hui avec la même confiance qu'on vous consultait jadis.

Vous louer durant votre vie eût blessé votre modestie; mais vous rendre, alors que vous avez cessé de vivre, la justice qui vous est due, c'est remplir un devoir, en offrant à la pensée de tous un noble exemple et un parfait modèle.

LA MAITRESSE DE MAISON

ÉMILIE

BARONNE D'ELMAR

C'est vous, madame, que je choisirai comme le type et le modèle le plus parfait de la maîtresse de maison. Quel salon oserait rivaliser avec celui dont vous êtes l'âme, par la grâce, la tenue, l'obligeance, le bon goût et les soins empressés dont chacun de vos convives pourrait se croire l'unique objet!

Être admis chez vous, est une distinction qui devient flatteuse, par la bienveillance que vous savez répandre sur tous ceux qui vous entourent.

Auprès de vous, nul ne peut se croire oublié; car vous avez, pour chacun, des mots gracieux qui lui prouvent que, de quelque genre que soit son mérite, vous avez su le discerner.

Nulle ne fait un plus noble emploi de sa fortune que vous, Émilie. Vous aimez les arts en les encourageant; et les artistes que vous recevez, avec un charme

tout particulier, rivalisent chez vous de zèle pour mériter votre suffrage.

Assez distraite par caractère, vous ne l'êtes jamais pour ceux que vous recevez; et votre politesse est d'autant plus flatteuse, qu'on sent qu'elle est l'expression d'une âme sincère.

Il y a beaucoup de tenue dans votre conduite, et de flexibilité dans votre caractère. Si l'on vous blessait, vous le sentiriez vivement, tout en sachant pardonner.

Votre cœur est sensible, et vous êtes plus vive qu'on ne le pense; mais la plus sévère raison a toujours contenu une imagination qui n'a jamais calculé que ses devoirs. La reconnaissance est pour vous un sentiment d'autant plus facile, que vos soins sont appréciés par celui qui a su vous préférer à toutes.

La pureté de votre vie vous permet d'attirer le monde à vous, sans avoir rien à craindre de ses observations.

Votre nom n'a jamais été mêlé qu'au récit d'œuvres charitables; dans ceux qui vous entourent, vous ne trouvez que des amis et point d'envieux; votre beauté les charme, votre bonhomie les touche, votre bonté les attache. Tous ont su apprécier votre distinction si parfaite, votre délicatesse, votre simplicité, votre élégance native; et vous avez su trouver, madame, le secret de recueillir partout la louange, sans provoquer la critique.

ERNESTINE

COMTESSE DE DAMPIERRE.

—

Pourquoi, madame, la nature a-t-elle été si prodigue et si sévère envers vous? C'est qu'elle vous a jugée digne de supporter les épreuves les plus pénibles, et qu'elle vous aime encore plus pour l'autre monde que pour celui-ci. Avec quel courage vous supportez la souffrance, avec quelle résignation vous l'acceptez, et avec quelle simplicité vous en parlez!

Vive et nerveuse comme vous l'êtes, il y a du mérite à rester douce, et à conserver une égalité d'humeur qui fait le charme de votre intérieur.

Un fond de gaieté naturelle à votre caractère, combat heureusement des dispositions mélancoliques.

En craignant de sonder la gravité de l'existence, vous aimez à vivre; un rien vous distrait, un rien vous donne de noires pensées.

Vous croyez assez facilement ceux qui vous parlent,

mais vous n'agissez qu'avec infiniment de retenue : l'affection vous touche, et l'intérêt vous rend reconnaissante.

Vous êtes bonne, naturelle, compatissante, et charitable par instinct. Pour vous distraire un moment de vous-même, il suffit de vous parler des souffrances qu'on éprouve.

Vous savez écouter, mais vous saisissez la parole au vol, et vos réponses sont toujours aussi promptes qu'inattendues. Votre esprit est piquant, parfois malicieux; mais il se reprocherait de briller au prix d'une méchanceté.

Vous avez renoncé aux succès d'un monde que vous jugez tout en l'aimant; et cependant les charmes de votre personne, vous donneraient des droits à de justes succès.

Enfin, madame, on vous plaint en vous aimant; on vous respecte en vous appréciant.

ÉLISABETH

COMTESSE H. DE LAROCHEFOUCAULD.

En vérité, Élisabeth, vous avez l'air parfois si dédaigneux, que la peur me saisit au cœur en prenant la plume pour écrire votre portrait.

Hâtons-nous de dire, pour nous rassurer, qu'il est difficile d'être plus gracieuse, plus polie, et de faire avec tous des frais plus aimables.

Si vous plaisez généralement, tout le monde ne vous plaît pas; mais on aurait assez de peine à deviner vos répugnances, tant elles sont dissimulées avec grâce.

Raisonnable par instinct, et aussi grâce à une volonté qui exerce un grand empire sur vous-même, vous aimez le monde, le plaisir, la danse, voire même la polka, où vous excellez.

Vous mettez, en un mot, de la grâce à tout ce que vous faites; et vous vous exprimez avec une rare élégance.

Votre parole est prompte; vous avez la répartie piquante, et vous savez captiver l'attention de vos auditeurs, sans être redevable de cet avantage au retentissement d'un organe sonore et d'une prononciation nette et vibrante.

Votre mise est toujours du meilleur goût, et l'on se demande si c'est elle qui fait valoir votre taille charmante, ou si c'est votre taille qui pare votre mise!

Vous avez avec la légèreté de l'oiseau quelque ressemblance; et cependant il y a de la profondeur dans vos sentiments, avec une grande résolution dans votre pensée, malgré une excessive mobilité dans votre esprit.

L'ennui vous pèse, mais vous savez le supporter. Vous exercez sur vous-même un grand empire, en aimant assez à en faire l'essai sur les autres.

Il vous déplaît qu'on ne vous comprenne pas à la première vue; et la contrariété vous irrite en vous amusant.

En vous donnant l'air de ne rien vouloir, vous voulez toujours quelque chose; vous êtes un peu impérieuse; mais votre empire est d'autant plus assuré, qu'il est gracieusement exercé.

Vous êtes vive, douce, arrêtée dans vos idées; mais vous savez trop bien comprendre les devoirs de mère, d'épouse, de sœur et d'amie, pour les oublier.

On vous connaît généralement assez peu, et il vous plaît de vous donner en problème.

Vous êtes, au milieu du monde, une actrice charmante, qui joue son rôle avec autant de grâce que de naturel.

Vous avez de l'esprit, de l'instruction sans aucune

pédanterie; et si vous n'êtes pas exempte de quelques prétentions, il est vrai de dire que personne ne les justifierait mieux. Adroite à tout ce que vous faites, à peine un ouvrage est-il commencé, que vous voudriez le voir achevé, afin d'en commencer un autre.

Votre commerce est aussi doux que facile; et vous n'êtes pas moins aimable dans votre intérieur que dans la société.

Heureusement douée, l'envie ou la jalousie ne devraient jamais vous atteindre.

Vous laissez, avec une extrême adresse, à chacun l'espoir de vous plaire; et les hommes passent devant vous comme des marionnettes qu'il vous amuse de faire jouer à votre gré.

Toute résistance vous révolte; la critique vous égratigne; un compliment vous fait sourire.

Je crois vous avoir devinée, Élisa, mais je suis assuré d'avance que vous n'avouerez pas votre portrait. Il vous eût déplu qu'il n'eût pas existé; mais vous n'accorderez au peintre aucun droit à votre reconnaissance : il ne vous demande qu'un souvenir.

EULALIE

COMTESSE DE PUYSÉGUR.

Peu vous égalent en élégance et en distinction, madame ; mais pour vous bien connaître il ne suffit pas de vous rencontrer, il faut vous étudier avec soin, et vous chercher avec persévérance, car vous échappez souvent à l'observateur, en riant de ses mécomptes.

Si vous n'êtes pas toujours indulgente, Eulalie, et toujours bonne, vous n'êtes jamais méchante; vous êtes dévouée à l'excès, et vos soins sont toujours désintéressés autant que sincères.

Vous avez peine à dissimuler la pensée qui vous occupe, et votre parole est plus prompte que réfléchie.

Votre conversation, variée à l'infini et souvent originale, a autant d'intérêt que votre personne a de charme.

Malheur à celui que vous surprenez par une répartie aussi prompte qu'inattendue !

Vous savez peu vous contraindre; vous aimez ou bien vous détestez, et l'on ne vous déplaît jamais à moitié.

Vous êtes vive, impétueuse, souvent distraite; vos actions sont toujours en accord avec vos sentiments que vous ne savez jamais feindre.

Vos résolutions sont fortes, et vous y tenez; car elles sont en général dictées par le cœur ou la conscience.

Vous êtes bien un peu coquette..., mais vous l'êtes sans calcul; il vous est si doux et si facile de plaire, que, sans courir jamais après les succès, vous aimez assez à les connaître; et votre franchise est si grande dès le début, que vous ne pouvez jamais vous reprocher d'avoir trompé celui qui vous parle de son affection.

Vous avez beaucoup d'amis, et vous les méritez, Eulalie. Si vous avez inspiré un sentiment plus vif, du moins vous ne l'avez jamais accepté que dans les conditions qui le rendaient légitime.

Peu de personnes ont été plus aimées, et mieux appréciées. Sûre dans vos relations, et constante dans vos affections, vous gagnez beaucoup à être connue.

L'exercice vous est nécessaire au moral comme au physique. Vous dansez avec grâce, et montez à cheval comme un ange.

Vous ne marchez pas dans la vie, vous y courez avec impétuosité; tandis que bonne, tranquille au sein de votre famille et au coin de votre feu, vous y rencontrez un bonheur que vous n'éprouvez pas le besoin de chercher ailleurs.

Si vous avez des envieux, vous n'avez pas un en-

nemi. Que pourrait-on dire de vous, hormis le bien que vous méritez à tant de titres!

Vous êtes aimable, spirituelle; votre physionomie est expressive, et votre regard pénétrant.

Absorbée par le sentiment maternel, vous vivez de votre fille, et rien que pour elle. Elle a tous vos sentiments, toutes vos pensées, tous vos moments.

Puisse cette charmante enfant, pour votre bonheur et aussi pour celui des autres, ressembler en tout à sa mère!

FÉLICIE

MARQUISE DE LAROCHEJAQUELEIN.

Être bizarre, original, spirituel et presque fantastique, rempli de charme, séduisant, mobile; taille de nymphe, physionomie gracieuse, expressive et parfois dédaigneuse ; regard perçant qui vous subjugue ; parole qui vous entraîne ; enthousiasme qui vous séduit ; caractère inébranlable dans ses résolutions ; esprit distrait qui écoute peu et répond toujours à sa pensée; cœur d'amazone, aussi intrépide au feu qu'à la poursuite d'un cerf; caractère d'homme, avec toutes les grâces de la femme la plus séduisante; plus passionnée que sensible; détestant la contrariété, et ne comprenant pas qu'on puisse penser autrement qu'elle; cherchant peu à éclairer ceux qui sont dans l'erreur, et n'abandonnant jamais son opinion ; vous écrasant d'un mot, et, sans s'en donner l'air, calculant beaucoup.

Vive, impétueuse, enthousiaste, un peu exagérée, telle enfin vous m'avez apparu, Félicie.

Vous plaire n'est pas facile; mais il n'est preuve de dévouement que vous ne fussiez portée à donner, point de sacrifices que vous ne fussiez disposée à faire à celui qui aurait été assez heureux pour y parvenir.

Toujours de bonne foi avec vous-même, vous croyez à vos sentiments la durée de la vie, mais leur impétuosité même nuit à leur fixité.

Quand vous formez un plan, il vous semble que rien ne peut ni ne doit vous résister : les difficultés n'ont rien qui vous effraye; et si vous songez aux obstacles, c'est uniquement pour vous occuper de les vaincre.

Fière du nom que vous portez, vous en connaissez toute la valeur; et vous ne resterez jamais au-dessous des obligations qu'il vous impose.

Douée du caractère le plus indépendant, vous pouvez être dominée par la crainte ou bien par la passion; mais, en vous soumettant, vous vous révoltez intérieurement. S'il est difficile d'être plus aimable que vous ne l'êtes, il est difficile aussi d'être moins bonne, quand on vous heurte ou qu'on vous méconnaît.

L'agitation vous use, mais elle vous plaît; l'inconnu pique votre curiosité, et l'extraordinaire a de l'attrait pour votre esprit aventureux.

Vous êtes, enfin, l'original le plus piquant; et l'on ne ferait de vous, en cherchant à vous imiter, qu'une mauvaise copie.

Il y a dans votre esprit autant de supériorité que dans votre caractère, et que de distinction dans toute votre personne.

Pour vous attacher, il ne faut pas le chercher, mais vous étonner en excitant votre curiosité.

Ayant beaucoup lu et beaucoup retenu, vous êtes beaucoup plus instruite que ne le sont la plupart des femmes; mais vos occupations, variées à l'infini, vous fixent peu, et vous aimez à en changer.

Vous êtes rarement à la chose que vous faites, et vos pensées ont souvent une impétuosité qui vous effraye.

Vous résistez plus facilement aux autres qu'à vous-même; et si vous cherchez à les dominer, vous pensez moins à vous combattre.

En croyant à votre destinée, vous vous laissez entraîner par elle, et souvent elle marche vite.

Si vous formez un projet, vous en pressez l'exécution avec une ardeur infatigable.

Le plaisir vous enivre, sans avoir pour vous beaucoup d'attrait; vous aimez tout, et, en résumé, vous n'aimez pas grand'chose.

Il a manqué à votre existence ces enfants qui font le bonheur et la gloire de la femme, en donnant à ses idées comme à sa conduite, une fixité qu'elles ne peuvent avoir sans eux.

Quand la religion vous parle à l'âme, c'est presque avec excès; et, quoique votre âme indépendante se fatigue par moment de subir un joug quelconque, vous revenez toujours à la source de toute vérité, parce que vous avez une foi véritable au fond du cœur.

Vous êtes trop supérieure, Félicie, pour ne pas me pardonner d'avoir essayé de vous deviner.

MADEMOISELLE G. DE MONTLAGUY

Mademoiselle de Montlaguy possède un visage agréable; en voyant le sourire gracieux qui entr'ouvre ses lèvres, on croirait qu'une douce joie enivre son âme; cependant ce sourire et ce front serein cachent une profonde mélancolie, de longues infortunes, des combats cruels et de tristes déceptions.

La force de son caractère, et l'empire qu'elle a su prendre sur les mouvements impétueux de son âme, répandent sur ses traits une expression d'insouciance qui cache des chagrins amers.

Sa persévérance, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, est parfois capricieuse comme son esprit; aussi la voit-on abandonner, sans motif réel, ce qu'elle poursuivait naguère avec ardeur, et ce qu'elle reprend plus tard avec l'impétuosité de son caractère. Indépendante et fière, son front ne s'abaisse jamais; et l'adversité la rehausse au lieu de l'accabler.

Impressionnable au suprême degré, elle ne sait pas feindre, et les mouvements de son visage révèlent ses moindres émotions.

Mobile et profond à la fois, son esprit vous échappe au moment où vous croyez le saisir; et rien n'est plus difficile que de le fixer.

Malgré sa foi vive et sincère, un désir de tout approfondir et de tout comprendre, qui n'est pas sans inconvénient à son âge, lui enlève une partie des consolations que la religion pourrait lui offrir.

Son imagination l'entraîne souvent en dehors du vrai, mais sa raison l'y ramène. L'illusion lui plaît, et elle la craint; la vérité l'effraye, et elle la cherche.

Charitable et bonne, elle oublie ses chagrins pour ceux d'autrui; et pour cette imprévoyante personne, le jour n'a pas de lendemain.

HENRIETTE

VICOMTESSE D'AGOULT.

La Providence, qui sait tirer le bien du mal, fait servir les révolutions au développement de quelques grands caractères.

Madame la vicomtesse d'Agoult, pendant la Restauration, occupait à la cour une position éminente.

C'était, dès lors, une honnête femme et un honnête homme ; sûre, discrète, réservée, ne se laissant pénétrer par personne, et possédant cependant, assez de tact et de finesse pour arriver à pénétrer les autres.

La dignité sévère de son maintien eût pu être taxée de roideur, et la fermeté de son caractère d'obstination, par les gens superficiels ; pour ceux auxquels l'intimité permettait une observation plus approfon-

die, c'était un esprit positif, une âme circonspecte, qui se tenait sans cesse en garde contre les élans de son cœur.

Ce cœur s'est révélé dans l'infortune de ceux auxquels, depuis longtemps, elle avait dévoué sa vie.

La noble femme, cédant à son tour à l'empire des sentiments exaltés, que souvent elle avait taxé du nom de rêveries de la part de ceux qui l'entouraient, s'est montrée, dans l'exil qu'elle avait accepté, héroïque d'abnégation.

Il semblait qu'au sein même des honneurs et du faste des cours, cet esprit sérieux pressentît les douleurs qu'elle serait appelée à partager, à consoler dans l'avenir.

Grave et froide par caractère, madame d'Agoult savait gré à ses amis du soin qu'ils prenaient de la distraire et de l'égayer.

Elle ne s'était jamais fait illusion sur les hommes ni sur les choses; sa tête était forte et son esprit juste, quoiqu'elle ne comprît pas bien l'époque où elle vivait, et que ses goûts fussent plutôt d'un autre siècle.

Madame d'Agoult est morte dans l'exil, adressant ses derniers soupirs à Dieu et aux Princes, objets de son dévouement sublime.

HENRIETTE

MARQUISE DE BRÉZÉ.

L'esprit le plus distingué et le mieux cultivé, les sentiments les plus nobles, le cœur le plus tendre et le plus dévoué, la religion la mieux éclairée, une résignation complète, une abnégation sublime, une bonté sans pareille, une douceur à toute épreuve, une grande aménité, une grâce parfaite dans tout ce qu'elle dit ; indulgence extrême, bonté trop souvent éprouvée, patience infatigable avec quelque vivacité d'humeur, toujours tempérée par une volonté forte, et une imagination puissante retenue d'une main ferme.

Sentant vivement, mais ne permettant jamais à sa parole élégante d'exprimer ce qu'elle ne veut pas dire.

Vous examinant avec finesse, restant toujours simple et naturelle dans sa conversation.

Obéissant sans réplique à la pensée du devoir ; trop

bonne pour en vouloir à quelqu'un, mais ressentant profondément les blessures qu'on a pu lui faire.

Madame de Brézé est une personne distinguée que chacun apprécie, en cherchant les moyens de s'en approcher.

Aimant peu le monde, elle s'y fait remarquer par le charme d'une conversation toujours aussi intéressante que piquante, et par la tournure originale qu'elle sait donner à ses pensées.

La terre est pour elle un passage plus ou moins pénible, auquel ses affections l'attachent, mais qu'elle sacrifierait sans regret.

Chérie, appréciée par l'homme le plus distingué comme aussi le cœur le plus chaud, madame de Brézé peut seule parvenir, par ses soins si touchants et si éclairés, à adoucir de cruelles souffrances et de pénibles ennuis, en donnant à son mari la force nécessaire pour les supporter.

On voudrait un bonheur complet à une personne si digne de l'offrir à tous ceux qui l'approchent; mais le bonheur complet n'est ici-bas pour personne.

Heureux qui, comme la marquise de Brézé, sait s'en rendre digne, en travaillant chaque jour à le mériter davantage. Heureux qui sait comprendre aussi bien qu'elle, que l'éternité seule peut nous l'offrir!

IDA

DUCHESSE DE GUICHE.

Ce n'est pas sur de simples apparences qu'il faudrait juger cette délicieuse personne qui, sous des dehors calmes, tranquilles, et avec une sorte de nonchalance pleine de charme, cache l'âme la plus passionnée, l'imagination la plus exaltée, l'esprit le plus impétueux.

Une forêt de cheveux, du blond le plus transparent, se jouent sur sa charmante figure ; et, en les admirant, on leur en veut de venir vous dérober des traits si fins.

Jamais teint ne fut plus éclatant de fraîcheur; c'est la rose dans tout son éclat, l'albâtre dans toute sa pureté ; c'est la physionomie la plus agréable sans fadeur, car elle exprime toujours les impressions de son âme.

L'affection, madame, a encore plus d'empire sur

vous que la raison : l'une vous domine, tandis que l'autre vous ennuie souvent.

Vos succès vous plaisent, mais vous n'y pensez que lorsqu'ils vous apparaissent comme un hommage : vous leur souriez avec grâce, sans daigner toujours y croire.

Parfois vous êtes crédule, et quelquefois trop méfiante.

Vos sentiments sont aussi impétueux que profonds; et vous avez senti avec enthousiasme le bonheur d'être mère.

On vous citera comme un des plus délicieux types de l'époque ; et, sans que cette réputation vous déplaise, vous préféreriez qu'on vous remarquât pour votre bonté ; car vous êtes bonne, quand on ne vous a pas blessée en vous méconnaissant.

Vous croyez ne pas être bien comprise, et il vous plairait de l'être.

Vous aimez le mouvement, l'agitation ; et parfois le repos a pour vous un charme indéfinissable.

Trop de réflexion vous fatigue, et souvent vous agissez avant d'avoir pensé.

Votre conversation a le charme de l'abandon, et votre personne a un attrait auquel on se livre sans chercher à le définir.

Si vous aviez à vous venger, ce serait sur vous-même que porterait votre vengeance, plus encore que sur les autres ; et si vous sentez le bonheur avec exaltation, vous éprouvez la peine avec déchirement.

Telle, enfin, je vous ai vue, madame, et telle je crois vous avoir bien connue.

JULIETTE

MARQUISE DE VENCE.

Esprit fin, spirituel, piquant, original, impromptu; cœur tendre et sensible, caractère doux mais impétueux, qu'on mènerait avec un fil, si ce fil était de soie; mais qui le briserait, s'il était d'acier.

Croyant peu au bonheur tout en y attachant un grand prix, et aussi facilement heureuse que facilement malheureuse.

Se décourageant promptement, et reprenant à la vie pour un mot affectueux; cherchant à se faire illusion sur la peine qu'elle éprouve, et s'y enfonçant avec une profondeur qui la tue.

De la gaieté avec une teinte de mélancolie; beaucoup de bonté tempérée par des remarques souvent malignes, jamais méchantes.

Vous gardant rancune et vous pardonnant; vous aimant et vous détestant.

Ayant beaucoup lu, et recherchant l'instruction pour elle-même, comme pour ses filles, dont elle a su faire des modèles de piété filiale, de religion sincère, d'amabilité parfaite, et de grâce en tout genre, sans aucune prétention. Pour être appréciées, elles n'avaient qu'à imiter leur mère; et c'est aussi ce qu'elles ont fait.

Juliette est fière, mais elle est sans orgueil, et souvent même elle se déplaît.

Vous sachant gré de l'apprécier, son cœur est franchement reconnaissant.

Il y a dans cette tête fortement organisée, un ordre parfait qu'elle porte à tout, et reporte en toutes choses; avec beaucoup d'économie, on n'a pas plus de générosité, de grandeur.

Avec peu elle fait mieux qu'une autre; et ce qu'elle fait est toujours bien.

Si les succès ne lui ont pas déplu, c'est surtout parce qu'ils lui faisaient sentir qu'elle pouvait plaire à ceux qu'elle devait aimer.

Voilà Juliette telle que je la juge; et à ce portrait chacun la reconnaîtra sans doute.

LOUISE

MADAME ***.

—

Jamais âme ne fut aussi passionnée que celle de Louise *** ; un sang espagnol, un cœur porté à la jalousie, une tête qui gâte son existence en la gaspillant, et semble la vouer au malheur.

Incapable d'une volonté ferme ; dévouée par instinct, mais toujours emportée par la fantaisie, Louise *** se laisse facilement distraire de ses sentiments comme de ses idées.

Sans manquer précisément de caractère, elle a tant de laisser-aller, que ses résolutions les plus arrêtées, sont renversées par l'entraînement du moment.

Ne calculant jamais, ni pour rendre un service ni pour éviter une imprudence, elle saura lutter avec énergie contre l'adversité, et se laissera abattre par une contrariété.

Sa conscience l'avertit souvent du danger, sans lui donner toujours la force de s'en préserver.

Portée à l'enthousiasme, Louise *** ne sait pas se rendre compte de ses sentiments; et les qualités qu'elle vous suppose, sont parfois opposées à celles que vous possédez.

Il y a dans sa marche quelque chose de nonchalant et de pressé tout à la fois; plus jolie que belle, elle possède une physionomie pleine d'expression et de vivacité; de beaux cheveux souples et d'une jolie nuance; une forme de tête qui annonce de la capacité, mais peu de suite dans les idées; des sourcils épais, un regard expressif, un sourire gracieux, de larges épaules qui font ressortir la finesse de sa taille aussi souple que bien prise.

Son cou-de-pied est bien détaché; son pied petit et ses mains charmantes.

Certes voilà, si je m'y connais, le portrait d'une femme fort séduisante; aussi Louise *** l'est-elle! Mais, il faut bien en convenir, l'attraction qu'elle exerce au premier moment, ne résiste pas à un examen plus approfondi; car, si madame *** possède des qualités, on découvre aussi en elle de véritables défauts.

Le contact d'un certain monde lui a été funeste. Il faudrait près d'elle une autorité qui lui imposât une sorte de crainte; l'affection seule ne suffirait pas pour la fixer.

Louise *** est bonne, aussi trouve-t-elle un grand charme à obliger; plus d'un malheureux lui doit son existence; et, malheureuse elle-même, elle sait oublier ses propres chagrins pour s'occuper de ceux des autres.

Excessivement impressionnable, elle se livre sans résistance aux impressions qu'elle reçoit.

C'est enfin un composé de contrastes qui se sentent plus encore qu'ils ne peuvent se définir.

En somme, son cœur est excellent, mais sa nature est mauvaise.

En traçant ce portrait, je n'ai pas l'intention de flatter l'original, mais le désir de lui être utile.

Puisse-t-il lui inspirer des réflexions sages, des résolutions courageuses; et puisse aussi la religion lui donner la force nécessaire pour s'y conformer!

Personne ne reconnaîtra ce portrait, car le hasard seul m'a fait rencontrer le modèle; c'est lui aussi qui m'a initié aux secrets de l'une des existences les plus orageuses, et les moins heureuses que j'aie connues.

LÉONTINE

VICOMTESSE DE NOAILLES.

—

Nul n'a plus d'esprit que vous, madame ; et cet esprit que chacun remarque, et dont vous connaissez vous-même toute la valeur, vous savez l'oublier à propos, pour ne laisser paraître en vous que la grâce et la bonté.

Votre conversation est vive, animée, intelligente, et vous savez écouter avec grâce.

Le ton d'autorité qui vous est habituel, n'ôte rien au charme de votre parole ; et ce qui pourrait être taxé de roideur chez une autre, est chez vous de la dignité.

Tenant à vos idées, vous ne choquez jamais celles des autres ; et vous avez autant de modération dans l'esprit que dans le caractère.

Vos opinions sont fermes, sans être exagérées ; et, en restant toujours vous-même, vous ne repoussez pas

d'une manière absolue l'influence que l'on peut prendre sur votre esprit, comme aussi sur votre cœur.

Vous ne perdez jamais un ami, et si vous en avez de sincères, vous savez les conserver, sans coquetterie.

Il y a autant d'élévation dans votre esprit que de dignité dans votre personne; et vous savez être fière sans hauteur, et bonne sans faiblesse.

Dévouée à l'excès, vous avez été tout pour un père que vous chérissiez; et une fille aimable, que vous idolâtrez, occupe toutes vos pensées, comme elle est l'âme de toutes vos actions.

Assez indifférente aux mille choses de l'existence, vous pensez à tout avec une aimable facilité; peu de femmes ont une instruction plus profonde et plus variée.

Jamais vous ne perdez un moment, et vos journées sont réglées avec un ordre parfait qui n'a rien de monotone.

Vous êtes femme du monde et femme d'intérieur; et, quelle que soit la multiplicité de vos occupations, vos amis sont toujours bien venus auprès de vous.

Sans songer à vous faire valoir, il vous est doux d'être appréciée; mais vous n'avez jamais l'intention d'écraser personne par votre supériorité.

S'il y a quelquefois un peu de dédain dans votre regard, il n'y a jamais de méchanceté dans vos paroles; et s'il vous arrive de juger sans indulgence, l'habitude de vos pensées est plutôt bienveillante.

Enfin, plus on vous connaît plus on vous aime, ma-

dame; plus on se rapproche de vous, plus aussi on vous apprécie.

Je vais rarement vous chercher, mais vous reconnaîtrez peut-être un appréciateur sincère au portrait, quelque imparfait qu'il soit, que j'ai tracé de mon élégant modèle, type de grâce, d'esprit, d'usage du monde et du bon goût.

MARIE CAROLINE

IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

Figurez-vous la grâce, la bonté, la résignation la plus douce, la vertu la plus pure, tout ce qu'il y a enfin de plus grand, de plus digne, de plus noble, de plus généreux, de plus grave et de plus imposant; et vous aurez une faible idée de l'impératrice d'Autriche. Capable de jouer tous les rôles, et acceptant sans murmure celui que la Providence lui a imposé, elle ne se permet ni une plainte, ni un regret, et se trouve presque heureuse de consacrer sa vie et tous ses soins à adoucir une noble existence.

Vive, sensible, impressionnable et presque impétueuse par caractère, cette femme remarquable a eu le courage de renoncer à tout ce qui fait le charme de son sexe, pour ne songer qu'au devoir que sa double position lui impose. Triste et mélancolique, mais s'interdisant jusqu'à la faculté de penser. — Tel est l'être

vraiment sublime autant que modeste, qui donne, sans faste et sans pédanterie, un grand exemple à ce ce monde matériel qui ne s'en préoccupe pas assez.

Il sera du moins permis à ma voix de rompre le silence, et à mes faibles pinceaux de retracer, bien qu'imparfaitement, un portrait qui laisse à l'âme de nobles et douces émotions.

Il est plus d'une sorte d'héroïsme; et certes ce genre de gloire mériterait, plus que bien d'autres, d'être inscrit dans l'histoire en lettres d'or.

Ce n'est pas faute de sentir que l'impératrice accepte une existence aussi paisible; c'est parce qu'elle sent profondément, qu'elle a su mourir, pleine de vie, à tout sentiment autre que celui du devoir. — Si elle souffre, c'est sans se plaindre, et sans vouloir se l'avouer à elle-même.

Comprenant trop bien ce qui peut lui manquer, elle se dévoue en se soumettant, sans se permettre de porter ses pensées au delà du jour qui pèse sur son existence.

Tout ce qui l'approche l'aime et la vénère; mais on n'ose pas lui laisser entrevoir qu'on la devine; ce serait la blesser, en affaiblissant un courage qui lui est nécessaire.

On la respecte trop pour la louer; et le culte que tout cœur généreux lui voue est un culte secret, je dirais presque religieux, qu'elle peut lire dans les regards, mais dont nul n'oserait jamais lui adresser l'hommage.

Telle est l'impératrice d'Autriche, qui a consenti à s'annuler aux yeux de ses contemporains, pour se grandir à ceux de la postérité.

MARGUERITE

DUCHESSE DE FITZ-JAMES.

Si l'on voulait peindre un modèle de bonté, de douceur, de fermeté sans entêtement, d'abnégation de soi, et de tendre sollicitude pour les autres ; de piété pratique et éclairée, de grâce physique et morale; de la plus parfaite aménité, d'une égalité d'humeur bien rare ; et, enfin, de toutes les vertus morales, c'est vous qu'on choisirait, madame.

Si vous savez quelque gré au peintre de vous rendre justice, ce sera surtout avec le cœur, et sans le moindre amour-propre que vous en jouirez : on n'a pas plus de finesse avec plus de simplicité.

Vous serez heureuse des qualités qu'on se plaît à vous reconnaître, en songeant que ceux que vous aimez en jouiront ; leur bonheur est votre ouvrage, et vous le cherchez bien plus que le vôtre ; c'est par eux et pour eux que vous existez, et aucun sacrifice ne

vous coûte pour leur prouver votre dévouement.

Vous ne calculez jamais, vous sentez toujours; et si parfois vous cherchez à étourdir vos pensées, c'est afin que votre physionomie ne puisse jamais les refléter.

Si vous êtes d'une égalité sans partage et d'une aménité peu commune, qu'on n'aille pas croire que c'est chez vous de l'indifférence; non, c'est à force de dominer sans cesse vos impressions qui sont vives, et parfois impétueuses, que vous êtes parvenue, madame, à les tenir toujours en bride.

Vous pouvez beaucoup pardonner, en vous sentant appréciée et surtout aimée; vous seriez moins indulgente si l'on pouvait jamais vous méconnaître.

Sans chercher jamais à plaire dans le monde, vous voulez attacher ceux qui ont droit à votre affection; et certes nulle femme n'y est jamais mieux parvenue.

Votre famille, votre mari et vos enfants, peu d'amis, mais des amis dévoués, voilà toute votre existence et toutes vos pensées, comme tous vos sentiments.

Chacun vous estime, mais c'est surtout votre propre estime que vous cherchez, sans trop vous embarrasser des jugements qui vous sont indifférents.

Vous avez une grande rectitude de jugement, avec une grande supériorité de sentiments.

Vous êtes incroyablement distraite avec beaucoup de raison.

On vous loue sans envie, car jamais vous n'avez cherché à vous faire valoir; et un mot d'affection vous paraît préférable à tous les compliments.

Vous êtes bonne, et cependant les ridicules vous

frappent; mais jamais un mot désobligeant n'est sorti de votre bouche.

Vous êtes bien un peu jalouse, et si une fois votre jalousie trouvait quelque fondement, vous en pourriez mourir.

C'est un ensemble parfait que votre personne, madame; tout y est grâce, charme, accord, harmonie; jamais vous ne donnez une leçon sévère, mais tous seraient heureux de vous imiter. Vous entraînez par vos exemples, et vos conseils sont donnés avec tant de douceur, qu'il est difficile de leur résister.

Vous êtes indulgente sans faiblesse, tendre sans affectation, et toujours maîtresse de vos actions, de vos paroles et presque de vos pensées, bien qu'il vous en ait coûté avant d'acquérir sur vous-même cet empire absolu.

Si de pareils modèles sont rares, c'est un devoir bien doux, pour le peintre, de les faire connaître.

MÉLANIE

DUCHESSE DE POIX

Grande, digne, noble, belle, imposante, gracieuse et de la politesse la plus exquise, telle est Mélanie.

Bonne et indulgente avec tous, excepté avec ceux qui essayeraient de la blesser, elle a des opinions qui n'ont rien de bien tranché, ni de précisément prononcé.

Tenant à ses idées, elle en fait pourtant assez facilement le sacrifice. Elle n'aime pas à se contraindre pour peu de chose; ses sentiments sont profonds, son esprit un peu mobile.

Tout l'amuse et la distrait, sans qu'il soit facile de l'arracher à une pensée prédominante. Sans être méchante, elle rit d'un ridicule, et peut vous faire de la peine sans s'en douter, mais non sans le regretter; car la bonté est le cachet de son caractère.

Prenant les hommes comme ils sont, elle ne s'em-

barrasse pas de les juger; et, à l'exception de ses plus intimes amis, ils lui sont tous assez indifférents.

Elle vous aime peu si vous l'ennuyez, et vous lui plaisez si vous la faites rire.

Sans qu'elle soit précisément timide, il est facile de lui en imposer. Elle ne réfléchit guère à ses paroles, mais ses reparties sont heureuses.

C'est une des femmes de la société qu'on apprécie le plus, et une de celles qui sont le plus dévouées à leur intérieur, sans manquer, pour cela, à aucune des exigences de la société.

On n'a pas des manières de meilleur goût; et sa mise recherchée, sans être jamais affectée, est toujours d'une grande élégance.

Elle n'oublie personne.

Il y a de la fierté dans ce noble caractère; et Mélanie ne supporterait pas qu'on la méconnût.

Un mot de regret la touche, et personne ne pardonne avec plus de facilité.

MARIE

MARQUISE DE DALMATIE.

Plus de distinction encore dans les sentiments que dans la tournure, et c'est beaucoup dire; une taille aussi élégante que remplie de noblesse, un regard pénétrant qui voit au delà des choses, et sait percer les apparences pour découvrir les réalités.

Tels sont les principaux traits qui indiquent chez madame la marquise de Dalmatie, une maturité de raison et une force de caractère qui ne s'appliquent jamais qu'à des choses importantes, parce qu'elle considère les mille détails de la vie comme au-dessous d'elle.

Voulant rarement, mais voulant fortement, Marie se laisserait difficilement détourner d'un parti qu'elle a pris, ou d'une opinion qu'elle a adoptée, parce qu'elle se croit fondée, par la rectitude de son jugement, à vouloir ce qu'elle veut, ou à penser ce qu'elle pense.

Moins arrêtée dans ses sentiments, elle ne raisonne pas ses devoirs, mais elle les remplit avec exactitude et fidélité. Douée d'un esprit sérieux, elle a des moments de gaieté, je dirais presque d'enfantillage aimable, qui la rendent toute charmante. La vivacité de son imagination et la mobilité de son caractère lui créent quelquefois, des chagrins qui réagissent plutôt sur elle-même que sur les autres; et ses instants de tristesse n'ont rien d'amer.

Attachant assez peu de prix aux jugements du monde, Marie serait facilement blessée par ses amis, s'ils pouvaient la méconnaître.

N'aimant point à se gêner pour des indifférents, elle s'est tracé un plan de conduite dont elle s'écarte rarement; et dans lequel la pensée de l'éducation qu'elle donnera à ses enfants, occupe une large place.

Toutefois, dans la solitude qu'elle aime, Marie ne s'occupe pas seulement de ces petits êtres encore à venir; évoquées par elle, mille pensées dont le monde l'avait distraite se présentent à son esprit, et l'entraînent dans une sorte de tourbillon moral, qu'elle a quelque peine à traverser.

A ces espèces de tempêtes, auxquelles sont sujettes toutes les âmes qui aspirent à l'infini, succède parfois un abattement qui viserait au découragement, si l'énergique caractère de Marie ne l'aidait pas à se relever.

Très-vive, elle se hâte de recourir après un mot qui lui serait échappé, bien plus comprimée en cela par elle-même que par les autres.

L'autorité la révolte, mais elle s'y soumet; un mot affectueux suffirait pour la faire aller au bout du

monde, et rien ne lui coûte quand il s'agit de prouver son dévouement à ceux dont elle a tout lieu de croire qu'elle est appréciée.

Ses souvenirs sont pour elle une sorte de religion ; se plaisant à s'instruire, Marie goûte peu la littérature légère; mais un livre sérieux l'attache, et une lecture passionnée lui cause des émotions si vives qu'elle évite de s'y livrer.

Sujette à de nombreuses distractions, elle entend quelquefois sans écouter, et parle pour ne pas se taire.

Marie réfléchit plus qu'elle ne veut en avoir l'air, et juge généralement avec assez de sévérité.

Sans avoir aucune coquetterie, elle est flattée qu'on la distingue; mais son caractère est empreint d'une sorte de fierté sans hauteur, qui ne permettrait pas qu'on s'occupât d'elle autrement qu'avec respect.

La politique l'ennuie, et Marie laisse à chacun ses opinions sans chercher à les combattre.

Elle aimerait assez la représentation ; mais le faste et le luxe lui paraissent au-dessous d'une noble simplicité, et d'un naturel qui ont chez elle un charme particulier.

Elle plaint la souffrance qu'elle devine, et s'ennuie parfois de celle qu'on lui a confiée par désœuvrement; personne ne sait mieux qu'elle mettre à leur juste valeur les choses et les individus.

Au premier abord la contradiction l'irrite, mais elle supporte avec courage les grandes épreuves; et si elle s'effraye d'un rien, un danger réel n'a rien qui l'étonne.

Madame la marquise de Dalmatie est enfin une de

ces personnes qui, bien que généralement appréciées, ne le sont qu'imparfaitement encore; mais qui trouveraient au-dessous de leur dignité de se faire mieux connaître.

MARIE

LADY FAGAN.

Eaux-Bonnes.

A peine vous ai-je entrevue, Marie, et cependant je vous connais mieux, peut-être, que la plupart de ceux qui vous entourent.

S'il est de ces types dont la distinction nous frappe, ce sont surtout ceux qui indiquent une nature trop frêle pour l'âme qu'elle renferme. Mais aussi quel intérêt inspire une faiblesse qui s'allie à tant de puissance morale !

Vous avez paru douter de ma prescience, madame ; permettez-moi de la constater.

Qui n'a rien à cacher, ne craint pas le regard le plus scrutateur ; et votre modestie pourrait seule s'effrayer de ce portrait.

Vous peindrai-je, madame, telle que vous paraissez, ou telle que vous êtes ?

Je laisserai courir au hasard ma plume un peu va-

gabonde, et toujours indépendante, sans être jamais indiscrète.

Mais comment étudier celle qui cherche à échapper aux autres comme à elle-même? Êtes-vous véritablement distraite; ou cette préoccupation qu'on remarque en vous, est-elle causée par une de ces idées fixes qui absorbent toute une vie?

Unie à un homme dont, plus que personne, vous admirez le noble caractère, vous tenez à lui par les liens sacrés de la reconnaissance, autant que par ceux de l'affection; et son regard serait pour votre âme candide, un juge dont vous ne pourriez supporter la sévérité.

Trop franche et trop distinguée, pour ne pas apprécier le bonheur d'être aimée, la présence de votre époux sera toujours pour vous une jouissance, jamais un reproche.

Il est rare d'être aussi jolie que vous, Marie; vos belles dents sont des perles brillantes, et la pâleur de votre teint, que font ressortir de beaux cheveux d'un brun prononcé, ajoute au charme répandu sur votre personne.

Votre taille élégante et souple, semble ployer sous le fardeau d'une existence dont vous ne paraissez pas sentir le prix.

Vous avez, pour souffrir, un courage héroïque; mais la souffrance use votre vie, et chez vous le moral influe beaucoup sur le physique.

Bien que vous soyez une personne tout intérieure, vous causez avec esprit; mais vous ne savez pas toujours écouter ceux qui vous parlent; et vos paroles, jetées avec grâce, semblent parfois s'échapper d'un

trésor que vous craignez d'ouvrir. Vous vous arrêtez subitement, et vous paraissez sortir d'un rêve.

Vous avez autant de mobilité dans les idées, que de profondeur dans les sentiments. Exigeante et douce à la fois, vous jugez les autres avec sévérité, mais vous en parlez avec indulgence, ou bien vous vous taisez.

L'abandon aurait pour vous un grand charme, mais vous semblez craindre de vous y livrer.

Votre esprit est original, piquant, cultivé, solide avant tout. Vous aimez l'étude comme une occupation et comme une distraction.

Un roman vous attache, et l'expression d'un noble sentiment remplit de larmes vos yeux si expressifs et si beaux; la musique vous fait mal, cependant vous l'aimez avec passion.

Douée d'une imagination ardente, vous la réprimez autant que vous le pouvez, car vous sentez qu'elle vous dévore. Il y a du mérite à repousser cette enchanteresse, qui se plaît aux abîmes et franchit les torrents les plus dangereux pour cueillir quelques fleurs. Grâce à la raison qui vous guide, Marie, vous poserez toujours votre joli pied sur un terrain solide; et si l'imagination vous tourmente, elle n'aura jamais la force de vous égarer.

Dévouée à l'excès, vous ne raisonnez pas le dévouement, vous l'éprouvez.

Exigeante par caractère, et surtout par affection, vous l'êtes encore plus pour vous que pour les autres; et vous ne vous pardonneriez pas le plus léger tort en amitié.

Une vie aussi saintement encadrée que la vôtre, ne doit avoir rien à redouter de l'avenir.

Vous avez une petite fille charmante ; et pour amie la plus aimable, la plus tendre des belles-filles.

Entourée d'un intérieur dont vous faites la joie, et qui doit assurer votre bonheur, que pourriez-vous désirer? Un époux tendre, un ami sûr, un guide sage et presque un tendre père; vous trouvez tous ces biens réunis dans celui dont vous êtes fière de porter le nom; et ce n'est pas un cœur aussi haut placé que le vôtre, qui pourrait ne pas apprécier un bonheur si pur.

Indifférente aux choses de la vie, vous avez rarement une volonté arrêtée; mais si vous vouliez une fois, rien ne pourrait changer vos résolutions, et vous mettriez, à poursuivre votre but, une persévérance invincible.

Avec une extrême indépendance d'esprit, vous êtes facile à guider; mais votre douceur habituelle tient plutôt à une sorte de laisser-aller qu'à de la faiblesse.

Vous avez, Marie, dans certaines limites, un empire absolu sur votre caractère. Cet empire, vous l'employez à mériter de plus en plus l'estime et l'amour de tous ceux qui vous entourent; et s'il était possible que vous fussiez jamais mécontente de vous, vous le deviendriez de tous, et seriez capable de prendre en aversion le monde et la vie.

Ce monde, dans lequel vous êtes si bien placée, vous est généralement indifférent; vous vous y plaisez sans coquetterie; toutefois, vous savez apprécier une affection véritable; et une marque d'intérêt vous touche.

Vous regardez rarement en face quand on vous

parle, et semblez craindre qu'on ne lise dans vos pensées.

Jalouse de ces pensées innocentes, mais inquiètes, vous ne les confiez à personne, et ne les diriez pas même à Dieu, si vous pouviez les lui cacher.

Vous craignez Dieu, et semblez ignorer que c'est par l'amour qu'on arrive à lui.

En général, vous avez, Marie, une organisation si craintive, que tout vous agite; une feuille qui vole vous fait tressaillir, une voix qui s'élève vous fait frissonner, et le plus léger bruit vous est importun.

Vous tenez peu à la vie, Marie, et vous en verriez arriver le terme sans songer assez à l'éternité.

En dépit de cette nonchalance qui paralyse les mouvements de votre âme et de votre corps, vos jolies mains sont habiles à tout ce qu'elles entreprennent, mais le *far niente* vous plaît par-dessus tout; et votre existence se passe à rêver sans conclure, à projeter sans exécuter.

Vous n'aimez point à contrarier, moins encore à l'être; et, capable de céder à un désir, vous l'êtes aussi de résister à une volonté.

J'ignore si vous rendez une complète justice à tous ceux qui vous aiment; mais je crois que vous seriez jalouse à l'excès, si vous pouviez en avoir sujet.

Seule vous pourrez, madame, juger de la ressemblance de ce portrait. Pardonnez à l'indiscrétion d'un peintre, dont le seul mérite est d'avoir su vous comprendre assez pour apprécier en aussi peu de temps, votre mérite et vos facultés.

NICOLETTE

DUCHESSE DE PÉRIGORD.

—

Pourquoi, madame, au moment où je vais m'occuper de vous, m'arrive-t-il de sentir une espèce de frissonnement dans tout mon être?

C'est qu'en vous appréciant, comme vous méritez de l'être, on vous craint un peu; et si la bonté est chez vous le résultat d'une volonté bien arrêtée, votre esprit serait peut-être moins indulgent.

Vous auriez le droit d'être sévère, madame, car vous défiez toute sévérité; mais vous serez indulgente, du moins je veux l'espérer, autant que vous êtes aimable, spirituelle et distinguée par votre tournure, comme par vos sentiments. Votre regard est imposant, quoiqu'il soit rempli de charme; il peint la pureté comme la chaleur d'une âme que vous savez toujours contenir.

Sans avoir calculé vos devoirs, de quelque nature

qu'ils fussent, vous les avez toujours accomplis avec la plus rigoureuse exactitude; et jamais vous n'avez cherché à vous en faire valoir, n'ayant habituellement pas plus d'indulgence pour vous-même, que pour les autres.

Vous êtes dévouée à l'excès, et tous vos sentiments ont la profondeur de votre âme.

Si vous sentez vivement la contrariété, il vous déplairait d'en faire souffrir les autres; et vous occuper de tout ce qui peut leur être agréable est votre constante occupation ; c'est votre bonheur.

Aussi seriez-vous heureuse, madame, si des malheurs inhérents à l'existence, n'étaient venus déchirer un cœur profond et passionné sans consentir jamais à le paraître. Une religion éclairée vous fait supporter les épreuves sans en murmurer.

Avec beaucoup d'impétuosité dans l'esprit, nulle ne sut mieux rester maîtresse d'elle-même; et l'empire que vous exercez sur les autres aussi bien que sur vous, est absolu.

Vous faites aimer la raison, madame, et vous êtes en tout et pour tout, un modèle tellement accompli, que je sens, à regret, toute mon insuffisance à le bien peindre.

NAPOLÉONIE

Naturellement peu indulgente, Napoléonie saisit facilement le côté ridicule des hommes et des choses; et c'est plutôt par insouciance que par bonté qu'elle dit rarement des méchancetés; en revanche, personne ne pousse plus loin qu'elle le dévouement, et n'accepte plus franchement les sacrifices qu'il impose.

Son esprit offre un bizarre mélange de paresse et d'activité. Incapable de se contraindre, elle supporterait plus facilement un malheur qu'une heure d'ennui, voire même une contrariété.

Lui reproche-t-on ses légers défauts? « On ne se refait pas; » tel est le refrain de Napoléonie, qui a d'ailleurs assez bon goût pour ne pas désirer de se refaire, et trouve avec raison, qu'on peut bien passer quelque chose à une aussi charmante personne qu'elle.

Napoléonie aime à être en vue; et l'habitude d'être

remarquée lui fait trouver si naturels les hommages qu'on lui adresse, qu'elle rit naïvement de celui qui, distrait ou préoccupé par une autre femme, s'éloigne d'elle en silence.

Elle fait d'ailleurs assez peu de cas des hommes en général; et leur admiration comme leurs éloges sont des tributs qu'elle perçoit, sans se croire obligée à la moindre reconnaissance.

Trop fière pour être provoquante, elle ne fera jamais un pas pour aller vous chercher; mais gare à votre liberté si vous gravitez dans sa sphère; une fois près d'elle, vous ne pourrez plus la quitter; et, sans attacher aucun prix à vos assiduités, elle vous retiendra comme un esclave ou comme un jouet.

Bien jeune encore, Napoléonie a déjà parcouru une grande partie des phases de la vie; et ses vingt-cinq ans ont plus d'expérience que les quarante ans de beaucoup d'autres femmes.

Son esprit, plus froid qu'exalté, lui a permis de tout analyser; et si elle a trop pensé pour son bonheur, elle n'a pas assez réfléchi pour sa tranquillité.

Chose étrange! cet esprit inquisiteur s'est exercé sur des superficies, et le fond de la vie lui est échappé.

Ne croyant pas à grand'chose, Napoléonie s'est fait une sorte de religion; comme si la vérité s'improvisait, et que son orgueil dût souffrir s'il lui fallait croire tout ce que tant d'esprits supérieurs ont cru avant elle.

Le danger, quel qu'il soit, a du charme pour Napoléonie, et elle risquerait aussi follement le repos de son cœur que son existence.

Napoléonie, je l'ai vue terrasser un cheval fougueux, et rire de l'effroi qu'elle causait sans le partager.

Convaincue qu'elle n'aimera jamais que de son consentement, elle rit des fous qui l'adorent sans espérance, et regarde comme de bonne guerre les chaînes qu'elle fait porter.

Napoléonie, se reposant sur la froideur de son cœur, se défend contre les attaques trop vives, à l'aide du sarcasme; et, toujours sur le qui-vive, elle se replie sur elle-même, comme dans un fort impénétrable, chaque fois qu'un nouvel assaillant se présente, bien décidée à n'abaisser le pont-levis au féal chevalier qu'à bonne enseigne; mais dans cette guerre défensive, l'aimable imprudente ne fait pas entrer en ligne de compte une imagination aventureuse, et un sang brûlant qui tôt ou tard pourrait l'amener à capituler.

Le jour où Napoléonie sentira qu'elle aime véritablement, son caractère subira la plus complète métamorphose. Cette personne, si froide en apparence, deviendra capable d'un vrai dévouement; et cette beauté si fière pourra franchir toutes les distances, et braver toutes les difficultés pour satisfaire sa passion.

Elle a souvent rêvé l'amour, mais dans le lointain; et c'est pour l'avenir qu'elle le réserve, comme si le véritable amour pouvait s'ajourner ou se soumettre à de vains calculs.

Il ne m'appartient pas de lever le voile qui couvre le passé de Napoléonie, et je suis trop discret pour parler du présent; mais je lui prédis que, prise à l'improviste, elle éprouvera un jour toutes les inquiétudes, tous les tourments qu'elle fait éprouver aux autres; et que l'amour se vengera sur elle du dédain

qu'elle a pour lui; il faudra bien alors que cette indépendance, qui est son idole, s'abaisse sous les fourches caudines; mais ce jour-là Napoléonie sera tellement captivée qu'elle prendra au mot tous les serments qu'on lui aura faits, en se croyant libre encore en aimant.

Gare à celui qui trahirait son amour; rien ne pourrait arrêter sa vengeance; Napoléonie serait capable de le poursuivre un poignard à la main, à moins que sa fierté native, se réveillant, ne lui rendît assez de force pour se réfugier dans le mépris; dût-elle, sous son indifférence apparente, mourir d'amour, de rage et de dépit.

Chez Napoléonie, bien ou mal, bon ou mauvais, repos ou tempête, tout est net et tranché. Il y a en elle l'étoffe d'un ange ou d'un démon, sans le moindre mélange de ces deux natures, dont l'une s'efface complétement quand l'autre domine.

Dire ce qu'elle paraît, ce qu'elle est, et ce qu'elle pourra devenir, serait faire de la même personne trois portraits distincts.

Quelquefois Napoléonie paraît avoir une confiance absolue dans son étoile, et alors sa figure est rayonnante; d'autres fois le découragement et même le désespoir décomposent ses traits charmants; mais s'élevant bientôt au-dessus de ses souffrances intimes qu'elle n'avoue jamais, elle s'élance libre et fière au sein des plaisirs, qu'elle semble prendre pour le bonheur.

Douée de l'esprit le plus ferme et du caractère le plus énergique, Napoléonie joint les vertus d'un homme de cœur aux attraits de la femme la plus sé-

duisante; et une sorte de nonchalance pleine de grâce vient ajouter au charme répandu sur cette bizarre personne.

Il y a en elle une immense capacité pour les affaires, et une incroyable facilité dans tout ce qu'elle entreprend ; rien ne l'étonne, et les épisodes de la vie laissent toujours à son esprit assez de liberté pour qu'il suive, sans les compromettre, des opérations aussi multipliées qu'importantes.

Napoléonie parle toutes les langue; elle dessine, chante, danse comme une artiste, et réussit au mieux dans les ouvrages de son sexe.

Par un bizarre privilége, elle n'excite pas la jalousie des autres femmes, bien qu'elle leur préfère et leur enlève la société des hommes.

Née pour une grande opulence, elle sait supporter des privations sans se plaindre.

Napoléonie n'est pas fausse; mais elle a plus de franchise que d'abandon, et plus de finesse que de bonhomie.

Quand vous causez intimement avec elle, vous croyez lire dans sa pensée; c'est elle qui lit dans la vôtre, et si ses beaux yeux se baissent en certains instants, c'est qu'elle a peur qu'ils ne trahissent ses secrets.

Il a manqué à cette personne si heureusement douée, une direction dans la vie, et des conseils assez affectueux pour qu'elle les suivît sans méfiance.

Privée de ce qui fait le bonheur des autres femmes, elle poursuit son aventureuse carrière sans trop savoir quel en sera le dénoûment! Puisse-t-elle, éclairée par

cette légère esquisse, éviter les écueils, prévenir les orages, et, jetant l'ancre au port du mariage, trouver dans l'accomplissement de ses devoirs, la seule félicité qu'on puisse goûter ici-bas !

PHILIPPINE

COMTESSE D'IMÉCOURT.

—

Pourquoi ces exemples de vertu si pure, de sentiments si nobles, de pensées si généreuses, d'intimité si douce, de devoirs si positifs, de sévérité pour soi et d'indulgence si précieuse pour les autres ; de sagesse, de raison, de naturel et de simplicité ; pourquoi, dis-je, des modèles si précieux sont-ils si promptement enlevés à cette terre, où ils laissent de si profonds souvenirs et des regrets si sincères ?

C'est que cette terre n'est pas la patrie des anges, et qu'elle ne doit être en effet qu'un passage pour l'esprit élevé, pour le cœur pur dont le but unique est l'éternité.

Tenant à la terre par les liens les plus chers, jamais on ne fut meilleure fille, femme plus attachée à ses devoirs, épouse meilleure et mère plus éclairée. En sentant que la vie l'abandonnait, cette âme sensible

souffrait, mais elle priait et espérait; aujourd'hui, elle protége du haut du ciel ceux qu'elle chérissait ici-bas.

Jamais on ne fut une amie plus sûre, un guide plus prudent, un conseil plus parfait.

Naturelle et sans aucune prétention, jamais Philippine ne sut déguiser sa pensée, quoiqu'elle eût voulu en retenir l'expression qui semblait s'échapper en dépit d'elle-même.

Le monde lui plaisait, sans que les justes succès qu'elle y rencontrait, lui causassent aucune émotion, et encore moins la plus légère illusion; son intérieur était sa vie, et c'est au milieu de sa famille qu'elle se trouvait vraiment heureuse. Ses enfants faisaient son bonheur, et ses petits-enfants toute sa joie.

Il y avait du piquant dans sa conversation, et de l'originalité dans son caractère.

Quoiqu'elle fût naturellement assez attachée à ses idées, il lui paraissait doux de les sacrifier.

L'autorité qu'on exerçait sur elle lui faisait éprouver un léger sentiment de révolte, mais avec un mot d'affection on l'eût conduite au bout du monde; et sa bonté naturelle l'emportait toujours sur une légère opposition, qui se glissait parfois à son insu dans son esprit.

Sa religion était encore plus de cœur que de raisonnement. Plus elle vivait, et plus cette aimable perfection acquérait de charme.

Cherchant peu à se faire connaître, jamais elle ne pensait à s'éclipser.

S'attachant difficilement, elle était esclave de sa parole.

Généreuse, charitable, bonne à l'excès, Philippine aimait plus à donner qu'à compter : et détestant l'ennui, elle abandonnait sa confiance entière à celui qui a su si parfaitement la justifier.

Appréciée de son vivant comme elle méritait de l'être, la justice la plus complète et la mieux méritée, lui a été rendue avant qu'elle eût cessé d'exister.

PULCHÉRIE

COMTESSE H. DE L'AIGLE.

Quelle est cette sylphide qui vous étonne par la légèreté de sa marche, vous attire par sa grâce, vous charme par son esprit, vous fixe par sa distinction et vous captive par son instruction?

Originale sans bizarrerie, Pulchérie se plaît telle qu'elle est, et songe peu à se changer. Elle ne supporte ni l'ennui, ni la contrariété; mais en revanche, il lui sourit de mettre votre bonne humeur à l'épreuve.

Si son esprit est sans rancune, il n'en est pas toujours de même de son cœur; et le premier pardonnerait plus facilement que le second.

Exigeante à sa manière, elle ne l'est pas toujours à celle des autres.

Si tout est en elle une exception à la règle commune, elle est mieux que beaucoup d'autres, sans ressembler à personne.

Parfois silencieuse, et souvent brillante d'esprit, elle vous charme par sa conversation, ou bien vous laisse deviner le plus mortel ennui.

Adroite à tout ce qu'elle entreprend, elle change aussi souvent d'idées que d'occupations ; mais ses sentiments sont aussi profonds qu'invariables, et le romanesque qui est dans son imagination, n'exclut pas chez elle une solidité à toute épreuve.

Bonne, quand elle ne veut pas être piquante, elle est sensible au malheur, et se rit de l'embarras dont elle est cause.

Vivant avec son cœur, ce même cœur la tuerait s'il pouvait être destiné à souffrir.

Ne lui demandez pas de céder à vos idées, et surtout n'exigez rien d'elle ; sa résistance serait éternelle; mais elle fera tout pour être agréable à ceux qu'elle aime, s'ils lui adressent un mot d'affection.

Espiègle et parfois un peu malicieuse, elle s'amuse à tourmenter ses amis, sans jamais aller jusqu'à leur causer une peine réelle.

Courageuse et patiente pour ses propres souffrances, elle l'est moins pour celles des autres; et si ses soins n'étaient aussi doux à recevoir, ils deviendraient presque fatigants, tant ils pourraient être exigeants.

Elle souffre seule des souffrances que lui impose sa santé si chancelante, et son cœur comme son esprit n'en est jamais atteint.

Sincèrement religieuse, elle sait être résignée. Simple dans ses goûts, et trouvant peu d'attraits dans le monde, la campagne lui plaît lorsqu'elle est avec ceux qu'elle aime. Elle les préfère à tout, et ap-

porte dans ses sentiments, un exclusif qui a un grand charme.

Son ensemble est délicieux, et mon joli modèle n'a rien à redouter de la critique la plus sévère.

On lui plaît ou on lui déplaît; et avec un naturel qui dépasse parfois les bornes de la franchise, elle ne vous cache ni l'une ni l'autre de ses impressions. Rien ne lui coûterait pour prouver son dévouement.

C'est enfin l'ensemble le plus aimable et souvent le plus amusant, bien qu'elle se plaise à lancer à ceux qui l'abordent, de ces paroles inattendues qui pourraient paraître blessantes aux gens d'un caractère mal fait.

Son courage moral est une fois plus robuste que ne le sont ses forces. Faible roseau qui ploie souvent, puisse-t-il se redresser, et vivre longtemps pour le bonheur de ceux qui l'aiment!

STÉPHANIE

COMTESSE D'OPORTO.

—

Stéphanie possède une de ces physionomies bienveillantes qui vous attirent tout d'abord; une bonté sans pareille, un dévouement sans bornes, un de ces caractères qu'on essayerait en vain de gâter; avec une franchise sans limites, elle sait au besoin dissimuler ce qu'elle éprouve, se confie difficilement et jamais sans retour. A l'imagination la plus vive, elle joint une raison froide et les apparences du calme.

Tendre et aimant, son cœur a besoin d'affection. Elle est aussi facile à blesser qu'à apaiser, et ne saurait en vouloir longtemps à personne.

Crédule par bonté, elle se laisse désarmer par un mot, par un regard, et ne sait pas tenir à ses volontés, à moins qu'elle ne les considère comme des devoirs.

Laissant courir sa vie avec une insouciance qui ne

lui était pas naturelle, Stéphanie est trop fière pour se plaindre, et trop bonne pour adresser des reproches.

Exerçant un grand empire sur elle-même, et sachant réprimer ses impressions comme ses sentiments, Stéphanie les exprime avec véhémence quand une circonstance imprévue vient les faire déborder.

Elle attache peu de prix au suffrage des indifférents, mais elle est touchée des hommages sincères, et serait profondément blessée par l'injustice.

Incapable d'affliger volontairement qui que ce soit, elle possède l'âme la plus dévouée, l'esprit le plus juste et la raison la plus parfaite.

Stéphanie aime qu'on la comprenne, sans se donner la peine de chercher à se faire connaître ; et malgré son apparente franchise, elle s'étonne d'avoir été devinée.

Jamais une parole d'aigreur ne sortira de sa bouche; mais parfois un mot profondém nt senti peut échapper à son âme comprimée. Malheur à qui ne saurait pas l'apprécier ! Elle se tairait, mais son cœur se vengerait en se refroidissant.

Son teint est éblouissant ; sa taille est imposante avec grâce ; ses yeux s'expriment rarement, mais quand ils parlent, ils traduisent toute sa vie.

Exempte de coquetterie, elle ne cherche point à plaire ; mais il lui est doux d'attacher ; elle se connaît et se surveille, tout en s'abandonnant à sa destinée; mais elle évite de trop réfléchir, parce qu'elle en a senti le danger.

La douceur de son caractère ne saurait être comparée qu'à l'égalité de son humeur. Les lectures sérieu-

ses l'attachent, et les romans bien faits, auraient pour son cœur un attrait auquel elle craint de se livrer.

Éprouvant le besoin de se distraire, Stéphanie s'est tracé un plan d'occupations, auquel elle manque rarement. Parfois, cependant, elle se sent incapable de fixer son attention, et elle tournera souvent un feuillet sans se rappeler ce qu'il contient.

Si vous lui parlez raison, elle vous écoute ; mais si vous vous adressez à son cœur, elle est entraînée.

Sans approfondir ses devoirs, elle leur est fidèlement dévouée ; et cette âme si pure ne pourrait supporter un reproche de sa conscience.

La douleur des autres est la sienne, et elle lui fait oublier ses propres chagrins.

C'est par les autres et pour les autres qu'elle existe; et l'égoïsme est un sentiment que Stéphanie ne saurait comprendre.

Un rien la rend heureuse, un rien la fait souffrir.

Quelque indulgent que soit son cœur, son esprit la porterait à mettre un peu de sévérité dans ses jugements ; mais elle les garde pour elle seule.

Tel m'a paru le charmant modèle, dont un heureux hasard m'a permis de saisir les principaux traits. Je la remercie d'avoir consenti à poser pour moi, car elle m'a offert dans sa gracieuse personne, une de ces nobles études qui raccommodent avec l'humanité.

THÉRÈSE

COMTESSE DE BERTHIER

Pour vous trouver, Thérèse, il faudrait vous chercher où vous n'êtes pas, car votre esprit habite rarement où vous semblez être. Actif, inquiet et curieux, cet esprit fatigue à la lutte un corps charmant, qui a toute la grâce de la nonchalance, et tout le charme de la faiblesse.

Vos dents éclairent votre visage; et la délicieuse expression de votre regard laisse deviner une partie de ce que vous éprouvez.

Vous avez souffert, Thérèse; vous souffrez et craignez de souffrir encore.

Peu satisfaite du présent, vous vous réfugiez dans le passé, et l'avenir ne vous offre aucune sécurité.

Quel dommage qu'une personne aussi distinguée craigne de penser, de sentir! Quel dommage surtout

que vos sentiments vous absorbent, et que vos pensées, aussi impétueuses que vos sentiments, ne vous apportent que des regrets !

Un rien vous émeut, un rien vous amuse, un rien vous plaît ou vous contrarie : vous ne sauriez supporter l'ennui, et prenez au plaisir ainsi qu'à la peine, avec une extrême facilité.

Votre âme est profonde, mais on n'a pas l'esprit plus mobile et plus prompt à passer de l'espoir à la crainte, de l'exaltation au découragement.

En général, le bon côté des choses vous échappe, et vous n'en saisissez que le mauvais.

Vous êtes devenue presque incrédule à tout sentiment qu'on vous exprime, et n'osez plus croire à l'affection parce que, peut-être, vous avez éprouvé des déceptions.

Vous êtes vraiment décourageante, Thérèse ; et l'on ne saurait arriver à votre esprit qu'à travers mille détours qui égarent l'observateur. Pour vous rendre la foi, il faudrait sonder les blessures de votre cœur ; mais vous le cachez à tout le monde, et semblez craindre de l'interroger vous-même.

Vous pensez beaucoup, et la réflexion vous fatigue.

Souvent vous tremblez de faire un pas dans la vie ; d'autres fois vous mettez une sorte de crânerie à marcher en avant.

Vous défier, ce serait vous rendre toute retraite impossible.

Vous êtes méfiante avec abandon, et personne ne possède votre confiance pleine et entière.

Inaccessible à la peur, et courageuse dans les grandes occasions, vous frémissez dans les petites ; et sou-

vent une sorte de terreur que vous ne sauriez expliquer, s'empare de tout votre être.

Maîtresse de vos impressions lorsque vous avez le temps de leur imposer silence; vous devenez violente et impétueuse quant on vous prend à l'improviste. Alors vous n'écoutez plus rien, et parlez sans savoir ni ce qu'on vous dit, ni presque ce que vous dites.

Vous céderez toujours à un désir exprimé avec affection ; mais il suffit qu'on vous oppose une volonté, pour que vous soyez disposée à vous y soustraire.

Vous obéissez à la raison, mais souvent elle vous fatigue.

Il serait inutile de chercher à vous persuader ; votre esprit se plaît à la controverse et s'obstine dans le combat ; mais si vous êtes rarement convaincue, vous pouvez être entraînée.

Malheur à qui vous offenserait, et point d'indulgence pour qui vous blesse ! Vous pouvez pardonner, mais oublier, jamais !

On vous croit légère, Thérèse, vous n'êtes que mobile et un peu malicieuse, sans être méchante. Traitée parfois avec injustice, vous avez souvent plus de raison que ceux qui vous accusent.

On vous aime pour ce que l'on voit de vous ; on vous chérirait si l'on connaissait bien tout ce que vous valez.

Plus heureux que ceux qui vous ignorent, je vous ai devinée, madame. C'est assez pour me souvenir.

VALENTINE

COMTESSE DE MARCELLUS.

Rien ne saurait mieux donner l'idée de la belle et jolie figure de madame de Marcellus, que le plus parfait des camées antiques.

L'expression de ses traits est habituellement calme, bien que Valentine ait une imagination vive et une âme passionnée qui se montre rarement à découvert ; mais quand ses beaux yeux s'animent au feu de quelque émotion intérieure, ils sont alors aussi remarquables par leur expression, que par leur forme et leur grandeur.

Sans avoir de ces sensibilités féminines qui se répandent en vaines paroles, mon modèle traduit la sienne en actions.

Ses relations lui sont sacrées, les souvenirs de son cœur sont profonds ; dévouée en affection jusqu'au

fond de l'âme, elle ne vit que pour ceux qu'elle aime ; et si elle souffre vivement de la contrainte comme de la contrariété, elle n'en fait jamais souffrir les autres.

Son esprit est varié, intelligent, profond, enjoué ; et elle comprend à demi-mot ce qu'on veut lui dire.

Nul sacrifice ne lui coûte pour remplir un devoir ou pour prouver son affection ; et si elle ajoute souvent à la liste nombreuse de ceux qui l'apprécient, jamais elle n'en retranche aucun. Il faut la blesser profondément pour qu'elle vous oublie, et encore n'est-ce qu'après un pénible combat.

Avec un esprit naturellement positif, elle s'attache cependant à ses illusions, en craignant parfois d'apercevoir la réalité.

Elle ne pense pas toujours à ceux qui l'aiment, mais elle n'est point ingrate, et la plus légère attention la touche. Valentine communique peu ses pensées, et ne se les avoue pas toujours à elle-même.

Il y a de la mélancolie dans son regard comme dans son cœur ; et ses idées sont habituellement tristes, quand une circonstance quelconque ne vient pas la distraire.

Décidée par caractère, bien qu'avec un esprit assez mobile, elle peut hésiter quelque temps ; mais elle prend une résolution avec courage, et elle sait y tenir.

Les demi-partis ne vont pas à son caractère ; mais elle ne songe jamais à faire valoir un acte de dévouement. Personne ne s'associe mieux qu'elle à une plaisanterie aimable ; mais la taquinerie l'impatiente, et,

malgré sa douceur et son égalité habituelle, elle pourrait bien y répondre avec un peu d'humeur.

Insensible à un compliment, elle l'est moins à un hommage sincère.

Elle oublie facilement une offense si vous la regrettez, mais elle ne pourrait vous pardonner de l'avoir méconnue; et sans aucun amour-propre, elle sait et sent ce qu'elle vaut.

Instruite et remplie de talents, elle cherche dans l'étude, un aliment nécessaire à son esprit comme à son cœur.

Valentine est parfaitement aimable. On n'a pas plus d'affabilité ni de politesse dans le monde; on n'a pas plus de charme dans l'intimité. La grâce avec laquelle elle s'y abandonne, contraste avec cette réserve qu'elle sait toujours conserver dans la société.

Peu de personnes, enfin, ont été plus recherchées, et mieux appréciées.

Chacun croit la connaître, tant sa franchise paraît entière; et cependant bien fin qui lirait au fond de son âme.

Ai-je été plus heureux? C'est ce qu'elle seule pourrait me dire, mais elle n'en conviendra pas.

VICTORIA

REINE D'ANGLETERRE.

—

Ce simulacre de royauté, cette reine-enfant, est assez difficile à étudier et presque impossible à bien connaître ; car, sous le masque léger de sa brillante jeunesse, il y a plus de force qu'on ne croit, plus de volonté que ne voudraient ses ministres-rois, bien plus de pensées enfin qu'on ne suppose.

Victoria a ses idées à elle ; et sans se donner l'air de songer au lendemain, ses plans sont bien arrêtés, sans qu'elle sache trop comment elle les exécutera : elle les remet sans y renoncer, et préférerait de beaucoup une couronne réelle, fût-elle même d'épines, à cette couronne de roses qu'on lui laisse comme un jouet !

Avec les formes les plus légères, elle s'occupe de choses sérieuses, se lève matin, travaille beaucoup et veut tout lire, et tout connaître.

Blonde, gracieuse, élégante, légère et folâtre, spirituelle, curieuse, fière et assez orgueilleuse, réfléchie, jalouse, passionnée plutôt encore que sensible ; triste parfois, très-irascible, paresseuse et active tout à la fois ; aimant l'Angleterre, et bien aise de quitter pour un moment un pays où on ne lui laisse pas ses coudées assez franches.

Susceptible d'être influencée, mais difficile à conduire et encore plus à soumettre ; se donnant l'air de ne rêver que plaisirs et distractions, cette femme, souvent préoccupée par des pensées plus graves, n'est pas ce qu'elle aurait pu être ; et très-probablement elle n'est pas encore ce qu'elle sera, si les circonstances lui permettent de développer un jour, tout ce qu'il y a de puissant dans son âme.

Toute contrariété la révolte, et ce qu'on appelle *usage* lui est insupportable ; si elle se soumet au joug de fer que la loi lui impose, c'est parce qu'elle ne peut pas faire autrement.

On aime plus généralement en elle la reine que la personne ; et c'est plus aussi un sentiment national qu'un élan du cœur, qui, jusqu'ici, porte vers cette Majesté les habitants de la Grande-Bretagne[1].

Ses ministres l'amusent espérant la distraire, et craignant l'impétuosité de ses fantaisies : ce fantôme de royauté leur impose, malgré sa faiblesse apparente ; et ce n'est pas sans terreur qu'ils songent que Victoria peut, jusqu'à un certain point, secouer leur autorité, en usant du peu de puissance qui lui est

[1] Aujourd'hui la reine, plus et mieux connue, est adorée de ses peuples.

laissé, sans les avoir consultés avant d'agir, et sans avoir suffisamment réfléchi aux résultats de ses démarches.

Victoria aime à s'amuser sans doute, mais il lui sourirait bien davantage de régner et de commander.

La juger aujourd'hui ne serait pas faire de cette femme, encore jeune fille, le portrait qui devra un jour lui ressembler; aussi est-ce encore bien plus une esquisse qu'un véritable portrait, que j'ai essayé de jeter sur le papier.

ADÈLE

COMTESSE DE GUITRY.

Quelle est cette charmante personne au regard expressif, à la taille élégante, qui fait avec tant de grâce les honneurs de la table du vieillard le plus fin, et le plus aimable, dont le généreux caractère, encore plus que les années, impose le respect?

C'est vous, Adèle, noble cœur, esprit original, imagination impétueuse tempérée par la raison la plus éclairée, qui, toujours résignée, savez supporter les épreuves sans jamais en murmurer, mais aussi sans y céder.

Noble femme qui, en ayant une volonté, savez la sacrifier sans vous en faire valoir, et ne résistez que quand l'honneur et la dignité vous le commandent.

Votre dévouement est d'autant plus sublime, Adèle, qu'il se ressent de la chaleur de votre âme, sans lui rien emprunter de cette faiblesse coupable qui serait une tache à votre beau caractère.

Vive, enjouée, facile à vivre, douce et impétueuse, vous avez toutes les qualités de vos défauts, et aussi les défauts peut-être de vos qualités.

Jamais désintéressement ne fut plus grand que le vôtre: et vous avez su vous dévouer à un prince qui vous chérissait en vous appréciant, sans jamais calculer des intérêts que des circonstances malheureuses pour sa mémoire, autant qu'honorables pour vous, lui ont fait oublier.

Vous vous êtes fait, Adèle, des amis de tous ceux qui vous ont connue; et si je puis me ranger parmi ceux qui ont su le mieux vous apprécier, c'est que, plus heureux que d'autres, je vous ai souvent approchée.

AMÉLIE

COMTESSE DE CROIX.

Vous posiez hier avec tant de grâce dans nos salons, Amélie, qu'il m'est impossible de me refuser à tracer, ce matin, votre esquisse tout exceptionnelle.

Si vous pouviez être méchante, je craindrais votre courroux; mais je prends d'avance mon parti d'un mot malin qui vous échappera peut-être.

Si cependant vous êtes bienveillante, Amélie, les autres doivent vous en savoir gré, car votre esprit est assez porté à la critique.

Paresseuse, originale et nonchalante, il existe un contraste piquant entre votre extérieur et la vivacité des mille pensées qui viennent fatiguer votre cerveau.

Votre imagination vive, impatiente, reste toujours soumise à une volonté qui est ferme, sans se soustraire, pour cela, à la douceur de vos manières habituelles.

Le monde vous distrait sans vous amuser; mais les

succès que vous y rencontrez sans les chercher, ne vous sont pas précisément indifférents.

Vous seriez bien, Amélie, un peu capricieuse, si vous ne trouviez du bonheur à aller au-devant des désirs de ceux qui vous aiment; et que peut-on exiger de celle qui se révolterait à l'idée d'un ordre, mais qui est toujours heureuse de la satisfaction qu'elle cause à ceux qui l'approchent?

Vos yeux, Amélie, sont certes plus grands que votre bouche; mais, habituellement baissés, il devient assez difficile de juger de leur expression; heureux ceux auxquels il est permis de la connaître!

Votre bonté est habituelle, et vous parvenez facilement à réprimer un mouvement de contrariété que peu de chose ferait naître.

Fille tendre, mère admirable, votre fille, un peu délicate, absorbe tous les moments que vous ne donnez point à la famille, ou bien à une occupation sérieuse qui vous plaît.

La bienveillance que vous pouvez accorder, est d'autant plus précieuse qu'elle n'a jamais rien de banal; mais s'il est difficile de la mériter, il l'est encore plus de la deviner.

N'allez pas, madame, me regarder avec un de ces regards sévères qui feraient reculer le plus intrépide! J'avoue que je me sentirais faible contre une pareille expression; et si je vous demande un peu d'indulgence, je n'ose espérer un souvenir.

BLANCHE

COMTESSE DE MENOU.

Vous avez beau vouloir échapper à mes recherches, petit lutin espiègle, malin et presque un peu mutin ; spirituel, aimable, gracieux, inattendu, original, piquant, bon au fond, et malicieux dans la forme; taquin, se blessant pour un mot, et toujours tenté de se révolter contre une autorité quelconque, mais cédant à un mot tendre; modeste et hardi, téméraire et craintif.

Blanche, réservée avec abandon, sensible et passionnée, adroite à tout ce qu'elle fait, mobile et enthousiaste, se décourageant pour peu de chose, et se remettant en route avec une force nouvelle, pour atteindre son but, riant facilement et pleurant de dépit ; écoutant sans entendre, habituellement distraite, et répondant avec plus d'esprit encore que de raison; aimant le plaisir et craignant la fatigue; active et paresseuse ; aimable sensitive qu'un rien transporte

ou fait tressaillir; fière et un peu dédaigneuse; ne se montrant jamais ce qu'elle est, que quand la force lui a manqué pour se contraindre ou se dissimuler ; exigeante et facile à satisfaire; heureuse d'être aimée, appréciée, mais n'y trouvant que justice, sans jamais rester en arrière du dévouement qu'on lui témoigne; ne se connaissant pas bien, et se fatigant à se découvrir ; aimant qu'on la recherche, mais attendant qu'on la remarque; coquette sans prétentions, et plus fatiguée qu'étonnée d'un succès; chérie des pauvres quand elle sait vaincre sa nonchalance pour aller les chercher.

Courant après le mouvement et harassée de s'y être livrée, pouvant éprouver un vif déplaisir, du dépit même, sans jamais s'ennuyer; aimant l'occupation en se plaisant à en changer.

Telle enfin je vous ai devinée, Blanche; la société vous connaît peu; car il vous en coûte de faire votre toilette ; mais ceux qui vous approchent, sentent avec bonheur ce que vous valez, et avec reconnaissance ce que vous leur offrez, pour payer une affection sincère que nulle plus que vous ne sait mériter.

Si je ne suis pas du nombre des élus, et si j'ai rarement l'honneur de vous rencontrer, du moins cette légère esquisse vous prouvera le prix que j'ai mis à vous chercher.

CLAIRE

MARQUISE DE PRACONTAL.

—

Fraîcheur, grâce, aménité, bonté, douceur, abnégation complète, naturel parfait, simplicité charmante, aimant ses devoirs et les remplissant sans jamais les calculer, dévouement absolu; incapable de causer le moindre souci, et sachant souffrir sans se plaindre; discrète, réfléchie, toute à son intérieur; indifférente aux succès comme aux éloges d'un monde qui l'apprécie; Claire est enfin la fille la meilleure, l'épouse la plus parfaite, la sœur la plus tendre, la mère la mieux éclairée.

Chacun vous recherche, Claire, en vous admirant; chacun vous aime en osant à peine vous le dire.

L'affection vous touche; mais en fait d'éloges vous n'estimez que ceux qui viennent du cœur.

Vous êtes un de ces précieux modèles, toujours assez modestes pour s'étonner qu'on les cite; mais aussi

assez parfaits pour qu'on soit heureux de les offrir comme un de ces exemples rares, donnés au monde pour son édification.

Votre vertu n'a rien d'austère, et vous savez faire aimer, en les respectant, ces préceptes sacrés qui sont la règle de votre vie, le mobile de toutes vos actions.

En vouloir vous est impossible, madame; aussi est-ce à vos pieds que j'implore mon pardon, en espérant que vous ne sauriez le refuser à celui qui n'a d'autre tort que celui d'avoir su vous apprécier.

ÉLISA

VICOMTESSE A. DE L'AIGLE.

—

Qui dira, madame, la fraîcheur de votre teint, la pureté de votre profil, la finesse de vos traits, la beauté de tout votre ensemble, le charme de votre regard, votre taille si élégante, si noble et si souple; et cet accord parfait qui se fait remarquer dans toute votre personne?

Vous êtes belle entre les plus belles, Élisa; et à peine si vous semblez vous en douter. Les femmes sont pour vous sans envie, tant vous paraissez oublier vos avantages. Artistes et hommes du monde vous admirent; mais votre maintien si réservé, les force à réprimer le sentiment d'admiration que vous leur inspirez! Votre simplicité vous prête un nouveau charme. On n'est ni meilleure, ni plus attachée à ses devoirs, ni plus dévouée aux siens, ni plus insensible aux plaisirs d'un monde qui vous fatigue.

Aimant peu à faire des frais, si vous appréciez au fond de l'âme les hommages qu'on vous offre, quand ils vous paraissent sincères, il est assez difficile de s'en douter, et c'est à peine si vous daignez témoigner un peu de reconnaissance. Ce n'est ni orgueil ni dédain ; c'est plutôt insouciance ou distraction.

Il y a de la gaieté dans votre esprit, avec une expression de mélancolie peinte sur votre physionomie.

Toujours vous réfléchissez avant d'agir ; mais si vos pensées sont vives parfois, il y a dans tout votre être une nonchalance pleine de charme; et comme il vous fatigue de parler, vous êtes souvent silencieuse. Si vous rompez ce silence, c'est avec l'originalité de votre caractère, et toujours avec une extrême franchise. Si vous ne cherchez pas à plaire, peut-être ne craignez-vous pas toujours assez de blesser par une réponse un peu brusque.

Vous êtes en toute chose, Élisa, une personne différente de celles qu'on rencontre habituellement ; et, avec une bienveillance générale, il y a dans votre sourire un peu d'épigramme.

Vous savez sacrifier vos goûts, sans jamais vous en faire valoir, mais vous tenez assez à votre volonté ; et s'il vous plaît de donner, il vous révolterait qu'on exigeât. Vous êtes, en un mot, soumise avec beaucoup d'indépendance, et l'on ne peut arriver à votre esprit que par l'estime.

Difficile à convaincre, il vous fatigue de chercher, et le repos vous plaît avant tout. Cependant, par une transition subite, vous pouvez devenir aussi active, aussi animée que vous êtes habituellement indolente,

mais c'est pour vous replonger bientôt dans un repos qui semble votre essence.

Sincère dans vos affections, ces affections sont profondes; et jamais un de ces mots qui, en semblant dire beaucoup, ne disent rien, ne sortira de votre bouche.

Aussi bonne que charitable, ceux qui vous approchent vous chérissent, et les pauvres vous adorent. Vous faites le bien, Élisa, sans jamais songer à vous en faire valoir, tant la bonté vous est naturelle. Heureux qui vous ressemble, car vous êtes une de ces belles et bonnes natures, qui empêchent l'esprit sceptique de trop médire de l'humanité!

CECILE

MADEMOISELLE DE SCHULTZE [1].

Une affaire personnelle m'ayant appelé à Londres, on me donna une lettre de recommandation pour madame de Schultze. Il est impossible de m'avoir reçu avec plus d'obligeance et de grâce. Aussi en ai-je conservé un souvenir qui ne pouvait s'effacer. Madame de Schultze avait une fille d'une nature tout exceptionnelle; aussi bonne que naïve, pure et mélancolique. La confiance de la mère et celle de la fille me touchèrent vivement.

Aujourd'hui la mère, veuve, s'est remariée, et est madame Willich. Son mari, d'une nature d'élite, est un des plus forts calculateurs de l'Angleterre.

La fille a épousé depuis M. Auldjo, aussi distingué par ses sentiments que par ses manières.

[1] Aujourd'hui madame la baronne de Condé.

Six ans s'étaient écoulés sans que j'eusse revu ces dames; mais je n'avais pu les oublier.

Venues plusieurs fois à Paris, elles avaient cru pouvoir me juger sur la réputation de légèreté faite à tort ou à raison, aux Français.

C'est avec un vrai plaisir que j'ai retrouvé ces amies, qui ont bien voulu reconnaître leur erreur, et regretter leur injustice.

Lorsque nous allâmes visiter l'Exposition de Londres, nous cédâmes aux aimables instances de M. et madame Auldjo, qui nous accablèrent chez eux de toutes les marques de soin et d'attention.

Madame Willich avait pris avec elle une délicieuse personne, qui est sa nièce, et qu'elle aime comme sa fille. Sur la demande de la tante et de la cousine, voici le portrait que j'ai fait de la jeune et jolie mademoiselle Cécile de Schultze, lors d'un voyage qu'elle fit à Paris avec sa famille, quelques années avant l'Exposition :

Simple, naturelle, naïve, raisonnable, enfant; douce et volontaire; bonne et un peu malicieuse; inégale, parfois un peu capricieuse; impromptue, impressionnable, toujours imprévue; soumise et indépendante; profonde et légère.

Une grande douceur avec beaucoup de vivacité.

Nul souvenir des petites choses; mais n'oubliant jamais ce qui l'a frappée. Assez indifférente, et, cependant, prenant part à tout; impétueuse et indolente; distraite et fixée par un rien, regardant les hommes

comme une lanterne magique qui l'amuse, ou comme des ombres chinoises qui la fatiguent.

Parlant souvent avant d'avoir pensé.

D'une timidité sans égale ; aussi loyale que délicate; ne se dissimulant jamais un service qu'on lui rend ; mais en souffrant au fond de l'âme, et visant à une complète indépendance.

Pensant beaucoup et réfléchissant peu ; originale sans bizarrerie ; délicieuse exception au milieu d'un monde qui ne peut la comprendre, et qui lui est généralement assez indifférent.

Esprit qui s'enthousiasme facilement.

Cœur noble, sérieux et mélancolique, qui saurait souffrir sans se plaindre, mourir sans se laisser deviner, et qui pourrait, à l'occasion, aimer avec passion si, toutefois, on ne l'ennuyait pas de ses doléances.

Aujourd'hui femme du Nord, et peut-être un jour femme du Midi.

Fière sans orgueil; dédaigneuse sans hauteur; digne sans aucun amour-propre ; assez de confiance en elle, et assez peu dans les autres.

Faible roseau qui plie au gré du vent, et résisterait à la tempête.

Désolée si elle a fait de la peine, souvent même sans comprendre qu'elle ait pu en faire ; écoutant un conseil, mais ne le suivant pas toujours.

Volontaire sans opiniâtreté; véritable enfant de la nature la plus primitive; toujours elle, ne comprenant ni la fourberie, ni le mensonge; véridique, presque avec excès; ne cachant rien, parce qu'elle n'a rien à cacher.

Sans envie, mais pouvant souffrir d'une préférence dont une autre serait l'objet.

Parlant sans calcul, sans être dénuée d'une certaine finesse.

Timide et résolue; incertaine et décidée.

Bonne, charitable, dévouée à l'excès; silencieuse et communicative; emportée, mais revenant aussi promptement qu'elle part.

Connaissant le regret, jamais le remords.

Esprit élevé, mobile, facile à distraire, possible à fixer; raisonnant parfois comme un homme, et riant comme un enfant.

Ne voyant rien comme une autre, et pensant à sa manière.

Absorbée par ce qu'elle fait; et une fois à son piano, le monde lui semblant un désert.

Chose étrange! avec ce caractère bouillant, son aiguille et sa pensée; voilà pour elle des heures à passer délicieusement.

Nul goût de jeune fille; ni bal, ni spectacle ne lui sourient; mais je ne jure pas qu'il en sera toujours ainsi.

Aimable sensitive qu'un rien fait sourire ou attriste, et craignant toute émotion qui lui fait mal.

Telle est Cécile que vous chercheriez en vain partout ailleurs.

Si vous la méconnaissez, elle reste indifférente à vos jugements; mais si vous l'avez devinée, un sourire gracieux vous prouve qu'elle vous en sait gré.

Sa physionomie change aussi souvent que ses mille pensées.

Qui pourrait peindre enfin la grâce et la souplesse de cette taille aussi élevée que distinguée; la finesse de ses traits; sa physionomie si piquante; ses yeux, expression si prompte et si vraie de ses impressions; cette délicatesse de santé qui lui donne un nouveau charme; ces jolis cheveux blonds; ces perles délicieuses; et ce teint un peu pâle que traversent des lignes rosées.

A sa marche prompte et légère, on croirait voir une de ces jolies *demoiselles*, parées de toutes nuances et de toutes couleurs, qui fixent en voltigeant la pensée de celui qui les regarde.

Si je vous ai mieux comprise que tout autre, Cécile, mieux peut-être que vous-même, payez du moins mon obéissance par un souvenir ami.

Votre parole est sacrée.

Donnez-la.

J'y compterai, avec bonheur et reconnaissance.

LA DUCHESSE DE GALLIÉRA

J'ignore votre nom de baptême, madame, et je le regrette, car pour le peintre, ce nom a aussi sa physionomie ; mais ma galerie resterait incomplète, si votre charmant portrait n'y figurait pas.

Qui dira votre grâce si ingénue, votre distinction si parfaite, votre tact si fin, votre mine si aimable et si enjouée, votre taille si bien prise, votre teint si rose, et vos cheveux blonds si beaux et si soyeux, enfin votre distinction si parfaite !

Qui peindra cette âme si forte et si passionnée, qui triomphe de l'esprit le plus mobile et de l'imagination la plus vive ; cet esprit si sincère, si original et si piquant, ce caractère exceptionnel, ces manières qui subjuguent tous ceux qui vous approchent ; cette franchise qui n'est pas exempte d'une certaine finesse ; cette bonhomie qui n'a rien de banal ; cette coquetterie pour tous, qui ne fait jamais de jaloux ; cette force de caractère qui sait se réserver pour l'occasion; et enfin cette douceur qui est une conquête faite sur votre caractère plutôt impétueux !

Fille d'une mère si parfaite, madame, comment ne seriez-vous pas ce que vous êtes ? On pourrait presque dire que vous avez deux mères, car la tante la plus aimable et la plus distinguée, vous chérit aussi comme sa propre fille.

Sans doute, vous eussiez été coupable de rester audessous de pareils modèles ; mais ceux qui vous aiment le plus, sont justement fiers de leur ouvrage ; et nulle ne pouvait mieux que vous, madame, répondre à leurs soins comme à leur tendresse.

Vous aimez assez qu'on soit de votre avis, et vous avez cela de commun avec beaucoup de monde ; mais on n'accepte pas la contrariété avec plus de résignation, ou du moins avec plus de force ; vous auriez même assez de fermeté, pour laisser ignorer une peine dont vous pourriez mortellement souffrir.

Vous êtes bonne, charitable, et vous savez imposer un frein à vos actions qui ont toujours pour guide la raison.

Avec beaucoup de mobilité dans vos pensées, vous apportez une grande fixité dans vos sentiments. Généreuse à l'excès, vous avez quelque peine à pardonner, à moins que l'on ne vous soit complétement indifférent.

On vous apprécie avec bonheur, on vous admire sans envie ; et si la France est fière et heureuse de vous posséder, madame, elle n'a qu'un regret, c'est que vous ayez vu le jour dans un autre climat. Vous avez su joindre le charme de l'un à la grâce de l'autre.

Seule, vous vous étonnerez de ce portrait, car jamais une pensée d'orgueil n'a traversé votre esprit ; et c'est avec le cœur que vous vivez.

HÉLÈNE

DUCHESSE D'ORLÉANS.

—

Je suis, Madame, un de vos adversaires les plus prononcés ; mais même sur un champ de bataille, on serait impartial envers un ennemi, heureux et fier de lui rendre justice ; et d'ailleurs mon esprit est trop français pour craindre de parler d'une femme, quand bien même je ne porterais pas ses couleurs.

Il faut un grand degré de supériorité, Madame, pour parvenir presque à s'annuler, lorsqu'il serait si facile de se faire remarquer par son esprit, et distinguer par son caractère. Il faut savoir mettre son amour-propre de côté, pour se concentrer dans la pensée d'un devoir.

Votre âme est grande et généreuse, Madame ; et ce n'est pas sans mérite que vous avez renoncé à laisser paraître des facultés incontestables.

Votre taille est noble et imposante ; votre physiono-

mie la plus gracieuse ; vos manières sont aussi distinguées que votre personne. Il y aurait bien un peu de fierté dans votre âme ; mais cette fierté se trouve tempérée par des manières charmantes.

Il y a dans votre tête de femme, une capacité d'homme, et vous formez des plans sans les communiquer.

Rien ne vous étonne; aucun danger ne saurait vous effrayer, s'il vous était personnel ; mais combien vous les redouteriez pour des enfants qui sont devenus votre vie !

Un seul sentiment absorbe, en vous dévorant, votre âme trop profonde, pour qu'un regret puisse jamais s'en effacer ; mais vous êtes aussi simple que sincère dans votre douleur ; et cette douleur s'explique, par les qualités attachantes de celui qui avait su vous apprécier.

Jadis si confiante dans votre étoile, l'avenir de vos enfants vous effraye ; et ce cœur si passionné reste fermé à tout ce qui n'est pas eux. Votre esprit, Madame, est trop éclairé, pour ne pas sentir les dangers comme toutes les difficultés d'une Régence.

Votre jugement est prompt; et s'il est assez difficile d'obtenir votre confiance, si même vous ne la donnez jamais entièrement, vous croyez assez à votre manière de juger les hommes et les choses. Tout ce qui est grand vous touche, tout ce qui est noble vous enthousiasme.

On vous contrarie facilement, mais vous savez vous dominer.

Il ne vous est pas nécessaire de parler ; mais si vous

le faites, c'est avec autant de tact que de grâce; et la finesse d'autrui ne trouve jamais la vôtre en défaut.

Au point de vue politique, le Système, à mon avis, a commis une faute dont je suis tenté de lui savoir gré, en ne vous confiant pas à la France, et en vous réduisant au rôle d'*étrangère* au sein de la patrie; c'était à la fois douter d'elle et de vous, Madame; mais quoi qu'il advienne, je dois cependant, comme catholique, l'en remercier avec cette France à laquelle, quoi qu'on fasse, on ne parviendra jamais à arracher la foi de ses pères.

Vous eussiez pu devenir catholique, Madame, par entraînement et par conviction, mais jamais par intérêt.

Vous souffrez beaucoup, sans jamais laisser échapper un seul mot de plainte; et vous êtes peut-être une des personnes les plus difficiles à deviner, et surtout à bien connaître; votre franchise n'est jamais de l'abandon, et vous dites et faites toujours ce que vous voulez dire et faire; ce qui ne prouve point que votre vie ne soit pas une série de nombreux sacrifices.

Si vous êtes ambitieuse, qui ne le serait pas à votre place?

La jalousie que vous inspirez, vous cause à peine une légère émotion; mais la considération qu'on vous témoigne, vous touche.

Vos volontés sont encore plus arrêtées que vos convictions; et vous avez pu changer ces dernières suivant les circonstances.

J'ignore si vous pouvez pardonner; mais je suis assuré, du moins, que vous n'oubliez jamais.

Votre instruction en tout genre est peu commune.

L'occupation la plus variée est pour vous un délassement indispensable; votre activité vous use, mais si votre tête se fatigue, c'est surtout du repos. Vous avez immensément lu, Madame, sans avoir jamais oublié; les figures et les lieux, les noms et les hommes, les affaires sérieuses comme les plus légers détails, restent gravés dans votre mémoire.

Certes, en essayant ce portrait, on ne m'accusera pas d'avoir voulu flatter mon modèle; mais l'impartialité est un devoir.

MARIE

VICOMTESSE WALSH.

Elle n'est plus, cette femme qui eut de si nombreux et de si véritables amis, et qui sut les mériter par la supériorité de son esprit, la chaleur de son cœur, sa bonté, sa grâce, cette puissance d'âme sans pareille toujours contenue par la sévérité de la raison ; cette personne, le bonheur de son intérieur et le charme du monde ; qui n'eut jamais une pensée personnelle, et à laquelle aucun sacrifice ne coûtait pour prouver la générosité de ses sentiments, et la vérité de son dévouement : femme si justement appréciée de son vivant, et dont tant de regrets sincères honorent la mémoire ; dont la vie fut un modèle d'abnégation, et la mort si chrétienne, une grande leçon.

Simple et naturelle sans affectation, bonne sans calcul, généreuse sans ostentation, jamais le malheur ne trouva sa porte fermée ; toutes les infortunes avaient droit à ses sympathies.

Écrivain élégant, sans jamais chercher à se faire valoir ; tête forte que les combinaisons les plus hardies ne pouvaient effrayer, pourvu qu'elles eussent les autres pour objet.

Cette âme dévouée avait horreur de l'égoïsme ; et avec infiniment de finesse dans l'esprit ; il lui était impossible de supposer qu'on voulait la tromper.

Jugeant avec une grande sagacité ceux qui l'approchaient, elle eût pu devenir malicieuse, mais jamais méchante.

Piquante avec grâce, sa conversation était pleine de charme, de raison, de force et d'inattendu ; nulle n'eut jamais plus d'abandon dans l'intimité ; très-prononcée dans ses opinions, elle avait pour celles des autres, une grande indulgence.

Je l'ai connue, cette femme aussi aimable que distinguée, et comme tous ceux qui l'approchaient, heureux de la bienveillance qu'elle voulait bien me témoigner, je lui avais voué autant d'affection que d'estime.

Sa modestie l'eût portée à m'en vouloir de parler d'elle pendant sa vie ; mais ceux qui la regrettent me sauront gré d'un hommage qui n'est qu'une justice, et que d'autres auraient été plus dignes que moi d'offrir à son souvenir !

DEUX AMIES

JOSÉPHINE ET CAROLINE

Profanes, n'approchez qu'avec respect de ce sanctuaire où peu d'humains pénètrent ; craignez de ternir d'un regard curieux cet air pur qui exhale l'odeur la plus suave.

Dans ce séjour simple mais élégant, tout est noble, élevé, distingué.

C'est là qu'habitent deux jeunes filles, nées de familles anciennes et honorables, indépendantes de fortune et surtout de caractère, étrangères au monde qu'elles connaissent déjà trop bien, pour y trouver du bonheur.

Méfiantes par instinct, elles seraient confiantes par nature ; mais la réserve la mieux éclairée dirige leurs paroles comme leurs actions.

Si mériter leur confiance est difficile, il l'est plus encore peut-être de la perdre, à moins qu'on ne cesse de se montrer digne de leur estime.

Un petit bonhomme haut d'un peu plus de quatre pieds, mais fort intelligent, et que la charité y a introduit, plus encore que la nécessité, est le seul serviteur du logis.

Caroline attirée par un dévouement et une admiration sans bornes pour sa compagne, lui a consacré son existence; et à peine si huit lustres et quelques années, ont passé sur ces deux têtes si jeunes par l'âge, si vieilles déjà par la raison.

Si Caroline est dévouée, elle a bien sa petite volonté à laquelle même elle tient un peu; mais c'est l'enfant de la nature la plus aimable et la plus vraie. Son esprit n'a point de saillies, mais il est juste et avant tout naturel; et si elle aime un peu trop la lecture d'un roman, elle le détesterait en action. L'amitié lui suffit.

Elle a peu étudié, mais elle a une jolie voix et chante d'instinct; les soins du ménage absorbent un temps que se partagent, sans contrôle, ces deux jeunes filles si simples et si unies.

Caroline a de la gaieté avec une teinte de mélancolie répandue sur sa pâle figure, qui forme un contraste avec les noirs cheveux qui retombent en boucles sur son col.

Joséphine, il faut le dire, est maîtresse au logis; mais si la supériorité de son esprit et de son caractère lui assurent la primauté, c'est à peine si elle s'en doute, et son amie ne saurait s'en apercevoir. Joséphine est grande, bien faite, sa physionomie est expressive et toujours contenue par une modestie qui lui est naturelle.

Elle a eu toute sa vie le caractère le plus in-

dépendant comme le plus noble, l'âme la plus pure, un désintéressement complet, un goût pour les arts auxquels elle excelle ; goût auquel elle a tout sacrifié.

Originale par la tournure de son esprit, mais surtout remarquable par la pureté de son âme comme par la simplicité de son cœur, elle est aussi bonne que modeste ; douée de mille qualités aimables et de vertus essentielles, elle est sincèrement religieuse sans affectation, mais aussi sans en rougir. S'attachant difficilement, elle est assez sensible pour mourir de chagrin, et observe beaucoup, afin d'échapper à un regret ; nature tout exceptionnelle, ayant peu le besoin de parler, et ne trahissant jamais la vérité.

Joséphine a parmi les femmes quelques amies dévouées, et tous ceux qui l'ont connue la respectent, en lui conservant un intérêt aussi sincère que mérité. Elle est tellement impressionnable et bonne, qu'à quatorze ans, étant encore en pension, et témoin d'une faute grave commise par une compagne, elle se laissa soupçonner en silence ; mais accusée publiquement par la maîtresse de pension, qui s'étonnait de la trouver coupable, elle tomba sur le plancher sans connaissance, et fit une maladie grave de quatre mois.... La vérité se découvrit plus tard, et ce fut à qui admirerait et estimerait le plus ce cœur généreux.

C'est en tout, il faut le dire, une personne à part ; à seize ans, elle chérissait comme un père un voisin de sa famille, âgé de soixante ans, qui, frappé de ses qualités enfantines, de sa raison et déjà de ses vertus, lui offrit à dix-huit ans sa fortune avec sa main, qu'elle eût volontiers acceptée, décidée à se

consacrer tout entière à ce vieillard qu'elle chérissait en le vénérant. Sa famille s'opposa à ce mariage, voulant lui faire épouser un jeune homme fort riche, fils d'un général qu'elle appréciait; mais Joséphine, restant inflexible, déclara que jamais elle ne donnerait sa main sans son cœur.

Plus tard, un jeune homme aussi distingué par son caractère que par sa position, s'offrit à elle avec franchise. « Je vous tromperais, monsieur, si je vous disais « que je vous aime, lui dit cette jeune fille candide, « et il m'est impossible de tromper personne : je ne « me sens rien pour vous au cœur, mais j'ai une « amie, la personne la plus délicieuse et la plus faite « pour rendre un mari heureux. Croyez-moi, épousez-« la, je ne puis mieux vous prouver mon estime et ma « reconnaissance, qu'en vous donnant ce conseil. »

Après bien des hésitations, le jeune homme se décida, et ce ménage heureux bénit la main qui les a unis.

Joséphine a un véritable talent d'artiste pour le paysage ; et ses journées suffisent à peine aux demandes sans nombre qui lui sont faites. Dans peu elle doit partir pour l'Italie, afin d'y remplir un engagement toujours si sacré pour elle.

Elle a hérité dernièrement d'un oncle, mais cet héritage, en lui apportant plus d'aisance, n'a rien changé à sa simplicité, ni à son amour pour l'art.

On ne s'ennuie jamais quand on s'occupe. Aussi ces aimables personnes ne sont-elles jamais embarrassées de l'emploi de leur temps.

Levées de bonne heure, les soins du ménage, puis le dessin, la peinture, le piano et la musique vocale, occupent tout leur temps.

Elles sortent peu, et n'ouvrent leur porte qu'à des amis sincères, sur le caractère desquels leur pureté toute naïve, puisse se reposer sans crainte.

Jamais l'ennui ne parvient à ce cinquième étage, choisi pour avoir un meilleur jour. Tout y est propre, bien tenu, et même élégant. Parfois des idées mélancoliques viennent y traverser deux esprits réfléchis et désenchantés par avance, d'un monde qu'elles devinent plus encore qu'elles ne le connaissent.

Ces deux amies ont pris naissance en Hollande, c'est à un heureux hasard que je dois le plaisir de les connaître, et celui plus doux encore de les apprécier. Le respect que je leur porte est égal à l'estime qu'elles inspirent à tous ceux qui les approchent.

Dernièrement, je leur faisais une visite, et je trouvai leurs yeux tout rouges; une jolie étagère remplie de charmantes porcelaines venait de s'écrouler. Heureux les cœurs assez simples pour éprouver de pareilles émotions!

Un autre jour elles me montraient leur appartement, où je ne remarquai d'abord qu'une seule couche; et comme je m'en étonnais, « Fi donc, reprit « aussitôt Joséphine en baissant ses beaux yeux; oh, « monsieur, vous ne nous connaissez pas, nous autres « Hollandaises, nous ne nous habillons même pas « l'une devant l'autre, nous rougirions de nous-mê- « mes en nous regardant.

« Une femme en corset me fit entrer dernièrement « tandis qu'elle s'habillait, et mon embarras fut tel, « que je ne pouvais plus dire un seul mot.

« Une jeune femme, que je ne pouvais compren- « dre, me tint un jour, un langage qui m'affligea en

« m'effrayant : je lui déclarai que je ne pouvais ja-
« mais la revoir. Elle parut toute surprise, mais je lui
« ai tenu parole. »

Un serrement de main cordial, fut ma seule réponse.

Une autre fois, à quelque distance de là, je venais sonner à cette porte toujours ouverte à la souffrance ou au malheur. Des figures toutes radieuses me sourirent: « Nous sommes bien contentes, me dirent-elles,
« nous venons de faire une bonne action ; voilà deux
« jours et deux nuits que nous passons au chevet du
« lit d'un pauvre cousin, qui nous a été adressé de Hol-
« lande ; nous aimons beaucoup sa famille ; il a pensé
« se tuer d'une chute de cheval, et, ne sachant que de-
« venir dans un pays où il ne connaît personne, il
« s'est fait conduire à notre porte.

« Vite nous avons cherché un médecin, et nous l'a-
« vons établi au fond de notre corridor, dans la cham-
« bre de notre petit domestique. Venez le voir de
« grâce, cela le consolera. »

Je souris malgré moi, admirant ces deux jeunes filles si pures et si candides, que l'idée du *qu'en dira-t-on* n'abordait seulement pas leur esprit. Et en effet j'eus assez de peine à leur faire comprendre qu'elles feraient bien de faire transporter le plus tôt possible leur parent à son hôtel.

« Une pareille pensée ne me serait jamais venue,
« reprit avec vivacité l'impétueuse mais excellente Jo-
« séphine ; je déteste un monde où l'on ne peut,
« sans crainte, se montrer ce que l'on est au fond du
« cœur. Que font ses jugements ; le suffrage de la con-
« science ne suffit-il pas ? »

Je sortis pénétré de respect ; mais la corruption est telle, qu'on aura peine à croire à ce modèle de candeur et de simplicité. Je ne parle pourtant que de ce que j'ai vu, et ma plume est celle d'un historien véridique, qui voudrait que toutes les jeunes filles prissent exemple de ces deux nobles cœurs. Le monde y gagnerait ; et de tels modèles sont trop rares dans le siècle où nous vivons, pour que je n'aie pas regardé comme un devoir d'en retracer ici la fidèle image.

STÉPHANIE

GRANDE-DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE BADE.

—

Quelle est cette noble personne qui, avec un tact exquis et une simplicité charmante, sait allier les manières les plus séduisantes avec le maintien le plus digne?

C'est la fée qui préside aux fêtes de ce séjour enchanteur, où le bon goût le dispute à la magnificence; c'est vous, Stéphanie, qui régnez sur les cœurs par l'empire qu'exerce la bonté, dans ces mêmes lieux où vous commandiez jadis; et l'on ne sait qui l'emporte aujourd'hui, du respect ou de l'amour de ces bons habitants.

Esprit, bienveillance, grâce, amabilité, élévation de pensées, dignité, noblesse de sentiments, caractère que rien ne peut faire reculer quand il croit devoir avancer; impressions violentes dont la raison a bien parfois quelque peine à s'emparer, mais qu'elle finit

toujours par dominer; conseil sûr, jugement parfait qui voit les choses de haut et de loin; âme impétueuse et profondément sensible qui craint de le paraître; nature tout exceptionnelle qui méprise le danger et reste toujours à la hauteur de sa position, sachant en descendre avec grâce, sans jamais permettre qu'on l'oublie.

On est sans mérite, Madame, à deviner vos qualités comme vos vertus; mais il y a du bonheur à les apprécier; et le souvenir que laisse au voyageur reconnaissant votre aimable bienveillance, n'est point de ceux qui s'effacent.

Votre conversation est aussi intéressante qu'elle est piquante; et la tournure de votre esprit si distingué, n'est point sans originalité.

L'ordre le mieux entendu règne autour de vous, Madame; vous êtes généreuse et grande, et si vous aimez à conserver, c'est parce que vous trouvez toujours un nouveau bonheur à donner.

Le rang ne met pas à l'abri des souffrances; aussi plus d'un chagrin est-il venu déchirer votre âme; en vain avez-vous cherché à vous roidir contre la douleur et à la renfermer! Vous la sentiez trop profondément, Madame, pour que la santé la plus forte n'en demeurât point altérée.

Si l'abandon a pour votre cœur si noble et si tendre un charme infini, il est rare qu'il s'y livre, mais c'est alors sans partage. Heureuse mille fois la personne qu'il a jugée digne de sa confiance!

Stéphanie a sur la grandeur les idées les plus vraies, et tout ce qui est bas ou vil la repousse. Elle aime la vérité, la cherche en sachant l'entendre, et méprise un flatteur : sa parole est sacrée.

La finesse de son esprit égale la profondeur de ses pensées; elle dit ce qu'elle veut bien dire, lit facilement au fond de votre âme, et attire votre confiance avant que vous ayez pu vous douter qu'elle la possédait tout entière.

Peu de physionomies sont aussi expressives.

Le caractère de Stéphanie est plutôt sérieux et habituellement grave; mais elle vous sait gré d'amener un aimable sourire sur ses lèvres : c'est une heureuse distraction aux soucis de son existence.

Elle pense beaucoup avant d'agir, mais ses résolutions sont inébranlables.

Stéphanie verrait la mort frapper à sa porte sans regrets comme sans crainte, mais non sans quelque émotion; elle croit à un Dieu puissant qui a créé l'univers; mais elle le fait trop indifférent aux événements de la terre, et sa foi n'est pas de celles qui consolent. Elle ferait de Dieu plutôt un juge inexorable qu'un père miséricordieux, proportionnant la force qu'il accorde à ses enfants, aux épreuves qu'il leur envoie.

Une âme si généreuse et si forte est faite pour comprendre ces vérités éternelles qui font l'espoir du chrétien qu'elles soutiennent, et consolent à travers ce pénible pèlerinage qu'on appelle la vie.

Il y a de l'amour dans votre cœur, Stéphanie; il n'y a pas assez de reconnaissance.

Ma hardiesse est presque de la témérité : vous êtes trop généreuse, Madame, pour repousser celui qui confesse humblement sa faute. La mienne est de n'avoir pu résister à lire dans un si noble cœur.

C'est à vos genoux que j'implore mon pardon.

SOPHIE

MISS GREVILLE.

A force de vouloir tout comprendre, tout expliquer, tout juger, on finit par douter à peu près de tout, de soi-même comme des autres.

Fatiguée de trop penser, Sophie, vous vous efforcez de ne plus réfléchir; mais votre imagination est trop vive pour que vous lui commandiez toujours en maître. Vos actions seules restent soumises à votre volonté.

Pourquoi cet air de dédain qui se peint habituellement sur votre délicieuse figure ; est-il jeté à l'humanité comme un défi?... Vous vous prétendez indifférente, Sophie, en jurant de le rester toujours. Croyez-moi, vous n'êtes qu'ignorante d'une science qui fait plus de mal qu'elle ne cause de vrai bien. On rejette parfois un hommage qui part du cœur, et le jour où nous aimons d'un amour sincère, cet amour

n'étant pas payé de retour, nos regrets tardifs restent impuissants pour racheter un passé qui ne nous appartient plus.

Aujourd'hui vous prétendez ne rien aimer, d'amour toutefois. Oseriez-vous assurer que vous ne pouvez pas haïr? Votre cœur se réveille avec tant de violence au mot de patrie! Et d'ailleurs votre vie ne fait que commencer; pouvez-vous disposer d'un avenir que vous ignorez? Nature courageuse et forte à laquelle rien ne peut causer un sentiment de crainte, et que pourtant tout impressionne.

Avec une grande mobilité d'esprit, Sophie, vous avez beaucoup de persévérance; aussi rien ne vient-il ébranler un projet que vous avez formé.

Peu confiante dans les autres, vous êtes tentée de croire à une expérience que votre jeunesse n'a pu vous donner; et risquant rarement un avis, vous ne changez jamais d'opinion.

Un conseil vous étonne, et vous savez peu l'écouter, à moins que vous ne soyez bien sûre de l'intérêt qui vous l'offre. Méfiante à l'excès, vous craignez de vous livrer à un abandon qui aurait pour vous du charme; et, croyant peu à l'affection, vous vous promettez bien de ne vous livrer qu'à bon droit.

Votre conversation est alternativement légère, profonde, piquante, imprévue. Sans vanité, vous vous trouvez avec raison supérieure à beaucoup d'autres; et une noble fierté est le cachet de votre caractère. Les humains sont trop peu pour vous, pour que vous daigniez les juger; mais si vous le faites, c'est avec sévérité.

Il faut peu de chose pour vous causer un moment

d'impatience; mais, sachant le dissimuler, vous restez généralement maîtresse de vos impressions. Toute contrariété, comme toute contrainte, vous est insupportable. L'autorité vous révolte, et vous préférez vous suffire à vous-même, que de jamais vous soumettre à un jugement quelconque

Habituellement distraite, vous pensez à tout et ne pensez véritablement à rien. Susceptible d'un dévouement profond, vous ne l'êtes pas moins de reconnaissance. L'inconnu vous étonne, l'extraordinaire vous frappe; ce qui est grand et noble vous enthousiasme.

Vous mépriseriez une fiction, mais au récit d'une action généreuse vous vous sentez émue. Aussi distinguée par le caractère que par l'esprit, nulle n'a plus d'élévation et de générosité dans le cœur. Plus d'un contraste, il faut bien l'avouer, font de vous, Sophie, un ensemble plein d'originalité, mais aussi rempli de charme.

Votre mémoire, vraiment étonnante pour les choses qui vous intéressent, se refuse aux mille détails de la vie qui passent devant vous comme des ombres fugitives, sans laisser aucune trace dans votre esprit.

Si la beauté des autres n'a rien qui vous choque, la vôtre ne vous est pas indifférente. L'esprit vous amuse et l'originalité ne vous déplaît pas. Malheur à qui vous ennuie! Vous ne pouvez abandonner une lecture qui vous intéresse; un roman vous enivre, la musique vous fait mal et bien tout à la fois. Une occupation grave vous attache. Vous recevez les hommages sans les chercher, comme une dette de bon aloi. Vous êtes, en un mot, Sophie, piquante, gaie, enjouée, ingénue, naturelle, réfléchie, toujours inattendue. Si votre ca-

ractère est égal, votre humeur ne l'est pas, mais vous êtes seule à en souffrir.

Adroite à tout ce que vous faites, vous regardez un ouvrage comme un léger travail qui facilite la pensée; mais il y a bien quelque coquetterie dans le soin que vous mettez à promener indéfiniment vos mains si jolies, sur un ouvrage qui fait ressortir leur blancheur.

Pour être vraiment coquette, il faudrait vouloir quelque chose, et vous ne demandez rien à personne.

Votre taille est souple, gracieuse et élevée. On vous reconnaît pour Anglaise à votre teint si beau, à vos couleurs si fraîches; mais à vos cheveux si noirs, à vos impressions si vives, à votre physionomie si animée, on vous croirait femme du Midi.

Ne m'en voulez pas, Sophie, de vous avoir cherchée. Vous ne pardonnez pas facilement, et votre rancune serait une peine que vous êtes trop généreuse pour vouloir m'imposer.

Ne relevez pas surtout, pour m'accabler, ce regard si beau que vous tenez habituellement baissé, comme si vous en redoutiez la puissance, pour vous et aussi pour les autres.

MARIE

PRINCESSE DE WIECK, SŒUR DU DUC DE NASSAU[1].

Bonne, naturelle, spirituelle, charmante en tous points ; ensemble délicieux, modèle de grâce, de finesse et de distinction, telle est la princesse de Wieck.

Son âme est toute confiance, et, chérissant les siens avec le plus doux abandon, elle ne pourrait comprendre qu'on ne l'aimât point, et encore moins qu'on pût la tromper.

Sa coquetterie n'est qu'un désir général d'être aimable pour tout ce qui l'entoure; mais, exclusive dans ses sentiments, son affection n'a rien de banal ; et, si elle est exigeânte, c'est qu'en comprenant peut-être ce qui lui est dû, elle sent par-dessus tout ce qu'elle donne.

Heureuse jeune femme qui n'a encore compris de

[1] Nous avons fait un voyage ensemble sur le Rhin avec elle et son mari.

la vie que son bon côté, et qui, avec une sorte de mobilité dans l'esprit, conserve ses souvenirs! On ne peut la voir sans l'apprécier, et la connaître sans avoir pour son noble caractère, autant d'estime que d'attrait pour sa personne.

Sa fraîcheur est éblouissante, son ensemble est délicieux. Son regard a toute la séduction de l'innocence et du sentiment; son sourire est plein de charme, ses traits sont remplis de finesse, et aucun souci n'est encore venu en altérer la fraîcheur.

Mon joli modèle, assez heureux pour ne rien regretter, jouit vivement de ce qu'il possède, sans craindre aucun malheur.

Fille chérie, femme adorée par un époux digne de son choix; mère d'une charmante petite fille, fêtée, recherchée, aimée de tous, que pourrait-il lui manquer? Peu habituée à être contrariée, un mot la bouleverse; mais elle l'a bientôt oublié pour se livrer à ses joies innocentes, et aux doux épanchements d'épouse et de mère.

Vive et très-impressionnable, sous une apparence de légèreté, Marie a un grand fonds de raison, et aussi une grande justesse d'esprit.

Avançant dans la vie sans crainte, caressée par les événements, une déception la tuerait; et l'on verrait cette fleur si fraîche, se dessécher et périr sans chercher à se relever.

Le découragement, une fois entré dans son âme, serait un poison lent qui la conduirait au tombeau. On voit sans envie ce bonheur si parfait, car Marie est aussi bonne que compatissante; si heureusement douée par le ciel, que pourrait-elle désirer?

Puisse la Providence protéger toujours une si digne et si délicieuse créature !

Je fais ce portrait de souvenir, Madame ; puisse-t-il vous prouver que celui que vous avez laissé à vos compagnons de route, n'est pas de ceux qui s'effacent ; et puissent aussi les échos de ces rochers imposants qui bordent le beau fleuve, vous reporter à Neuwied les paroles que la reconnaissance et le regret nous arrachaient après vous avoir quittée !

ISABELLE

INFANTE D'ESPAGNE, COMTESSE DE GUROWSKI.

—

Délicieux papillon ! comment parvenir à vous fixer, fût-ce un instant, pour vous peindre? vous êtes partout à la fois, Isabelle. Si vous marchez, vous courez ; si vous courez, vous volez; si vous dansez, c'est un léger zéphyr qui paraît se balancer sur des fleurs. La terre semble, pour cette légère sylphide, une espèce de raquette où elle ne fait que poser un moment.

Vous m'avez permis de vous observer, Madame, et je crois que je l'eusse fait, même sans votre consentement, tant cette étude est intéressante, et en dehors de tout ce qui existe.

Piquante, bonne, sensible, fière, originale, inattendue, vive, indépendante, impressionnable, douce, impétueuse, décidée, souriant au danger quel qu'il soit, gaie, triste, enjouée, et riant souvent avec un découragement complet.

Réfléchie, et pouvant se faire juger un peu légère; aimable comme la femme la plus spirituelle et la plus gracieuse; raisonnant comme un diplomate, et déraisonnant avec joie comme un jeune étourdi; abordant sans crainte comme sans difficulté les sujets les plus abstraits, les idées les plus élevées; vous étonnant par la profondeur de ses pensées, par la justesse de ses jugements; et puis, sautant, dansant, enchantée de se débarrasser de cet extérieur de raison qui lui est aussi naturel que le serait la folie; ayant une volonté ferme, avec beaucoup de persévérance.

Pouvant monter si haut, Madame, on ne vous pardonnerait pas de ne point rester toujours à cette hauteur; et, sachant si bien connaître et juger les personnes qui se rencontrent sur votre route, il serait permis de vous en vouloir, si en les choisissant vous ne les placiez pas toujours à une juste distance.

Un serviteur dévoué de votre famille, Madame, s'affligerait, si vous pouviez ne pas comprendre les obligations sévères et sacrées qui vous sont imposées par votre position, comme aussi par le devoir; mais le peintre s'égare dans des suppositions mensongères!

On sera pour vous, Isabelle, plus sévère que pour tout autre; parce que, supérieure à tous, vous seriez sans excuse, si vous n'étiez pas ce qu'il y a de plus noble et de plus distingué.

On n'a ni plus de grâce, ni plus d'esprit; vous êtes un composé de mille contrastes plus piquants les uns que les autres.

La société des hommes semble plus facile à une

jeune personne; mais a-t-elle assez pensé que celle des femmes sensées lui était préférable?

Il est plus commode, sans doute, de réfléchir après avoir agi; et cependant Isabelle serait impardonnable de le faire, car elle sait parfaitement d'avance la portée de ce qu'elle fait, ou de ce qu'elle dit.

Enfant par l'ingénuité, femme par le charme répandu sur toute votre personne, homme par le jugement, vous avez du génie, Madame, et autant d'expérience que parfois vous semblez avoir d'inexpérience.

La contrariété vous révolte, toute contrainte vous est insupportable, et l'autorité vous paraît de tous les jougs le plus odieux.

Vous sauriez vous donner, vous ne savez pas vous soumettre.

Vous avez en un mot, Isabelle, le sentiment de tout ce qui est beau, grand, noble et généreux; mais, parfois lancée au milieu d'un tourbillon qui vous aveugle, vous vous laissez emporter par le torrent, en fermant les yeux pour ne pas apercevoir ses écueils.

La vie vous paraît un court passage; et, lasse d'une existence qui commence à peine, vous y tenez peu, et la sacrifieriez pour un mot ou une idée; mère de la plus gracieuse petite fille, il ne vous est pas permis, Madame, de jouer avec votre vie.

Si vous attachez du prix à quelque chose, c'est avant tout à vous amuser. Trop souvent, cependant, le plaisir ne laisse que des regrets; mais qu'allez-vous penser de cet ennuyeux pédagogue, qui, au lieu de vous admirer, risque une observation?

Si vous étonnez les plus sensés par la justesse de votre esprit, vous pourriez les affliger par l'impétuosité

de vos paroles; et, peut-être, agissez-vous quelquefois sans avoir assez calculé! Mais nul n'écoute un conseil avec plus de simplicité, et ne le suit avec autant de sincérité quand il lui plaît.

Si, une fois entraîné par un sentiment généreux, on avait oublié sa position, ce serait un motif de plus pour se la rappeler.

Le respect gêne, et cependant vous devez le commander, Madame; il ne suffit pas d'être aimé; l'estime que l'on a de soi, et celle que l'on mérite, sont un devoir pour un noble cœur; et une jeune femme, quelque délicieuse qu'elle puisse être, doit viser avant tout à la considération, si elle veut que ses succès soient durables.

Songez, Isabelle, que votre volonté doit dominer vos impressions; cette volonté vous manquerait-elle, lorsqu'elle vous suffit pour être toujours approuvée? Déjà fatiguée d'une course un peu rapide, vous vous arrêterez pour reprendre haleine, et réfléchir aux obligations qui vous sont imposées.

Vous êtes au moral, comme au physique, un composé si parfait de tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus élégant, qu'il est plus facile de le sentir que d'essayer de le définir. Comment résister, Madame, à l'attrait que vous savez si facilement inspirer! Bien téméraire celui qui espérerait s'en affranchir.

Sans nulle coquetterie, vous aimez à plaire, et il vous est doux d'attacher; mais trop compter sur soi serait un danger; et le monde est un cratère brûlant qui renferme plus d'un abîme. Vous saurez les éviter, car vous aimez assez la vérité pour préférer celui

qui vous la dit à celui qui vous flatte ; et si ce dernier vous plaît un moment, le premier vous laissera un souvenir plus durable. Mon ambition serait plus que satisfaite, Madame, si je pouvais l'espérer.

PÉNELOPE

PRINCESSE DE CAPOUE.

Rarement le peintre rencontre un modèle aussi séduisant.

Dire que Pénélope est grande et belle, que la noblesse de sa tournure impose, que la dignité de ses manières la fait remarquer, que sa bienveillance vous attire, que sa bonté vous attache, que la beauté de son regard a un charme qui explique en partie son existence, que tous ses sentiments sont généreux, que sa sensibilité est profonde, que sa tête est forte, mais que son imagination est impétueuse; dire enfin que Pénélope est douée des plus heureuses facultés, ce ne serait pas faire un panégyrique, mais écrire l'histoire.

J'ignore si jamais un éclair d'ambition s'est glissé

dans son esprit, mais c'est sur les êtres qui lui sont chers que Pénélope reporte toute son ambition.

L'intérêt ne l'eût jamais fait rentrer dans le sein de l'Église ; l'amour et la conviction pouvaient seuls l'y conduire.

Nulle âme n'a plus d'énergie que celle de Pénélope pour supporter les épreuves de la vie ; et si son extrême sensibilité les lui fait vivement sentir, c'est pour ceux qu'elle aime qu'elle en souffre.

Jamais on n'eut moins d'égoïsme, avec un amour plus profond et plus vrai.

C'est pour celui qui justifie son choix par sa constante affection qu'elle existe ; en dehors de ses enfants et de sa famille, le monde lui est indifférent ; et si le mot de patrie fait battre son noble cœur, il semble que l'Italie soit devenue la sienne ; c'est vers ce beau pays que se reportent aujourd'hui ses pensées.

Si son âme n'était pas habituellement triste, le plaisir ne serait point pour Pénélope sans attrait ; mais il la fatigue, et si elle prend à quelque distraction, c'est comme le voyageur harassé qui soupire après un moment de repos.

Combien de fois cette âme si tendre se serait reproché d'avoir cédé au sentiment qui l'entraînait, si ce sentiment n'était devenu indispensable au cœur dévoué qui lui a consacré son existence ; et, d'ailleurs, protégée par les lois, elle croyait n'avoir rien à redouter pour lui.

Pénélope a une grande puissance de caractère avec beaucoup de persévérance.

Aimant la vérité, elle sait gré à ceux qui la lui disent. Son jugement est prompt : elle désire avec ar-

deur en sachant attendre. Jamais elle n'oublie un service, et juge parfaitement ceux qui l'approchent. Avec une grande abnégation d'elle même, on n'est pas plus constamment occupée de ceux qu'elle aime. La vivacité de son caractère cède à l'empire qu'elle a su lui imposer avec une volonté qui ne transige jamais, et qui l'engagera toujours à se montrer digne de la position élevée à laquelle l'amour et l'estime l'ont fait monter.

Avec une sorte de timidité naturelle, il est impossible d'être plus gracieuse.

Simple sans affectation, et justement fière sans hauteur, on n'a pas une bienveillance plus générale avec moins de banalité. Pénélope sait mettre avec mesure chacun à sa place, sans jamais sortir de la sienne ; et jugeant également bien les choses et les hommes, elle n'exige rien, mais se montre reconnaissante et touchée des justes égards qu'on lui témoigne.

Comprenant sa position, et voulant commander l'estime, Pénélope saura se résigner aux durs sacrifices qu'elle lui impose; et c'est ainsi qu'elle se fera apprécier par tous ceux qui auront l'honneur de l'approcher. Pénélope, enfin, est disposée, dans l'intérêt de celui qui possède son affection, à faire tous les sacrifices personnels compatibles avec l'honneur; mais si elle peut consentir à s'oublier elle-même, elle ne peut oublier qu'elle est la femme légitime du frère d'un roi, et aussi qu'elle est la mère des plus jolis enfants du monde. Réclamer des biens qui nous appartiennent par droit héréditaire, n'est que stricte justice.

Je n'ai fait encore que vous entrevoir, Madame; me

pardonnerez-vous de vous avoir si promptement connue? — Votre amabilité me répond de votre indulgence. Veuille le ciel vous ouvrir enfin le port après l'orage !

ALIÉNOR

MARQUISE DE COURTARVEL.

C'est vrai, j'aime le monde, les plaisirs, les fêtes, la distraction ; mais je ne m'ennuie jamais chez moi, et si j'y reste peu, j'y reviens toujours avec plaisir.

Ayant uni mon sort à une personne beaucoup plus âgée que moi, je ne lui ai jamais causé un moment de souci ; et une vérité qui pourra bien rencontrer quelques incrédules, c'est que le parti que je pris ne fut pas un sacrifice. On est heureux du bonheur que l'on cause ; aussi ai-je trouvé bien des dédommagements dans l'estime que mon mari me témoignait, comme dans l'affection si tendre qu'il a toujours eue pour moi.

S'il me plaît de changer de place, mon humeur est égale, et je suis facile à vivre ; si les nuits me paraissent trop longues, c'est qu'il me sourit de multiplier le temps, et puis je ne me trouve jamais plus en train

et plus aimable qu'à dix heures du soir ; d'ailleurs, j'ai quatre enfants à élever, ce qui prouve que tout mon temps ne se passe pas au bal.

Je déteste à contrarier, et il ne me plaît pas davantage qu'on me contrarie. Je puis bien avoir quelques prétentions ; mais, sans amour-propre, je pense en réaliser plusieurs.

Si je ris d'un ridicule, au fond je suis bonne ; et si les hommages me plaisent, je n'en prends que ce qu'il est honorable et digne de recevoir.

On peut me blesser, mais je ne puis en vouloir longtemps, et je ne sais pas conserver de rancune.

Je me trouve assez agréable, j'en conviens ; et je n'ai qu'à écouter pour le croire ; mais c'est surtout la réputation d'une femme d'esprit qui me plaît ; et, franchement, je ne me crois pas plus sotte qu'une autre.

Mes yeux ne me paraissent pas entièrement éteints, et leur expression n'a rien qui me déplaise. On dit même que mon regard a quelque chose de la fixité de ceux du serpent : c'est aux autres à le juger.

On pourrait me supposer d'être légère ou inconstante dans mes affections, tandis que je ne fais qu'ajouter à la liste de mes amis ; conservant avec soin ceux que les circonstances ou l'attrait m'ont donnés.

Je recherche la conversation des gens instruits, parce que je pense qu'elle fait valoir.

Mon imagination est plus vive encore que mon cœur, étant loin pour cela d'être insensible : la mobilité d'esprit ne ressemble en rien à l'indifférence.

Si j'aime, j'aime bien ; mais si l'on me déplaît, j'ai

de la peine, j'en conviens, à revenir des préventions que l'on m'a inspirées.

Mes cheveux sont d'un beau brun, ma taille est élégante et bien prise, ma toilette un peu recherchée, mais de bon goût; mon naturel est facile, je suis douce et vive à la fois.

J'ai bien un peu d'originalité, de bizarrerie même dans l'esprit, mais nullement dans mes actions; et j'avoue que, sans me croire mieux que les autres, je ne suis pas fâchée de ne pas être tout le monde.

Si l'on me demande un service, je marcherais sur la tête pour le rendre; et j'irais jusqu'au bout du monde pour réparer la peine que j'aurais causée.

Ayant, enfin, plus d'une faculté, je sais suffire à tout. Adroite à ce que je veux faire, je varie mes occupations à l'infini; et nul ne pourrait croire à ce que je place dans une de mes journées.

Si mes chevaux sont étiques, c'est qu'ils arpentent Paris en tout sens du matin au soir, et surtout du soir au matin.

Je lis cent choses pour trouver à en placer quelques-unes. A vrai dire, je me crois au total une femme d'esprit, de raison, de ménage, femme du monde, peut-être même un peu coquette dans l'occasion, sans que l'on puisse en médire. Légère et profonde, rieuse et mélancolique; châtelaine aimable à la campagne, visitant mes voisins, mes terres, mes bois, mes potagers, le tout avec le même empressement.

Voilà, en un mot, ce que je suis.

Rira qui voudra de ce portrait! ce que je puis jurer, c'est que s'il voit jamais le jour, du moins n'y aurai-je été pour rien.

ANNA

MADEMOISELLE DE LA JUMELIÈRE.

—

Honneur, franchise, finesse, délicatesse, distinction, élévation de pensées, noblesse de sentiments, résignation plus humaine que purement religieuse; une foi ferme avec peu de goût pour des pratiques trop multipliées, un courage héroïque pour supporter les épreuves de tout genre qui ont sillonné sa vie.

Ne se plaignant jamais, bien que souffrant parfois à en mourir; et ayant pu chercher, au comble de la tristesse, si vivre ainsi malheureuse était un ordre émané directement du ciel!

De la fierté dans les idées, sans orgueil dans les actions; un cœur tendre qui ne l'a point laissée sans quelque occupation, avec la conscience la plus timorée qui n'eût pu survivre à un remords.

Une imagination extrêmement vive, qui faisait faire à son aimable propriétaire beaucoup de chemin en peu de temps.

D'une discrétion à toute épreuve, une grande mobilité dans les idées avec trop de fixité peut-être dans les sentiments. Difficile à désabuser une fois convaincue; naturellement confiante, et devenue méfiante pour ne l'avoir pas toujours été.

Plus de bonté encore dans le cœur, que de douceur dans un caractère dont les événements ont brisé l'égalité virginale.

Vive, impressionnable, trop sensible pour son repos; bouleversée des heures, des jours, pour un mot, et s'attachant longtemps à la même idée, surtout lorsqu'elle est triste.

Sérieuse et enjouée, facile à vivre, bien qu'un peu susceptible; mais comment ne le serait-on pas, quand on sent soi-même si vivement le bonheur de la reconnaissance! Ayant mille talents sans en tirer vanité; adroite à tout ce qu'elle fait, sans la moindre prétention; dessinant comme un ange, et vous charmant lorsqu'elle promène avec grâce ses doigts délicats sur le piano.

Sans coquetterie, aimant à plaire, et ayant besoin d'affection.

Infiniment de mesure dans les paroles comme dans les actions; et prêtant du charme à ce qu'elle fait comme à ce qu'elle dit. Souvent distraite, oubliant les petites choses, et ayant une étonnante mémoire pour tout ce qui se grave dans son cœur.

Exerçant sur elle-même un grand empire; assez facile à contrarier sans le témoigner; mais détestant à contrarier le prochain. Avec une extrême obligeance, capable du dévouement le plus absolu, et heureuse de trouver l'occasion de le prouver.

Destinée à posséder beaucoup, sachant aujourd'hui se contenter de peu ; trop fière et trop noble pour accorder ses regrets à une fortune qu'elle n'a plus ; mais ayant longtemps senti au fond de son âme un vide qui lui était pénible de ne pouvoir combler.

Anna, enfin, est aimée, appréciée, recherchée pour elle-même, comme pour le charme qu'elle répand dans la société. On voulait en faire un charmant papillon, voltigeant et piquant ; mais la bonté de sa nature l'a emporté, et elle est aujourd'hui aussi solide qu'elle est aimable.

Si un compliment la laisse indifférente, elle n'est pas insensible à un hommage que le cœur et une véritable appréciation se permettraient de lui offrir. C'est dans cet espoir que j'ai l'honneur d'être son très-humble serviteur.

APOLLONIE

MARQUISE DE LA ROCHELAMBERT.

Voulez-vous connaître une femme aimable, spirituelle, causant bien et finement, remplie de tact, de charme, et de cette grâce qui séduit et attache? Frappez à la porte d'Apollonie; mais si votre cœur est profond, sensible, craignez les séductions de sa personne, et aussi celles de son esprit, car vous pourriez mourir d'un mal qui ne ferait que l'effleurer.

Si vous aimez une maîtresse de maison faisant à merveille les honneurs d'un salon, pensant à tout et à tous; souvent rêveuse, rieuse et mélancolique; distraite parfois et n'oubliant rien, prenez Apollonie pour modèle.

Il y a autant de vague dans sa personne que dans sa pensée; elle ignore elle-même ce qu'elle veut; mais un délicieux instinct la porte à plaire à tous indistinctement; il y a de l'ambition dans sa pensée, avec un grand abandon dans ses actions.

Dédale pour elle-même, elle est aussi pour les autres une véritable énigme. Avec un laisser-aller apparent, on pourrait presque accuser sa franchise; mais si elle trompe les autres, c'est qu'elle s'abuse ellemême. Femme aux impressions les plus vives et les plus spontanées, Apollonie est toujours ce qu'elle paraît; mais la mobilité de son esprit est extrême comme celle de son cœur. Si elle aime, elle aime bien, et l'affection qu'elle vous témoigne est sincère; dès que vous l'ennuyez, elle cesse de vous aimer, et un long engagement lui pèserait. Apollonie se plaît à varier et à multiplier ses affections : c'est pour elle chose facile, car chacun aspire à sa bienveillance.

Avec beaucoup de simplicité dans le fond, elle peut paraître étudiée, tant lui sont faciles toutes les physionomies; chez elle ce n'est point un masque, un jeu, c'est une réalité, mais une réalité passagère.

Fière dans l'occasion, on n'a pas plus de souplesse pour arriver au but qu'elle veut atteindre aussitôt qu'elle l'entrevoit.

L'élégance de son esprit égale celle de sa taille, et aussi celle de ses manières. C'est un tout délicieux, un ensemble charmant qui, en restant original, ne devient jamais une copie.

Vive, piquante, assez volontaire, Apollonie vous étonne et vous séduit tout à la fois, sans vous laisser ni le temps ni la possibilité de lire jamais entièrement au fond de sa pensée, bien que, malgré vous, vous lui livriez la vôtre sans restriction.

Aimant les succès, elle leur sourit avec un air d'indifférence qui leur donne plus de piquant, en les rendant plus durables.

Elle sait causer avec les plus sensés comme avec les plus fous, prenant tout avec une extrême facilité, se ployant avec une incroyable souplesse, à toutes les conversations comme à toutes les exigences, et sachant s'ennuyer en aimant à s'amuser.

Apollonie aime les lectures graves; un roman l'attache en la fatigant; la musique la fait rêver; mais si parfois elle réfléchit sérieusement, c'est un peu contre sa volonté, car ses réflexions l'attristent. Tout n'est pas rose dans la vie, et qui a beaucoup vécu a aussi beaucoup éprouvé.

Ses croyances religieuses, quand elle s'en occupe, la troublent plus qu'elles ne la consolent; et la mort, qu'elle saurait braver, l'effraye à attendre de sang-froid.

Forte et courageuse dans les grandes occasions, les égratignures l'irritent, et un parti qui est lent à se prendre, lui est insupportable. Toute hésitation l'ennuie, toute contrainte la heurte, toute autorité la révolte.

Avec beaucoup d'imagination elle a aussi beaucoup de raison; reste à savoir qui l'emporte dans l'habitude de la vie.

Apollonie a plus de laisser-aller que de véritable entraînement, plus d'élan que de profonde sensibilité; active et paresseuse, froide et animée, impressionnable et légère; bonne, quelquefois piquante, et pardonnant par fatigue d'en vouloir; avec beaucoup de finesse, ennuyée qu'on la devine, et n'aimant à être jugée que pour ce qu'elle paraît, c'est-à-dire pour la femme la plus séduisante et la plus distinguée.

Instruite sans aucune pédanterie, elle a beaucoup

lu et beaucoup retenu. Gâtée par le monde, elle a su conserver au milieu de ses succès, une simplicité charmante, et l'habitude de plaire lui en a laissé la naïve émotion.

Si le peintre a dû se soustraire à cette séduction, c'est pour mieux conserver son impartialité ; et si un petit air boudeur l'attend pour récompense, il le soutiendra, en espérant un retour vers une bienveillance générale que, mieux qu'un autre, il sait apprécier.

S. A. R. LA GRANDE-DUCHESSE DE NASSAU

FILLE DU GRAND-DUC MICHEL.

Pourquoi cette pompe funèbre où tout un peuple assiste en larmes; pourquoi ce deuil et ces cyprès; pourquoi les larmes d'un juste désespoir, ont-elles remplacé le bonheur et la joie; pourquoi une noble famille, jadis si heureuse, est-elle livrée aux regrets les plus amers, et cette belle couronne qui couvrait une si belle tête ne repose-t-elle plus que sur une tombe?

C'est que chacun croit avoir perdu sa protectrice, le malheur un appui, la peine une consolation, et le pauvre un soutien.

C'est qu'elle n'est plus, cette femme qui faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait; c'est qu'elle a cessé d'exister, cette princesse qui fut accueillie avec tant d'empressement, et dont chaque jour révélait une qualité nouvelle, cette jeune femme à laquelle

chaque moment, chaque circonstance prêtait un nouveau charme, en montrant tout ce qu'il y avait de grand, de généreux dans cette âme de feu, qui savait toujours maîtriser par la raison, la vivacité d'une imagination impétueuse.

Fière sans être orgueilleuse, cette gracieuse personne accueillait avec bonté ceux qui avaient l'honneur de lui être présentés, en sachant, avec grâce et mesure, mettre chacun à sa place. On ne pouvait unir plus de dignité à moins de hauteur; mais il était facile de sentir qu'elle comprenait ce qui était dû à sa personne comme à son rang, et que si elle consentait parfois à l'oublier, elle n'eût pas souffert qu'on le méconnût.

Confiante et pourtant réservée, elle étudiait avec soin le terrain nouveau sur lequel elle marchait; et, sachant écouter un conseil, elle en référait toujours à son propre jugement, qui était d'une extrême justesse.

Épouse adorée, fille tendre, elle avançait avec réserve, désirant connaître les usages, les choses et le monde où elle vivait, avant de se livrer à un abandon qui avait pour elle un grand charme.

Dédaignant les petites choses et les puérils bavardages des cours, elle n'attachait d'importance qu'à ce qui en valait la peine; méprisant les flatteurs, mais touchée de la juste impression qu'elle laissait à tous ceux qui l'approchaient.

On ne pouvait réunir à la fois plus de prudence et de simplicité.

Exigeante en affection, celle que sans réserve lui portait son illustre époux, ne lui laissait rien à désirer; et elle était heureuse de partager avec lui le soin

si doux, de se faire aimer et chérir des habitants de ce ravissant pays.

Faire du bien était sa plus douce occupation ; il lui eût été impossible de rester sourde à la voix du malheur.

Dépassant de sa tête, si belle et si imposante, toutes les personnes de sa cour, elle avait pour chacune une pensée aimable, un sourire gracieux, un geste bienveillant.

Sa tournure était noble, sa taille élégante, son pied charmant, ses manières dignes et remplies de grâce. C'était une beauté du Nord avec tout le charme des femmes du Midi; son teint était éclatant de blancheur; ses longs cheveux étaient relevés avec goût. Son regard étincelant annonçait toute la fermeté, comme la chaleur et la puissance de son âme.

On n'eut jamais moins de prétentions; mais, en passant devant son miroir, elle pensait avec confiance et bonheur, qu'elle serait aimée par le prince auquel son existence était vouée, et qui était sa seule et unique occupation.

Avec quel courage, quelle énergie, quelle force on vit cette jeune femme qui tenait à la vie surtout pour ceux qu'elle aimait, regarder en face la mort qui s'approchait avec une effrayante rapidité.

Depuis la mort de sa cousine la princesse Alexandra, cette princesse si accomplie, si distinguée, si aimable et si gaie, un noir pressentiment ne l'avait pas quittée.

Pas un mot de faiblesse ne lui est échappé, et elle adressait sans cesse une parole de consolation et d'affection à tous ceux qui s'empressaient auprès d'elle. Elle

n'espéra pas un seul moment, et cependant elle laissait encore l'espoir à ceux pour qui c'était une nécessité. La douleur de son mari l'accablait sans l'abattre, et, priant pour lui, elle trouvait la force de le quitter. Cette consolation si douce de lui laisser un enfant digne de sa mère, lui fut enlevée ; elle se résigna.

Ses derniers moments furent calmes, mais déchirants ; et il semblait qu'une seule pensée, une seule douleur animât ces nobles cœurs, qui n'en faisaient qu'un pour la chérir et l'admirer.

Tous ses serviteurs étaient en larmes ; jamais femme ne fut plus aimée, mieux appréciée ; et la douleur du prince était devenue celle de tous les habitants du duché, qui la comprenaient en la partageant, et qui ont pour Son Altesse le dévouement le plus vrai, l'affection la mieux méritée.

Moi aussi j'ai eu le bonheur de voir, d'admirer cette princesse adorée par toute une famille, dont l'accueil si bienveillant nous a laissé un souvenir profond de reconnaissance.

Le tribut d'éloges et de regrets que je lui paye aujourd'hui, ne peut être accusé de flatterie, et je veux espérer qu'en remplissant un devoir aussi pénible, ces lignes ne seront pas sans intérêt pour les illustres hôtes dont je partage sincèrement la douleur.

J'aurais voulu parler plus dignement du juste objet de tant de regrets ; mon intention, du moins, me vaudra l'indulgence que je réclame ; mais je dois prévenir le lecteur que, loin d'outrer l'éloge, je suis resté au-dessous de la vérité.

D'autres plumes seront facilement plus éloquentes, mais nulle ne sera conduite par une conviction plus

sincère. Il n'est pas sans douceur de savoir que les regrets qu'on éprouve, sont compris et partagés.

La mort de la duchesse de Nassau, nièce de l'empereur de Russie, sera une nouvelle épreuve pour ce grand cœur que tant de douleurs de famille viennent d'accabler.

Puisse la Providence lui venir en aide, en lui accordant avec la force et la résignation, qui peuvent seules le soutenir, les lumières si nécessaires à l'homme, surtout quand il dispose en maître souverain de la destinée des peuples, et qu'un seul mot sorti de sa bouche, peut troubler le monde!

MATHILDE

DUCHESSE D'ISTRIE.

Pourquoi, madame, si je vous dis que vous êtes belle, un sourire moitié moqueur et quasi bienveillant vient-il répondre à mon admiration que tant d'autres ont dû précéder?

C'est que probablement vous le savez aussi bien que moi, sans en tirer vanité; car vous êtes aussi naturelle que simple, et vous réalisez trop de prétentions pour en avoir aucune. Si tous ceux qui vous ont vue n'ont osé vous dire qu'ils vous admiraient, tous sûrement l'ont pensé.

A tort ou à raison, on vous croit assez indifférente; heureux le mortel qui aurait pu apprendre que vous ne l'êtes pas! Certes, à celui-là il serait permis de lui envier son bonheur, car il doit être grand; et votre indifférence vis-à-vis des autres, doit acquérir à ses yeux un nouveau prix.

Si vos émotions ne sont point promptes, en retour

elles sont vives et sincères ; et, douce par nature comme par habitude, ces mêmes émotions peuvent devenir impétueuses. Si l'on vous faisait éprouver une contrariété trop forte, vous pourriez vous révolter ; haïr, jamais. Mais vous êtes susceptible d'ennui comme de découragement ; et sans volonté habituelle, une fois que vous voulez, vous voulez fortement, et toute résistance vous révolte. Aucune difficulté ne vous arrête, aucun obstacle ne vous ferait reculer. En souffrant de la contrainte, vous la supportez longtemps; vous hésitez, mais, une fois décidée, aucun frein ne saurait retarder votre marche; vous ne raisonnez plus alors, vous sentez, et plus vivement qu'une autre.

Le monde vous amuse sans vous être nécessaire, et en faisant assez peu de cas de son opinion, elle vous égratignerait si elle n'était pas toujours telle que vous la méritez.

En aimant à faire plaisir, un ordre vous révolte ; et si vous pouvez vous résigner, vous ne savez pas vous soumettre. Vos amis, sans vous être nécessaires, ne sont jamais oubliés; et vous savez vivre avec vos souvenirs, bien qu'ils vous importunent parfois. Souvent vous secouez vos pensées qui vous paraissent lourdes; et peut-être, pour craindre de trop penser, risquez-vous de ne pas réfléchir assez.

Rendre service est pour vous une joie, être reconnaissante un bonheur. La confiance est pour vous une nécessité, mais, une fois altérée, elle ne peut plus se retrouver, et le doute vous est tellement insupportable, que vous le chassez longtemps avant de vous y livrer.

Active et paresseuse, vous courez souvent à pied ou à cheval, avec l'espoir de devancer le temps qui vous poursuit. Rien ne vous effraye, et vous souriez au danger, à la vie, et même à la mort.

Si vous entrez dans un salon, qui ne dira en vous voyant : « Mon Dieu ! qu'elle est belle, que ses cheveux « font bien ressortir la blancheur de son teint, que sa « taille est imposante et bien prise ! » Et aussi ces larges épaules que chacun peut admirer, qui saurait s'en taire !

Votre physionomie, madame, peint la bonté, et votre regard dit, au coup d'œil observateur, tout ce que votre âme peut éprouver.

Vous avoir devinée, Mathilde, c'est du moins vous prouver le bonheur qu'on aurait à obtenir de vous un peu d'affection; et si vos admirateurs sont nombreux, je ne le cède à aucun par mon appréciation.

VALENTINE

COMTESSE POZZO DI BORGO.

—

Grâce, distinction, élégance, bonté, douceur, beauté, taille faite au moule, regard délicieux, noblesse de sentiments et de manières, élévation de pensées, droiture de cœur, caractère facile, imagination vive avec un grand amour du bien, esprit impressionnable, mobile, facile à se décourager, jugement droit, conscience pure invariablement attachée à ses devoirs, amour de la famille, et sentant vivement le charme du coin du feu ; agréable dans le monde, et y rencontrant des succès mérités sans jamais les chercher ; mais en sachant les apprécier, les réduisant à leur valeur. Revenant toujours avec plaisir dans son intérieur ; active et paresseuse, gaie avec des pensées parfois mélancoliques, aimant le plaisir et y renonçant sans regrets, faisant les honneurs de chez elle avec un tact parfait ; humeur égale ; blessée par un

mot sans le laisser paraître; touchée d'une expression aimable sans consentir toujours à le témoigner. Vive en sachant se modérer, impétueuse sans le paraître, ayant dans la mère la meilleure et la plus éclairée une confiance sans limites.

Sachant se soumettre sans aimer qu'on lui commande; heureuse de prévenir le moindre désir, mais attristée par un ordre. Aimée, chérie, appréciée, recherchée par tous ceux qui l'approchent, ou qui désirent la connaître; la femme enfin la plus aimable, et à laquelle, pour être complète, il semble ne manquer que le bonheur d'être mère.

Citée pour exemple, donnée pour modèle, et si naturelle dans ses manières qu'elle n'excite jamais l'envie. Ayant su rester simple dans la position la plus brillante; jouissant de la fortune en n'y attachant que le prix qu'elle mérite, et aimant à la partager avec ceux qui souffrent; jamais plus heureuse que quand elle a pu soulager leur misère, ou essuyer leurs larmes.

D'un naturel peu confiant, sachant garder pour elle seule l'émotion ou la peine qu'elle éprouve, sans jamais en faire souffrir les autres. Craignant un abandon qui aurait trop de charme, peut-être, pour ce cœur si sincère, pour cet esprit ingénu : et ne se livrant jamais qu'avec sa mère, son guide et sa meilleure amie, aux doux épanchements d'une confiance sans limites.

Jouissant du bonheur qu'elle répand autour d'elle; et sans aucun égoïsme, existant bien plus pour les autres que pour elle-même; aimant à vivre, sans craindre de mourir; heureuse de croire, de pardonner,

mais bouleversée par un mot ou par un doute; difficile à bien connaître, sans être jamais dissimulée. Telle est cette femme que la critique la plus légère n'a jamais pu atteindre, qu'on ne peut connaître sans l'aimer, ni rencontrer sans l'admirer. Modèle si parfait en tous points, qu'il m'aura suffi d'en parler pour le faire facilement reconnaître.

Si je suis peut-être un de ceux qui ont le regret de la voir le plus rarement, du moins devra-t-on penser que je ne suis pas un de ceux qui savent moins apprécier ses nobles qualités; mais il n'est pas permis au peintre d'altérer la vérité, même quand il aurait à redouter de blesser l'esprit le plus modeste, et le cœur le moins orgueilleux.

Réclamer votre indulgence pour le peintre, madame, c'est reconnaître qu'il est resté fort au-dessous de son modèle; l'espérer serait trop de présomption; mon intention du moins et mon profond respect me mériteront peut-être le pardon que je réclame.

VICTOIRE

DUCHESSE DE NEMOURS.

—

La bonté, la douceur, l'aménité, une égalité d'humeur sans pareille, la grâce, la fraîcheur, figure toute blonde et toute jolie; expression de bienveillance bien rare à rencontrer; taille aussi souple qu'élégante, tournure remplie de charme; physionomie qui peint la pureté de cette âme candide; le caractère le plus aimable et le plus doux; riant avec abandon, mais renfermant en elle-même ses peines, si elle pouvait en éprouver ; craignant de se confier, prudente sans être méfiante; attachant peu de prix à la grandeur; ne voyant qu'une seule chose, c'est le bonheur d'être aimée; n'en sentant qu'une, le besoin d'aimer. Aussi profonde que sincère dans ses affections ; plus tendre que passionnée. Simple dans ses goûts comme dans ses manières, désirant peu de chose en dehors de son intérieur, et restant complétement étrangère à toutes les agitations des cours.

Comment ne chérirait-on pas une femme qui a tout ce qu'il faut pour plaire, avec toutes les qualités qui attachent. Jamais une pensée personnelle ne traverse son esprit; elle déteste de contrarier, et sa plus grande jouissance est de rendre et de voir heureuses les personnes qui l'entourent. Aussi l'aime-t-on à l'envi. Son mari et ses enfants, voilà toute son existence.

Elle a plus de finesse qu'on ne lui en suppose au premier abord, mais elle garde toujours ses remarques pour elle seule. Facilement elle croit au bien, et plus difficilement au mal.

Enfin c'est une personne charmante en tous points, que celle qui a passé près de moi comme une ombre fugitive, sans qu'à peine j'aie eu le temps de la fixer.

« Mais c'est donc un habitant de la cour, dirait « un Iroquois qui débarquerait aux Tuileries, que « ce peintre, puisqu'il en connaît si bien les per-« sonnages! » Certes, il se tromperait grandement, cet innocent Iroquois; c'est tout simplement un écrivain qui écrit pour l'histoire, et qui veut, quelle que soit son opinion, prouver son impartialité, en rendant justice au mérite et à la grâce, n'importe où il les rencontre; et d'ailleurs, pour qu'une galerie de portraits soit complète, il n'y faut pas laisser de lacune importante.

ALEXANDRA

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Quelle est cette belle et gracieuse personne au port de reine qui, par ses manières charmantes, sait adoucir tout ce que la distinction a d'imposant? C'est Alexandra, impératrice de Russie.

Dignité sans hauteur, élévation sans fierté, bonté sans faiblesse, douceur sans monotonie, grandeur d'âme sans orgueil; telles sont les qualités qui distinguent ce noble cœur.

De magnifiques cheveux blonds ornent sa délicieuse figure; et une souplesse remarquable vient ajouter à tout ce que la taille la plus belle a de noble et de gracieux.

Comme souveraine, on pourrait la donner pour exemple; recherchant l'affection sans courir après une fausse et vaine popularité, ayant toujours un regard pour le malheur, et l'oreille ouverte à la souffrance.

Simple dans la représentation, elle l'accepte comme un devoir de position, sans attacher le moindre prix à une grandeur qui n'a pour durée que celle de la vie; et les yeux sans cesse tournés vers le ciel, elle y emprunte sa force, sa résignation aux malheurs qui l'ont accablée, et aussi ces touchantes vertus dont le souvenir ne pourra s'éteindre dans la tombe.

Comme mère et comme femme, on la citerait à tous pour modèle. Pourquoi tant de tendresse, une affection si vraie, si profonde et si éclairée lui ont-elles coûté tant de larmes? C'est que le ciel éprouve ceux qu'il aime; et que par le malheur même il se plaît quelquefois à les ramener à des pensées vraies, à des pensées utiles.

Nulle épouse ne fut jamais aussi dévouée, et plus concentrée dans ses devoirs; son amour est son essence, son occupation unique et sa vie; il serait son tombeau s'il pouvait jamais devenir, pour cette âme si exclusive et si tendre, un motif de souffrance.

On n'eut jamais plus d'exigence de cœur avec une plus grande abnégation d'elle-même, et jamais une pensée personnelle. L'impératrice de Russie ne vit que pour ceux qu'elle aime; leur joie est la sienne, leur bonheur est le sien, et leur malheur lui ferait verser des larmes, tandis que les peines qui lui sont imposées, la torturent sans jamais lui arracher une plainte ou un murmure.

Il semble que la faiblesse de cette santé si précieuse, soit encore venue ajouter à la grâce de sa personne. Née avec un caractère gai, les circonstances lui ont donné une sorte de mélancolie remplie de charme; et à force de se contraindre, l'impératrice a

pris l'habitude de renfermer en elle-même ses peines, ses souffrances et presque ses joies; elle craindrait de faire souffrir les autres par un abandon qui lui serait aussi doux que naturel. Si elle tient à la vie, c'est pour ceux qu'elle chérit; car pour elle-même elle en a fait le sacrifice.

Il est difficile, en un mot, de voir réunis dans la même personne, plus d'attraits, de qualités, de vertus.

Peut-être une modestie qui prête un nouveau charme à cette belle et noble personne, en voudra-t-elle au peintre d'avoir osé les révéler.

Tout son espoir est dans son indulgence, qui, par une exception unique, ne saurait être refusée à celui dont l'admiration égale le respect.

ANNE

COMTESSE WIELHORSK’.

Non, Comtesse, vous ne serez jamais étrangère à la patrie des arts, vous qui les appréciez si bien; vous dont un beau morceau de littérature fait battre le noble cœur; vous qui rougissez de dépit devant tout ce qui n'est pas grand, généreux et pur; vous qui vous en voulez de l'intérêt involontaire que vous inspire certaine lecture où l'imagination a sa part, lorsque le goût le plus fin n'y a pas présidé; vous surtout qui, au récit d'une belle action, sentez tout votre être s'émouvoir.

Dans un pays où l'honneur, la grâce, la bonté, la distinction, la délicatesse, la beauté, l'esprit, la raison, la profondeur, la force d'âme ont tant de valeur, vous serez toujours réclamée comme une contemporaine.

Pourquoi un de ces coups de foudre qui brise une vie dès son aurore, vous a-t-il sitôt révélé à vous-même, une de ces âmes chaleureuses et tendres qui se donnent tout entière ?

Tant de jeunes personnes n'oseraient avouer le roman de leur existence ! Le vôtre, Comtesse, vous pourriez le proclamer au grand jour, si de noirs cyprès ne recouvraient aujourd'hui la tombe de cette princesse[1] qui n'eut jamais peut-être sa pareille, et à laquelle vous aviez livré votre âme sans calcul ni partage.

Chercher à vous consoler était impossible, car vous êtes inconsolable ; aussi a-t-il fallu se borner à vous donner le courage et la volonté de vivre, alors que votre vie se brisait, et que vous envisagiez la mort comme le seul refuge à une douleur si amère. Un voyage devait vous faire quelque bien, et on vous le fit entreprendre ; mais vos regrets étaient si sincères, et ils sont encore si profonds, qu'ils suffisent à remplir votre existence. Puissiez-vous, Comtesse, pour le bonheur des autres, apprendre que vous pouvez encore aimer !

Votre famille tremblait pour elle-même, plus encore que pour vous ; car vous êtes tout le charme de votre intérieur, vous êtes son bien le plus précieux.

Votre caractère est fort, Comtesse, et l'expérience a devancé votre âge ; vous tenez à vos idées, en sachant les sacrifier, mais sans les abandonner.

Vos impressions sont si profondes, et parfois tellement impétueuses, que souvent vous les craignez, bien qu'une raison sévère préside à toutes vos actions. Si

[1] La princesse Alexandra de Russie.

vous avez une grande indépendance de pensées, vous n'en avez pas dans votre conduite.

Vous jugez tout ce que vous rencontrez; mais, comme le mal l'emporte souvent sur le bien, vous gardez pour vous les jugements que vous portez; nulle méchanceté ne peut vous atteindre.

Vous n'êtes point capricieuse, mais vous êtes susceptible d'enthousiasme; on vous blesserait en vous méconnaissant, mais vous avez trop de bonté pour ne point pardonner.

La musique vous émeut fortement; et, en l'écoutant, des larmes mouillent parfois vos belles paupières. Votre nature est tout à la fois bonne et impétueuse; toujours vous êtes prête à rendre service et à vous dévouer sans mesure, surtout quand vous croyez qu'on le mérite.

Vos yeux ont l'expression de votre âme. Le bord de la mer vous porte à une mélancolie douce et pénible à la fois.

Vous êtes sans orgueil, mais il vous est doux d'être appréciée; personne ne juge mieux que vous l'impression que vous causez, sans en tirer vanité.

Généralement, vous avez assez peu d'estime pour les hommes, qui vous paraissent pour la plupart nuls ou flatteurs; et qui vous sont, en masse, assez indifférents.

Tout ce qui n'est pas la vérité choque au dernier degré, votre esprit droit et votre âme si candide.

Vous êtes imposante comme ces belles femmes du Nord; mais vous avez toute la grâce d'une Française; et dans cette belle patrie, à laquelle vous avez daigné sourire, vous avez trouvé des amis qui garderont votre

souvenir, comme un gage précieux d'un retour qu'ils veulent espérer. Il serait trop pénible, après vous avoir connue, de vous perdre sans retour.

Je vous ai vue si peu..., obtiendrai-je de vous, Comtesse, un léger souvenir? Le vôtre, du moins, restera précieux pour celui qui a su si promptement vous connaître, si parfaitement vous apprécier, et qui croit ne pouvoir faire de la fille un plus juste éloge, qu'en disant qu'elle est digne, en tous points, de la mère la plus tendre et la plus éclairée, de la femme la plus aimable et la plus distinguée.

Votre modestie aura de la peine, je le sais, à me pardonner de n'avoir pu résister à publier mes impressions; mais il est de ces exemples qu'il est bon de donner au monde; et si je n'ai pas osé vous consulter, j'implore, du moins, à mains jointes, un pardon que vous ne sauriez me refuser.

S. A. R. LA PRINCESSE ALEXANDRA

FILLE DE LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, DUCHESSE DE HESSE.

Où trouver un coloris assez pur, des couleurs assez vives, un pinceau assez fidèle, un peintre enfin assez digne pour faire le portrait de cette fleur à peine éclose, de cette femme sans égale, de cette princesse accomplie à cet âge où d'ordinaire l'on a tout à acquérir?

Bien plus fière des vertus des siens que de leur haute position, la princesse Alexandra était cent fois plus noble encore par les sentiments que par la naissance; jamais plus d'élévation, de générosité, de franchise, de joie enfantine, de raison précoce, de noblesse sans orgueil et d'amour pour sa famille, ne firent battre un cœur.

Une pensée personnelle ne pouvait traverser cet esprit si fin, si délicat et si supérieur.

A peine un sentiment plus exalté eût-il pris nais-

sance dans cette âme si tendre, que les regrets les plus déchirants vinrent remplacer l'amour qu'elle avait inspiré à un prince digne de cette touchante affection; mais l'amour qu'elle lui accorda, n'avait en rien altéré celui qu'elle portait à une famille dont elle était la consolation, la gloire, l'espérance et le bonheur.

Jamais autant de grâce, de bonté, de bienveillance et de douceur ne se trouvèrent réunies dans la même personne. Être délicieux dont je n'ai pu entrevoir l'image sans que mes yeux se soient remplis de larmes, avec quelle sérénité vous jouissiez d'une existence qui devait si promptement vous être enlevée! Si jeune, avoir déjà tant acquis; si enfant, être si raisonnable! Jeune fille, à peine épouse, et sitôt enlevée à l'amour de tous les siens, qui dira vos qualités et déjà vos vertus; qui dira le charme de toute votre personne, et celui que vous répandiez autour de vous; votre gaieté si naïve, votre candeur, votre bonhomie, la finesse de votre esprit, votre coup d'œil observateur et la justesse de vos jugements; vos impressions si calmes et si vives cependant; votre douceur sans pareille, votre aménité si parfaite!

Vous vous soumettiez d'une manière absolue, Princesse, parce que vous regardiez l'obéissance comme un devoir; mais vos idées étaient arrêtées, et vous aviez plus d'expérience que vos années n'eussent dû le faire supposer.

Vous animiez un salon par votre gaieté, vous l'éclairiez par l'éclat de votre teint, et par une fraîcheur qui éblouissait tous les regards, avec des perles dans la bouche et des lèvres vermeilles qui annonçaient la santé. Tout était vie dans cette femme charmante que

la mort devait frapper sans pitié. Si ce ne fut pas sans regret qu'elle quitta la vie, ses regrets étaient surtout pour ceux qu'elle aimait; sa résignation fut parfaite.

Envisageant la mort avec le sang-froid dont son noble père lui avait donné un généreux exemple, elle était faible contre la douleur des siens; celle de son auguste mère lui inspirait des craintes pour une santé si précieuse; et il lui fallut toute l'énergie de son caractère, pour rester calme au milieu de la douleur qu'elle voyait empreinte sur tous les visages.

Son âme angélique était soutenue par la piété la plus tendre, et par une confiance sans bornes dans la bonté céleste.

Elle n'est plus, cette jeune femme que l'on devrait citer à toutes comme un modèle; mais son souvenir restera gravé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue. On la regrette, on la pleure; mais quel cœur serait assez égoïste pour envier à cette âme si complète et si pure, un bonheur dont ses qualités et ses vertus la rendaient digne!

Sans doute la foi de la princesse Alexandra n'était pas la mienne; mais Jésus-Christ est le sauveur du monde, et j'avoue que je ne puis, dans ma pensée, séparer sa miséricorde de sa justice.

Puisse cet éloge si mérité adoucir une douleur auguste, à laquelle le temps et des devoirs sacrés doivent forcément apporter quelques distractions passagères, mais qu'elles ne pourront jamais effacer, tant elle est déchirante!

Celui qui reste lui-même inconsolable des pertes qu'il a faites, peut seul comprendre et partager des souffrances dont il sonde la profondeur.

CLÉMENTINE

COMTESSE DE BEAUFORT.

Quelle est cette jeune femme au port si noble, à la démarche si légère et si distinguée, à la physionomie si bienveillante, enfin d'une beauté si pure, que si nous vivions au temps de la fable, on la prendrait pour une de ces divinités bienfaisantes qui présidaient, disait-on, au bonheur des humains.

C'est vous, Clémentine; vous, dont aucune pensée coupable n'a jamais souillé l'âme candide; vous, qui ne connaissez que vos devoirs, et qui, n'ayant rien à craindre de l'œil scrutateur d'un mortel, vivrez de manière à n'avoir rien non plus à redouter de celui qui lit au fond des cœurs.

Une mère, justement fière de sa fille, vous adore; elle est votre guide, votre appui; vous la chérissez, en fille tendre, comme votre meilleure amie : puissiez-vous toujours l'écouter en l'imitant! Toute jeune,

vous avez suivi ses conseils; et plus tard une estime méritée a uni votre sort à un homme digne de partager votre destinée.

Vous aussi, vous savourez maintenant avec ivresse le bonheur d'être mère; et vous rendrez en sagesse, à vos enfants, tout ce que vous avez reçu de cet ange que le ciel vous a donné pour veiller sur votre vie.

Si votre physionomie est tranquille, votre âme est impétueuse, et la moindre impression fait vibrer tout votre être.

L'habitude d'être admirée, sans vous être indifférente, ne vous inspire aucun orgueil; mais si vous n'êtes pas envieuse, qui pourrait vous en louer! que pourriez-vous envier?

Vous avez, Clémentine, beaucoup d'empire sur vous-même, avec un peu d'exaltation dans votre manière de sentir.

Si vous n'étiez douce de caractère, vous pourriez bien être un peu impatiente; la plus légère tracasserie vous agite.

Vous avez, avec un esprit droit, un grand fonds de justice; tout ce qui ne vous paraît pas équitable vous révolte.

Quand vous croyez ne pas avoir tort, vous pouvez vous soumettre, mais vous cédez assez difficilement. Votre bonté est extrême, et vous êtes sensible dans l'occasion.

Le monde vous amuse, mais son éloignement ne vous arrache pas un regret; vous préférez à tout, l'intérieur de votre famille. Votre politesse est de bon goût et point affectée. Il faut peu de chose pour vous inspirer de la gaieté, mais votre caractère est plutôt

sérieux; l'étude vous plaît, pourvu qu'elle soit variée et pas d'une longue durée.

Une volonté positive et une raison sévère présideront, j'aime à le croire, en maîtresses absolues, à toutes les actions de votre vie. Près de vous, madame, l'indifférence serait difficile, mais vous savez commander le respect, et nul ne saurait oublier celui qu'il vous doit.

Hier, dans une courte visite, j'ai senti que ma galerie serait incomplète, si un de ses plus riches ornements venait à y manquer.

Ne me refusez pas mon pardon. Il m'en coûterait, madame, de vous avoir déplu ; mais n'est pas maître qui veut, de taire une admiration aussi méritée que profondément sentie.

LOUISE

COMTESSE D'ÉPEUIL.

Grâce, finesse, esprit, malice, gentillesse, bonté, cœur tendre, imagination vive, impressionnable; sentiments profonds avec une extrême mobilité; facile à distraire; aussi près de la tristesse que de la gaieté; un peu coquette, facile à convaincre et à décourager, ne sachant pas toujours bien ce que vous voulez, Louise; mais avec une volonté assez ferme dans certaines occasions, vous tenez encore plus à vos idées qu'à vos actions.

Avec de l'indépendance, facile à soumettre; heureuse d'être aimée, flattée d'être appréciée; avec de l'enfantillage, beaucoup de raison; aimant à vous amuser, et sachant vous en passer; boudant un moment, mais facile à ramener; vous cabrant, et puis oubliant bientôt la contrariété que vous avez éprouvée; aimant la lecture, et oubliant ce que vous venez de

lire; vous le rappelant plus tard. Une extrême délicatesse avec une apparence de légèreté, sachant taire votre pensée et réprimer un premier mouvement de vivacité; femme charmante, qu'on ne peut voir sans se sentir pour elle un véritable attrait.

Aimable, ingénue, inattendue; d'une conversation piquante, d'un esprit original; s'amusant d'un rien, s'attristant pour peu de chose; parfois se cherchant elle-même, et ne se trouvant pas toujours.

Des impressions généralement justes, sans s'être donné la peine de réfléchir; de la grâce dans la tournure, dans les manières; simple avec les petites mines les plus gracieuses; des yeux expressifs; cherchant à deviner la pensée de celui avec qui elle cause; franche, blonde, blanche, délicate, élégante, faisant des frais avec aisance, et aussi aimable dans son intérieur que dans le monde; sentant le prix d'un bienfait, touchée d'un procédé aimable, et ne reculant jamais devant la reconnaissance qu'elle croit devoir; détestant toute contrainte, mais aimant à faire plaisir.

Voilà ce que vous êtes, Louise; personne délicieuse qui portez partout avec vous le bonheur et la gaieté; que l'on ne peut rencontrer sans plaisir, ni quitter sans regret.

Plusieurs femmes prétendent qu'elles m'en ont voulu d'avoir soulevé le voile qui cachait leurs qualités; j'en serais malheureux, car mon intention n'a jamais été de leur déplaire, encore moins de les blesser.

Vous, madame, vous ne m'en voudrez pas; mais vous rirez de ce portrait, et peut-être aussi de celui qui l'a fait : sans en avouer hautement la ressem-

blance, vous ne sauriez la nier. Vous êtes franche avant tout, et vous me pardonnerez ma témérité ; cet espoir seul a pu laisser à ma plume toute son indépendance.

LES TROIS AMIES

LA GIROUETTE OU MADAME LA VICOMTESSE DE FLEURY

NÉE HAMILTON.

SUZANNE

Oh ! qu'elle est délicieuse cette aimable et jolie girouette; que de grâce dans ses allures et de souplesse dans sa taille; quelle séduction ! quelle légèreté ! Mais aussi avec quel bonheur elle se repose, lorsque le vent ne souffle pas !

Avec quelle assurance elle plane sur tout ce qui l'entoure !

— A la rescousse, chevalier !... J'attends mon portrait ; avez-vous oublié mes ordres ?...

— C'est vrai, madame, je suis coupable; mais je veux le réparer, en me mettant à l'œuvre à la minute même où l'inspiration m'arrive; et je laisserai courir mon crayon au gré du vent qui vous emporte si souvent.

Par grâce, fixez-vous un instant près de moi, afin que je puisse saisir à la volée mon joli modèle.

Si je ne suis pas certain de trouver grâce à vos yeux, madame, je suis plus assuré de plaire à ceux qui me liront, si toutefois cette esquisse leur offre une ressemblance d'autant plus difficile à saisir, que, étant douée de la plus délicieuse physionomie, vous en changez avec une rapidité effrayante.

Vous vous dites solide, et vous n'êtes qu'enjouée; vous regretteriez une ennuyeuse fixité, tout en la poursuivant.

Enfant capricieuse et gâtée, mais enfant charmante qu'un rien effarouche, retient, irrite, amuse ou contrarie, et qui, tout en redoutant ses impressions, s'y livre sans combat. Enfant terrible, qui joue avec les humains comme avec des hochets!

Plus franche avec vous, madame, que vis-à-vis des au tres, vous êtes toujours vous-même à vos yeux; mais à ceux d'autrui vous apparaissez sous mille formes différentes, tout aussi séduisantes, les unes que les autres. Vous échappez au moment où l'on croit vous saisir.

L'existence vous pèse parfois, mais la vie vous amuse; vous pensez souvent, trop peut-être; vous ne calculez jamais.

Résister à votre volonté vous paraît un outrage, à un de vos caprices une témérité.

Vous savez plus facilement vous passer du monde que d'hommages; et si votre imagination est ardente, votre corps est nonchalant.

Le plaisir vous étourdit un moment; mais votre disposition est plutôt mélancolique.

Si vous disiez par hasard que vous aimez, certes vous le penseriez, alors que vous le laisseriez espérer; mais, au moment où l'on commencerait à le croire, vos idées déjà seraient ailleurs; et pourtant, chose bizarre! je vous crois susceptible d'un souvenir profond, surtout s'il est contrarié; d'un dévouement sincère, malgré une grande mobilité d'esprit.

Rieuse parfois, vous êtes plus habituellement triste; ne courant pas après la distraction, vous la prenez avec entraînement alors qu'elle se présente.

Vous ne savez précisément ni refuser ni accepter.

Vous détestez la gêne, et toute contrainte vous est odieuse. On peut piquer votre esprit, aussi malicieux que votre sourire, en vous disant une vérité critique; on est moins certain de vous plaire en vous faisant un peu d'opposition.

L'habitude des compliments fait qu'ils glissent sur vous sans laisser leur empreinte.

Vous êtes plus impressionnable, que vraiment sensible; un rien vous émeut, mais d'une émotion vous passez facilement à une autre.

Comment ne serait-on pas coquette quand on réunit en soi tout ce qu'il faut pour plaire? Aussi l'êtes-vous, madame, avec cette grâce enfantine qui semble votre apanage.

Celui qui nierait l'effet du magnétisme n'aurait jamais rencontré ce regard qui n'a pas son pareil; vrai conquérant toujours certain de la victoire; mais si vous plaignez un moment votre victime, vous l'avez bientôt oubliée pour livrer un nouveau combat, sans fatigue comme sans efforts.

L'idée du mal que vous avez causé, vous gêne sans vous ôter l'envie de recommencer.

Bien jeune encore vous devez aux circonstances une expérience que ne donnent pas toujours les années; mais vous n'en profitez pas toujours.

Vous vous exprimez avec grâce, madame; vous parlez avec esprit; votre esprit est vif et vos allures sont nonchalantes, ce qui a bien son côté piquant.

Vous êtes bonne au fond; mais s'il était donné à celui qui vous approche de pouvoir réfléchir, il devrait craindre de s'attacher... Que de tortures il s'éviterait!....

Votre âme se livre facilement à l'enthousiasme, mais le témoigner vous fatigue; et souvent vous gardez le silence alors que vous voudriez parler.

Avec beaucoup de finesse, vous aimez l'abandon sans vous y livrer; mais aussi quel charme devrait avoir cet abandon, qui emporterait le souvenir sans laisser l'espérance, et qui serait suivi du plus cruel réveil.

Vous vous croyez impénétrable. Êtes-vous bien certaine d'être discrète? Un aimable laisser-aller pourrait bien inspirer quelque crainte.

Votre démarche est pleine de grâce et de dignité; vous ne marchez pas, vous effleurez à peine, madame, le terrain que vous foulez de vos jolis pieds; on ne vous entend pas, on vous devine. Délicieuse apparition qui porte avec elle peine et joie; bonheur d'un moment, et malheur plus durable.

Recherchée dans votre toilette, elle est toujours de bon goût, et votre négligé même vous sied à ravir. Cette négligence est-elle chez vous un calcul ou l'effet d'une confiance si bien justifiée?

Qu'importe? madame; sous tous les aspects, vous êtes ravissante!

Sans avoir ce que la beauté a de trop imposant, vous réunissez toute la grâce et toute la finesse qu'elle possède; et, si votre jolie bouche s'ouvre sans affectation, c'est pour laisser entrevoir des perles si bien rangées, qu'elles portent le désordre dans la pensée; ensemble parfait qu'on craindrait de profaner en le détaillant.

Si un rien vous effarouche, un danger réel vous trouverait impassible. Malheur pour le moment à qui vous blesserait, bien qu'il vous soit facile de pardonner; le souvenir serait pour vous une fatigue.

Assez originale, vous vous cherchez parfois sans vous trouver; et les pensées se heurtent dans votre imagination ardente, comme dans un ciel parsemé de nuages.

Vous n'êtes pas toujours certaine de votre propre volonté, tout en aimant à l'imposer; vous voulez toujours que l'on vous obéisse en esclave.

Un roucoulement qui se répéterait sans cesse vous ennuierait à l'excès; et vous trouvez trop simple d'être aimée pour en savoir le moindre gré.

La constance vous paraît un abus, et pourtant vous ne savez pas oublier. Le nouveau vous amuse; si j'étais femme, je croirais avoir plus de droits à cette constance; mais heureusement, madame, qu'èn vous approchant, je me souviens que je suis un homme.

La reconnaissance est un sentiment qui vous pèserait s'il devait durer; et la résistance à votre volonté serait peut-être la chance la plus certaine pour la rendre durable.

Le plus simple remercîment vous semble un acquit, et encore n'est-il pas certain que vous vous croyiez obligée de l'adresser.

Si vous donnez une parole, c'est avec l'intention de la tenir; mais il vous est possible de l'oublier.

Coûte que coûte, lorsque vous voulez une chose, il vous faut arriver.

Enfin, madame, les hommages vous semblent un tribut que les humains doivent vous payer; aussi mon obéissance ne vous paraîtra-t-elle qu'un devoir accompli ; heureux si un gracieux sourire m'apprend que vous n'y êtes pas restée insensible.

L'INVISIBLE

MADAME D'OLIVEIRA.

Vous avez manqué au rendez-vous des deux amies, madame, et vous vous êtes refusée à poser un moment devant le triste peintre que vous avez dédaigné! Absente, on vous en veut, madame; présente, on vous pardonne; vous faites tout oublier, jusqu'au regret!

Je vais aller vous chercher, madame, c'est dans l'ordre; et, grâce à mon crayon magique, j'espère vous trouver sans vous en demander la permission... je craindrais un refus.

Peu communicative, vous n'aimez pas à être connue; est-ce modestie, orgueil ou discrétion? Je ne me permettrai pas de le décider ; mais, quitte à vous paraître indiscret, je vais me permettre de fouiller jusque

dans les replis de votre for intérieur, en essayant de vous faire reconnaître par ceux qui, plus heureux que moi, auront pu vous apprécier sans avoir la peine de vous chercher.

Vous m'en voudrez un peu, madame, je le sens à regret; car, avec une extrême franchise, vous voulez rester impénétrable. Cette prétention, au reste, est la seule que vous ayez, tandis que vous les réalisez toutes.

Livré aux regrets que m'a laissés votre absence, j'aurais bien quelque envie de me venger; mais je subis le joug de la vérité que j'aime par-dessus tout, et que moins qu'une autre vous pouvez craindre; d'ailleurs, les traits de la critique viendraient s'émousser devant mon gracieux modèle qui lui donne si peu d'aliment.

J'avoue qu'une pensée tant soit peu maligne m'avait fait saisir mon crayon; mais vous avez vaincu, madame, avant le combat.

Comment rester indifférent devant cette âme ardente qui, se dissimulant aux autres, ne peut se cacher à elle-même!

Aimer est votre essence; c'est pour vous une nécessité contre laquelle vous ne sauriez lutter; et si vous aimiez une fois, avec quel charme et quel entraînement vous vous livreriez à cet amour! Quel bonheur mêlé d'inquiétude! Mais ce ne serait que dans le secret que vous jouiriez de votre amour; il perdrait de son charme si jamais un œil indiscret pouvait pénétrer dans ce sanctuaire sacré.

Exclusive dans vos sentiments, madame, vous ne comprenez pas le partage.

Oui, vous aimeriez sans ostentation comme sans orgueil; riche ou pauvre, petit ou grand, vous aimeriez; cela vous suffirait, et le plus petit serait à vos yeux le plus grand.

Existera-t-il jamais cet heureux mortel?... Je m'arrête, madame, car vous prendriez en antipathie l'indiscret qui oserait vous interroger.

Quelle séduction dans toute votre personne! Quelle distinction, quelle noblesse dans vos sentiments!

Quel charme dans votre conversation! Qu'ils sont beaux et expressifs ces grands yeux qui, trahissant toute la chaleur de votre âme, viennent adoucir ce que ce regard si énergique pourrait avoir d'imposant.

Quel charme vous auriez dans l'intimité, madame; et comme là vous vous dédommageriez de cette réserve et d'une espèce de contrainte dont vous souffrez, mais dont les autres peuvent à peine s'apercevoir.

Quel empire vous exercez sur ceux qui vous écoutent; votre parole les entraîne, votre supériorité les subjugue.

Vous savez, madame, faire pardonner cette supériorité; on peut vous approcher, on ne saurait vous atteindre.

Votre caractère si fort pourrait, dans l'occasion, renoncer à toute volonté personnelle.

Serez-vous satisfaite ou ennuyée de cette esquisse imparfaite? Je l'ignore. J'obéis, madame, à l'inspiration que je vous dois.

Quels magnifiques et ravissants cheveux encadrent toute votre personne, en y ajoutant une séduction à laquelle nul n'essaye de résister.

Vous dédaignez vos conquêtes, madame, et vous

plaignez les regrets, en prenant assez votre parti du souvenir que vous leur laissez.

Sans calculer jamais vos paroles, vous ne dites que ce que vous voulez, et ne laissez deviner que ce que vous ne tenez pas à garder en réserve.

Votre esprit est profond autant qu'élevé, et il y a dans tout votre être une dignité qui en impose et une indulgence qui rassure. Cette indulgence sera mon refuge.

Vous n'aimez pas à aller chercher la joie ou le bonheur hors du coin du feu, et la vie que vous vous êtes faite vous suffit.

Vous n'êtes exigeante qu'en sentiment, et cette exigence doit vous faire adorer.

Assez indifférente aux compliments et sans aucun amour-propre, vous savez ce que vous valez.

Votre âme est aussi accessible à la peine qu'à la joie; et vos souffrances même, comme votre exaltation, vous font comprendre le bonheur.

Ce qui est beau et grand vous séduit; mais vous réservez votre enthousiasme pour les choses, les arts et le talent, pour une belle nature surtout, bien plus que pour les humains, que vous voyez habituellement avec la plus complète indifférence.

Vos amis vous sont plus agréables que nécessaires. Vous êtes trop distinguée, madame, pour être jamais envieuse.

Vous pouvez pardonner sans le dire, et en vouloir sans le témoigner; bien fin qui vous devinerait; bien heureux celui auquel vous le permettriez.

Avec quelle expression le piano résonne sous vos doigts!

Les accords de la musique répondent à ceux de votre cœur, et plus ils sont expressifs, plus aussi vous les sentez; mais ils vous donnent de la tristesse, ils vous font rêver; et au milieu du monde, toute à une pensée, vous êtes souvent distraite sans le paraître.

Absolue dans tous vos sentiments, si jamais vous en éprouviez un véritable, madame, vous seriez sans coquetterie pour le reste des mortels, bien qu'une appréciation qui vous paraîtrait sincère, pût vous toucher.

Si vous pensez toujours, vous aimez moins à réfléchir; la pensée du lendemain vous effrayerait.

Le monde est pour vous une fatigue et un ennui, et si le spectacle vous plaît, c'est parce que vous vous croyez plus seule au milieu de la foule.

Votre esprit est aussi juste qu'élevé; et si l'on vous demande un conseil, vous le donnez toujours avec sagesse. Votre jugement est sans appel.

Chacun vous recherche, madame; vous le savez sans vous en glorifier, et sans céder à cet entraînement si commun dans le monde.

Les jugements que vous portez seraient plutôt sévères, mais vous dédaignez de juger, et une bienveillance assez générale vous paraît plus commode; le coup d'œil que vous jetteriez sur les humains, serait pour vous un sujet de tristesse que vous repoussez.

Votre caractère emprunte à l'homme sa volonté, et à la femme sa grâce entraînante.

Refuseriez-vous, madame, votre pardon à l'indiscret qui a su vous comprendre; et qui, devinant toute votre valeur, a osé la dévoiler!

C'est à vos genoux que je viens implorer ce pardon.

Ne me relevez pas trop tôt, madame, et laissez-moi contempler quelque temps, ces qualités brillantes de votre esprit, ces qualités plus attachantes encore de votre cœur.

L'INSAISISSABLE

MADAME DE GRANDFORT.

Du haut de l'Olympe où la renommée vous place avec orgueil, génie sublime qui regardez avec orgueil les pauvres humains, planant au-dessus d'eux avec le vol de l'aigle qui n'a d'amour que pour ses aiglons, descendez parmi nous, génie impitoyable, et quittez un moment votre immortalité, acquise à traits de plume si brillants, pour redevenir une simple mortelle.

Permettez, madame, que je vous fixe quelques secondes, afin de jeter votre esquisse sur le papier.

Daignez regarder un instant le téméraire qui ose entreprendre une tâche aussi périlleuse. Mais il jette des flammes ce regard si plein d'expression!...

Comment espérer vous retenir sur cette terre, madame, où vous n'apercevez plus rien de grand, de noble, de généreux, de délicat et de dévoué! Consolez-vous cependant, lecteur; un brillant avenir vous attend; madame de Grandfort l'atteste, et c'est elle qui chantera sa gloire.

Pour le moment, qui vous trouve vous perd, madame, et qui croit vous avoir perdu vous retrouve, par

une de ces inconséquences d'un esprit qui adore le sophisme.

Combien votre caractère serait grand et ingénieux, madame, si vous ne vous amusiez à le torturer.

Pourquoi ne pas marcher dans la voie de la vérité? Vous avez tant de charme quand vous la défendez; et quel attrait de plus elle prêterait à votre parole si entraînante!

Ne voyez-vous donc pas que ce monde, dont vous faites une satire si amère, marche à votre suite, lorsque vous vous plaisez à parler, sans nul doute, autrement que vous ne pensez.

Toujours éloquente, mais dangereuse quand vous prenez le parti de l'erreur, avec quelle déraison vous raisonnez parfois; avec quelle assurance vous déraisonnez; niant presque également le bien et le mal, et semblant ne juger les sentiments et les actions que par le succès qu'ils obtiennent!

Arrêtez-vous, madame, sur le bord de l'abîme! George Sand touche au suicide; et, par votre négation de la conscience, vous entraîneriez l'humanité vers une dégradation que vous seriez la première à déplorer.

Infatigable jouteur, vous boxez avec l'esprit, et chacun des traits qui partent d'un carquois si riche, est un coup de massue qui assomme.

Enfant grandiose, mais mutin, ne jouez jamais avec le feu!

Quel malheur, que vous mettiez ainsi votre esprit à prêter à l'erreur les couleurs de la vérité!

Pourquoi cet amour de la controverse?

Supérieure à tant d'autres, vous seriez un être re-

marquable en tous points, si vous vous mettiez au service de la vérité! A force de la torturer, craignez un jour de ne plus pouvoir la reconnaître; jeu dangereux, où, à force de sophismes, l'on peut finir par perdre sa raison.

D'une mobilité sans pareille, madame, on est tout étonné de ne pas vous retrouver le lendemain, telle qu'on vous a laissée la veille.

Votre caractère, aussi vif que persévérant, ne se laisse rebuter par aucun obstacle, et votre ambition vise au plus haut; mais ne vous trompez pas de route!

Vous rêvez la gloire, et, avançant d'un pas ferme vers ce but élevé, vous vous sentez parfois découragée sans cause.

Plus vous prenez d'empire sur ceux qui vous lisent ou vous écoutent, et plus vous seriez coupable de les égarer.

Marcher, madame, à la suite des mortels qu'aveugle leur orgueil, est peu digne d'une supériorité que personne ne conteste.

Marcher, au contraire, à leur tête, comme un fanal lumineux qui éclaire leur route et les conduit à l'éternité!... Voilà le vrai mérite; c'est celui qui vous convient.

Ne cherchez plus à créer une vérité; la vérité est l'essieu autour duquel roule le monde; c'est sa boussole, son gouvernail, son palladium, son espoir, sa consolation, sa force, sa récompense.

Il ne peut y avoir qu'une vérité; cette vérité a traversé les siècles sans jamais s'altérer. Qui la nie prétend donc qu'il y a autant de vérités que de cervelles humaines!

Ce serait par trop rabaisser cette sublime et éternelle vérité.

Contentez-vous, madame, de rester à côté de ces génies supérieurs, qui ont éclairé le monde, et qui sont parvenus à le convaincre en combattant les passions.

Le sarcasme vous plaît, la satire vous amuse, et la critique va encore plus à votre esprit que la louange ; vous aimez, en un mot, à entrer en lutte, vous croyant toujours certaine de la victoire.

Vous m'en voudrez peut-être de ma franchise, madame ; mais si vous me montrez les dents, elles sont trop belles, trop blanches et trop parfaitement encadrées dans des gencives vermeilles, pour que leur vue devienne jamais une punition.

Votre taille est souple autant qu'élevée ; vos beaux cheveux, d'un brun prononcé, font ressortir l'éclat de votre belle carnation.

Généreuse, vous avez pitié du faible ; mais si vous rencontrez un adversaire avec lequel vous ne jugiez pas trop indigne de vous mesurer, vous lui déclarez la guerre ; et vous faites la paix quand la lutte vous ennuie.

Votre nonchalance a autant de charme que votre infatigable activité d'esprit. Femme à la plus bouillante imagination, vous avez tant d'idées, que vous avez peine à les organiser et à les contenir.

Vous pensez à tout avec ardeur, et l'enthousiasme est votre essence.

Souvent vous jugez avant d'avoir réfléchi, et vous concluez sans avoir comparé.

Tout ce qui vous gêne, madame, vous est insup-

portable; et une affection qui deviendrait exigeante, serait pour vous une fatigue que vous repousseriez.

A vrai dire, je pense que l'esprit, l'inconnu, et un peu d'originalité vous attacheraient au moins autant qu'un cœur dévoué, qui pourrait finir par vous ennuyer ; vous dédaigneriez de le comprendre.

En doutant de tout, madame, vous semblez parfois ne plus croire à rien ; et il faut, en vérité, que votre nature soit aussi bonne qu'elle est belle, pour être restée ce qu'elle est.

Vous ne savez pas toujours réprimer un premier mouvement, et vos impressions sont tellement impétueuses, qu'elles deviennent pour vous une souffrance.

Assez impérieuse, toute réflexion vous révolte, et vous redoutez autant la contrainte que la gêne.

Si l'on vous égratigne, vous déchirez; et vos blessures sont mortelles.

Vous avez en résumé, madame, plus de bonté réelle que de générosité apparente ; et si vous êtes capable de faire souffrir un ami, par vos caprices et parfois par vos étourdissantes paroles, vous ne pouvez passer auprès d'un malheureux sans vous sentir émue, et sans le soulager.

Vous n'êtes ni envieuse ni jalouse, madame ; et en cela vous avez moins de mérite que toute autre ; le ciel vous a si richement dotée !

Quant à la jalousie de sentiment, vous n'aimeriez jamais assez pour devenir jalouse ; et d'ailleurs vous ne comprendriez pas que nulle autre pût vous être préférée. Vous n'auriez que du mépris pour le niais qui oserait vous comparer.

Vous affligez sans remords, mais non sans regrets.

Comment connaîtriez-vous le remords, madame, vous qui parfois poussez le paradoxe jusqu'à nier le bien et le mal.

Ange ou démon, vous charmez ou soufflez la tempête.

Enfin, on vous admire à l'envi, madame; on doit vous craindre comme ennemie; peut-on vous espérer pour amie?

Je crains d'avoir, par trop d'abandon, mérité votre courroux. Étonné de mon courage, j'ose à peine me relire; mais je redoute moins encore votre vengeance que votre dédain.

Votre supériorité seule me rassure, madame; elle me garantit votre indulgence.

ADÉLAÏDE

MADAME RISTORI.

J'ai rencontré chez madame Vansistart (Diane) madame Ristori, cette femme aussi remarquable par ses qualités, par son caractère et sa simplicité, que par son admirable talent. En entrant, on annonça M. le marquis et madame la marquise del Grillo, et je fus d'abord un moment sans comprendre.

Toujours elle-même, madame Ristori éprouve véritablement ce qu'elle exprime d'une manière parfaite ; aussi est-elle exténuée de fatigue, tant ses impressions sont vives et profondes.

Femme du monde aussi agréable que tragédienne consommée, on n'a pas dans un salon un meilleur maintien et des manières plus nobles et plus distinguées ; l'actrice disparaît tout à fait, et une conversation vive, animée, séduit tous ceux qui l'écoutent.

Sur la scène, elle reste femme du monde.

Cette grande artiste a dans l'intimité un charme infini; mais, toujours obsédée, entourée, fatiguée, ennuyée, elle ne s'appartient pas, et n'a qu'un moment à donner à ses meilleurs amis.

Sa conduite a toujours été digne de l'estime qu'on lui témoigne; et elle s'est mariée, il y a dix ans environ, au marquis del Grillo, qui n'a jamais eu un regard, une pensée pour une autre femme que la sienne, qu'il met au-dessus de tout, et préfère à toutes.

Exceptionnelle par le cœur comme par le talent, madame Ristori possède l'âme la plus chaleureuse, et sa charité est immense.

Après avoir fait vivre sa famille et payé bien des dettes qui ne lui étaient pas personnelles, elle s'efforce maintenant de créer un avenir à ses deux charmants enfants.

Son mari possède en Italie une fortune de cinq cent mille francs, mais les terres rapportent si peu dans ce pays, qu'il peut à peine compter sur ses revenus.

Madame Ristori espère pouvoir d'ici à quatre ou cinq ans, renoncer à cette brillante carrière de succès qu'elle quittera sans regrets. Modérée dans son ambition comme dans ses goûts, elle veut atteindre une existence modeste, mais indépendante.

Sensible au sentiment d'estime qu'on lui témoigne, elle reste complétement indifférente à un compliment; et les adulations ne touchent nullement cette belle âme, restée candide à travers le monde.

Elle a une incroyable indépendance de caractère, et une force de volonté à nulle autre pareille.

On la mène par le cœur, mais elle briserait les fers

qu'on chercherait à lui imposer ; on peut l'attirer, on ne peut la soumettre ; on peut la raisonner, impossible de la contraindre.

Facile à vivre, sa santé, plus que son caractère, se ressent de la fatigue qu'elle endure. D'une bonté sans pareille, elle ne sait pas résister à une larme.

Sensible à une affection vraie, elle y répond au centuple; mais toute déclaration est payée par elle d'indifférence, de pitié parfois, plus souvent de mépris.

Belle sur la scène, madame Ristori a dans un salon encore plus de charme peut-être.

Ce n'est point l'actrice qui apprend le matin la leçon qu'elle récitera le soir ; c'est la femme du monde qui exprime les sentiments qu'elle éprouve ; aussi ne s'étudie-t-elle pas d'avance.

Je n'ai encore vu madame Ristori que l'an dernier, dans *Myrrha*, et j'avoue que je l'ai trouvée parfaite en tous points ; jamais une hésitation, une négligence ; toujours elle, c'est-à-dire toujours sublime !...

On comprend, en la voyant jouer comme aussi en la rencontrant dans un salon, l'enthousiasme qu'elle inspire, et l'affection sincère que lui ont vouée ceux qui, assez heureux pour la connaître plus particulièrement, ont su apprécier tout ce qu'elle vaut. La simplicité de ses manières égale le naturel et la chaleur de ses expressions.

Pour exprimer si bien la passion, il faut la sentir. Heureux mari qui a dû faire bien des envieux !

Les admirateurs de mademoiselle Rachel cherchent à établir avec madame Ristori une rivalité, un parallèle qui n'existent réellement pas !... « Plus que per-

« sonne, j'admire mademoiselle Rachel, » disait madame Ristori.

Rachel, hélas ! ne compte presque plus que comme souvenir, et madame Ristori est dans toute la force de son talent.

GEORGINA

COMTESSE DE GALLIFET.

A MADAME LA COMTESSE LOUIS D'IMÉCOURT

Vous m'avez demandé, madame la comtesse, le portrait de votre belle-sœur.

Est-il possible à un mortel de tracer le portrait d'un ange? Heureusement qu'à travers des qualités précieuses, je lui aperçois quelques légers défauts. Autrement Georgina n'habiterait plus cette terre où le démon compte de si nombreux associés.

Bien que je me sois promis de ne plus esquisser de portraits, je vais essayer de vous obéir, madame, car vous êtes aussi impérieuse que profondément sensible et dévouée.

Facile à blesser, Georgina vous pardonne, si vous réparez vos torts d'une manière aimable, et surtout avec une sensibilité qui lui fait tout oublier.

Chérie par un père qui l'adorait, Georgina trouvait simple qu'on l'aimât; mais son âme est si pure, qu'elle

fut d'abord un peu étourdie par les démonstrations d'un sentiment qu'elle ignorait.

Une circonstance imprévue lui fit se demander si la passion était un bonheur.

Il appartenait à celui qui l'aimait assez tendrement pour lui confier son existence, et lui offrir son nom, de le lui faire comprendre.

Aujourd'hui plus rassurée, elle se demande si elle a ce qu'il faut pour inspirer un sentiment aussi absolu, et elle se prend parfois à s'inquiéter sur sa durée.

Que Georgina se tranquillise! Elle a pour garantie le charme répandu dans toute sa personne, et le cœur de son mari. Mais à présent qu'elle apprécie mieux une affection qu'elle partage, la plus légère inquiétude la tuerait; et l'on verrait cette jeune plante se dessécher peu à peu, sans exhaler une seule plainte.

Trop généreuse pour adresser des reproches, elle se renfermerait dans un silence qui userait ses forces.

Parfois Georgina se cherche sans se trouver; il existe des contrastes entre sa manière de sentir et ses pensées. Aussi a-t-elle quelquefois de la peine à se débrouiller au milieu de ce chaos.

Son imagination est plus ardente que ne l'exprime sa physionomie.

Elle attend plutôt qu'elle ne s'avance; et, profondément sensible, elle laisserait parfois en douter, ce qui est un tort.

Douce, mais impétueuse, elle a quelque peine à réprimer et surtout à dissimuler ses impressions toujours spontanées.

Sa volonté a plus de fixité que ses idées; et, sans

son caractère qui est excellent, on pourrait la juger susceptible, et même un peu capricieuse.

A la première vue on lui plaît ou on lui déplaît; et elle revient difficilement d'un premier jugement qui, sans amour-propre, lui inspire quelque confiance.

C'est chez elle une sorte d'instinct auquel elle se soumet.

Assez indifférente aux mille choses de la vie, elle n'attache de prix réel qu'à ce qui en vaut la peine.

Ce qui est beau la transporte, mais elle sent plus vivement qu'elle n'exprime, aimant peut-être un peu trop qu'on la devine.

Modérée dans ses goûts, et plutôt un peu paresseuse, elle se plaît dans le monde, quand une fois elle y est.

Georgina est d'un naturel charmant.

Les recherches pour sa toilette l'ennuient, mais cette toilette est toujours de bon goût.

Elle sait qu'elle plaît sans en tirer vanité; mais franchement a-t-elle grand mérite à n'être envieuse de personne?

Elle garde pour elle-même ses jugements, plutôt empreints de quelque sévérité.

Elle a peu d'abandon, et donne difficilement sa confiance.

La musique l'attache et la passionne.

Georgina est assez exigeante, sans se l'avouer; mais cette exigence tient à la vivacité de ses sentiments.

Assez distraite, elle a quelque peine à fixer son esprit; et si une lecture légère l'amuse, il lui faut quelque chose de sérieux pour l'attacher.

Georgina n'est pas encore ce qu'elle sera : mais, pour cette âme aussi noble que profonde, les liens de l'inté-

rieur formeront toujours la plus sérieuse partie de son existence.

Trop fière pour accepter une grâce, un dévouement profond lui laisse une reconnaissance sans bornes; et elle répond par toute l'affection qu'elle peut donner, à celle qu'on lui offre.

Georgina entend tout sans écouter toujours, et vit encore plus avec elle-même qu'avec les autres.

Jamais elle ne dit que ce qu'elle veut exprimer ; et, malgré sa franchise, il est assez difficile de deviner sa pensée dernière, qu'elle ne livre que rarement.

Elle a beaucoup de raison, avec parfois un aimable enfantillage.

Un rien la distrait, la fait sourire ou l'attriste, ce qui la soustrait à des préoccupations plutôt mélancoliques.

Que peut-il lui rester à désirer, sinon la continuation d'un bonheur dont elle est digne, et qui lui est devenu trop précieux pour consentir jamais à l'abandonner?

J'éprouve maintenant quelque embarras à parler d'un extérieur qui charme tous ceux qui la rencontrent.

On ne la compare pas; on la préfère.

Mais ici le peintre craindrait par trop d'exactitude de se donner l'air de faire un compliment, ce qui n'est ni dans ses goûts, ni dans ses habitudes ; et d'ailleurs il se reprocherait de blesser une délicatesse qui a tant de charmes.

« Je vous sers, mais ne vous flatterai jamais, » disais-je aux deux rois pour lesquels j'avais un dévouement sans bornes. Cependant la beauté jointe à la

bonté, a trop d'attraits pour ne pas brûler un peu d'encens sur son autel.

Quelques mots seulement, pour ne pas paraître trop étranger au sujet que je traite.

Une ravissante chevelure du blond le plus tendre s'harmonise parfaitement avec un teint d'une éblouissante blancheur ; des roses d'une teinte délicieuse s'épanouissent sur ses joues.

Les yeux de Georgina, sans être grands, ont une expression qui explique le sentiment qu'elle a su inspirer.

Des dents qui par leur blancheur le disputent à son teint, ont un encadrement vif et prononcé qui leur prête un nouveau charme.

Une taille charmante, autant de distinction dans sa personne que dans ses sentiments, une tournure remplie de grâce.

Sans une sensibilité puérile, capable du dévouement le plus absolu. Heureuse d'essuyer une larme, ou de soulager une misère.

Je m'arrête et je laisse à celui qui connaît Georgina, bien mieux que moi qui n'ai fait que l'entrevoir, à achever ce portrait, persuadé même qu'il me saura gré de ma réserve.

Le véritable amour aime peu les tiers.

Soumis à vos ordres, madame la comtesse, je vous ai obéi ; mais vous, qui me jugez avec si peu d'indulgence, soyez bienveillante pour le pauvre auteur qui a sacrifié son amour-propre au désir de faire une chose qui vous soit agréable.

Il n'est pas encore huit heures, et le portrait commandé par vous, hier soir, est achevé.

L'OISEAU-MOUCHE

ISABELLE

COMTESSE DE DURFORT.

Voyez-vous cette charmante personne qui effleure à peine la terre de ses deux petits pieds qui n'en feraient pas un?

N'essayez pas de la retenir; car, charmant papillon, elle aime à piquer à droite, à piquer à gauche, et se fixe assez difficilement.

Sa constance pourtant est à l'épreuve.

Elle vous fera de jolies phrases, car elle est riche d'esprit; et ses reparties sont aussi vives que spirituelles.

Elle vous confond par tout ce qu'elle vous débite, sans en penser un seul mot; et tandis que vous la croyez toute occupée de vous, elle est à cent lieues du sujet qu'elle traite.

Avez-vous remarqué cette physionomie piquante et animée, ces grands yeux qui parlent parfois malgré

elle, mais qu'assez ordinairement elle parvient à éteindre?

Ils lancent la foudre et excitent les tempêtes.

Quel joli petit bec a mon charmant oiseau; c'est à faire damner un vivant, et ressusciter un mort.

Lui donner des dents, c'est lui couper les ailes; parler de son âme, c'est placer mon joli modèle au rang des créatures les plus attachantes.

Vous vous êtes plaint, ma chère Isabelle, que je n'eusse pas rangé votre portrait dans ma galerie; mais savez-vous que, tout vieux que l'on soit, il n'est pas sans danger de s'occuper de vous trop longtemps!

Puis, comment deviner celle qui a la prétention de n'être connue de personne, et qui, en effet, est très-difficile à définir?

Isabelle ne calcule jamais ses paroles, et le jugement du monde lui est en apparence assez indifférent, bien qu'il l'égratigne parfois, sans la changer.

Elle consulte peu; vivement impressionnable, elle maîtrise ses impressions, et reste toujours maîtresse de sa volonté.

Son dévouement pour ceux qu'elle aime est sans bornes.

Ne reculant devant aucun sacrifice, elle trouve qu'elle n'en fait jamais assez, et que jamais non plus les autres ne peuvent lui en demander trop.

Assez scrupuleuse, elle ne transige jamais avec ce que sa conscience lui fait regarder comme un devoir.

Bien qu'elle en dise, Isabelle est plus passionnée que vraiment sensible.

A l'entendre, elle déteste la campagne; or jamais

elle ne s'y ennuie, et elle y est gaie, d'une humeur toujours égale, aussi aimable qu'à Paris, bien que souvent préoccupée.

Une mouche qui vole, un papillon qui voltige, une lettre de moins, le plus léger bruit, tout l'impressionne; mais si vous le remarquez, elle le niera.

Jugez-la par ses actions, rarement par ses paroles.

Douée d'un esprit juste, elle se plaît parfois à déraisonner; et, une fois partie, rien ne l'arrête.

Quelle que soit la tristesse de ses pensées qu'elle ne confie jamais, son humeur est toujours enjouée; mais le diable n'y perd rien.

Remplie de grâce, il y a un charme infini répandu dans toute sa personne, et autant de finesse dans son esprit que dans ses traits.

N'attaquez pas ses amis, si vous ne voulez pas qu'elle vous accable; et ne la blessez pas personnellement, si vous ne voulez pas qu'elle soit sans ménagement pour vous.

Ses cheveux, d'un brun prononcé, sont beaux et soyeux.

Jamais vous n'avez vu une taille plus mince; on la dirait faite au tour.

Je me tais sur des détails dont sa couturière, à mon avis, laisse un peu trop juger.

Si cette chère petite femme est aimable dans le monde, elle ne l'est pas moins dans son intérieur.

On voit avec plaisir qu'elle sait apprécier dans son mari, le cœur le plus loyal et le plus dévoué, l'homme le plus excellent, et qui a plus de finesse qu'on ne le penserait peut-être au premier abord.

Isabelle, avec des apparences légères, est profonde;

et tandis que l'on peut supposer qu'elle oublie, elle pense.

Constante de cœur, elle est mobile d'esprit.

Plutôt bienveillante, elle est assez caustique, quand l'occasion se présente; sévère et indulgente pour les autres comme pour elle-même.

Il est rare d'être aussi maîtresse de soi; mais si dame Isabelle ne communique jamais ses pensées, sa physionomie les trahit parfois, étouffant sous le poids d'une agitation intérieure qui l'anime.

Semblable au cheval de race, ses narines se dilatent avec grâce.

Folle de plaisirs, elle sait s'en passer sans humeur; et, si son âme est triste, tantôt elle les évite, et d'autres fois elle y cherche des distractions.

Incapable de faire volontairement de la peine, elle ne pourrait se pardonner d'en avoir causé.

Aimant la musique, bien qu'elle l'attriste, son piano devient son compagnon discret.

Vive, impétueuse, ne calculant pas toujours une réponse, elle revient avec la même facilité.

C'est un véritable volcan que cette imagination impétueuse qu'elle n'avoue jamais.

Coursier indomptable, impossible à dominer, si on veut lui imposer un frein.

Cédant à la douceur, à l'affection, jamais à la crainte ; et se révoltant contre l'autorité, tout en la respectant.

Méprisant le danger et ne connaissant pas le sentiment de la peur, bien qu'excessivement nerveuse.

Amazone intrépide, elle ne s'arrête devant aucun

obstacle, si celui qui la dirige lui inspire une entière confiance.

Il ne serait pas sans danger de la défier ; et, par amour-propre, elle tenterait l'impossible.

Entraînée par ses sentiments, elle conserve cependant une certaine indépendance d'opinion.

C'est une réunion des contrastes les plus piquants.

Impossible à diriger, facile à conduire.

Raisonnant et déraisonnant avec la même facilité.

Désintéressement complet.

Beaucoup d'ordre.

Charitable avec mesure; franche avec beaucoup de finesse.

Véridique d'intention, elle ne l'est pas toujours en réalité.

Plus susceptible au fond qu'elle ne le veut paraître.

Franchement religieuse, tout en pensant qu'il est avec le ciel des accommodements.

Tantôt se cherchant, et tantôt travaillant à s'éviter.

Activité sans pareille de corps et d'esprit.

Adroite à tout ce qu'elle entreprend, elle espère échapper, par l'occupation, aux battements d'un cœur trop violent pour son enveloppe.

Sans aucun amour-propre, sachant ce qu'elle vaut.

Coquette par instinct plutôt que par calcul, elle éprouve un besoin de plaire général, en y réussissant facilement.

L'aparté a plus d'attraits pour elle qu'une conversation en commun.

Habile duelliste, elle aime à ferrailler.

Méfiante et confiante.

Sensitive exagérée, que le moindre souffle abat et relève.

Infatigable et toujours fatiguée.

Courage de lion, jouant avec la vie comme avec la mort, ne s'écoutant jamais ; et, si elle s'inquiète, ne le laissant pas voir.

Capable des soins les plus tendres, sans jamais s'en faire valoir.

Nullement envieuse du bonheur ni de la fortune d'autrui, et jouissant de leur prospérité comme si elle lui était personnelle.

Mon charmant petit oiseau-mouche est insaisissable, et il vous échappe au moment où vous croyez mettre la main dessus.

Heureux qui sait l'apprivoiser et le fixer, ne fût-ce qu'un moment !

Puisse-t-on, dans le portrait que je viens de tracer, reconnaître mon gracieux original.

Il se nomme la comtesse de Durfort, ma chère nièce, qui croit m'aimer beaucoup, et qui m'aime un peu, j'espère.

Je le lui rends avec usure.

FÉLICIE

MARQUISE D'AOUST

Si je voulais peindre la femme la plus séduisante, c'est vous que je prendrais pour type, gracieuse Félicie !

Il n'y a point chez vous de calcul arrêté ; il y a instinct, entraînement, facilité, enjouement, grâce enfantine, charme indéfini de la femme la plus ravissante, besoin de conquêtes, certitude de plaire, caractère charmant, grande égalité d'humeur; bon cœur, bonne enfant, esprit naturel, avec de l'imprévu, une intelligence rare.

Sans nulle dissimulation, difficile à bien connaître.

Insaisissable au moral, mon joli modèle à une souplesse de taille qui séduit, des yeux qui vous ravissent, un regard qui vous enchaîne, une voix qui vous transporte; et malgré tout, malheur à qui s'y attacherait sérieusement !

Grâce, esprit, talent, tout ce qui peut s'emparer d'un cœur et séduire l'esprit, se trouve réuni chez Félicie.

Son mari, qui l'apprécie plus que personne, comprend parfaitement le sentiment général et particulier qu'elle inspire.

Elle est charmante pour lui ; aussi, bien que porté à la jalousie, il n'existe pas en réalité de mari plus confiant et moins exigeant.

Félicie se conforme à ses goûts en évitant de le contrarier, bien que son caractère soit assez cassant.

Avec une certaine apparence de légèreté, elle réfléchit plus qu'on ne pense, et est d'une extrême finesse.

Gâtée par la plus tendre des mères, elle profite de sa propre expérience pour l'éducation de ses enfants, qu'elle élève à merveille.

Sachant toujours s'occuper, elle ne s'ennuie jamais, pas plus à la campagne qu'à la ville.

Il y a des moments où elle ressent bien au fond de l'âme, un peu d'agitation et de tristesse, mais sa gaieté naturelle a bientôt pris le dessus.

Félicie veut être heureuse avant tout, et ne se chagriner de rien.

Si une pensée l'offusque ou la fatigue, vite elle se console par une autre, voulant échapper à l'ennui ou à la moindre contrainte.

On le sait, tout en s'y laissant prendre.

La critique l'irrite, et un jugement sévère l'égratigne sans la changer.

Si elle vous témoigne de l'affection, c'est qu'elle pense en avoir ; et, avant de vous tromper, elle s'est trompée elle-même.

Ses manières si aimables vous font croire à une sympathie dont vous doutez en la quittant.

En multipliant le péril, pense-t-elle échapper au danger ?

Musicienne consommée, elle fait valoir, par le charme et l'étendue de sa voix, la musique de son mari, amateur distingué. Sa voix si fraîche, si pleine et si douce, exprime et inspire la passion.

Comment ne chérirait-on pas une femme qui met à plaire toute la grâce de sa personne ?

Si vous la blessez, elle vous en veut à mort ; et ses yeux, parfois si adorables, vous dévoreraient volontiers ; mais, comme elle ne veut accepter aucun chagrin, elle s'est bientôt consolée, et se venge par l'oubli.

La sensibilité est un lourd fardeau qu'elle n'aimerait pas à porter.

Félicie veut vivre tranquille ; et, bien qu'assez indifférente au plaisir, elle s'y livre avec entraînement.

Son imagination est ardente, sa bonté sans pareille.

Tout lui plaît et lui convient.

Sans aucun égoïsme, elle ne pense pas plus à elle qu'aux autres, toujours disposée cependant à faire ce qui peut leur être agréable.

Elle aime à vivre, et joue avec la vie tout en craignant de la perdre. Une santé délicate, malgré de belles et larges apparences, lui prête un nouveau charme.

On ne fait pas d'une manière plus aimable les honneurs de son salon. Aussi chacun y vient-il avec plaisir, sans que le moindre ennui s'y fasse jamais sentir.

Entraînante et entraînée, ses impressions sont aussi vives que passagères ; et parfois elle rit d'elle-même

en se rappelant qu'elle a cru aimer un moment.

Les hommes sont pour elle des hochets avec lesquels elle joue.

Félicie ne se connaît pas bien. Elle craint de se chercher ; elle a peur de se trouver.

Elle sait qu'elle plaît. Et, comment pourrait-elle en douter? on le lui a tant dit.

C'est, à ses yeux, un tribut tout naturel que lui paye l'humanité.

Parfois le bourdonnement de ses adorateurs la fatigue, parfois aussi elle écoute, afin de voir s'il n'y a pas quelque chose à glaner dans ce tourbillon.

Habituellement distraite, elle songe à tout et ne pense à rien.

N'aimant pas à être tourmentée, elle ne contrarie jamais les autres, et accepte assez facilement les idées qu'on lui soumet, ne faisant en dernier ressort que ce qu'elle veut.

S'amusant de tout, elle n'attache de prix réel qu'à fort peu de chose, et secoue sa conscience comme sa santé, quand l'une ou l'autre lui imposerait la moindre contrainte.

Félicie n'accepterait jamais les exigences d'un cœur qui se donnerait à elle sans partage; et trop de constance lui paraîtrait une gêne insupportable, une chaîne qu'elle aurait bientôt brisée.

Voilà ce qu'est Félicie, aimable et adorée; jugée avec quelque sévérité par ceux qui ne voient que les apparences ; appréciée et aimée de beaucoup ; peu persévérante dans ses goûts, peu profonde dans ses idées.

La fuir serait prudent ; la rechercher serait s'exposer probablement aux regrets.

MARIE

MADEMOISELLE DE ROCQUE.

Si vous voulez peindre l'honneur, la délicatesse, un dévouement sans bornes, des sentiments élevés, un désintéressement absolu, de l'esprit, de l'originalité, une grande indépendance, de l'enfantillage avec des idées graves, une piquante naïveté, un souverain mépris de l'opinion, beaucoup de raison avec parfois des apparences contraires, une extrême vivacité, une gaieté enfantine mêlée de tristesse, un grand empire sur soi-même, une âme pure, une religion profonde et éclairée, un jugement sûr, beaucoup de finesse sans avoir l'air d'y penser...; nommez Marie!

N'exigez rien d'elle et comptez peu sur son obéissance; elle se révolte contre l'autorité tout en s'y soumettant.

Le désir d'être agréable à ceux qu'elle aime, obtiendra de Marie tout ce qu'elle refuserait à la force.

Elle s'imposerait tous les sacrifices plutôt que d'en demander.

Un esprit d'opposition pourrait lui donner l'air un peu contrariant. Elle craint de s'engager.

C'est l'enfant de la nature, ne comprenant rien aux usages ni aux convenances, et refusant de s'y soumettre.

Si vous lui adressez un compliment, elle en rit; une déclaration, elle se moque de vous.

Papillon qui pique sans intention, et voltige de branche en branche sans se fixer.

Tournant toutes les têtes sans le chercher, la sienne reste calme; et elle maîtrise en souveraine absolue une imagination exaltée sans être romanesque.

Avec l'air d'assez peu réfléchir, Marie observe beaucoup, mais c'est au vol qu'elle saisit toutes ses observations.

Aimant le plaisir, elle sait s'en passer, et se priverait de tout sans se plaindre, plutôt que d'imposer un sacrifice à ceux qu'elle aime.

Son maintien dans le monde est excellent, et plutôt sérieux; dans l'intimité, on lui passerait de rire avec moins d'éclat.

La contrariété l'irrite; elle pleure de dépit; folle de joie si vous lui cédez.

Elle adore sa mère sans regarder l'obéissance comme un devoir; son dévouement pour elle est sans bornes.

Musicienne par instinct, elle aime peu le travail; et l'occupation fatigue également son corps et son esprit.

Excessivement nerveuse et fortement impression-

nable, elle éprouve des névralgies qu'elle supporte avec un grand courage.

Rien ne l'effraye ni l'intimide.

Avec une certaine apparence de délicatesse, elle est d'une force inouïe, infatigable à la marche comme à la danse.

Elle s'agite sans se tourmenter.

Un mauvais procédé qui l'irrite, est oublié promptement.

Elle a confiance dans son étoile, avec une foi vive qui la fait croire à son avenir.

Loin de courir après cet avenir, elle refuse parfois trop légèrement, les occasions de le fixer d'une manière avantageuse.

L'intérêt n'est rien pour cette âme d'élite.

Trop fière pour se plaindre, elle ne laisserait jamais deviner une privation que la raison lui imposerait !

Avec une tête vive et une grande impétuosité d'impressions, avec une réplique plus prompte que réfléchie, on pourrait juger Marie moins facile à vivre qu'elle ne l'est réellement.

Bonne par excellence, rien ne lui coûterait pour soulager une souffrance.

Marie sait qu'elle plaît, sans en ressentir le moindre orgueil ; mais elle trouve simple qu'on le lui exprime sans y attacher grand prix; et cette espèce d'insouciance qui pique ceux qu'elle rencontre, la préserve elle-même.

On ne peut pas dire qu'elle soit belle suivant toutes les règles, ni même précisément ce qu'on appelle jolie; mais elle est mieux que cela, et elle plaît dans

son ensemble plus que celles qui le seraient davantage.

Son teint brun parle pour son âme. Ses sourcils bien marqués et ses beaux yeux noirs dessinent sa physionomie en l'animant.

Marie a un genre de cheveux qui a du charme.

La toilette lui sied à ravir.

Ses pieds sont petits, ses mains potelées.

Enfin, ce qui montre plus que tout, le charme et la grâce de sa personne, c'est l'effet qu'elle produit dans une soirée ou dans un bal, où chacun la remarque, et où les attentions dont elle devient promptement l'objet, suffiraient à lui prouver ses succès dont elle jouit sans les chercher.

Sa conversation est spirituelle et animée avec de l'inattendu.

Enfin, voilà Marie telle qu'elle est... La reconnaîtra qui connaît l'aimable et piquant original.

ÉLISE

MADAME S^T-JOHN.

Vous n'avez qu'une prétention, Élise, c'est celle de ne pas être connue; et je conviens qu'en effet vous êtes difficile à définir, tant il y a de contrastes dans tout votre être.

Si l'on vous apprécie sans vous connaître, que serait-ce si l'on vous connaissait parfaitement?

Vos défauts même ont quelque chose de piquant qui les fait pardonner.

Vous avez, sans amour-propre, la conscience de ce que vous valez; et, sans croire valoir mieux qu'une autre, il vous déplairait qu'on vous comparât.

Vous avez de l'orgueil et de l'ambition, avec beaucoup de fierté; mais vous savez maîtriser vos émotions avec une constance sans égale, et vous sentez bien plus vivement que vous n'exprimez.

Dédaignant les compliments, vous vous étonneriez du silence que l'on garderait; et les hommages vous paraissent une dette que vous paye l'humanité.

Vous vous attachez difficilement, mais vos sentiments sont profonds; ne voyant que les qualités de l'objet de vos préférences, votre dévouement est absolu, et vous partagez ses goûts, convaincue qu'ils sont les vôtres.

Sans une extrême bonté, qui est votre apanage, vous seriez jugée peut-être un peu moqueuse.

Le ridicule vous frappe, et vous avez peine à le pardonner.

Si vous n'avez pas ce qu'on appelle dans le monde un esprit brillant, vous avez mieux que cela; le vôtre est sérieux, et une conversation grave le fait valoir; votre jugement serait toujours sûr, si vous ne vous plaisiez parfois à soutenir des causes incertaines.

Avec de l'originalité, rien n'est moins original que votre personne; vous êtes simple, naturelle, et jamais vous n'hésitez à rendre un service; en regrettant que votre position ne vous mette pas à même d'en rendre de plus grands.

A la hauteur de toutes les positions sociales, vous avez en toute chose, un charme qui frappe ceux qui vous approchent; et autant de distinction dans les sentiments, que de noblesse dans votre personne.

La conviction de n'être ni connue, ni comprise, fait de votre âme une prison, dont vous n'aimez pas à confier la clef.

Avec un extérieur calme et plutôt froid, vous avez une âme ardente et une imagination brûlante.

Vous aimez fort peu de monde; et, il est difficile de

savoir le degré de bienveillance que l'on obtient de vous.

Avec cette taquinerie, qui vous est naturelle, vous vous amusez à prolonger les doutes.

Vous avez un mélange de confiance et de méfiance qui offre quelque bizarrerie ; et depuis votre mariage vous vous étiez tellement habituée à n'avoir qu'une pensée pour deux, que, forcée aujourd'hui d'en avoir une à vous toute seule, vous y tenez ; et, si vous fixez un but, vous marchez pour l'atteindre avec une persévérance invincible.

Vous n'avez, pour le moment, de goût à rien ; tout vous est indifférent ; tout vous fatigue, et peu de chose vous intéresse ; mais vos souffrances accusent elles-mêmes l'existence d'un cœur dont vous niez aujourd'hui l'existence.

Vos réponses, parfois vives et presque brusques, partent sans avoir été réfléchies, et vous les regrettez sans chercher à les réparer.

Votre franchise a souvent quelque chose d'un peu brutal ; facile à contrarier, vous êtes sans rancune.

Vos opinions, comme vos convictions, sont arrêtées, sans que vous cherchiez à vous éclairer ; même quand la raison semblerait vous condamner.

Votre parole est sacrée : heureux celui à qui vous croyez devoir quelque reconnaissance !

Absorbée par un sentiment qui vous laisse des regrets profonds, vous ignorez ce que vous serez, sachant à peine ce que vous êtes.

Ayant, pendant des années, fait abnégation complète de votre volonté, vous seriez plutôt portée à avoir aujourd'hui dans l'esprit un peu de contradic-

tion; et, si une conversation soutenue n'était pour vous une fatigue, la controverse vous plairait.

Vous ne vous croyez pas jalouse; vous pourriez l'être dans toutes les relations de la vie.

Avec beaucoup de naturel, vous avez une grande finesse; et, avec l'air de ne pas voir, rien ne vous échappe.

Les mille choses de la vie vous sont indifférentes; et elles passent devant vous comme des nuages.

Sans être habituellement distraite, vous vivez plus avec vous-même qu'avec les autres.

Votre sensibilité n'a rien de féminin; et, pour votre âme si noble et si dévouée, point d'affection possible sans une profonde estime.

Vivement impressionnable, un danger réel vous laisserait indifférente; mais toute surprise vous fait mal.

Si vous vous mettez à votre piano, votre âme se devine à votre jeu, qui prouve plus d'inspiration qu'une étude sérieuse.

Profondément religieuse, la religion n'est pas pour vous une consolation; et vos croyances ont quelque chose qui tient à l'indépendance de votre caractère.

Pourquoi parler d'un extérieur dont il est si facile de juger?

Vous dire que vous êtes belle n'est rien vous apprendre; on vous l'a trop dit pour que vous puissiez l'ignorer; mais si vous aimez les hommages, vous seriez sans pitié pour le malheureux que vous feriez souffrir.

Détailler votre beauté, ce serait presque la profaner.

Votre corps amaigri dit assez vos souffrances[1]; elles sont d'autant plus profondes, que votre dévouement sans partage ne vous paraissait même pas un mérite.

Avec un port de reine, vous avez une taille aussi élégante que distinguée; votre front, bordé par des cheveux d'une couleur foncée, annonce vos facultés, en faisant valoir la blancheur de votre teint.

Une autre que vous pourrait paraître un peu grande, mais c'est en vain que la critique chercherait à s'exercer sur cet ensemble où tout est d'un accord parfait.

J'en ai dit beaucoup, et je suis loin d'en avoir dit assez.

Puisse, madame, ce faible hommage vous prouver à quel point vous êtes appréciée par un vieil ami, qui a su vous connaître, ou plutôt vous deviner!

[1] Madame St-John a perdu son mari, pour qui elle avait autant de confiance que d'amour.

MADAME DE LARENTI

—

Difficile à comprendre, impossible à définir.

Regardant la vérité en face, effrayée quand elle condamne et indifférente quand elle approuve.

Désenchantée de la vie, et tenant peu à l'existence.

Ne conservant aucune illusion, et ne croyant plus à rien ici-bas, qu'aux sentiments de mère et de fille.

Capable d'entraînement, d'engouement, tout en s'étonnant d'y avoir cédé.

Influencée plutôt par la crainte d'affliger, que par un sentiment personnel.

Bonne et caustique.

Paresseuse d'esprit et de corps, avec une grande activité dans l'occasion.

Tenant généralement assez peu à ses idées, mais ne renonçant jamais à une volonté qu'elle a réfléchie.

Dévouée à l'excès.

Plus passionnée que sensible.

Incapable de faire volontairement de la peine, mais s'enivrant dans la conversation.

Franche avec beaucoup de finesse.

Spirituelle et piquante; disant avec originalité des méchancetés, sans intention de nuire.

De l'abandon avec une retenue réfléchie, timide vis-à-vis des autres.

Impétueuse et hardie vis-à-vis d'elle-même; plus effrayée d'un regard que d'un danger.

Beaucoup d'impromptu dans sa conversation comme dans sa personne.

Pensant et réfléchissant sans cesse.

Craignant la solitude qu'elle aime.

Aimant la musique qui lui fait mal.

Amie sûre.

Abnégation sans pareille.

Impressionnable à l'excès.

Sensible aux égratignures, forte contre les grandes épreuves.

Toujours maîtresse d'un premier mouvement, quand elle n'est pas emportée par une impétuosité qui lui est naturelle.

Imagination ardente.

Nature silencieuse, et parlant suivant le vent qui souffle.

Confiante avec assez de méfiance.

Impossible à dompter, facile à dominer.

Doutant et malheureuse de douter.

Ne jouissant plus réellement de rien, et croyant à l'autre vie sans la craindre.

Tantôt remplie de séductions au moral comme au physique, et parfois échappant aux yeux de ceux qui la cherchent.

Tête forte, jugement sain; nul amour-propre, nulle jalousie.

De l'originalité avec beaucoup de simplicité.

D'une bonne foi sans égale.

Délicatesse sans pareille.

Une discrétion sans bornes.

Jugeant sévèrement quand elle juge, sans indulgence pour elle-même.

Devenue indifférente par lassitude plutôt que par résignation.

Impétueuse par taquinerie.

Indulgente par apathie.

L'expression la plus animée ; d'autres fois la plus insignifiante.

Capable de tous les sacrifices qui ne portent que sur elle; tigre quand il s'agit de ses enfants.

Les sentiments les plus nobles.

L'âme la plus élevée.

Qui a perdu le droit à son estime, perd tout droit à son affection.

Ses petits yeux perceraient une muraille, laissant facilement l'incendie sur son passage.

Plusieurs fois, madame, vous m'avez demandé avec une aimable insistance de faire votre portrait; et, sans savoir trop pourquoi, je n'aurais pu écrire une seule ligne, malgré tout mon désir de satisfaire cet aimable caprice.

Il s'est présenté aujourd'hui à mon esprit, et le voici.

Puisse le cœur vous inspirer autant d'indulgence qu'il vous donne de supériorité!

UNE RENCONTRE A EMS

Il doit vous paraître difficile, madame, je le comprends, qu'au bout de cinq ou six minutes de conversation on puisse connaître une personne que l'on voit pour la première fois.

C'est cependant ce qui m'est arrivé; vous allez en juger.

Vivement impressionnable, un rien vous émeut; et vous rougissez et pâlissez en quelques secondes; mais quelle âme tendre est la vôtre! prosternée au pied de l'autel, combien vous m'avez touché par votre ferveur!

Vous sembliez un ange adorant son Créateur, sans se permettre l'ombre même d'une distraction.

Si le ciel a dû vous regarder avec un œil d'amour, vos pauvres genoux, fixés sur la pierre, ont dû bien souffrir d'un contact si dur et tellement prolongé.

Si la pureté la plus angélique n'était peinte sur

votre physionomie si gracieuse, on aurait pu vous croire une âme repentante, regrettant une erreur; mais, non, votre cœur était tout amour, et il offrait à Dieu, qui vous écoutait, ses plus tendres inspirations.

Vous avez plus d'expérience que ne le comporte votre jeune âge, madame; qui vous l'a donnée, cette expérience? Je l'ignore; mais, plus d'une fois, elle vous servira dans la vie.

Avec l'air de peu penser vous avez beaucoup réfléchi; et bien que l'on pût vous juger d'une assez grande mobilité, il y a chez vous quelque chose de profond qui préserve de l'oubli.

Vous attachez peu de prix à ces phrases banales que le monde écoute ou prodigue; mais le souvenir chez vous, madame, serait sérieux et votre parole sacrée.

Aussi en êtes-vous excessivement avare!

On pourrait vous croire sensible à un compliment, tandis que vous l'avez à peine entendu.

Il n'en serait pas de même d'une affection véritable. Vous avez de la peine à y croire, mais elle vous touche.

Aimable sensitive, la musique vous impressionne péniblement; et tandis que le plus gracieux sourire paraît sur vos lèvres, une larme a parfois mouillé vos paupières.

Vous ne dites que ce que vous voulez dire, madame, et difficilement vous accordez votre confiance; plus rarement encore vous la donnez entièrement.

Si la justice était un attribut de la terre, votre bonheur devrait être parfait; mais le bonheur existe-t-il ici-bas?

Vous oubliez facilement les choses indifférentes; jamais ce qui vous a vivement impressionné.

Souvent distraite, un rien vous réjouit ou vous afflige.

A vous voir vous amuser, on vous croirait d'une gaieté folle; cependant, qui vous jugerait ainsi, commettrait une grande erreur.

Sans avoir l'air d'y penser, vous jugez sainement le monde qui vous approche, et le côté faible vous frappe peut-être autant que le pourraient faire les qualités.

Sans être méchante, vous êtes plutôt sévère dans vos jugements, tout en ayant quelque peine à les communiquer.

Très-fière, on ne pourrait vous blesser impunément; et une fois que le doute serait entré dans votre âme, la confiance que vous auriez un moment accordée, serait perdue sans retour.

Tout en aimant la lecture, souvent vous tournez des pages sans à peine les avoir lues.

Vous êtes bonne, madame, avec beaucoup de vivacité, douce avec une remarquable énergie; et votre caractère est plus fort qu'on ne le jugerait au premier abord.

Vos idées sont arrêtées, et tout en cédant, vous ne les abandonnez pas.

Exerçant un grand empire sur vous-même, vous pourriez être horriblement contrariée, sans le laisser deviner.

Naïve, candide, simple, enjouée, naturelle, franche et réservée, vous charmez, madame, ceux qui vous rencontrent; vous attachez ceux qui vous connaissent.

Mais si j'ai commencé par m'occuper du moral, je dois avouer que l'extérieur ne m'a pas échappé.

Disons donc un mot de cette physionomie si gracieuse et si expressive; de ces beaux yeux qui doivent si bien parler quand ils ne gardent pas le silence; de ce sourire si agréable et si fin; de ces dents qui feraient la réputation du dentiste le plus renommé, si elles n'étaient l'œuvre d'une si belle nature; de cette taille élégante, souple, distinguée, remplie de grâce; de ces cheveux ravissants, et enfin de cet ensemble parfait qu'on peut louer sans paraître exagéré; mais c'est surtout des qualités de l'âme que j'ai voulu parler, de cette bonté sans égale, de cette charité sans faste qui souffre de la souffrance des autres, heureuse quand elle peut la soulager; enfin d'un dévouement sans pareil, et qui, pour se témoigner, ne rencontrerait les difficultés que pour les vaincre, les obstacles que pour les surmonter.

Vous avez douté de mon coup d'œil observateur, madame, et vous êtes trop modeste pour vous avouer convaincue; mais c'est au témoignage de ceux qui ont l'honneur de vous connaître, que j'en appellerai.

Puissiez-vous, madame, ne pas chasser complétement de votre souvenir, le passager reconnaissant qui aimera toujours à se rappeler les courts moments qu'il a dus au hasard.

VAVA

COMTESSE PANKRATIEFF, NÉE PRINCESSE GORTSCHAKOFF.

Vous me refusez, monsieur le duc, d'esquisser mon portrait; mais, comme je tiens à le posséder, je vais essayer de vous en éviter la peine.

Je ne me trouve ni laide, ni précisément jolie; mais ma figure a une teinte d'originalité qui ne déplaît pas; et il y en a de plus régulières qui ne la valent point.

Ma physionomie, piquante et très-expressive, ne ressemble à celle de personne; et souvent elle reflète les pensées qui traversent mon esprit.

Je suis bonne quand un moment d'impatience ne m'a pas rendue malicieuse.

Je suis discrète, lorsqu'on m'a demandé le secret; autrement, j'aime assez à bavarder.

J'ai de l'esprit, mais je ne me donne pas la peine de juger ceux qui m'amusent, ou bien ceux qui me sont incommodes.

J'ai sur toutes choses des idées assez arrêtées, bien que, dans l'habitude de la vie, je sois facile à influencer dans un sens ou dans un autre.

On peut compter sur ma parole; je la donne rarement; mais, une fois donnée, j'y tiens.

J'aimerais à m'amuser, mais je sais m'en passer; et, forcée de rester sur ma chaise longue, mon imagination ardente s'en dédommage en voyageant par monts et par vaux.

Une santé chancelante inspire de l'intérêt; mais ma patience est plus réelle que ma résignation.

On ne s'ennuie jamais dans ma société; ma conversation est animée et variée.

J'aime à rendre service; mais je suis paresseuse et assez capricieuse.

Ma sensibilité n'a rien d'exagéré, tout en prétendant en avoir beaucoup.

J'ai cru dans ma vie aimer exclusivement et sans retour; mais le temps et l'éloignement m'ont un peu détrompée sans me changer complétement.

Il y a du vague dans mes pensées comme dans mes sentiments.

Au choix de mes lectures, on me croirait futile ou légère. Il n'en est rien; mais j'ai une teinte de romanesque qui demande un aliment.

J'ai horreur de ce qui est bas et intéressé.

On ne me persuade pas, mais on m'entraîne.

Tout raisonnement m'ennuie sans me convaincre.

Sans aucun amour-propre, je ne me déplais pas, et je ne suis pas la seule de cet avis.

Croyant me bien connaître, je suis forcée d'avouer que tout le monde ne partage pas cette opinion.

J'ai des amis sincères, et je crois les mériter.

J'en veux à qui me blesse; mais, assez promptement, je n'y songe plus.

Facile à distraire, une mouche qui vole se charge de sécher une larme qui mouillait mes paupières.

Quand je veux une chose, qu'elle soit bonne ou mauvaise, juste ou injuste, j'y tiens.

Avec une apparence de franchise, je suis plus fine qu'on ne pense, et l'abandon que l'on pourrait me supposer a des bornes.

Avec de la raison, j'ai de l'enfantillage et assez d'inégalité dans le caractère.

J'ai de la souplesse dans la taille, de la distinction dans la tournure et de l'élégance dans la marche.

Mes yeux sont petits, mais perçants, et le vent du nord ne les a pas glacés.

Je change plus souvent d'idées que de sentiments.

Je me crois beaucoup d'ordre, sans que l'on me rende généralement cette justice.

Mes mains, d'une grande blancheur, sont douces et potelées.

Mon caractère, qui est fort impétueux, n'a pas la même douceur.

Mon pied est une vraie miniature.

Ma jambe... Mais, halte-là, monsieur l'indiscret, vous n'en saurez pas davantage.

Enfin me voici, monsieur le duc, telle que je me connais.

Je regrette qu'une plume élégante ne me soit pas venue en aide pour pallier mes défauts, et donner plus de relief à mes qualités.

UNE ROSE

CATHERINE

MADAME DE SOUKHOSANETH

A la voir, vous la croiriez sortie d'une serre chaude.

Les frimas du Nord ont vu éclore cette délicieuse fleur; et sa fraîcheur est telle que les glaces même n'ont pu l'altérer.

Si elle porte le nom d'une impératrice au regard sévère et au caractère implacable, elle n'a rien qui ressemble à son homonyme.

Vive, impétueuse, elle est d'une excessive douceur; et elle se résigne aux événements sans toujours les accepter.

Elle peut souffrir; elle est trop fière pour se plaindre.

Se confier lui causerait à la fois peine et bonheur, mais habituellement elle communique peu ses pensées.

Sous une apparence peut-être un peu légère, ses impressions sont vives, et ses sentiments sont profonds.

Un rien l'amuse et la distrait.

Ce qui est sérieux l'attache.

Elle joue avec le sentiment sans y ajouter foi; et sa coquetterie est plus apparente que réelle.

La biche qui a parcouru le désert, et qui se sent altérée, se jette sur la première source qu'elle rencontre, espérant y étancher sa soif : telle est Catherine.

Assez crédule au premier abord, elle réfléchit; et, semblant prendre la vie avec entraînement, elle se laisse souvent absorber par des rêves qui l'effrayent.

Elle sourit plutôt à vos pensées qu'aux siennes.

Le monde lui plaît sans l'attacher; et souvent elle y perd la gaieté qu'elle croyait y apporter.

Mère tendre, elle pourrait s'occuper un peu plus de ses enfants. Elle se repose sur les personnes auxquelles ils sont confiés, et sur les ordres qu'elle a donnés.

Repoussant le passé, elle s'avance vers l'avenir un bandeau sur les yeux.

Mariée toute jeune à un homme plus âgé qu'elle, mais qui paraît très-bon, elle lui sait un gré infini de l'affection qu'il porte à ses enfants, comme de tout ce qu'il fait pour son bonheur. Soumise à ses volontés qui sont assez rares, elle tient à conserver son indépendance.

Elle pense beaucoup et craint de réfléchir.

La vie est pour Catherine une espèce de tourbillon dans lequel elle s'engage le sourire sur les lèvres, et souvent une idée triste au fond de l'âme.

Les ouvrages des mains la fatiguent et l'ennuient. Elle leur préfère de beaucoup la conversation.

Avec une grande franchise, elle est assez difficile à

définir ; et avec un abandon apparent, elle a plus de finesse qu'on ne pense.

Un coup d'œil prompt lui sert à juger ceux qu'elle rencontre.

Trouvant du charme dans la confiance, elle la redoute.

Impressionnable à l'excès, la moindre contrariété lui fait mal, et le plus léger obstacle la révolte.

Touchée d'être observée, elle craint d'être devinée.

Elle se soumet sans se résigner, et n'est pas toujours d'accord avec elle-même, ni parfaitement juste pour les autres, tant ses pensées sont impétueuses.

Capable de raisonner quand elle le veut, elle s'y refuse quelquefois.

La teinte douce de ses jolis cheveux est l'image de son caractère.

On n'a pas plus de finesse dans les traits, de charme dans l'esprit, de grâce dans la tournure, d'inattendu dans la conversation, de distinction dans toute sa personne.

Son teint est éblouissant.

Qui affronte le feu sans pâlir ne pourrait résister aux étincelles qui jaillissent d'un regard dont la force d'attraction, impossible à décrire, a une puissance contre laquelle on lutterait en vain.

Elle se plaît et se déplaît, sans être entièrement fixée sur son compte.

Elle est d'une bonté parfaite, et compatit avec son cœur si tendre, aux peines qu'elle devine, ou à celles qu'on lui confie.

Tout ce qui n'est pas loyal lui déplaît.

Un beau ciel rempli de nuages est l'emblème des pensées qui traversent son esprit, en laissant dans son âme les impressions les plus diverses.

Une bienveillance assez générale n'exclut pas chez Catherine un peu de malice ; et, quand elle n'est pas emportée par la préoccupation du moment, ou par quelque prévention passagère, son jugement ne se ressent pas de sa jeunesse. Il est sûr, et le conseil qu'elle donne serait digne d'un âge plus avancé.

Si vous l'ennuyez par de longs raisonnements, elle vous prête peu d'attention ; mais quelques mots sages et positifs portent la conviction dans son esprit.

Souvent distraite, elle vous entend sans vous écouter.

Un rien l'entraîne ou la ramène ; mais elle vous laisse croire qu'elle est revenue à votre avis, tandis qu'elle a gardé son opinion.

Impassible devant le danger, elle a pour la patrie un amour sans bornes.

Catherine a dans la taille une souplesse sans pareille, et dans sa marche quelque chose d'indolent et de gracieux, qui a un charme infini.

Impossible d'avoir une physionomie plus expressive, plus fine et plus animée, bien que parfois stationnaire.

Elle fait des frais avec grâce, et avec une sorte de timidité remplie d'attrait.

Facile à déconcerter, ses reparties sont fines et spirituelles.

J'ai vu deux ou trois fois madame de Soukhosaneth ; mais déjà je la connais assez pour l'apprécier.

Une activité dévorante fatigue cette frêle enveloppe.

Si ce portrait parvient à faire juger une personne

aussi bonne qu'elle est aimable et attachante, c'est qu'il est, madame, votre fidèle image.

Je réclame votre indulgence pour le pauvre peintre auquel vous devez savoir gré d'avoir mis, pour vous obéir, tout amour-propre de côté.

LOUISE

MADAME DARAN

Votre désir est un ordre, madame ; mais, après avoir laissé courir ma plume, je me demande si j'oserai vous prendre pour juge de mon travail.

Mon joli modèle est d'autant plus difficile à saisir, que personne ne possède sa confiance entière ; et qu'elle se dérobe à elle-même, dans la crainte de se trop bien connaître.

Il lui plaît de rester inconnue.

Sublime de dévouement, mais fière jusqu'à l'excès, Louise pourrait souffrir, sans le laisser soupçonner ; mais aussi sans chercher à ramener, si elle supposait qu'on s'éloignât.

C'est un tort.

Elle saurait se sacrifier, sans se résigner, malgré un esprit de justice qu'elle possède au suprême degré.

Jamais une plainte ou un reproche ne sortirait de ses lèvres, bien que ses impressions soient d'autant plus vives qu'elles sont plus concentrées.

On peut la briser, difficilement la ramener. Elle pourrait pardonner, jamais oublier.

Indifférente aux mille choses de la vie, Louise a une volonté de fer lorsqu'elle l'applique aux résolutions qu'elle a prises; et la fatigue que lui cause sa persévérance, ne l'y fait pas renoncer.

Le moral exerce une grande influence sur cette santé délicate, et la moindre émotion la bouleverse.

Ses impressions sont instantanées, parfois violentes; mais une sorte de timidité l'empêche de les communiquer.

Plus elle sent, et moins elle le témoigne.

Si elle ne connaît pas le sentiment de la jalousie, c'est que, rassurée par une affection et des soins qui ne se démentent jamais, elle n'en a pas eu l'occasion.

La religion pour Louise est plutôt un devoir qu'une consolation; et parfois elle voudrait expliquer ce qu'il n'est pas donné à notre faible esprit de comprendre.

Il y a de l'originalité chez cette femme qui vous frappe par sa distinction, et vous attache par ses qualités.

Louise met à plaire une certaine coquetterie; mais elle réduit à leur valeur toutes ces protestations qui tiennent si peu parole.

Il y a au fond de son âme une disposition à la mélancolie qu'elle craindrait de s'expliquer.

Heureuse femme et parfaite épouse, bien qu'un peu trop concentrée, elle eût été si tendre mère!...

Louise ne tient pas assez à la vie : c'est un reproche qu'elle mérite. Sensible à la pitié, elle ne peut voir couler une larme sans chercher à l'essuyer.

Sa tendresse pour sa mère domine tous ses sentiments.

Sans aucun amour-propre, Louise sait ce qu'elle vaut; et elle accorde assez de confiance à ses jugements, qui prouvent la justesse de son esprit.

On lui plaît ou on lui déplaît à la première vue; et elle vous a jugé avant que vous ayez pu soupçonner qu'elle vous observe.

On n'a pas plus de charme dans l'intimité, quand un peu de paresse ne vient pas endormir ses sentiments.

On ne fait pas avec plus de grâce les honneurs de son salon.

Sa politesse est parfaite, sans jamais être recherchée.

Généralement bienveillante, ses observations, qu'elle communique rarement, sont empreintes d'une certaine malice.

Il est bizarre de trouver autant de charme dans l'abandon, et de s'y livrer avec tant de réserve.

Il n'est pas sans inconvénients de vouloir être devinée, sans rien faire pour être connue.

Louise tient à ses idées, sans avoir la prétention de vous les imposer, mais il est difficile de l'y faire renoncer. La logique même échouerait; et, souvent cette personne pleine de raison, vous entend sans se laisser convaincre et sans à peine vous écouter.

Jouissant d'une réputation aussi parfaite que méritée, elle n'a pour faire le bien, qu'à suivre l'impression de l'âme la plus pure.

Louise n'est pas aujourd'hui tout ce qu'elle aurait pu être; et elle n'est pas encore tout ce qu'elle sera.

Son cœur, qui aurait besoin de s'épancher, se replie trop sur lui-même.

Bonne par nature, Louise n'est pas dénuée avec ses gens d'une certaine hauteur, empruntée aux habitudes des colonies.

Vivement impressionnable, la plus légère émotion la fait souffrir.

Ne cherchez pas à la connaître sur sa physionomie; c'est un guide qui ne pourrait que vous égarer, et cette apparence si froide vous tromperait.

Cette physionomie si gracieuse est un masque charmant qui vous cache la vérité.

Si Louise n'est pas confiante, en revanche sa franchise est entière. Jamais un détour ne lui vient à l'esprit. Elle a horreur du mensonge et sait se taire, jamais dissimuler.

C'est une étude piquante que celle de cette belle et noble nature, qui échappe à la comparaison par son originalité, comme par ses contrastes.

Tandis que son imagination marche à la vapeur, elle a une telle paresse d'action, que le moindre déplacement lui cause de l'effroi.

Une musique solitaire lui laisse une impression pénible, tandis qu'une musique bruyante, tout en lui déplaisant, la distrait.

Elle dévore un livre qui lui plaît, et reste à rêver au coin de son feu.

Louise réfléchit peu, s'abandonnant au courant, guidée par un pilote éclairé qui est sa conscience.

Avec tout le charme de la créole, et une souplesse

de taille à nulle pareille, Louise est un type à part qui vous charme par sa distinction physique et morale.

La pâleur un peu mate de son teint, fait ressortir la blancheur de ses dents.

Sa magnifique chevelure est plus noire que l'ébène. Son délicieux regard vous fixe rarement, si ce n'est à la dérobée, pour lire dans votre pensée.

Détailler sa beauté aussi noble que fière, me paraîtrait une profanation devant laquelle je m'arrête.

Dire que Louise est sans défauts, serait une flatterie qu'elle repousserait; mais ajouter que ces défauts disparaissent devant des qualités aussi précieuses qu'elles sont rares, n'est que justice.

Je vous ai obéi, madame.

Puisse mon obéissance mériter votre indulgence, et cet aperçu que je crois vrai, me valoir une bienveillance dont je sentirais tout le prix !

Les portraits qui terminent cette galerie ont été écrits à différentes époques. J'ai cru devoir les réunir ici, bien qu'il puisse s'en trouver encore quelques-uns dans mes manuscrits.

ESQUISSES

L'ARTISTE

C'est à la rencontre que j'ai faite de vous, Joséphine[1], que je dois d'avoir esquissé quelques traits du caractère de l'artiste, dont vous m'aviez offert le type vivant.

Simple, bon, naïf, candide et vivement impressionnable, un peu malin, mais dévoué sans partage, et toujours prêt à obliger ; facile à vivre, et cependant fort susceptible ; ne revenant jamais quand on l'a blessé : tels sont les principaux traits du caractère de l'artiste, dont la bourse, du reste, facile à épuiser, est toujours ouverte à un ami comme aux malheureux.

[1] Mademoiselle Van-Houtum.

Loyal, plein d'honneur ; sans souci du jour, et sans grande préoccupation du lendemain, ses pensées sont mélancoliques, et son caractère est gai. Bon enfant avec tous, il vit sur ses propres inspirations, mais il sait entrer dans celle des autres sans les adopter.

Avec de la foi au cœur, il a des croyances peu arrêtées.

Il ne résiste pas toujours au plaisir de lancer un trait malin ; mais il est triste quand il craint d'avoir affligé.

Ayant toujours une larme pour la douleur, et un sourire pour la gaieté, l'artiste n'estime pas assez les hommes pour se donner la peine de les juger ; il en attend peu, et ne leur demande rien. Sans avoir précisément de l'orgueil, il compte beaucoup plus sur lui-même que sur autrui.

Il ne sait point garder rancune, mais il se blesse pour un mot, et joue souvent sa vie sur un coup de dés.

Prompt à saisir le côté ridicule des hommes ou des choses, il rit de tout ; mais sous cette légèreté de surface se cache souvent une grande profondeur de jugement.

Comme il s'occupe peu des difficultés matérielles de l'existence, il est tout étonné de se trouver un beau matin à la merci d'un tableau resté sur son chevalet.

La conséquence de cette insouciance du bien-être, c'est qu'il aime à vivre, mais qu'il craint de vieillir, parce que la vieillesse de l'artiste, c'est presque toujours la misère, moins l'espoir qui la faisait supporter.

Goûtant peu les conseils officieux, il est toujours disposé à recevoir ceux d'un ami.

Il fait peu de cas du monde, et cependant il s'y plaît ; mais il y porte ses idées à lui, il y est toujours lui, et ne ressemble à personne.

Rien ne lui étant indispensable, si ce n'est ses pinceaux, il sacrifie tout à une indépendance qui lui est plus chère que la vie. Aussi quittera-t-il avec transport, mais pas sans regrets, patrie, famille, amis, pour aller au loin cultiver son art; puis il les retrouvera avec bonheur au jour du retour.

Toujours distrait, il n'oublie jamais.

Le cœur de l'artiste est loyal, sincère, reconnaissant ; sa parole est sacrée, son esprit original et toujours désintéressé; il est fier jusqu'à l'excès.

Méprisant les dangers, il n'a d'autre crainte que celle de voir un nuage assombrir sa toile, une goutte d'eau troubler ses couleurs.

Il aime la gloire et il la recherche avec enthousiasme; trompé maintes fois dans l'espoir de l'atteindre, on le voit abattu.... jamais découragé.

L'artiste est facile à vivre ; mais il déteste la contrariété comme la contrainte.

Bon vivant, aimant à s'amuser, incapable de faire le malheur de personne, mais trop distrait et surtout trop préoccupé peut-être, pour assurer un bonheur qu'on lui confierait ; s'il garde le célibat, c'est par méfiance de lui-même, et parce qu'il sent qu'il est plus facile de vivre seul que de vivre à deux.

Expansif dans sa joie, l'artiste aime peu à confier ses chagrins ; il jettera parfois des mots qui les font entrevoir, mais il sait retenir le fond de sa pensée.

Une âme élevée, les sentiments les plus nobles, un courage de lion pour souffrir, un cœur généreux et dévoué pour aimer.

Tel est le véritable artiste, et telle aussi vous m'avez apparue, Joséphine, avec quelques nuances particulières qui tiennent aux épreuves que vous avez supportées, comme aussi à votre cœur resté femme, sous les allures et avec le courage d'un homme.

L'artiste, homme et femme, se ressemblent beaucoup. Disons-le cependant, par un privilége particulier, vous avez su joindre au caractère original de l'artiste *homme*, les grâces et les vertus de la femme bien élevée.

Peu de gens mettront votre nom à ce portrait, car vous fuyez la société et l'on connaît plus vos œuvres que votre personne.

Votre pinceau est élégant, vrai, naturel et facile. Sans vous rebuter jamais, vous travaillez sans relâche à vous perfectionner dans un art auquel vous avez tout sacrifié.

Ne croyant point au bonheur, vous ne le cherchez pas ; et seriez plus heureuse de l'offrir que de le recevoir.

Puisse cette légère esquisse vous prouver que, même dans le monde, il est des personnes qui savent apprécier tout ce qu'il y a de noblesse dans l'indépendance que procure le vrai talent.

En voulant peindre l'artiste, c'est de vous, malgré moi, que je me suis occupé : soyez indulgente autant que vous êtes naturelle.

LA FEMME AUTEUR

—

Je connais de précieuses exceptions à cette esquisse; mais c'est la femme auteur en général que j'ai voulu peindre, et l'on aurait tort de vouloir faire des applications.

Les soins de son ménage, elle les néglige; son mari, elle le supporte; ses enfants, si toutefois elle en a, sont pour elle une fatigue, et elle s'en occupe le moins qu'elle peut.

Sa tournure est roide comme son esprit, son maintien est assuré comme son orgueil; et toujours elle vous regarde de sa hauteur, attendant un compliment comme une dette dont elle perçoit journellement les arrérages.

Le ton de sa voix est aigre, son humeur est acariâtre, et sa patience est facilement épuisée. Vivant rarement dans la réalité, elle court après une chimère, et promène dans le vague de l'inconnu son imagination parfois dépravée.

Sa mobilité est extrême; et, à force d'exprimer dans ses livres ce qu'elle ne sent pas, elle a desséché son cœur et faussé son jugement.

Son commerce est difficile, son caractère pointilleux; une plaisanterie la blesse, la moindre réflexion la choque; une critique judicieuse la révolte, et peut la jeter en dehors de toutes les convenances.

Se croyant supérieure à tout ce qui l'entoure, elle ajoute les prétentions d'un homme à toutes celles d'une femme.

Toujours occupée de sa gloire, elle vit plus avec elle-même qu'avec les autres; et les saintes occupations de la femme sont, en quelque sorte, étrangères à son existence. Réservant pour ses livres toutes les vertus de famille, elle les dédaigne dans la pratique; elle tranche, décide, approuve ou blâme sans examen; écoutant rarement, et ne répondant jamais que pour contester. Tout est roman chez elle; ses sentiments sont factices comme ses écrits.

Sa maigreur dénote presque toujours la fatigue de ses veilles. Pour elle, il serait trop commun de travailler le jour. Aussi perd-elle bientôt, à la lueur de sa lampe enfumée, les grâces et la fraîcheur de la femme.

A vrai dire, la femme auteur, telle que je la peins ici, n'est ni femme ni homme.

Pleine de confiance dans son jugement, elle ne consulte personne, et tranche en juge souverain les questions métaphysiques les plus ardues.

Ne se croyant inhabile à rien, elle parle de tout et sur tout, sans s'embarrasser de ce qu'elle dit, et encore moins de la réponse qu'on lui fait.

Elle marche toujours dans son sens, heurtant la raison, renversant la logique, et parfois se brisant contre le sens commun qu'elle a dédaigné, et qui se venge d'elle en lui suscitant de trop fréquents mécomptes. Son amour-propre est extrême, et son orgueil sans bornes.

Dépensant ordinairement bien plus qu'elle ne gagne, elle rougirait d'avoir de l'économie ; aussi vit-elle généralement au milieu du désordre le plus étrange. N'essayez pas de la convaincre de la nécessité où chacun est de compter avec soi-même ; elle est impossible à ramener, et sa confiance dans son talent l'emportera sur vos prévisions.

Si par hasard elle aimait, ce serait elle qu'elle aimerait dans l'objet de son choix ; se prenant à quelque éloge emphatique et regardant en pitié ceux qui ne lui accordent pas tout le mérite qu'elle se croit.

Elle critique les autres avec amertume, et se juge elle-même avec la partialité la moins éclairée.

Généralement, enfin, elle n'a pas les qualités de ses défauts, ni même les défauts de ses qualités.

Naturellement futile et légère, elle traite en docteur expérimenté les questions les plus sérieuses ; et, négligeant les grandes choses, elle attache aux plus petites une immènse importance.

Sa toilette, dans laquelle se révèle le désordre de son esprit, est souvent recherchée, et rarement de bon goût.

Sans bonté, sans douceur, sans aménité, sans indulgence, elle prend en pitié ce monde qui ne l'apprécie pas assez, et porte quelquefois envie à ses propres enfants.

Elle pille sans scrupule, et glane sans pitié sur le terrain d'autrui ; ses sentiments ressemblent à ses opinions; rien n'est fixe, rien n'est arrêté dans sa tête ; et la vérité ne peut se faire jour au milieu des chimères de son orgueil.

Entourée de flatteurs, elle vit d'illusions, et donne rarement son avis en conscience ; car toujours elle vise à l'effet! C'est enfin un être à part, peu sociable, et nullement candide.

Telle est la femme auteur, telles sont du moins celles qui aiment à se produire dans un certain monde. Mais j'ai dit que j'avais rencontré d'heureuses exceptions à ce type tant soit peu original et peu aimable, bien que vrai.

J'ai connu des femmes supérieures par l'esprit autant que par le cœur, des épouses accomplies, des mères parfaites, de vrais talents, sans prétention, des cœurs naïfs, des âmes simples et élevées, d'une humeur douce et égale; des femmes enfin dont un talent reconnu n'avait altéré aucune de ces qualités délicieuses de la femme, et qui restaient bonnes, malgré leur immense réputation.

Mais ces exceptions ne portent en rien atteinte au portrait que j'ai tracé, comme un type, sans vouloir, je le répète, l'appliquer à personne.

LE DIPLOMATE

Quel est ce vieillard que je n'aperçois qu'à l'aide d'un télescope?

C'est un diplomate usé par le travail, le plaisir et les veilles, cherchant à dissimuler son corps amaigri et fatigué sous un costume élégant. Son teint est olivâtre, ses cheveux sont gris, et son front un peu chauve.

Homme du monde, il y a longtemps obtenu des succès que l'âge lui refuse maintenant ; mais, homme politique avant tout, il voulut régner sur l'une et l'autre scène, lisant tout, voulant tout connaître ; à la fois souple ou despote suivant l'occasion, et sachant exploiter jusqu'à l'affection qu'il inspirait.

Les passions sont plutôt chez lui un caprice ou un calcul, qu'un besoin de l'âme. Tous ses sentiments se sont élimés à force d'être comprimés par sa seule passion réelle, l'amour du pouvoir. Voulant le conserver

à tout prix, les moyens lui sont indifférents pour s'y maintenir.

Pour lui, le résultat justifie tout ; le scrupule est, à ses yeux, une niaiserie, la bonne foi une fiction, le droit une risée, et les principes une dérision.

Ne lui parlez pas de convictions, il n'en a aucune ; de croyances, il s'en occupe peu : elles le gêneraient, car elles entraveraient sa marche.

Si quelque homme d'honneur oppose à ses intentions, sa conscience ou sa bonne foi qui lui défendent de les seconder, il répond par un sourire ironique et qui semble dire : Pauvre sot ! tu n'arriveras jamais à rien.

La grandeur du pays qu'il gouverne en maître, lui importe comme un fait qui lui est devenu personnel ; mais l'égoïsme étant sa loi suprême, il se contente de maintenir une tranquillité apparente, ne se faisant d'ailleurs aucun scrupule de briser, au profit de son pouvoir, les liens qui font la force et la splendeur durable des États.

Aussi de grandes agitations éclateront-elles sur sa tombe !

Despote absolu, il met toute son habileté à se conserver puissant ; et, satisfait de vivre au jour le jour, il semble soumettre à la durée de sa vie celle de l'empire.

Orgueilleux sans véritable fierté, vain sans dignité, présomptueux avec souplesse, il écrase les faibles et rampe près des forts. Arrogant, fastueux, rien n'égale la confiance qu'il s'accorde, si ce n'est la méfiance que les autres lui inspirent.

Ses impressions sont vives, et il serait même fort

irascible, si la dissimulation ne maintenait toujours un masque sur son visage.

Si parfois il a de grandes pensées, rien n'est élevé dans ses sentiments. Admirateur de l'école Talleyrand, il pense, il agit et sent, comme ce dernier, avec moins d'esprit, mais avec autant de ténacité.

M. de Talleyrand a eu des éclairs de génie; mon soi-disant diplomate n'a que de l'habileté. Le premier aspirait à peser de tout son poids dans les balances de l'Europe; l'ambition du second se borne à rester toujours en scène; et il y parvient à l'aide d'une politique cauteleuse, qui le maintient au pouvoir en amoindrissant son pays.

N'abordant jamais une question en face, à moins qu'il ne soit certain de triompher de ses adversaires, il sait la tourner avec souplesse ou l'esquiver avec dextérité.

Sous une apparence de légèreté il met à poursuivre son but une persévérance invincible; et, s'il le croit utile à ses intérêts, il y reviendra de cent façons sans jamais se décourager.

Ne tenant à ses engagements qu'autant qu'il les juge avantageux pour lui, il excelle à donner à ses ajournements des prétextes puisés dans l'intérêt de l'État, ou, mieux encore, à l'intérêt de celui qui vient réclamer ses promesses.

Sa parole est douce quand elle n'est ni fière ni hautaine, et sa voix devient insinuante lorsqu'il cherche à vous séduire.

Avec un orgueil sans bornes, il ne se choque jamais qu'à bon droit.

Si vous lui donnez votre confiance, il en usera dans

son intérêt, restant fidèle, tant qu'il ne trouvera pas un plus grand avantage à vous abandonner.

Tous les fils de sa puissance sont tellement tendus et mêlés, qu'ils se briseront aussitôt que la main qui les tient, ne sera plus là pour les diriger.

Sa politique n'a rien de grand, ni de généreux; c'est celle des circonstances.

Homme de la nécessité, la nécessité justifie tout à ses yeux.

Despote dans son intérieur, il faut que tout cède à sa volonté; car il ne comprendrait pas qu'on essayât de lui résister.

Sachant prendre toutes les physionomies pour déguiser la sienne, il scrute la vôtre avec soin; et s'il paraît entrer dans vos idées, c'est afin de vous amener plus sûrement dans ses voies.

Tout lui est bon pour arriver à son but; ses ressources sont immenses, et il est parvenu à se faire craindre sans se faire estimer. Aussi un habile mystificateur lui paraît-il un grand homme.

Ployant lorsqu'il le croit utile, mon diplomate se relève avec hauteur dès qu'il peut commander, et n'est jamais plus à redouter que quand il se dit votre ami.

Si rien ne lui résiste aujourd'hui, doit-on l'attribuer à son habileté, à la crainte qu'il inspire, ou à l'habitude?... Il y a un peu de tout cela dans l'empire qu'il exerce; mais, s'il se maintient au pouvoir, c'est surtout au *statu quo* honteux dans lequel l'Europe est plongée[1] qu'on doit l'attribuer. Endormeur

[1] 1830-1848.

de peuples, il exploite la peur!... Le jour où les nations se réveilleraient, mon diplomate disparaîtrait.

Avec de tels hommes, la politique devient une honte, et la liberté des peuples une chimère.

Mon diplomate sait que la noblesse lui est hostile, aussi cherche-t-il à l'avilir aux yeux du peuple, en la réduisant à la nullité la plus complète, et en lui prêtant des idées d'un autre siècle. Pour achever de faire des ennemis à cette noblesse, il remet le pouvoir entre les mains d'une classe intermédiaire, qui le soutient par intérêt autant que par reconnaissance.

Un pareil état de choses amènerait infailliblement, s'il se perpétuait, des désordres qui pourraient embraser le monde.

Empruntant aux événements une sorte d'importance, mon diplomate ne sera jugé avec impartialité qu'après sa mort. Préjugeant les arrêts de la postérité, j'oserais affirmer qu'il sera classé parmi les ambitieux qui savent profiter des circonstances pour se faire puissants; mais qu'il ne passera jamais pour un véritable homme d'État.

UN JUSTE-MILIEU

Gros est son ventre bien nourri; assez petite est généralement sa taille; vermeille est sa physionomie réjouie; rebondies sont ses mains; assez courts sont ses doigts; larges et longs sont ses pieds, et spacieux est l'objet avec lequel il confectionne des lois pour la France.

Nulle incertitude dans son but; s'il se balance en marchant, c'est pour se donner un air d'importance.

Point d'inquiétudes, et nul tourment pour son esprit inféodé à celui d'autrui; pas de nuits sans sommeil... Ses lourds bâillements sembleraient indiquer qu'il dormirait, même à la Chambre, si la nécessité de placer sa boule noire ou blanche, selon l'ordre qu'il a reçu, ne le tenait éveillé.

Nul souci ne saurait altérer la sérénité d'un juste-milieu pur sang, car le juste-milieu est inamovible;

aussi son front étroit reflète-t-il le calme et la béatitude de son âme.

Sans hésitation comme sans pudeur, il n'a qu'un plan, une idée, une volonté fixe, c'est de jeter sa boule dans l'urne, en ayant grand soin que l'œil scrutateur du ministère puisse en voir la couleur, qu'il laisse paraître à travers ses doigts largement ouverts.

Satisfait après cet acte de dévouement, il va se rasseoir sur son banc, attendant de nouveaux ordres, et fait preuve de zèle en criant, hurlant et vociférant; en se levant, se rasseyant, et même en frappant des pieds et des mains, pour interrompre ou déconcerter tout orateur qui contrecarre le ministère; heureux quand il a bien saisi le signal parti du *banc des douleurs;* honteux et repentant quand, par grand hasard, il s'est laissé surprendre par la vérité, au point de ne pas remarquer le signal dominateur.

Bouffi d'importance, le juste-milieu, ce zéro qui ne vaut qu'en raison du chiffre qui le précède, se croit quelque chose; et rien n'est plaisant comme le ton tranchant que prend à la ville, cette façon d'esclave parlementaire.

Principes, opinions, libertés, honneur, indépendance de la France, tout, excepté son intérêt, est soumis au bon plaisir du pouvoir.

La logique n'est rien pour lui; mais le président du conseil se montre-t-il à la tribune, le juste-milieu, fier de son servage qu'il traduit en vertu, trépigne d'impatience quand le moindre murmure se fait entendre; et, pressé de prouver son dévouement aveugle, il applaudit souvent avant que Son Excel-

lence ait pris la peine de parler, ou sans avoir entendu ce qu'elle a dit.

Si, bien contre son gré, il s'est rendu coupable de négligence, c'est avec l'humilité la plus profonde qu'il reçoit les réprimandes, et avec jubilation qu'il s'associe aux triomphes honteux de la majorité.

Ses commettants, il y pense la veille de l'élection; au pays, jamais ; à son intérêt, toujours.

Tout gît, pour le juste-milieu, dans la machine gouvernementale, représentée par un ministère qui accorde des faveurs ou qui les refuse.

Que parlez-vous d'honneur et de fidélité! Son point d'honneur, à lui, c'est l'obéissance; et sa fidélité consiste à reporter d'un ministère tombé à celui qui succède, son dévouement inébranlable *pour le pouvoir*.

Affranchi des délicatesses vulgaires qui enchaînent certaines gens, le juste-milieu n'appartient point à tel ou tel homme; il est tout à sa place, et le pouvoir est pour lui le pays.

Plein d'admiration pour ce pouvoir qui dispose si largement des munificences du budget, il n'admet pas qu'il puisse commettre de fautes; et ne conçoit pas la présomption de ceux qui osent lui donner des conseils ou des leçons.

Au fait, que demande-t-il, ce pouvoir que tant de gens osent attaquer, sous le vain prétexte du bien public? Des voix!... Eh! mon Dieu! c'est peu de chose, et le juste-milieu voudrait en avoir cent pour les livrer toutes.

A ses yeux, il est l'homme vraiment utile; et, pour cet écho docile, les membres de l'opposition ne sont que des brouillons. Factotum de l'autorité, il se con-

sidère comme étant l'autorité elle-même, puisque elle et lui ne font qu'un.

A ce titre, il s'admire et s'étonne naïvement, que tout front libre et fier ne s'incline pas devant lui.

Sa tranquillité est parfaite et sa satisfaction imperturbable. Il est sans préventions, sans système, sans idées, sans affections et sans répugnances ; son principe est la soumission, et il s'en acquitte sans scrupule. N'est-il pas en effet généreux de tout sacrifier à ce que l'on considère comme un devoir!

Hommes qui aspirez à gouverner vos semblables, ne médisez pas du juste-milieu; c'est un être peu héroïque, j'en conviens; mais il est soumis, dévoué, affectueux même pour les ministres à portefeuille; quitte à changer d'amour, si les portefeuilles changent de mains!

Le juste-milieu est enfin l'homme indispensable dans des temps où, placés en dehors de toutes les conditions d'existence, les pouvoirs sont obligés de décliner les règles de la logique pour invoquer les lois de la nécessité.

Disons, en terminant ce portrait du juste-milieu, qu'il en existe d'indépendants pour lesquels l'ordre est la loi suprême, et qui croient de bonne foi servir la France en le maintenant à tout prix.

Certes, l'ordre a du bon, et je suis de ceux qui ne voudraient pas faire le plus petit mal pour opérer le plus grand bien. Mais n'est-ce pas se tromper étrangement que de ne tenir aucun compte du désordre moral; et ne vaudrait-il pas mieux satisfaire aux vœux légitimes de la nation, que d'étouffer ces vœux au risque de ce qui peut en advenir?

Au reste, les trois opinions qui existent en France, la droite, la gauche et les centres, sont nécessaires à l'ordre, à la liberté, à l'égalité, comme à la grandeur de la nation.

Aussi ont-elles le droit d'être représentées dans la presse et dans le parlement.

Pour tout Français, sans exception, place et justice!

UN JÉSUITE

Un jésuite est un prêtre aux mœurs irréprochables, tout le monde en convient; un homme instruit et généralement éclairé, on ne saurait le nier; un casuiste habile, on le reconnaît généralement; enfin, un instrument docile entre les mains de ses supérieurs, personne n'en doute; mais c'est justement là, à tort ou à raison, le reproche qu'on lui fait.

Entièrement passif et soumis à la règle qui lui défend d'avoir une volonté propre, le jésuite se fait voyageur, pèlerin, passager, missionnaire, martyr, non pas toujours sous l'impulsion de ses incitations personnelles, mais pour obéir à son général.

Concitoyen de l'univers, il n'a ni patrie, ni famille; il appartient au monde entier. L'existence civile, l'existence propriétaire n'existent pas pour lui; il habitera là ou là, selon les besoins de son ordre, qui est

solidaire de tous et de chacun. Mais, partout où il passera, le jésuite trouvera moyen de travailler à la gloire de Dieu, et à la propagation de la Compagnie de Jésus.

Ne croyez pas qu'il se laisse éblouir par l'estime particulière qu'on lui témoigne, ou qu'il s'attache aux œuvres qu'il a commencées. Sans doute il est heureux d'exercer, au nom de Jésus, une influence salutaire, et il se plaît à voir prospérer les institutions qu'il a fondées; mais, toujours prêt à quitter les hommes, les lieux, les institutions sur le moindre signe venu de Rome, le jésuite ne tient à rien; et de toutes ses vertus, l'obéissance est la seule qui n'admette jamais chez lui d'exception.

Sans projets, comme sans orgueil personnel, le jésuite exprimera rarement une opinion en dehors des matières religieuses; son jugement, c'est le jugement du corps auquel il appartient, et son seul intérêt, celui de son ordre.

Partie infime d'un grand tout, le jésuite lui est fidèle et dévoué jusqu'à la mort; il n'aspire, pour son propre compte, ni aux richesses, ni aux honneurs de ce monde ; mais il croit de son devoir d'exercer au profit de son ordre, toute l'influence qu'il peut acquérir par ses talents, son éloquence ou ses vertus.

Véritable soldat du Christ, le jésuite ne craint point les persécutions, et parfois même il les désire! L'accueille-t-on, il prend racine et se développe le plus qu'il peut; l'expulse-t-on, il prend son bâton de voyage et s'éloigne sans murmurer.

Le souverain pontife est son chef suprême, et la lé-

gitimité des successeurs de saint Pierre est la seule qui lui importe.

Sa persévérance est infatigable, et le découragement lui est inconnu; car il croit à la puissance impérissable de son ordre comme il croit en Dieu.

N'ayant qu'un seul but, celui de gouverner les hommes pour les éclairer, il se rapprochera de tous les pouvoirs qui se montreront tolérants à son égard, sans rechercher leur origine.

Aussi les gouvernements habiles le regardent-ils comme un puissant auxiliaire.

Adroit, et même insinuant, le jésuite sait parler à chacun le langage qu'il doit comprendre; et, véritable ami du peuple, il s'étonne avec raison des préventions qu'on est parvenu à lui inspirer.

Il n'a d'ailleurs de haine pour personne; et jamais un sentiment de rancune ne l'écartera de son but.

Son royaume n'est pas de ce monde; il n'est cependant point étranger aux événements qui s'y passent; et souvent il exerce sur eux une influence qu'il cherche autant que possible à dissimuler.

Son désintéressement personnel est aussi complet que son abnégation est réelle; espèce de machine intellectuelle, le jésuite *individu* ne raisonne ni ne discute; il écoute, il agit; et lorsqu'il a réussi, il en reporte toute la gloire à son ordre, sans en rien retenir pour lui.

L'unité, ce problème si difficile à résoudre en politique, n'en est plus un pour le jésuite; un seul et même esprit anime tous ceux qui portent ce nom: et qui connaît un jésuite, les connaît tous.

Audacieux ou timide, selon les ordres qu'il a reçus

de son général, le jésuite bravera les persécutions ou s'effacera devant elles avec une égale docilité. Individuellement, il est humble, zélé, patient, charitable et désintéressé. Collectivement, il est fier, absolu, puissant, ambitieux; et, bien que l'intérêt sacré de la religion soit le mobile de cet ordre, on pourrait à tort ou à raison supposer qu'il aspire à régenter les peuples et les rois.

Permis à ces derniers de se soustraire à l'influence de ce corps pour s'appuyer sur l'égoïsme humain; mais nous ne craindrons pas de le dire, alors même qu'on pourrait blâmer l'esprit de domination qui jadis fit exclure les jésuites de plusieurs royaumes, on ne saurait s'empêcher d'admirer le dévouement avec lequel une foule d'hommes distingués, qui font partie de cette congrégation, s'anéantissent en quelque sorte dans l'obéissance, et n'existent que comme faisant partie d'une institution.

On a fait, à certaines époques de notre histoire, des reproches plus ou moins fondés à quelques jésuites.

Mais, convenons-en; ce furent des individus isolés qui se rendirent coupables, et non la Société. Or, quel est le corps qui serait pur, si on le rendait solidaire des torts de tous ceux qui en font partie?

Il est vrai que la Société de Jésus, ayant pour principe de ne jamais répudier aucun de ses membres, ne s'est peut-être pas toujours prononcée avec assez d'énergie contre les erreurs dont quelques-uns d'entre eux se sont rendus coupables; et qu'on a pu en induire, bien qu'injustement, qu'elle approuvait ce qu'elle ne condamnait pas assez sévèrement.

La Société de Jésus n'a jamais professé les maxi-

mes dangereuses qu'on lui reproche; et le fanatisme politique qu'on lui attribua jadis, fut le fait isolé de quelques cerveaux égarés par l'effervescence des temps.

L'influence occulte qu'on accorde aux jésuites, à notre époque, on la leur donne plus encore qu'ils ne la possèdent; ils joueraient dans le monde un rôle bien plus secondaire, si l'on cessait de s'occuper d'eux.

Mais toutes les philosophies modernes doivent réagir et réagissent en effet, contre une société qui les bat constamment en brèche, et que nul effort humain n'a pu réduire au néant.

Je ne suis pas un jésuite, mais je serai toujours impartial; et je crois qu'il est juste de bien connaître les hommes avant de les juger.

Il ne l'est pas moins de dire que nuls ne s'entendent mieux que les jésuites à l'éducation de la jeunesse; et des esprits aussi éclairés que distingués, sortis de leurs maisons, en font foi.

C'est à tort qu'on a confondu la Société de Jésus avec la *Congrégation*. Cette dernière, fondée dans un but uniquement religieux, s'était écartée de son origine pendant les dernières années de la Restauration, en cherchant à exercer une influence politique qui fit, il faut bien en convenir, plus de mal que de bien.

Après avoir tracé le portrait du jésuite, je viens de lire l'excellente brochure de M. de Ravignan, intitulée : *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, et je dois ajouter ici que si je l'eusse connue plus tôt, j'aurais apporté peut-être quelques modifications à ce portrait.

Il faut bien reconnaître, après avoir médité cet

écrit, que le noble caractère de son auteur rend incontestable, que tout est sage et admirablement combiné pour la gloire de Dieu dans l'institution des jésuites ; et les inconvénients prétendus de leur existence, comme corps enseignant, tiennent surtout à l'état de suspicion et d'hostilité permanente dont ils sont l'objet, bien plus encore qu'à l'esprit de domination qu'on leur reproche.

LA LÉGITIMITÉ

S'il est vrai de dire que toute autorité émane de Dieu, qui est lui seul force, justice et vérité, ce n'est pas un motif suffisant pour reconnaître le droit divin des rois sur la terre, comme l'entendent des esprits étroits, ou comme voudraient le supposer quelques hommes de mauvaise foi.

La véritable légitimité est la souveraineté nationale qui, antérieurement à tous les pouvoirs, a dû faire, dans son intérêt, l'abandon d'une partie de sa puissance entre les mains soit d'un dictateur électif, soit d'une seule et même famille, chargés par elle non de restreindre, mais de maintenir les droits qu'elle s'est réservés, en plaçant au premier rang de tous, celui de pourvoir au maintien de l'ordre public par la convocation des assemblées nationales, dans le cas où la présidence ou le trône deviendraient vacants.

La légitimité, telle que je la définis, est la jus-

tice universelle se manifestant dans les institutions, les lois et les doctrines politiques d'une nation.

Aussi les gouvernements fondés sur des légitimités nationales, sont-ils les seuls qui représentent les droits et les intérêts d'un pays.

D'après cette manière d'envisager la question, la république est légitime dans les États-Unis, comme la monarchie en France, puisque l'une et l'autre de ces institutions ont été fondées par la souveraineté nationale; et il serait aussi ridicule de vouloir imposer une monarchie aux États-Unis, qu'il l'est de vouloir établir une république en France.

La France est éminemment monarchique, ainsi que l'ont prouvé les vains efforts que les révolutionnaires de 93 et ceux de 1830 ont faits pour changer sa constitution; aussi ni repos, ni grandeur, ni prospérité, ni véritable liberté ne sauraient exister pour elle, que sous un pouvoir monarchique et héréditaire qui fera valoir et respecter ses droits.

Pourquoi le pouvoir légitime viserait-il au despotisme? La plus belle couronne n'est-elle pas l'amour des peuples, et le plus grand intérêt des rois le besoin de s'en rendre digne?

Certaine du respect qu'elle doit inspirer, toute étiquette paraîtra superflue à la légitimité nationale; et le seul privilége qu'elle pourrait admettre, serait celui que confèrent le mérite et la vertu.

Un pouvoir légitime peut impunément être doux et clément, car un bon père n'a rien à redouter de ses enfants. Il peut arriver cependant que la sévérité devienne pour lui un devoir; mais il sait alors la tempérer par la justice.

Il n'a rien à demander au temps; et, tranquille sur son propre sort, il peut sans crainte s'occuper du bien-être des populations qui lui ont confié les moyens de les rendre heureuses.

Les libertés et les droits du peuple sont la première condition de son existence; c'est à eux et à elles qu'il doit ce qu'il est; aussi les respecte-t-il comme il se respecte lui-même, et se soumet-il le premier aux lois qui ont reçu la sanction de tous les pouvoirs réunis, reconnaissant ainsi que la volonté nationale, d'où émanent ces différents pouvoirs, est supérieure à la sienne.

L'honneur du pays est son apanage; sa prospérité devient sa richesse, et sa dignité lui est aussi chère que sa moralité.

Pourquoi chercherait-il à corrompre le peuple? La vérité est son sceptre et la religion son diadème; bien plus, son intérêt est de faire prévaloir les enseignements de la plus pure morale; car il a tout à attendre et rien à redouter d'une philosophie qui consacre tous ses droits.

Aussi s'appuie-t-il franchement sur la religion, sans en faire un moyen de gouvernement; et en accordant au clergé, comme à tous les pouvoirs de l'État, une sage liberté dont il doit recueillir le fruit.

Le pouvoir légitime peut seul diminuer les impôts.

A quel propos pressurerait-il le peuple pour s'enrichir, puisque sa fortune doit se confondre avec celle de l'État?

Heureux d'offrir à l'Europe des garanties de paix et de grandeur, il emploie ses loisirs à favoriser les arts, le talent, l'industrie; mais si, contre son at-

tente, la dignité nationale exige qu'il tire son épée, il a pour auxiliaires tous les pouvoirs, et tout un peuple pour soldats.

Dédaignant d'établir son influence sur la faveur, il a pour courtisans les populations qui le bénissent; et pour ennemis, les ennemis de son peuple.

Tandis qu'il peut tout pour le bien, il est contenu de telle sorte par l'équilibre des pouvoirs, qu'il ne saurait faire le mal.

La propriété des autres lui est sacrée, car il sait qu'il doit la respecter, s'il veut qu'on respecte son titre de roi.

Tous ses jours sont des jours de travail, mais d'un travail doux et facile, car tout est si bien coordonné autour de lui, que les rouages marchent d'eux-mêmes; en sorte qu'il n'a qu'à interroger la constitution de son pays pour rendre son peuple heureux.

Pure utopie! diront certaines gens; où sont les légitimités qui se comportent de la sorte?

Sans doute les rois légitimes ne ressemblent pas tous au portrait que je viens de tracer; et, sans examiner ici si leurs fautes ne sont pas en partie le résultat des déviations que le temps ou toute autre cause, a fait subir aux volontés nationales dont ils sont les représentants, je conviens que les rois, étant hommes comme nous, ne sont pas exempts des défauts inhérents à notre nature; mais j'ose affirmer que seuls ils pourraient, en se retrempant dans leur principe, réaliser sans secousse et sans conflagration, les idées de progrès, de gloire et de liberté qui se manifestent de toutes parts.

LA FEMME DE MÉNAGE

—

Douce est son humeur; simple et naïf est son esprit; modeste est son maintien; tendre est son cœur; égal est son caractère; indulgente est sa pensée; bienveillantes sont ses paroles; tranquille et gaie est sa physionomie; naïve est sa religion; saintes sont ses actions; simples sont ses manières; un peu hâtive est sa démarche; malin est son esprit, et toujours pure est son âme.

Contente de ce qu'elle possède, et ne voyant pas au delà, la véritable femme de ménage vit sans désirs comme sans envie, sans regrets comme sans remords.

Exempte de tout amour-propre, et n'ayant pour mobile que le devoir, elle fait le bien par attraction ou par entraînement, sans en tirer vanité.

Elle aime d'autant mieux ceux qui l'entourent que, vivant de son intérieur, qui est son monde, son cœur n'a jamais de distraction.

Bonne fille, épouse fidèle, mère tendre et éclairée, amie sûre, elle n'a pas le temps de penser à mal; car l'éducation de sa famille et les soins de son ménage occupent toutes ses pensées, et remplissent tous ses instants.

La politique lui est étrangère; ce qu'on nomme plaisir lui est inconnu; c'est dans son intérieur qu'habite le bonheur; et tout ce qui vient l'en distraire est pour elle une corvée plutôt qu'un amusement.

Chacun de ses devoirs lui apporte une douce satisfaction; aussi ne voit-elle qu'eux au monde, et rien au delà.

Elle sent vivement, et un mot de reproche la blesse lorsqu'il n'est pas mérité.

Son âme sensible et tendre peut souffrir beaucoup sans se plaindre; mais, toujours ouvert à l'affection, son cœur se referme malgré lui, lorsque son dévouement est méconnu.

Soumise par instinct, il lui déplaît qu'on lui parle d'obéissance; et, toujours prête à voler au-devant du moindre désir, elle n'aime pas qu'on exige.

Rien n'est au-dessous de ses soins; la bonne femme de ménage veille à tout; et le travail des mains est pour elle un devoir, parce qu'il est une nécessité.

Une promenade le dimanche, avec ses enfants et son mari, est tout ce qu'elle ambitionne; toute émotion forte lui est pénible.

Un roman lui donne à penser; mais fort heureusement elle en lit peu, car elle n'a pas le temps de s'attendrir sur des infortunes imaginaires.

Le spectacle la trouble; aussi n'y va-t-elle que pour accompagner son mari.

Elle écoute et réfléchit beaucoup, pense à tout, parle peu et sourit souvent, parce qu'elle est heureuse et pure.

Naïve et candide, elle aime le bien et comprend peu le mal.

C'est, en un mot, un vrai trésor que la femme de ménage telle que je viens de la peindre; et s'il fallait prouver que mon idéal est plutôt un portrait qu'un rêve, je n'aurais pas longtemps à chercher.

Ce n'est pas dans le grand monde qu'on peut habituellement la trouver : là, trop de plaisirs, d'entraînements, d'illusions et de distractions se partagent la vie; et, dispensées par leur fortune des modestes vertus de la femme de ménage, les femmes du monde ne connaissent pas assez le genre de mérite que j'ai voulu peindre.

C'est près du foyer domestique, c'est au sein d'une douce médiocrité entretenue par son travail, qu'on peut rencontrer mon modèle; et quelque ressemblant que soit ce portrait, il sera difficilement reconnu; car celles qui lui ressemblent sont aussi rares qu'elles sont estimables.

UN PRÊTRE

—

Presque toujours méconnu et souvent calomnié, le prêtre n'a que ses œuvres pour le défendre, et encore semble-t-il à une foule de gens qu'en faisant le bien, il ne fait que son métier.

Examinons de bonne foi ce qu'il doit être, et ce qu'il est.

Revêtu d'un caractère sacré, le prêtre, investi de la puissance divine par Jésus-Christ, reçoit l'homme à son entrée dans la vie, pour l'introduire dans la grande unité du catholicisme; enfant, il l'instruit, le conseille et le guide; homme, il le soutient et le conseille; enfin, à l'heure de la mort, il appelle sur lui les miséricordes divines, et lui ouvre les portes de l'Éternité.

La justice fait-elle tomber la tête d'un grand coupable; seul entre tous, le prêtre, surmontant son horreur pour le crime, vient absoudre le criminel !

Gardien sacré de toutes les vérités sans lesquelles la société tomberait en dissolution, le prêtre apprend

aux enfants à chérir leur famille, aux époux à être indulgents l'un pour l'autre, aux hommes à s'aimer en frères; mais il enseigne, avant tout, à connaître, à respecter et à adorer le souverain dispensateur de toutes grâces.

Plus puissant que les lois qui punissent le mal commis, le prêtre le prévient en formant les esprits et les cœurs à la vertu.

La loi humaine tue le corps; le prêtre donne à l'âme une vie nouvelle par le pardon et le repentir.

Tous les enseignements qu'il prodigue à l'homme, sont aussi indispensables à ses intérêts humains, qu'à ses intérêts éternels.

Le prêtre partage avec les malheureux tout ce qu'il possède, et souvent il se prive du nécessaire pour le soulager. Après avoir épuisé sa bourse, il va puiser dans celle du riche, et lui apprend que c'est un devoir de soulager la misère, parce que la richesse ne lui a été confiée que pour en être le dispensateur.

Ne courbant jamais la tête devant le puissant, il dit la vérité sans crainte, et ne sait ce que c'est que de transiger avec sa conscience.

Comme son divin Maître, il enseigne aux hommes à se soumettre aux lois, et à respecter l'autorité.

Il sait triompher de l'envie qui règne dans le cœur du pauvre, en lui répétant sans cesse que le ciel est sa véritable patrie; et que, semblable à Lazare, il verra un jour les mauvais riches envier sa gloire, s'il sait souffrir ici-bas avec patience et résignation.

Affranchi de tous les liens charnels, il n'est pas pour cela sans affection. L'épouse du prêtre, c'est

l'Église; sa véritable famille sont tous ceux qui souffrent; et tous les hommes sont ses enfants

Aucun intérêt humain ne le dirige, et la gloire de Dieu est la seule qu'il ambitionne.

Il prie sans cesse pour les malheureux, s'associe à leurs douleurs, et leur donne l'exemple de la modération, en ne murmurant jamais contre ses ennemis.

Le martyre, les persécutions, la mort même, lui paraissent des épreuves qu'il accepte avec ardeur; heureux de voir se rapprocher ainsi le jour où il recevra la récompense de ses souffrances, et des sacrifices de toute espèce qu'il accepte sans se plaindre.

Loin de fuir le danger, il s'y exposera pour porter la parole évangélique aux peuplades sauvages, qui reconnaîtront peut-être sa charité, en lui procurant la gloire du martyre.

Au lieu de s'attribuer à lui-même le mérite de ses œuvres, le prêtre les rapporte à ce Dieu qui l'inspire, qui le soutient, qui l'encourage, et sans la force duquel il ne serait que misère et néant.

Les cœurs divisés, il les rapproche; les cœurs ennemis, il leur apprend à pardonner; les esprits ignorants, il leur enseigne la science de la vie; les esprits égarés, il cherche à les ramener par sa douceur, en les raisonnant.

Doué d'une patience angélique, il parvient à calmer les passions.

Ne combattant avec force que l'erreur, il est plein d'indulgence pour les hommes, et tend sa main au pécheur endurci, dans l'espoir de le ramener à Dieu.

En dehors de toutes les idées humaines, il n'a qu'un but : l'éternité.

Mais, me dira-t-on, tous les prêtres ne ressemblent pas au portrait que vous venez de tracer.

Les prêtres sont des hommes comme nous ; et plus que nous ils sont coupables, quand ils oublient le caractère indélébile que rien ne saurait effacer de leur front. Mais pour quelques-uns dont les mœurs relâchées peuvent être un sujet de scandale, combien se rapprochent, par leurs vertus évangéliques, du type divin que je viens d'esquisser ici !

Fils de l'Église, réjouissons-nous de trouver dans son sein tant d'apôtres fervents ; et, laissant aux ennemis de la religion le triste soin d'enregistrer les fautes de ses ministres ; jetons sur leurs faiblesses le manteau de la charité.

LA FEMME POLITIQUE

C'est hier que je la rencontrai, et il m'a suffi de cette rencontre pour la bien connaître.

Grande et imposante est sa taille, sérieux est son maintien, gracieux est son sourire, distraite est sa pensée pour les choses indifférentes, mais elle est toujours polie avec autant de grâce que de dignité.

Son obligeance est extrême, et l'on voit dans ses gestes, dans ses paroles, dans toutes ses actions le désir de conquérir des adhérents aux grands projets qui la préoccupent sans cesse.

Lire dans sa pensée est assez difficile. Habituée à dissimuler ses sentiments et ses impressions, la femme politique cache son âme, car cette âme contient les secrets de la diplomatie.

Ses longues veilles et ses préoccupations incessantes ont fatigué ses traits plus encore que les années. Craignant qu'on n'épie ses regards, elle les tient souvent baissés; et quand ses grands yeux se relèvent, c'est

seulement pour chercher à lire, sur les traits de ceux qui lui parlent, leurs pensées intimes. Certain air de distraction ôte à ce regard ce qu'il aurait de trop inquisiteur, sans le priver de ce qu'il a d'incisif; et qui croirait à son air de bonhomie risquerait fort d'être pris pour dupe.

Mobile dans les moyens qu'elle emploie, la femme politique est arrêtée dans ses plans; et ses actions convergent vers un même but, qui consiste à conserver à tout prix, l'influence qu'elle exerce, et la faveur dont elle jouit.

Sur son large front sont inscrits des malheurs privés, qu'elle a sentis avec une âme plus ardente encore que sensible.

On pourrait penser que cette âme de feu a cherché à se distraire de ses chagrins personnels, en se jetant à corps perdu dans les agitations de la diplomatie; on se tromperait. Née avec une sorte de vocation pour l'intrigue, la diplomatie est son essence; elle en aura fait en amour, en affaire, en amitié même; et le jour où cette science serait abolie, la femme politique ne saurait plus que devenir.

Ayant la confiance de ce qu'elle est comme de ce qu'elle vaut, mon héroïne est pleine de dignité et même de simplicité apparente, mais le naturel lui manque, car le naturel ne s'imite pas.

Souple quand elle le croit utile à ses projets, elle sait feindre et dissimuler son empire pour mieux l'assurer; elle ira même quelquefois jusqu'à déplorer *la fatalité* qui la condamne, elle, faible femme et qui n'aspire qu'au repos, à s'occuper du destin des États... Mais sous sa fatigue apparente se cache une ambition

active; et, lors même qu'elle se livre à ce feint abandon, elle calcule ou négocie sans en avoir l'air.

Douée d'un esprit distingué, la femme politique est toujours à la hauteur de celui qui lui parle; et, supérieure à beaucoup, elle attache trop d'importance à les conquérir à sa cause, pour ne pas éviter de les écraser. Aussi a-t-elle l'art de dissimuler ses défauts; et elle prêtera même au besoin des qualités à ceux qui causent avec elle, car la femme politique n'ignore pas que l'on n'est jamais plus content d'elle, que quand on la quitte content de soi.

Sa démarche est légère, mais ses pensées sont graves, et elle les suit avec une persévérance que rien ne rebute.

Elle se connaît bien, sans vouloir toujours s'avouer ce qu'elle est.

Mon héroïne possède assez de finesse pour faire croire à sa bonhomie; et, grâce à sa profonde habileté, elle sait prendre toutes les physionomies pour parvenir à ses fins.

Rien ne l'arrête, rien ne lui coûte; elle sacrifierait jusqu'à ses affections les plus chères aux besoins de sa politique; pourtant son dévouement à ses amis est extrême, et son influence est à leur service.

Sa conversation est intéressante, et mon gracieux modèle laisse facilement croire qu'on lui plaît, ce qui est encore un grand moyen de succès.

Son instruction est aussi variée que profonde; et il semblerait que pour elle les jours ont plus de vingt-quatre heures.

Accoutumée à voir des esclaves à ses pieds, elle sait les y retenir avec un art infini; riant peut-être d'eux

dans son for intérieur, mais se gardant bien de dire un seul mot qui puisse les éloigner.

Sans craindre un ennemi déclaré, la femme politique fait tout ce qu'elle peut pour éviter d'en avoir.

L'opposition la trouble, et le sarcasme l'abat sans la déconcerter.

L'opinion ne lui est pas indifférente; cependant elle ne craint pas de la braver, quand elle le croit utile à ses projets diplomatiques.

Acteur habile et profond, mon héroïne est toujours en scène, et peu de gens sont assez fins pour apercevoir les fils nombreux qu'elle fait mouvoir.

Les conseils qu'elle donne sont d'autant plus habiles qu'ils caressent toujours, par quelque coin, l'amour-propre ou les intérêts de ceux auxquels elle les adresse.

Tout en cherchant à se faire des amis nouveaux, la femme politique a grand soin de conserver ceux qu'elle a su acquérir.

Personne ne possède sa pensée intime; et avec ceux-là mêmes auxquels elle semble tout dire, elle conserve toujours des réserves et des *en cas*.

L'intimité de cette femme a un grand charme; mais il serait piquant de déjouer les ressorts de son génie diplomate, en ayant l'air d'entrer dans ses machiavéliques combinaisons.

Grâce à sa volonté qui est ferme, elle fait tout plier, jusqu'à son caractère.

La femme politique vise aux grandes choses sans dédaigner les petites; et personne ne sait mieux qu'elle garder un secret.

Au milieu de ses succès, elle n'est point heureuse,

et qui connaîtrait le fond de son âme, la trouverait peut-être plus digne de compassion que d'envie.

La femme politique est enfin une des études qui m'ont le plus vivement intéressé; mais j'avoue que tout en admirant les éminentes qualités qui la distinguent, je ne puis m'empêcher de préférer à cette femme qui puise ses moyens de séduction dans son imagination, celles qui ne cherchent à nous soumettre que par les douces vertus de leur cœur.

UN RÉPUBLICAIN

Personne plus que moi ne respecte les opinions franches et consciencieuses; aussi tout républicain qui réunit ces qualités, me paraît-il avoir droit à la sympathie des cœurs généreux, quel que soit le point de vue sous lequel j'envisage les illusions de son âme, ou les erreurs de son esprit.

J'en ai connu beaucoup, et me suis trouvé sous les verrous avec plusieurs d'entre eux dont j'estime le caractère; j'en rencontre encore dans le monde dont les sentiments désintéressés, les plaçant au-dessus de toute ambition personnelle, leur font aimer la liberté d'un amour pur.

Reste à savoir s'ils ne se trompent pas sur les moyens qui leur restent pour l'obtenir.

Méprisant l'humanité en masse, ils se sont flattés pendant longtemps que le mot de liberté était un talisman qui devait régénérer les nations; mais ils ont été forcés de renoncer à l'espérance qu'ils avaient con-

çue, quand ils ont vu les hommes d'aujourd'hui décliner leurs principes, leurs idées, leurs personnes, et jusqu'aux services qu'ils leur ont rendus. Ils ne veulent pas comprendre que la monarchie pourrait seule réaliser les rêves de fraternité, d'égalité et de liberté qu'ils poursuivent en vain depuis quatorze ans.

Aux yeux de ces républicains, trop absolus dans leurs préventions, les rois sont responsables des fléaux qui accablent l'humanité; et ils les détestent, non-seulement pour le mal qu'ils ont fait, car les rois sont sujets à l'erreur comme les autres hommes, mais encore pour le bien qu'ils n'ont pas pu faire.

Les cœurs sincères, aigris par l'injustice, ont droit cependant à l'estime de ceux qui désirent comme eux le bonheur et la gloire de leur pays.

Ceux-là mêmes, parmi les républicains, qui placent avant tout l'intérêt de la France, ne sont-ils pas obligés d'avouer que pour parvenir à lui imposer la liberté telle qu'ils la conçoivent, ils seraient forcés de s'emparer du pouvoir absolu, à l'aide duquel ils se flattent qu'ils viendraient à bout de braver la coalition de l'Europe et la guerre civile? ne conviennent-ils pas aussi qu'il leur faudrait d'innombrables armées avec des impôts considérables, pour suffire à des éventualités de toute espèce?

« Lorsqu'enfin, ajoutent-ils dans leur naïve fran-
« chise, nous aurons surmonté ces difficultés immen-
« ses, nous abdiquerons le pouvoir suprême pour
« rendre au peuple la liberté qui est son droit, et que
« nous aurons conquise dans son seul intérêt. »

Telle est sans doute leur intention; mais d'abord l'expérience leur donne tort; puis, après les dangers

de l'exécution, qui oserait se fier à la réalisation de leurs idées philanthropiques? et lorsqu'il s'agirait d'atteindre ce but, que d'éventualités menaçantes et de dangers réels pour le pays !

Parlerons-nous maintenant de ces républicains des rues, qui bouleverseraient un royaume et verseraient le sang par flots pour amener, sans le vouloir, le despotisme éhonté qu'on voit naître infailliblement de ces sortes d'orgies sanguinaires?

De ces hommes qui se font un espoir du meurtre et du pillage, et se lancent dans la carrière sans en mesurer l'étendue, rompant tout frein, ne respectant rien, et brisant sans scrupule tous les obstacles qui pourraient les arrêter?

De ceux dont la mission occulte est de conspirer contre tous les gouvernements; et qui, tout en se disant amis du peuple, le méprisent assez pour ne pas le consulter, et sont toujours prêts à immoler à leur intérêt cette prétendue liberté, qui n'est pour eux qu'un prétexte de désordre?

Parlerai-je enfin de ces esprits étroits, de ces cœurs intéressés qui portent sur la figure un masque, qu'ils déposent dans l'occasion aux pieds des puissances du jour; et qui, n'ayant aucun principe fixe, aucune opinion arrêtée, ont mis leur conscience à l'enchère? — Serviteurs occultes du despotisme qui sut les enchaîner en les payant largement, ne lui ont-ils pas sacrifié sans pudeur toutes ces libertés dont ils semblaient prendre la défense?

Dois-je comprendre enfin au nombre des républicains ces individus qui, ne possédant rien, réclament le partage des propriétés pour arriver à posséder quel-

que chose, comme si la communauté avec l'égalité des biens était possible; et comme si, alors même qu'elle pourrait s'établir un seul jour, elle ne cesserait pas le lendemain par l'inégalité des facultés, de l'industrie ou des lumières de chacun?

Tout homme laborieux possède aujourd'hui plus ou moins ; aussi chacun a-t-il intérêt à conserver ce qu'il a acquis par droit d'héritage ou par son travail.

Du jour où il faudrait renoncer à posséder, nul ne chercherait à produire ; et personne ne s'occupant de l'avenir, la société tomberait bientôt dans l'anarchie la plus épouvantable.

Oui, sans doute, il y a dans les cœurs de quelques républicains des sentiments nobles et généreux, des idées de grandeur, de liberté, d'égalité devant la loi, de prospérité et d'indépendance fort respectables ; mais pour atteindre les résultats qu'ils se proposent, il leur faudrait arriver aux opinions comme aux principes des royalistes. Nulle autre issue n'est possible ; car c'est seulement en respectant l'ordre et le droit qu'on peut parvenir à la liberté. Nous allons essayer de le prouver par le portrait que nous tracerons du vrai royaliste.

UN ROYALISTE

Les royalistes sont hommes, et comme tous, ils ont donc leurs défauts. Je ne puis nier qu'il existe parmi eux des esprits retardataires, aveugles ou peu éclairés; mais ce que je veux peindre ici, c'est le royaliste tel que son amour pour le pays, sa conscience, l'expérience et les circonstances l'ont fait.

Éclairé par le passé, exempt de toute prévention, comme de tout sentiment personnel, le vrai royaliste n'est plus l'homme d'un parti, car il place avant tout dans sa pensée, son pays, qui est l'âme de sa vie.

Que le gouvernement ait ou n'ait pas ses sympathies, rien ne pourrait le décider à troubler l'ordre; il ne conspire point, il attend.

Soumis aux lois, il obéit à l'autorité; et loin de travailler à faire une révolution, qui est toujours un malheur pour les peuples, il cherche, par ses principes monarchiques et nationaux, à fermer à jamais cet abîme qui nous menace.

Confondu avec la nation dont il respecte les droits, il ne réclame pour lui aucun privilége, aucune préférence. Il veut se dévouer, et ne cherche point à s'enrichir.

Prêt à reconnaître en tout et partout la suprématie des lumières ou du talent, il marche vers l'avenir avec calme et confiance, invoquant l'éternelle vérité pour le guider au temps des épreuves.

La guerre civile lui paraîtrait une faute, alors même qu'elle ne serait pas un crime; et, loin de s'y prêter, il ferait tout pour en préserver le pays.

Le royaliste repousse avec indignation toute influence étrangère, car il la considère comme une honte et comme un danger. Cette noble France, que tous les partis ont successivement calomniée et abaissée, il la place à la tête des nations. Ce n'est pas comme homme qu'il déteste l'étranger, mais bien sous le rapport politique, sans pour cela s'écarter envers les individus, des lois de la plus stricte justice.

Ennemi de l'anarchie, il réclame pour les peuples une liberté qui est leur besoin et leur droit, avec un pouvoir assez fort pour la contenir dans de sages limites.

Le royaliste ne reconnaît pas la souveraineté du peuple, qui n'est qu'une anarchie déguisée menant tout droit au despotisme; mais il invoque *la souveraineté nationale*, au moyen de laquelle tous les pouvoirs de l'État seraient légalement représentés.

Il demande une représentation qui, n'étant plus fictive, puisse faire connaître la volonté du pays, et concilier les intérêts de tous avec les droits de chacun.

Il ne reconnaît pas la prépondérance de l'autorité spirituelle sur le temporel des peuples et des rois; mais il désire pour le clergé la liberté qu'il invoque pour tout le monde.

Il ne veut pas que la religion soit un moyen politique, mais il prétend qu'elle règne sur les âmes, en les rendant plus pures et plus désintéressées.

Le royaliste veut aussi que l'éducation soit libre pour tous, sous la surveillance immédiate de l'autorité, et non exclusivement livrée au clergé. Il pense que les lois humaines, impuissantes contre les crimes qui désolent la société, comme aussi contre une démoralisation qui va toujours croissant, ont besoin d'être soutenues par les lois divines, qui seules commandent à la conscience, et peuvent ramener les cœurs à des sentiments de vertu.

Le royaliste pense que le bien d'autrui ne lui appartient pas; et la propriété lui est aussi sacrée que le droit.

Il sait que la pensée est libre, et que l'homme ne doit compte à l'autorité, que des actions contraires aux lois.

Il croit que la liberté de la presse est une propriété acquise au pays, et que nul ne doit la lui disputer, pourvu qu'elle ne franchisse jamais les limites de la raison.

Le royaliste pense que les provinces ont le droit de s'administrer elles-mêmes; que c'est pour elles une nécessité, et qu'à l'autorité suprême est réservé le lourd fardeau du gouvernement, pourvu qu'elle se conforme aux lois qui régissent le pays.

Il croit encore que toute espèce d'empiétement sur

les droits de chacun est une usurpation coupable ; que tous ceux qui payent l'impôt, ont droit de contribuer à nommer ceux qui le votent ; qu'une nation peut demander à être consultée sans entrer dans une voie de révolte ; et qu'enfin les droits des peuples sont aussi sacrés que ceux des rois.

Déplorant et avouant les fautes du passé, de quelque époque qu'elles datent, le royaliste cherche à s'éclairer de son expérience comme de celle des autres, pour parvenir à un avenir meilleur.

Il réclame d'importantes économies dans l'intérêt du pays, la diminution progressive des impôts, et des places gratuites, pour que les charges qui pèsent sur les peuples soient considérablement diminuées.

Le royaliste veut pour sa noble patrie l'indépendance qui est son patrimoine le plus cher, et il s'indigne quand on l'humilie.

Il prétend que la France ne doit courir après aucune alliance, mais qu'en se faisant craindre et estimer, elle saura faire rechercher la sienne, pourvu qu'elle soit toujours prête à faire peser le poids de sa justice, ou celle de son épée, dans la balance européenne.

Le royaliste sent et avoue avec satisfaction, que son propre intérêt se trouve lié maintenant aux intérêts de tous, et qu'il lui serait impossible de revenir jamais sur des engagements pris à la face de l'univers.

Cherchant dans le passé tout ce qui peut contribuer à la grandeur comme à la prospérité du présent, il invoque avec confiance les admirables cahiers de 1789, où tous les intérêts furent également consacrés.

Il demande une armée de terre qui puisse être

augmentée au besoin, et soit assez considérable pour imposer le respect. Il veut une marine assez puissante pour n'avoir rien à craindre de notre irréconciable ennemie[1], qui n'est jamais plus redoutable que quand elle se dit notre amie.

Il réclame d'importantes économies, une protection éclairée pour les arts, le commerce et l'industrie; pour le propriétaire et le prolétaire.

Le royaliste dit enfin aux hommes de bonne foi de tous les partis : « Seuls nous pouvons vous offrir et « vous garantir toutes les libertés compatibles avec « l'ordre ; elles sont votre droit comme le nôtre, car « loin de les craindre, nous savons que nous ne pou- « vons exister que par elles, et qu'en dehors de ces « libertés, nous resterions de simples ilotes dans le « pays. »

Le royaliste respecte toutes les opinions consciencieuses; et sans chercher à les contraindre, il se contente de leur apporter la lumière.

Loin de chercher à diviser, il cherche à réunir tous les esprits sur un terrain commun, en calmant les haines, et en détruisant d'injustes préventions.

Le véritable royaliste ne veut rien que par la nation dont il invoque le suffrage en proclamant ses droits. S'il pouvait manquer à ses serments, cette nation éclairée sur ses vrais intérêts, serait appelée à le juger, et à le condamner au besoin.

Le royaliste dit à tous la vérité sans arrière-pensée, désirant que chacun en profite, l'autorité comme le peuple.

[1] L'Angleterre.

Quel reproche peut-on faire au royaliste tel que je viens de le peindre? et quelle crainte peuvent inspirer des opinions qui ne demandent rien pour elles, mais tout pour le pays?

L'USURPATION

L'usurpation est le résultat de la conquête, des abus de pouvoir, ou des déviations qui s'introduisent successivement dans les lois, les mœurs et la constitution d'une nation.

Conséquence des malheurs d'un peuple, et des fautes de ceux qui le gouvernent, l'usurpation est une grande calamité ; car elle ne peut se maintenir qu'à l'aide du despotisme.

Pour qu'il y ait usurpation, il faut qu'il y ait un usurpateur.

Examinons quelles sont les conditions dans lesquelles un usurpateur doit être pour s'emparer du pouvoir suprême.

Pour que ce pouvoir lui soit dévolu, il faut qu'un usurpateur subjugue les esprits par la hauteur de ses pensées, ou qu'il les soumette par l'habileté de ses combinaisons ; il doit entraîner les peuples par l'éclat de ses conquêtes, ou les dominer par la crainte.

S'il y a plusieurs genres d'usurpations, il y a aussi plusieurs sortes d'usurpateurs.

Ne nous occupons ici que du conquérant et du roué, personnifiés par Cromwell et Napoléon.

Dans le premier, nous trouvons un homme qui, voulant s'emparer de la couronne, tâtonne, hésite, n'ose pas avouer ce qu'il désire, et semble se résoudre avec peine à accepter cette couronne qu'il se fait mettre sur le front, en cachant sous un masque hypocrite la joie qu'il éprouve.

Dans l'autre, nous voyons un soldat de fortune qui, trouvant la place vide, s'assoit sur un trône, et ramasse, avec son épée, la couronne tombée du front d'un martyr.

Ni l'un ni l'autre ne fonderont un empire.

Le dernier pourra étonner par l'éclat momentané de sa gloire ; mais emporté par son insatiable ambition, il soulèvera contre lui le monde entier qu'il voulait conquérir; et, se levant comme un seul homme, toutes les nations se ligueront contre le conquérant, qui succombera sous le poids de ses lauriers.

Des souvenirs de haine et de ressentiment s'attacheront à son nom ; mais il sera illustre dans l'histoire, et sa mémoire ne sera point flétrie.

Grand dans la fortune, il restera grand dans l'adversité.

Habile administrateur, intrépide conquérant, son agonie aura été celle d'un colosse.

Voilà pour l'usurpateur conquérant. Il en fut autrement du roué qui, craignant tout, et n'ayant aucune racine dans l'opinion, se vit forcé de faire de la cor-

ruption son principal moyen de gouvernement. Pour celui-ci rien de sacré ; ses pensées furent étroites et ses actions mesquines, parce que son caractère n'avait rien de grand.

Esclave couronné visant au despotisme, s'il a caressé le peuple pour arriver au trône, il s'en dédommagea en se jouant plus tard des promesses qu'il avait faites ; et il aspira continuellement à écraser ce peuple trop confiant, pour le dominer sans obstacles.

L'arbitraire fut son but, le pouvoir son idole, et tous les moyens lui parurent bons pour maintenir l'un, ou conserver l'autre.

Les intérêts généraux ne furent rien pour lui ; il n'en vit qu'un seul auquel il sacrifia tout ; c'était le sien.

Sa physionomie révélait, en dépit de lui-même, les agitations de son âme, et il suffisait de le regarder en face pour le bien connaître. Lui ne vous regardait jamais ; car il craignait par-dessus tout un œil scrutateur.

Son âme fut sans pudeur et son front ne rougit jamais ; mais sa tête s'inclinait souvent comme pour demander grâce.

Il était violent, parce qu'il se sentait menacé, et ne pouvait être modéré, car tout l'irritait et l'inquiétait.

L'honneur et la gloire se résumèrent chez lui dans les intérêts de son égoïsme.

Timide par position, par position aussi il fut forcé d'être brave dans l'occasion ; car s'il s'était abandonné lui-même, son pouvoir éphémère se fût évanoui.

Obligé de soutenir son personnage, il parlait beaucoup, écoutait peu, et n'épargnait rien pour imposer

à ceux qui l'entouraient, la haute opinion qu'il avait de sa personne.

Tous les moyens lui furent bons pour arriver à ses fins ; le but justifiait tout à ses yeux.

Il méprisait les hommes dont il faisait des instruments; et riant de bon cœur quand il les avait trompés, il les brisait lorsqu'ils avaient cessé de lui être utiles.

Sans convictions, comme sans idées arrêtées, il en changea suivant les circonstances, et se servait habituellement d'une hypocrisie qui en imposait à la multitude.

Ne visant à rien de grand ni de durable, il craignait de remuer, de peur de se briser, et ne songeait qu'à cette couronne qu'il voulait conserver.

Ne résistant jamais ouvertement à ses conseillers, il les entortillait si bien par ses discours obséquieux, qu'ils cessaient de parler en voyant qu'ils n'exerçaient aucun pouvoir sur son esprit.

A force de souplesse et de facilité, il avait acquis une sorte de séduction qu'il ménageait avec art.

Cet usurpateur ne crut qu'à une seule chose : ce fut au pouvoir de la corruption. Aussi employa-t-il son habileté à tourner les questions plutôt qu'à les résoudre. Que lui faisait l'avenir, pourvu qu'il régnât jusqu'à sa mort !

Comédien consommé, il était toujours en scène ; et la religion ne fut qu'un moyen pour Cromwell. Il parvint à avoir le clergé anglican pour auxiliaire, mais il eut Dieu contre lui, car il méconnut les préceptes sévères de l'éternelle vérité.

Rien n'était moins sacré que sa parole ; il la violait dans l'occasion, et le serment lui paraissait une œuvre de circonstance qui ne devait engager que ses sujets.

Avare à l'excès, il voulut de l'or à tout prix ; et fort économe dans ses bienfaits, il dépensa cet or sans mesure, toutes les fois qu'il en eut besoin pour corrompre ou pour éblouir.

Préoccupé par mille craintes, il calculait la portée de toutes ses paroles.

Son impassibilité l'a fait vivre ; mais usé par les veilles, il ne put résister aux atteintes de la souffrance ; et l'on a dit avec raison qu'une petite pierre avait suffi pour abattre celui qui croyait avoir assuré l'avenir de sa dynastie.

Une police aussi active qu'indispensable, protégea l'existence de cet homme que menaçaient la fureur et la haine de tous ceux qu'il avait trompés.

Aucune pensée céleste ne vint troubler celui qui ne songeait qu'à ce trône auquel il avait tout sacrifié ; et Cromwell ne croyait pas plus à l'Éternité qu'à la vertu.

Il négligea l'avenir, et ne sut rien fonder, car tout ce qu'il possédait d'habileté fut employé par lui à se maintenir ; aussi laissa-t-il le pays livré aux chances les plus désastreuses.

Tel fut Cromwell : on connaît le sort de son fils.

Avec l'usurpateur finit l'usurpation, et cela devait être, car ce qui est illégitime ne saurait durer qu'à l'aide d'une grande prospérité. Il n'y a que la légitimité qui puisse résister à l'adversité.

Napoléon et Cromwell n'ont rien fait pour le bon-

heur des nations ; mais le premier fit tolérer son despotisme à l'aide de la gloire; tandis qu'après avoir pressuré toutes les bourses et réduit ses partisans au rôle d'esclaves, le second n'a légué à l'Angleterre que les malheurs qu'il avait causés, et la honte qui s'est attachée à la plupart de ses actes.

Napoléon mourut honoré ; Cromwell fut flétri par l'histoire.

LE CATHOLICISME

—

Machine usée, suivant quelques esprits superficiels qui courent après une chimère qu'ils ne rencontreront jamais.

Arche sainte, suivant le plus grand nombre, et à laquelle on ne peut toucher sans se briser.

Édifice divin admirablement combiné, dont la base est la terre, et la cime l'éternité.

Fanal lumineux qui éclaire le monde.

Colosse inébranlable qui se joue des vains efforts des pygmées.

Source puissante de vérités qui ne permettent pas au croyant de s'égarer, et qui lui offrent, du moins, le repentir comme un refuge.

Vérité immuable qui a traversé le monde sans s'altérer, qui démasque l'erreur en la foudroyant de ce regard d'où jaillit la lumière, et sans jamais lui laisser la possibilité de s'établir sur des bases solides.

Vérité unique qui reste toujours debout, malgré l'imperfection de ses disciples.

Rocher inexpugnable qui déjoue la fureur des tempêtes, et contre lequel viennent se briser tous les flots orageux.

Étoile brillante et toujours pure, qui dirige l'homme à travers les dangers de l'existence.

Vie du chrétien, et mort des pécheurs ; consolation, soutien, espoir, force, guide éclairé de l'homme, et route sûre pour arriver à l'Éternité.

Arbitre souverain qui pardonne au repentir, et ne flétrit, en dernier ressort, que l'impénitence ; qui oppose au malheur, comme à la souffrance, les seules pensées qui puissent sauver l'homme du désespoir, en lui laissant au cœur une résignation qui adoucit l'amertume de ses douleurs.

Enseignement divin, que l'imperfection de l'homme n'eût jamais pu créer ; et que même dans son intérêt humain, il eût dû chercher, si Dieu ne lui avait mis la foi au cœur avec l'existence.

Gage de paix pour le monde, d'union entre les humains, et de sage liberté pour les peuples.

Vaste et sévère enseignement pour les Rois, les législateurs, les politiques, le maître, l'ouvrier, le riche et le pauvre, dont il fait des êtres égaux devant Dieu.

Il n'est pas de vertu sociale que le Catholicisme n'enseigne, en donnant la force de la pratiquer ; seul, il sait allier l'humilité avec la science, la douceur avec la fermeté, la résignation avec la souffrance.

Voilà le Catholicisme dans toute sa gloire avec ses résultats ; et qu'on ne dise pas que le Christianisme suffirait seul à tous ces miracles !

Dès que l'homme ne se soumet pas à une vérité unique, il peut en supposer ou en chercher autant qu'il y a d'esprits incrédules.

Chacun a sa pensée, sa fantaisie, son amour-propre, sa passion.

De là ces milliers de sectes que se dispute l'erreur; et enfin cette négation totale et partielle, suite inévitable de l'indifférence.

C'est parce que le Catholicisme commande seul en maître aux passions de l'homme, que l'homme le repousse dans son esprit de révolte.

Quand il s'éloigne d'un pays, les désordres y abondent; l'égoïsme y remplace le droit de tous; l'arbitraire, la justice; l'intérêt personnel, l'amour de l'humanité; le despotisme, la liberté; la corruption la plus éhontée, la morale et la vertu.

Le Catholicisme enfin, comprend, dans son but et ses résultats immenses, les intérêts temporels de l'homme comme ses intérêts spirituels.

UN COURTISAN

« — Ma pensée ! c'est la vôtre, Sire, que pensez-vous de cette affaire ?

« — Mon opinion, M. le Ministre ? à vrai dire je n'en « ai pas, et je serais heureux de connaître la vôtre. »

Le courtisan ne pense point ; il écoute, il flatte, il attend un ordre pour l'exécuter ; il ne voit, il n'entend rien que par son maître.

Sa conscience le gênerait ; il la laisse à la porte du Palais, ou à celle du ministre, ou bien encore à celle des Députés.

Toute dignité lui paraît une puérilité, et l'honneur un hochet propre à amuser les enfants.

Le bonhomme est sans orgueil, sans amour-propre ; rien ne le choque, et rien ne l'offusque, si toutefois son maître lui sourit de la bouche ou du regard.

Sa religion, c'est la faveur qu'il brigue ; et les yeux du maître sont son soleil.

Il nierait le monde entier, pour donner raison à l'unique objet de ses pensées.

Flatteur, insinuant, trompeur, il ne dit jamais la vérité, à moins qu'elle ne soit douce à entendre; et les défauts même de l'idole, lui apparaissent comme des qualités.

C'est un ami perfide qu'un courtisan; et à vrai dire, l'ennemi le plus à craindre.

Il prend toutes les formes pour arriver à votre esprit, et séduire votre cœur.

C'est un vrai caméléon qui, se laissant sans cesse écraser, se relève toujours, vous rattrape, vous enlace, et ne se décourage jamais.

Rois ou ministres, hommes privés ou hommes publics, craignez un courtisan, si vous avez quelque amour pour le bien, et quelque goût pour la vérité!

Le courtisan la déguise et il autorise vos défauts comme vos vices. Il déifie tout ce qui est égoïsme, fantaisie, puérilité ou trahison. Il vous approuve et vous admire sans vous entendre; et, à ses yeux, vos actions, quelles qu'elles soient, sont toujours bonnes. Si vous l'écoutez, dites adieu à l'honneur, à la conscience, à la délicatesse, à la fidélité aux engagements; dites adieu à la vertu. L'amour de soi remplacera chez vous tous les sentiments de l'esprit et du cœur; et bientôt ne vous connaissant plus vous-même, vous ne verrez que par les yeux de ceux qui vous flattent.

C'est, en un mot, l'être le plus dangereux qu'un courtisan; et il n'y a pas de petite puissance qui n'ait les siens! Le bonheur ou la richesse, l'esprit ou la beauté ont toujours leurs courtisans.

UN CURÉ

Si un bon pasteur est un présent du ciel, un mauvais est un véritable fléau.

Prenons-le tel qu'il est le plus habituellement, en déplorant l'exception heureusement fort rare.

Un bon curé est la lumière de la paroisse, le fanal de ses paroissiens; il les éclaire, les instruit dans la science des élus, les soutient, les console et les relève.

Toujours il a une larme pour le malheur, et une aumône pour le besoin. Sans faire jamais valoir ses services, il se prive de tout pour donner.

Il est l'ami de l'enfance, le guide de l'âge mûr, le consolateur de la vieillesse.

A l'enfance, il ouvre les portes de la vie; au vieillard, celles de l'éternité.

Il entretient la paix parmi son troupeau; berger intelligent, il veille jour et nuit, apaise et calme les haines.

Il a toujours un conseil sage à donner à celui qui vient le chercher.

Il ne possède aucune fortune; mais le peu qu'il a, appartient à ses paroissiens; il ramène la paix dans les ménages désunis.

Implacable pour le péché, il est indulgent pour le pécheur.

Son désintéressement est complet, il n'amasse rien, il donne tout; et son ambition vise plus haut que la terre; son regard, comme toutes ses pensées, sont tournés vers le ciel. Il subjugue par sa bonté, et ramène par sa douceur; il use sa vie au service de ses semblables sans jamais se plaindre.

Son épouse est l'Église; sa famille, ce sont ses ouailles; il les aime en frères, et les chérit comme ses enfants. A toutes les heures il est à eux, et toute sa vie leur est consacrée.

Sa parole est toujours persuasive, parce qu'elle part du cœur.

Sa patience, enfin, est inaltérable et sa charité inépuisable. Sa religion est éclairée, et il ne s'occupe des affaires terrestres qu'en vue de Dieu qui est son chef suprême, et de l'Éternité qui est son but.

Aussi supporte-t-il toutes les épreuves en les bénissant! Chéri, respecté, on le suit, on l'écoute, on l'entoure, on le bénit pendant sa vie, on le regrette après sa mort. Voilà le véritable pasteur, tel que je le comprends et tel que je l'ai souvent rencontré.

LE GAMIN DE PARIS

C'est un type tout exceptionnel que celui du gamin de Paris.

Bon enfant, malin, gai, aimable, spirituel, inoffensif, mais ne souffrant pas qu'on le blesse; sans souci du jour, ni du lendemain, ne résistant ni à la tentation de placer son mot, ni à l'espérance d'un plaisir, ni au bonheur de faire une espièglerie; esprit aux saillies piquantes, aux reparties hardies, ne cédant le pas à aucune supériorité, à aucune puissance, et jamais à la crainte du danger; ne sachant se refuser ni à un coup de poing qu'on lui offre, ni à une partie qu'on lui propose; ne prenant pas la peine d'avoir une croyance religieuse, et ne réfléchissant jamais avant d'agir.

Nullement méchant, mais capable de tours pendables, le gamin de Paris a de l'honneur à sa façon, mais il est incapable de vous tromper, ou d'abuser de la confiance que vous lui témoignez.

Jamais l'intérêt ne le guide; il donne d'une main ce qu'il a reçu de l'autre, et il est toujours prêt à vous rendre service, sans jamais s'en faire valoir.

Il ne voit jamais la douleur sans chercher à la soulager. Capable de faire tomber, par un croc-en-jambe, ce jeune homme qui s'appuie nonchalamment sur sa canne, et de soutenir avec sa force enfantine ce vieillard qui ne peut marcher, il se rit de tout et joue avec tout, hors avec le malheur. D'une indépendance sans bornes, il se moque de vos ordres comme de votre personne, ne se laissant imposer aucune obligation, et se faisant une conscience et des devoirs à sa manière.

Capable de travail, et s'amusant après comme un fou, sautant, dansant, caracolant, dénichant un nid, grimpant sur les toits; le soir, au théâtre, vous étourdissant de ses cris, et vous inondant de ses écorces d'oranges; regardant toujours à côté de lui, et jamais devant; vous dévisageant et vous faisant une malicieuse grimace derrière le dos; bon enfant si vous lui parlez avec amitié, mais fier et hautain si vous avez l'air de le dédaigner; habituellement assez méfiant et parfois trop confiant, dupe et dupant, brouillon et rusé.

Aimant ses amis autant que sa famille, et faisant enrager les uns comme les autres; triste de les avoir affligés, et prêt à recommencer le lendemain; se repentant souvent, sans jamais se changer; tel est le gamin de Paris.

UN INTÉRIEUR

Le bonheur est une plante délicate à laquelle on ose à peine toucher, dans la crainte de la faner.

Bonheur est un mot qui, en disant tout, exprime trop souvent une pensée qui n'est qu'imaginaire. On a peine à le définir dans sa généralité, car il a pour chacun une appréciation particulière. Disons, cependant, que le vrai bonheur est celui de l'intimité, du coin du feu et de la famille; tout autre bonheur est ou une chimère, ou une simple jouissance. Celui dont je parle ici est le seul réel; et c'est *Chaltray* qui m'en a donné la pensée. Là, une famille unie jouit d'une félicité d'autant plus grande qu'elle est pure. Tout est soigné dans ce charmant manoir : une maison où respirent l'élégance et la propreté, un joli jardin, des potagers tenus avec un soin parfait, et des serres admirables qui occupent d'une manière utile les loisirs d'hommes sérieux, autant qu'ils sont bons et aimables.

A la descente de votre voiture, un domestique est, par ses manières empressées, un gage certain de la politesse des maîtres du logis.

Vous traversez une antichambre, une vaste salle à manger, et vous arrivez dans un fort joli salon dont les six fenêtres vous font découvrir une vue délicieuse et une ravissante verdure. La maîtresse de maison vient au-devant de vous; et, par son sourire obligeant, elle vous témoigne du plaisir qu'elle éprouve à vous recevoir.

Deux femmes, spirituelles et charmantes en tous points, aident leur mère à faire les honneurs; et une petite fille délicieuse vous sourit avec grâce, en vous amusant par ses espiègleries et ses saillies.

Le maître du logis[1], averti de votre arrivée, se hâte de venir vous témoigner sa satisfaction. C'est un homme grave et instruit qui a su renoncer à tout, hors à l'honneur, et qui vit là sans regrets, parce qu'il est sans remords.

Un fils digne de son père fait la joie et la gloire de toute la famille.

Deux gendres sont venus ajouter au bonheur de cet intérieur.

Dans ce charmant salon, on cause avec grâce et intérêt, parce qu'on y est sans envie; et de qui serait-on jaloux?

Cette heureuse famille est trop heureuse pour rien regretter des grandeurs de ce monde. L'esprit s'y fait souvent remarquer, mais on ne rit jamais aux dépens du prochain. On y est indulgent, parce que la bonté y domine tous les autres sentiments.

[1] M. le vicomte de Saint-Chamans.

Là, nulle méchanceté; parfois un sourire malin autant que spirituel, se glisse sur les lèvres, mais la bonté du cœur l'y a bientôt fait expirer.

La conversation est piquante, animée, instructive; des journaux, des livres sont étalés sur la table. On n'y est étranger à rien, on s'intéresse à tout; mais on reste calme dans ce délicieux intérieur que l'on regrette de quitter, sans pouvoir l'oublier.

De huit lieues à la ronde, on vient avec empressement visiter cet intérieur modèle, s'éclairer au feu de son foyer, et prendre part à ses joies innocentes. A certaines époques de l'année, de nombreuses réunions de voisins viennent attester de l'affection et de l'estime que chacun porte à cette famille si unie, qu'on respecte en l'admirant. On vous y fait, avec grâce et empressement, les honneurs d'un repas où tout est bon et simple à la fois, et où rien ne manque; et, après le dîner, on danse sans façon au son du piano.

Tel est le bonheur de l'intimité, tel est le portrait d'un intérieur parfait; tel est *Chaltray*.

A un quart de lieue est un château habité par un frère, officier supérieur, qui, dégoûté d'un monde où l'on se fait un jouet de la fidélité, a renoncé à sa belle carrière, emportant avec lui les regrets et l'estime de l'armée, qui voyait en lui un de ses chefs les plus distingués.

A une demi-lieue s'aperçoit aussi le vieux et rustique château de Montmort, dont un esprit aimable et piquant vous fait les honneurs avec la plus aimable cordialité, aidé dans ses soins obligeants, pour ceux qui viennent le visiter, par deux filles charmantes qui font son bonheur.

UN ORIGINAL

Il est si bizarre le modèle que j'ai en vue, que j'ai la conviction que, si jamais ce portrait lui tombait sous la main, il n'aurait garde de s'y reconnaître.

Jamais on ne vit un original plus complet; depuis les petites choses jusqu'aux plus grandes, il ne fait rien comme tout le monde, et rien n'est fixe dans sa tête trop étroite pour tout ce qu'il voudrait y faire entrer.

Ses idées, il les jette comme elles lui viennent, en se donnant, toutefois, un soin infini pour choisir ses paroles, mais jamais pour analyser ses pensées, encore moins pour les définir.

Bon et malicieux à la fois, il est assez dévoué pour faire à l'amitié tous les sacrifices, excepté celui d'une plaisanterie qu'il croira piquante, et qu'il lâchera, dut-elle blesser son meilleur ami!

Sensible et souvent distrait, mon original joint au

tort de ne pas savoir ménager l'amour-propre des autres, celui d'être susceptible à l'excès.

Tour à tour égoïste et généreux, juste ou injuste, empressé, actif, oublieux, il est, suivant l'impression du moment, tout de glace ou de feu pour les gens qu'il aime.

Vraiment instruit, il a classé dans sa mémoire une foule de puérilités auxquelles il attache de l'importance. Se préoccupant bien plus des petites choses que des grandes, il vous fatiguera par mille digressions avant de répondre à la question que vous lui aurez adressée.

C'est d'ailleurs un parfait honnête homme que mon original ; avec beaucoup de noblesse dans certaines occasions, il se montrera petit et mesquin dans d'autres ; mais bien plus dans ses paroles que dans ses actions.

Ayant toujours une volonté ferme, il fait en définitive celle des autres, pourvu qu'on parvienne à lui déguiser l'ascendant qu'on exerce sur son esprit.

Ayant toutes les prétentions, même celle d'être bon enfant, il est facile à vivre pourvu qu'on ménage son amour-propre, et qu'on paraisse partager la haute opinion qu'il a de lui-même ; ayant avec une grande bonhomie des bouffées d'orgueil, lesquelles sont suivies d'un profond et amer découragement quand il s'entrevoit.

A beaucoup de raison, mon original vient à bout d'allier un enfantillage qui passe toutes les bornes. Ainsi, au moment où il traitera les questions les plus graves, il se laissera distraire par une figure, une toilette, ou seulement une étoffe qui ne sera pas de son goût.

Nulle idée fixe et nulle opinion arrêtée ne peuvent séjourner dans cette tête qui tourne à tout vent, et trouve des arguments pour les pôles les plus contraires du raisonnement.

Homme d'honneur, il vous étonnera souvent par les thèses hasardées qu'il soutient. Homme moral, il vous effrayera par le relâchement de ses maximes; mais patience, demain peut-être vous l'entendrez se réfuter lui-même avec éloquence, car il soutient le blanc et le noir, le pour et le contre, avec la même facilité.

Descendant aux plus minutieux détails de la vie, mon original y apporte une importance à faire mourir de rire ceux qui le connaissent.

Sensible au jugement qu'on porte sur lui, la crainte de se gêner en quoi que ce soit l'emportant sur son amour-propre, il ne fera rien pour ménager l'opinion.

Capable des occupations les plus sérieuses, il dépense souvent son temps à poursuivre des futilités.

Habituellement distrait, il l'est rarement pour ce qui lui convient; et, disposé à l'abandon, il se tait ou vous boude pendant des mois.

Il pardonne facilement, mais il garde longtemps rancune.

Il aime qu'on l'écoute, et s'écoute lui-même en parlant; mais il entend rarement les réponses qu'on lui adresse, et suit bien plus sa pensée que celle des autres.

Généreux dans l'occasion, on pourrait le croire avare dans l'habitude de la vie.

Sujet à de fréquents accès d'égoïsme, il s'est per-

suadé, de la meilleure foi du monde qu'il ne vit que pour les autres. Sa candeur à cet égard est parfaite, mais sur d'autres points sa franchise n'est pas aussi entière.

Il se croit le plus fin des hommes, et personne n'est plus facile à tromper. La moindre opposition à ses désirs le bouleverse et le rend malade.

Il faut connaître à fond mon original pour juger ce qu'il est réellement, et traverser l'écorce pour s'attacher au fond ; mais il est juste d'ajouter qu'il y gagne sous plusieurs rapports, et qu'on l'aime alors autant qu'on l'estime.

Son cœur est excellent, et ses défauts tiennent à son esprit, qui n'est pas toujours juste, et à l'imagination la plus mobile que j'aie jamais rencontrée.

Tel est le type que j'ai voulu peindre. Le devine qui pourra !

UN OUVRIER

—

Loyal, bon enfant, sans souci du jour et sans prévoyance du lendemain; bon vivant, aimant à rire, et à s'amuser; travaillant comme un cheval, et cherchant le plaisir avec avidité, sans en calculer les suites.

Bon père, bon mari quand il y pense; d'une humeur facile quand il n'est pas dans ses moments d'insubordination.

Homme intelligent, persévérant, généreux, bienfaisant, belliqueux sans le savoir, reconnaissant et juste envers ceux qui prennent ses intérêts.

S'occupant des affaires du siècle, et jugeant toute chose avec un tact qui surprend, sous une apparence de légèreté.

Hardi et presque téméraire, ne craignant pas plus le danger que l'obstacle et les difficultés; jamais rebuté, toujours persévérant.

Fumant, buvant, dansant et aimant à se divertir;

supportant la fatigue avec courage, et la souffrance avec autant de résignation que de fierté.

Blâmant parfois ses chefs tout en leur obéissant, mais ne se plaignant jamais de ce qui le concerne personnellement ; ne résistant ni à un bon mot ni à une plaisanterie, et reprenant le travail avec la même légèreté qu'il a mise à le quitter.

Capable de pensées sérieuses ; aimant l'occupation, et cherchant l'instruction.

Ayant l'amour du bien, et un esprit de prosélytisme fraternel vis-à-vis de ses semblables.

Bon compagnon et aussi disposé à vous donner un coup de poing, qu'une cordiale poignée de main.

Habituellement étourdi, et cependant capable de réflexion ; sentant la nécessité de l'ordre, en manquant souvent, et n'aimant le gain que pour le prodiguer.

Assez susceptible par caractère, mais revenant promptement ; facile à conduire par quelques bonnes paroles, rebelle à toute autorité hostile et malveillante.

Parfaitement désintéressé, mais ne souffrant pas qu'on froisse injustement ses intérêts.

Tel est généralement l'ouvrier, sans que nous voulions prétendre qu'il n'existe pas de tristes et malheureuses exceptions à ce portrait.

Il en est de lui comme de l'humanité tout entière.

UN PHILOSOPHE

Un philosophe est assez généralement un être plus ou moins orgueilleux, qui, en fait de science morale, croit tout savoir, et ignore beaucoup.

Son regard est dédaigneux, sa physionomie malveillante, son geste brusque et hautain, sa démarche fière; une mine pincée, un ton décidé, un air présomptueux, une grande satisfaction de lui-même, un amour-propre révoltant; souriant de pitié au nez de ceux qui ne peuvent le comprendre, sans se donner, chose du reste assez difficile, le soin de se faire entendre; tels sont, assez ordinairement, les signes distinctifs de ces êtres qui ont mis leur propre raison au-dessus de la sagesse des siècles, au-dessus de toutes les révélations divines, et de toutes les conventions humaines.

Le philosophe croit se comprendre, et cela lui suffit. La vérité lui paraît un prisme aux couleurs chan-

geantes, où chacun est libre de faire son choix; et Dieu, lorsqu'il veut bien accorder qu'il en existe un, lui paraît un être complaisant qui doit se prêter à toutes les fantaisies de l'homme.

Généralement, ce n'est pas la vérité que cherche le philosophe; il évite avec le plus grand soin sa rencontre, voulant trouver ou plutôt créer une vérité nouvelle qui se prête à toutes ses passions.

Dans le philosophisme, autant d'hommes autant de philosophies nouvelles, souvent contradictoires, ne se coordonnant jamais, et finissant par se culbuter les unes les autres.

Autant de philosophies, autant de folies à ajouter à la liste de toutes celles qui sont sorties du cerveau humain.

Le philosophe craindrait de s'éclairer; il veut briller et enseigner, sans daigner regarder l'abîme où il précipite l'humanité en lui enlevant ses croyances. Que lui fait l'humanité? tout repose en lui, l'intérêt de son amour-propre le guide, l'ambition l'entraîne, et son orgueil l'égare.

Qui ne frémirait de voir tout un peuple philosophe?

Si la vérité est indulgente, parce qu'elle est forte et qu'elle s'appuie sur l'union, sur l'unité, le philosophisme est sévère, parce qu'il est faible, divisé, incertain.

L'absurdité monstrueuse de l'athéisme a forcé la philosophie à admettre l'existence d'un Dieu; mais elle l'explique à sa manière : tantôt elle le réduit à une nullité presque absolue, et tantôt elle le fait si grand, que les actions des humains lui deviennent indifférentes.

Le philosophe veut tout comprendre, et tout expliquer, sans s'avouer que tous les jours il est forcé de croire ce qu'il ne comprend pas.

Il accepte ce qui lui convient, en repoussant ce qui le gêne ou le condamne : et sa vertu n'est, en réalité, qu'une inconséquence ou une hypocrisie.

Avec plus d'humilité, le philosophe serait plus aisé à ramener et à convaincre; mais il cherche des adeptes, sans s'informer des divergences qui s'élèvent au sein de ses disciples. Il croit être quelque chose en étant chef de secte, et il s'inquiète peu du mal qu'il fait à ses semblables.

Le philosophe est, à notre avis, le plus grand ennemi de l'humanité, qu'il travaille à dépouiller de ses croyances, sans pouvoir lui offrir autre chose que le doute et la négation.

S'il parle du droit de ses semblables, c'est en voulant les enchaîner à ses propres convictions, supposé qu'il en ait; et s'il vante la liberté, c'est en visant au despotisme.

LE PEUPLE

—

Peuple ou nation, c'est tout un dans ma pensée ; c'est un être multiple qu'on personnifie, qu'on accuse, qu'on calomnie, qu'on caresse trop souvent dans un intérêt égoïste et tout personnel ; qu'on trompe et qu'on abuse par de fausses et fallacieuses paroles, au lieu de chercher à l'éclairer; dont on parle beaucoup sans l'étudier, et surtout sans s'en occuper d'une manière utile.

Le peuple est l'âme et la vie d'un pays ; on le dit difficile à conduire, tandis qu'il suffit de lui parler avec raison, justice et fermeté, pour le ramener aux idées saines.

Occupez-vous de ses intérêts, il saura respecter les vôtres : au lieu de flatter ses passions, car il en a, puisqu'il compose l'humanité, tenez-lui un langage juste et désintéressé, il vous écoutera; ne le heurtez pas, et parlez-lui avec calme.

Si vous le flattez, vous pourrez l'entraîner un mo-

ment, mais il ne répondra plus tard à vos avances que par le mépris.

S'il est exigeant, c'est qu'il est aimant de sa nature et qu'il a des besoins. En sachant les satisfaire avec équité, vous ne le verrez jamais ingrat; et s'il s'égarait un moment, laissez-lui le temps de la réflexion.

Son esprit est juste, sa raison droite, et son tact parfait; c'est parfois un grand enfant, dont les facultés intellectuelles demandent à être soignées et developpées.

Estimez-le assez pour lui dire la vérité : jamais votre voix ne sera perdue.

S'il aime à s'amuser, il est sérieux au besoin; il profite de l'expérience, et juge avec sagesse les événements et ceux qui le conduisent. Ce n'est jamais en vain qu'on abuse de sa confiance.

Le peuple est homme, parfois jaloux et égoïste; mais son instinct est admirable, pourvu que vous lui donniez le temps de s'en servir.

Le peuple a faim, et si vous vous occupez de son existence, il vous en saura gré.

Le peuple a de l'honneur, et si vous le froissez dans sa propre dignité, il ne saurait vous le pardonner.

Il est enfant et aime à se distraire ; sans contrarier ses plaisirs, sachez les régler et les moraliser en les organisant.

Le peuple est religieux; il est père, époux et fils ; il a horreur du désordre, il aime la morale quand elle ne se présente pas à lui sous des formes exagérées. Il aime l'égalité devant la loi ; mais il reconnaît et res-

pecte la véritable supériorité, quand elle sait se rendre respectable.

Si le peuple commet des fautes inhérentes à l'humanité, donnez-lui le temps de les reconnaître, et vous pouvez compter sur son repentir.

Quand les événements transforment le peuple en multitude en excitant ses passions, on peut en craindre les écarts et les excès; mais encore est-il juste de reconnaître, que souvent il sait conserver dans l'action, une sorte de grandeur, et même de générosité.

Le peuple, c'est la nation; mais je n'entends pas par là ces hommes sans aveu et sans foi qui, ne possédant rien et n'ayant rien à perdre, se plaisent dans le désordre, et consacrent à l'exciter, le temps qu'ils devraient employer à nourrir leur famille.

Ceux-là compromettent le peuple dont ils ne sont que le rebut; mais il serait injuste de les confondre avec une nation[1] qui est une des plus sages et des plus clairvoyantes, bien qu'on en dise.

[1] La nation française.

UN SÉIDE

—

Un séide peut être un homme de bonne foi, qui se dévoue sans partage à celui dans lequel il croit reconnaître un génie, des projets ou des facultés extraordinaires. Plus souvent encore, c'est un homme intéressé qui, sondant l'avenir, accroche sa nacelle à quelque navire qui lui semble avoir le vent en poupe.

Ce dernier genre de séide est ordinairement sans foi, sans conscience et sans honneur.

Il n'a qu'un but, parvenir; une religion, le pouvoir; un principe, la nécessité; une morale, tout pour soi; un Dieu, celui qui peut réaliser les rêves de son ambition; un devoir, la soumission absolue à l'idole terrestre qu'il s'est choisie.

Abjurant tout sentiment personnel, tout esprit, toute raison, il ne sent, ne voit et ne juge que par son maître; quoi que celui-ci fasse, il l'approuve, il l'ad-

mire et le sert en toute occasion, sans réflexion comme sans crainte.

Le danger n'a rien qui l'effraye; et pour servir l'objet de son idolâtrie, il braverait la mort.

Dangereux, en ce qu'il s'est affranchi de tout remords, le séide est un bras sans tête, un corps sans âme, un esclave qui ne sait qu'obéir sans raisonner; et c'est une sorte de crime que d'avoir implanté dans nos climats cette espèce de muet du sérail.

Aveugle, il ne voit rien; sourd, il n'entend que la voix du maître.

Nulle préoccupation ne le trouble, et le pays se résout pour lui dans une individualité.

Du reste, il dort bien, mange tranquillement et se donne du bon temps le plus qu'il peut, sans se laisser jamais détourner de son but, qui est le maintien de sa position de favori.

Toujours prêt à l'action quelle qu'elle soit, il n'est jamais pris à l'improviste, ni au dépourvu.

Rien ne lui coûte, rien ne l'arrête; son cœur est fermé à la pitié, et son esprit à l'indulgence.

Ayant abdiqué toute notion du juste et de l'injuste, il ne peut concevoir qu'on ose s'attaquer à celui dont il a fait son Dieu.

L'habitude de vivre en dehors des lois morales, le rend peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'il emploie, pour se rendre nécessaire, comme aussi sur le genre de plaisirs qu'il prend dans ses heures de loisirs.

Ce monde est tout pour lui, et jamais il ne songe à l'Éternité.

Il blesse et froisse les droits de chacun sans la

moindre hésitation ; et se joue de la liberté des hommes, qu'il semble considérer comme taillables et corvéables à merci.

Un séide est un homme à l'esprit égoïste, au cœur froid, à la tête vide; un instrument d'oppression et de tyrannie, une honte pour qui l'emploie; un séide est enfin une sorte d'anomalie dans un siècle qui se dit aussi libéral que celui-ci.

UNE COQUETTE

—

C'est le fléau du monde qu'une coquette et le malheur d'un intérieur. Fausse, légère, étourdie, hypocrite, elle ne cherche qu'à se dissimuler à elle-même, et à tromper les autres, en portant toujours un masque sur la figure.

Si elle calcule, c'est pour séduire, en se jouant du repos et du bonheur de tous ceux qui ont le malheur de se laisser prendre à ses filets.

Se croyant maîtresse d'elle-même, elle s'expose avec d'autant moins de crainte que, sous des apparences plus ou moins vives, son cœur reste toujours froid.

Elle avance ou recule à volonté, vous domine, vous tyrannise, et ne vous laisse de tranquillité qu'après l'avoir peut-être détruite sans retour.

Conserver n'est pas son fort; vous soumettre à son empire, tel est son but. La coquette se joue, se moque et vous fait des avances, bien décidée à ne rien pousser à fond.

Son mari est sa dupe, et tous ceux qu'elle rencontre sont ses victimes; mais elle pourrait bien finir par le devenir elle-même.

Son intérieur est une gêne, sa famille un observateur qu'elle redoute, et ses enfants une fatigue.

Sa personne est son idole, sa pensée, son occupation; et tous les moyens de séduction lui paraissent des armes de bon aloi.

Alternativement tendre, sensible, et même au besoin passionnée, étourdie ou réfléchie, instruite ou légère, elle vous paraît d'autant plus sincère, que ses actions sont mieux étudiées. C'est, en un mot, une actrice consommée qu'une coquette, comédienne qui joue son rôle au grand jour, en sachant déguiser l'art infini qui préside à ses paroles, comme à chacun de ses actes.

Méfiez-vous de la coquette. J'ai essayé, lecteur, de vous la définir, afin de vous mettre en garde contre les traits empoisonnés qu'elle pourrait vous lancer.

LA DAME DE CHARITÉ

Madame demande-t-elle ses chevaux? — Non, Paul, je vous laisse votre matinée, vous pouvez en disposer, j'aime que tout ce qui m'entoure soit heureux. On a tant de mal dans la vie!

Quelle robe madame mettra-t-elle aujourd'hui? — La plus simple, Louise, je sors à pied, et n'ai besoin d'aucune toilette. — Mais où va donc madame? (La soubrette est d'ordinaire assez curieuse.) — Je ne le sais pas moi-même... Et en effet ce noble cœur ignore toujours le bien qu'il fait.

La mise la plus simple a bientôt déguisé cette élégante personne, à l'âme si pure et si sensible.

Elle sort à pied, et si ses courses sont trop éloignées; elle prend un fiacre, se fait conduire à la porte d'un triste et modeste réduit, et monte lestement au quatrième. C'est là qu'habite la misère; une pauvre mère, un enfant pendu à son sein desséché, verse des larmes en voyant que, privée de tout elle-même, il lui devient impossible d'offrir à cette innocente et chétive

créature une nourriture nécessaire à son existence. D'autres malheureux enfants presque nus, et tout amaigris à force de souffrir, attendent avec une cruelle impatience le retour d'un père, qui doit apporter le soir, un pain gagné à la sueur de son front, pour assoupir la faim de sa famille.

Mais bientôt ce triste séjour a changé de face ; les enfants sont habillés, la mère a repris visiblement, et son petit nourrisson revient en souriant à l'existence. Le père a de l'ouvrage, il travaille gaiement maintenant, et rentre le soir en chantant.

La dame de charité est bénie, mais on ignore jusqu'à son nom.

Tous les huit jours elle revient ; et si elle s'oublie au milieu de ces malheureux qui la chérissent, elle n'oublie jamais du moins le jour du bonheur pour ces victimes consolées.

Quand elle monte l'escalier, on la devine à la légèreté de sa marche ; la porte du logis approprié est ouverte d'avance, et tous les visages épanouis s'écrient: C'est elle!

Mais ces pauvres ne sont pas les seuls qu'elle console; c'est une malheureuse femme qu'une faute a jetée dans la misère, et que le désespoir porterait à attenter à ses jours. La dame de charité arrive à temps pour l'arrêter sur le seuil de l'Éternité ; elle la soutient et la ramène à des idées religieuses, qui seules font rentrer dans son âme l'espérance avec le repentir.

Les secours nécessaires lui sont donnés avec un ordre parfait ; et c'est une victime de plus réconciliée avec le Ciel et la terre.

C'est encore un ménage aux yeux des hommes, mais dont l'Église n'a point consacré l'union... Avec douceur et bonté, la dame de charité a fait descendre dans ces cœurs indifférents des paroles de vérité; on l'écoute en lui obéissant, et bientôt il n'y a plus que des bénédictions pour cette âme généreuse et bienveillante qui perd facilement le souvenir du bienfait, mais jamais celui du malheur. Il n'est aucune infortune à laquelle son cœur sensible puisse rester indifférent, et l'humanité tout entière a droit à sa commisération. Dans l'homme, la noble dame voit un frère, et dans celui qui souffre un ami. Elle essuie les larmes, et elle soulage toutes les douleurs, aussi habile à guérir les plaies de l'âme qu'à panser celles du corps. Mais les courses de la dame de charité ne sont point encore achevées; elle va visiter les hôpitaux confiés à ses soins, et là aussi elle porte des paroles de paix et de réconciliation... Comment tant de cœurs aigris par la misère, ne béniraient-ils pas une religion qui donne de si belles inspirations!

La dame de charité rentre chez elle un peu fatiguée, mais elle est heureuse; son humeur s'en ressent, et, chérie par les siens, elle se livre avec un nouveau zèle aux soins de son intérieur, et à l'éducation de ses enfants qu'elle instruit bien plus encore par ses exemples que par ses leçons.

Toutes ses journées, tous ses instants sont réglés avec un ordre parfait; et ne voulant se singulariser en rien, elle accompagne le soir, avec une aimable simplicité, son mari dans le monde ou bien ses enfants, sans jamais parler du bien qu'elle a fait le matin, ou de celui qu'elle médite pour le lendemain;

ce sont des quêtes, des loteries, des ventes, des fêtes improvisées avec art en faveur du malheur ou de la fidélité ; enfin, tous les jours une œuvre nouvelle sans jamais se décourager. La charité, lorsqu'elle s'appuie sur le ciel, est toujours inépuisable.

Ce portrait de la dame de charité pourrait s'appliquer à bien plus d'une femme ; et loin d'être une fiction, il est une heureuse réalité. Toutes les sociétés ont leurs Dames de Charité ; Dieu et les malheureux les bénissent toutes également.

En traçant ce type vraiment admirable, j'ai voulu laisser au cœur comme à l'esprit une douce pensée ; j'ai voulu faire connaître une âme généreuse que sa modestie dérobe à la reconnaissance des hommes, mais dont les actions sont comptées par un Dieu juste, qui les récompensera un jour avec une munificence digne de sa grandeur.

LE PROTESTANTISME

Le protestantisme ou la révolte, car la révolte est son œuvre et son origine; le protestantisme ou l'esclavage; le protestantisme ou l'arbitraire, car c'est tout un.

Le berceau du protestantisme a été la couche d'un roi incestueux, et le cerveau d'un moine apostat qui refusa de reconnaître l'autorité de Rome qui lui ordonnait la chasteté.

Sans doute des abus avaient pu s'introduire dans l'Église par la corruption de plusieurs de ses membres; et ces abus, on pouvait, on devait les réformer, mais sans porter atteinte à la foi.

Les doctrines sévères du catholicisme, toutes dans l'intérêt spirituel et temporel de l'homme, peuvent seules aller chercher les désordres à leur source, en les réprimant par la force du principe, tandis que le protestantisme ouvre, par son indulgence, la porte à tous les abus; et, disons-le sans crainte, la confes-

sion qu'il repousse, est une des barrières les plus infranchissables, qu'il brise dans l'intérêt des passions humaines.

Douze pauvres pêcheurs, sans autre force que celle qu'ils puisaient d'en haut, ont prêché les doctrines du catholicisme, tandis que c'est à force de persécutions et d'arbitraire que le protestantisme s'est établi.

Les catholiques mouraient plutôt que de renier leur foi; on les persécutait, on les décimait, on leur refusait le droit de citoyens sans ébranler leur croyance; on les rendait ilotes dans leur propre pays pour leur faire embrasser le protestantisme, moyen d'asservissement et œuvre de despotisme. Ils souffraient sans se révolter.

Partout où règne le protestantisme, l'esclavage marche à sa suite; et tandis que les missionnaires catholiques prêchent aux hommes l'amour de leurs semblables, en les faisant marcher vers une sage liberté, les missionnaires protestants deviennent partout les agents intéressés du pouvoir.

Le missionnaire catholique, inébranlable dans ses croyances, meurt pour sa foi; et en protégeant l'individu, il combat à outrance ses passions; tandis que le missionnaire protestant flatte ces mêmes passions en se ployant à leur exigence, visant avant toute chose à s'emparer de l'autorité, et à offrir à la métropole une conquête de plus.

Le protestantisme, après avoir secoué l'autorité de l'Église, ne peut plus se retrouver lui-même au milieu de la confusion que traînent avec lui le désordre des pensées et la confusion des principes. Libre de choisir, chaque homme se fait une religion à sa guise;

et celle qui flatte ou favorise ses passions devient nécessairement celle qu'il préfère.

Aussi le protestantisme a-t-il donné naissance à une foule de sectes qui déjà ne sont plus d'accord entre elles. Quand on place partout la vérité, elle n'est réellement nulle part; il ne peut y en avoir plusieurs, et l'unité est son cachet comme son essence.

Les esprits les plus éclairés s'effrayent à juste raison; et cependant il y a aujourd'hui une tendance à revenir au catholicisme qui surgit de toute part. Pour le protestantisme, rien n'est sacré, ni l'existence de l'homme ni sa liberté; et la femme est traînée au marché la corde au cou comme le plus vil animal.

A ceux qui voulaient obéir à leurs passions, il fallait une religion qui manquât de force pour les réprimer; point d'unité, plus de principes, plus d'influence que celle de l'autorité terrestre, plus d'égards pour ses semblables, et partout l'égoïsme et l'intérêt remplaçant l'amour du prochain.

De l'indifférence en matière religieuse, on arrive forcément à l'absence de toute religion, et l'on finit par tomber dans l'absurde.

Au nom de réforme, le protestantisme a pu d'abord produire quelque illusion; mais les abus de tout genre ont bientôt remplacé les réformes; c'était dans l'ordre, et, pour ne prendre qu'un côté de la question, tandis que partout le clergé catholique est pauvre et n'exhale aucune plainte, le clergé protestant regorge de richesses, et il se plaint.

Voyez les doctrines du catholicisme, elles sont toutes dans l'intérêt de l'homme qu'elles dirigent vers

l'Éternité à travers toutes les épreuves, sans même qu'il en murmure.

Examinez celles du protestantisme, elles sont toutes dans l'intérêt terrestre de l'individu, qui, en s'accordant tout pour lui, ne veut rien concéder à ses semblables. Le protestantisme enfin, où est-il aujourd'hui? Partout et nulle part, car les protestants ne peuvent plus s'entendre; et sans l'intérêt et l'amour-propre qui les retiennent, ils seraient bientôt catholiques.

Le protestantisme, religion aride, n'offre rien au cœur ; il n'a pas une pensée consolante pour le mourant, et à peine un conseil sage pour se conduire dans la vie.

Œuvre de révolte, il peut forcer les peuples à une obéissance passive; mais il ne peut leur faire regarder cette obéissance comme un devoir, et en prêchant la tolérance, nul n'est plus intolérant. Le protestantisme ne raisonne point, il commande; il ne ramène ni ne cherche jamais à convaincre, il heurte, il brise, et asservit les peuples à son sceptre de fer.

Pour lui, le ciel est peu de chose, et la terre est tout.

Le protestantisme ne résout aucune question, aucune difficulté; il traîne et enchaîne le corps en laissant à l'esprit la liberté la plus funeste ; et les passions lui servant d'élément nécessaire, il les favorise loin de leur imposer un frein.

Je ne parle point des individus. Beaucoup, sans doute, sont de bonne foi et parfaitement estimables; je m'occupe uniquement de doctrines incapables de rien créer de bon et de durable.

Enté sur l'orgueil, le protestantisme méprise et re-

pousse tout ce qui n'est pas lui ; il se croit la lumière et cherche bien plus à asservir le monde, qu'à le convertir. De pensée réelle, il n'en a point; la plus grande confusion règne aujourd'hui dans tous les esprits, et il y a presque autant de croyances que d'individus; c'est-à-dire que de véritable conviction, il n'en existe pas. Il n'y a plus qu'un intérêt terrestre dont la sagesse de l'homme et son intérêt mieux entendu finiront par faire justice. C'est dans cet espoir que je vis, désirant que les hommes s'aiment en frères, réunis par la même croyance dans le sein d'une Église qui a traversé les siècles, et que rien ne saurait abattre. Et, disons-le en finissant, abstraction faite de toute influence quelconque; le protestantisme a-t-il jamais mis au monde un Boniface, un Vincent de Paul, un saint François de Sales, un humble frère de la doctrine chrétienne, une sœur de la charité?

Le protestantisme met du faste et un orgueil tout humain dans le bien qu'il fait.

Le catholicisme fait le bien dans l'ombre, et recommande avant tout l'humilité avec l'amour de ses semblables.

Comparez, si vous êtes de bonne foi, le bien opéré par le protestantisme avec les œuvres de charité sans nombre, enfantées par le catholicisme.

Voyez, sans horreur et sans pitié, dans les districts manufacturiers de l'orgueilleuse Albion, la misère le disputant à la corruption, l'enfance sans aucune éducation morale et religieuse, la jeunesse sans guide, la vieillesse, si même on peut y atteindre, sans secours et sans asile; et osez encore après, nous vanter

les œuvres du protestantisme qui, ne songeant qu'aux biens terrestres, semble oublier que la vie n'est qu'un passage, et une épreuve pour nous conduire à l'Éternité.

Tendons toutefois la main à nos semblables, quel que puisse être leur symbole, et essayons, par nos exemples et nos préceptes, de faire entrer la conviction dans leur âme pour les ramener à la vérité.

L'INGRATITUDE

Ce vice est peut-être de tous le plus odieux; il dénature les sentiments et il les anéantit presque.

Il produit l'oubli des services, celui des devoirs que la reconnaissance impose, celui du dévouement et d'une affection que l'on s'était empressé d'accepter.

L'ingrat est toujours hypocrite; et la crainte de paraître coupable, lui fait entasser mensonges sur mensonges. Sa vie devient un mensonge perpétuel, et toute délicatesse est bannie de son âme.

Sa physionomie annonce le trouble qui le dévore. Il ne marche plus la tête haute; et son front s'incline devant les yeux qui le regardent en face.

Nulle bonhomie au cœur de l'ingrat; et dans le délire d'un moment, il espère trouver la justification d'une conduite sans excuses.

Il est sans pitié pour la peine qu'il cause et pour celle qu'il fait.

Ingrat envers Dieu comme envers ses semblables, le doute prend chez lui la place de cette foi qui empêche d'errer dans le vague, et qui est le mobile de tous les sentiments généreux.

Conscience sans réalité, l'ingrat cède à la première impression ; et il change suivant les circonstances qu'à peine il oserait avouer.

Il s'agite pour se faire illusion, tant il aurait horreur de lui-même, si la vérité lui apparaissait dans toute sa nudité.

Il ferme les yeux pour ne pas voir, et il se bouche les oreilles pour ne pas entendre sa condamnation prononcée par sa conscience ; mais c'est vainement qu'il s'efforce d'étouffer ses remords ; ses jours sont sans repos et ses nuits sans sommeil.

Rien n'est sacré pour l'ingrat, et son caprice est sa loi suprême ; si on lui arrache une partie de la vérité, il vous en dissimule les trois quarts.

Il se fuit, il s'évite, et se retrouve toujours avec dépit en face de sa conscience.

L'ingrat est avide et fort ambitieux. Assurez-lui une grande indépendance, il vous restera dévoué ; sinon, ne comptez pas sur lui.

Égoïste avant tout, un moment suffit pour lui faire oublier services, affection, délicatesse, dévouement et désintéressement.

Il est sa propre idole à laquelle il sacrifie tout, cherchant à colorer son ingratitude par mille subterfuges, et par une duplicité qui aggrave les torts.

C'est presque sans regrets qu'il perd l'estime qu'on lui accordait, allant même jusqu'à braver le mépris auquel il s'expose.

Emporté par une imagination qui ne respecte rien, et ne reconnaît aucun frein, l'ingrat est perdu sans retour s'il ne rencontre un cœur assez généreux pour s'oublier; pour dominer ses propres impressions, et lui offrir avec une main amie les conseils qui peuvent seuls l'empêcher de tomber dans l'abîme où il est prêt à se précipiter.

Ce malheureux est digne de pitié; car, méconnaissable à ses propres yeux, il l'est aussi à ceux qui voient avec douleur sa santé s'altérer sous le poids des secousses morales qui le dévorent.

Puisse Dieu lui donner avec la grâce du repentir la force de la réparation! Alors il trouvera la vie trop courte pour faire oublier ses torts; et il se relèvera par une de ces résolutions courageuses que rien ne peut plus ébranler, et qui méritent le pardon de Dieu et des hommes.

Une réparation soutenue est un mérite aux yeux de tous.

Le cœur lâche se livre au découragement et au désespoir; mais celui qui nourrit encore de nobles sentiments, et qui n'a été égaré que par un de ces moments de folie que rien n'explique, se repent, répare et espère.

Jamais la Providence n'abandonne celui qui se livre à elle sans partage, avec une confiance sans bornes.

Le bon larron crut, et il fut sauvé.

UN ATELIER

—

Grâce, finesse, amabilité, esprit, malice, bonté, talent, facilité sans égale, imagination brillante, goût exquis, cheveux d'ébène, regard perçant, taille élégante, indulgence pour les autres et réservant pour soi une sévérité sans but : vous trouverez tant de vertus et de qualités réunies dans la personne de madame Lefèvre-Deumier, qu'il faudrait avoir un bien mauvais esprit pour chercher une ombre à ce charmant tableau.

Mon héroïne habite un ravissant atelier.

Si madame Lefèvre-Deumier parle, elle vous séduit par le charme de sa conversation ; et, si elle vous écrit, elle vous surprend par ces mots charmants qui lui sont si faciles.

Bienveillante pour tous, elle est d'un dévouement sans bornes pour ceux qu'elle aime; et, sans jamais se faire valoir, elle tient plus qu'elle ne promet.

Si bien involontairement vous aviez le malheur de la blesser, elle se vengerait en vous pardonnant.

On cause de tout dans cette espèce d'aréopage ; on y plaisante, on y discute avec esprit, sans jamais se disputer, et surtout sans qu'une pédante raison vienne imposer aux joueurs son joug de fer.

On y parle de tout avec aisance, sans jamais interrompre son travail ; on écoute la critique sans toujours se laisser convaincre; mais en conscience sur quoi pourrait-elle s'exercer cette critique ?

On entre, on sort ; un mot aimable à chacun, et vite au travail.

Reçu avec cette politesse bienveillante, on se croit regretté, quand on s'en va ; et l'on ne s'en va jamais sans se promettre de revenir.

Au haut d'une échelle, on voit une belle et grande dame qui met toute son attention, toute son âme dans la belle statue dont elle veut faire don à la Genève catholique.

Si elle vous salue avec grâce, elle y met cependant une certaine dignité.

On devine facilement que c'est une âme d'élite faisant son entrée dans la vie.

Enfant gâté, mais éminemment pur, prenant ses impressions pour des vérités, ses convictions pour des principes, un regret pour une faiblesse, sa volonté pour un arrêt sans appel.

Sur un canapé est un joli jeune homme qui fume mollement une cigarette, et sur un fauteuil à ses côtés est un frère aîné, son livre à la main, ne lui cédant ni en grâce, ni en esprit ; une veste d'un bleu aussi tendre que son regard lui sert de costume.

Le *far-niente* convient assez généralement à la jeunesse ; mais si ces messieurs prennent un crayon, on voit à leur travail facile, que c'est le talent qui vient les chercher.

Ils admirent leur mère en la chérissant ; et son noble exemple semble les engager à marcher sur ses traces.

Tout est possible à de nobles cœurs.

Il y a quelque chose de touchant à rencontrer sans cesse ces élégants et spirituels jeunes gens dans l'atelier. Il semble qu'ils ne soient jamais mieux qu'auprès de leur meilleure amie.

Un domestique paraît à la porte. — Qui ? — Faites entrer !

C'est un ami, un savant, un homme d'esprit, un artiste de talent. C'est un homme du monde enfin. Chacun aime et recherche ce point de réunion, parce que chacun apprécie la personne qui en fait si bien les honneurs.

C'est encore une femme de talent qui vient offrir à l'amitié quelques moments qu'elle dérobe au travail.

C'est une délicieuse jeune femme qui pose ; et son charmant buste vous ravit par une ressemblance qui en fait presque l'original.

Ce sont de tous côtés des débris, des bustes, des statues, de riches ébauches et des chefs-d'œuvre qu'on admire.

Anathème à qui troublerait la paix et le charme de cette précieuse intimité ! Mieux vaudrait pour lui et surtout pour les autres qu'il n'y eût jamais mis les pieds.

Il faudrait avoir peu d'esprit pour ne pas s'y plaire,

et peu de cœur pour ne pas en comprendre tout le charme.

Vous avez commandé ; j'ai obéi, madame.

Votre supériorité me répond de votre indulgence ; mais je crains que ce premier essai de mes forces ne se ressente un peu de cette maudite fièvre qui a tant de peine à me quitter.

LES FEMMES

J'ai toujours préféré, je l'avoue, la société des femmes à celle des hommes; mais, observateur consciencieux et historien véridique, je les ai jugées sans illusions, en soulevant le voile qui recouvre bien des misères; et si aujourd'hui mes palettes se sont couvertes de couleurs sombres, je dois à la vérité d'ajouter qu'il existe de nombreuses et consolantes exceptions.

Quand les femmes sont bonnes, elles sont parfaites; mais malheureusement elles ne le sont pas toujours.

Leur esprit est piquant, leur physionomie pleine d'attraits; leurs formes sont charmantes; leur sourire est délicieux; leur conversation est entraînante, leur esprit séduisant. Elles inspirent l'enthousiasme, le désir de la gloire, le mépris de la mort; et souvent elles deviennent l'âme et la pensée des plus nobles actions, des actions les plus généreuses.

Leurs yeux, semblables à une étincelle électrique, portent avec eux le feu ou le désordre.

Leur finesse est grande et leur souplesse calculée ; mais leur dévouement, lorsqu'il est sincère, est absolu.

Parler raison à la plupart des femmes, c'est leur parler grec; et quelquefois cependant, par un contraste bizarre, la raison a devancé leur âge.

Elles changent souvent de pensées, mais une idée, elles ne l'abandonnent jamais.

Elles vous entendent sans vous écouter; et vos paroles font à leurs oreilles l'effet d'un bourdonnement qui leur est insupportable.

Un ruban, une dentelle, un bonnet, une robe, un plaisir, tel est généralement le sujet de leur conversation, à laquelle plus d'une fois un homme rougirait de prendre part.

La femme est capable des plus grands sacrifices pour celui qu'elle aime. Elle lui sacrifierait tout, hors sa ceinture ou sa collerette.

L'esprit de coquetterie ne la quitte jamais, et l'imagination des femmes, généralement assez peu réglée, leur fait donner sans intention le mensonge pour la vérité, en finissant par se persuader qu'elles ont vu ce qui n'est jamais arrivé.

Un roman les séduit, quelque forme qu'il prenne.

Rien n'égale la fausseté d'une femme qui a franchi les limites que l'honneur et le devoir lui imposaient. Sa vie est un mensonge de tous les instants ; et l'attrait, la vanité, la jalousie, le calcul, ou l'emportement, finissent par anéantir chez elle tout remords.

Fine par instinct et par nécessité, elle n'a qu'une pensée, celle de tromper.

Elle trompe à gauche, elle trompe à droite, et souvent elle se trouve réduite à trahir à la fois et celui

qui l'aime et celui qu'elle aime, ou seulement celui que, par pure vanité, elle veut enchaîner à son char; heureux encore quand le nombre des victimes est limité!

Faibles au moral comme au physique, certaines femmes ont recours à la ruse; et elles finissent par perdre cette franchise qui a un si grand charme.

La dissimulation devient chez elles une habitude, l'hypocrisie une nécessité, leur abandon un calcul; et toujours est-il assez difficile de connaître leur arrière-pensée.

Vous soumettre à leurs caprices est leur but; vous plaire leur travail de tous les instants; vous enchaîner leur désir; vous attacher leur rêve.

Sans aller au delà du présent, elles s'étourdissent sur les conséquences d'un laisser-aller qui n'est pas sans danger.

L'amour du luxe et de la toilette, le besoin de dépenser et l'impossibilité de satisfaire leurs caprices, motivent souvent leurs faiblesses.

Leur frivolité n'est surpassée que par leur légèreté.

L'ingratitude de certaines femmes égale leur hypocrisie; et, en pensant que tout leur est dû, elles vous savent à peine gré de vos sacrifices.

Ces femmes portent assez généralement un masque sur la figure, un cataplasme sur le cœur, une emplâtre sur la conscience.

Sans leur excessive légèreté, leur vie deviendrait un enfer; mais penser les fatigue, et leur orgueil les soutient à travers les épreuves.

La persévérance, le temps, l'affection, les circonstances, l'intérêt, la résignation et un malheur vrai

ou simulé, finissent assez habituellement par triompher des résistances.

Les hommes les plus roués ont sur leur esprit un succès plus assuré, l'expérience leur ayant donné l'habitude de la séduction.

Papillons volages, les femmes piquent, mais elles s'attachent rarement.

Cependant, quand elles aiment véritablement, c'est avec un dévouement sans bornes et un abandon rempli de charmes.

Compassion pour la femme dont l'affection est sans calcul.

Anathème pour la femme coquette qui se fait un jeu des sentiments qu'elle inspire.

Des principes religieux arrêtent sans doute bien des femmes sur le bord de l'abîme; mais plus habituellement ces principes ne sont qu'un point d'arrêt; et lorsqu'elles cèdent, c'est plus généralement par affection, par calcul ou par vanité, ou par la crainte de pousser au désespoir un cœur dévoué, que par un entraînement fougueux qu'elles éprouvent rarement.

La réflexion et les larmes suivent alors la faute, au lieu de la précéder.

Une fois le premier pas franchi, la hardiesse des femmes dépasse celle des hommes; et elles étouffent un remords qui les gênerait.

Dépouillant toute prudence, elles aiment à se compromettre dans la crainte qu'on ne leur échappe.

On dit que les hommes sont inconstants... Les femmes sont-elles plus fidèles?...

Une seule erreur est souvent leur partage; mais,

quand elles ne se bornent pas à la première, il n'y a plus pour elles de point d'arrêt.

Elles appellent résistance et sagesse le refus d'un fait qui les effraye; mais que n'accordent-elles pas avant?...

Quitte à m'exposer au reproche d'avoir une morale relâchée, j'avoue que je me sens plus d'indulgence et de compassion pour la femme qui, entraînée par un sentiment violent, a perdu le courage de la résistance, que pour celle qui, au milieu de l'abandon, conserve assez de sang-froid pour faire un calcul à son profit.

Les femmes ne perdent jamais à moitié cette pudeur qui a tant de charmes.

Filles, elles risquent parfois de devenir femmes; épouses, elles négligent les devoirs les plus sacrés de l'intérieur, et font enrager leurs maris, dont elles se plaignent, sans rien faire pour se les attacher; heureux lorsqu'elles ne les prennent pas pour dupes!

S'il est d'usage d'accuser les maris, leur ménage ne pourrait-il pas, dans plus d'une circonstance, leur servir d'excuse?

Les femmes, devenues mères, donnent souvent à leurs enfants des exemples qu'elles seraient honteuses de leur voir suivre.

Elles jouent avec le feu; et parfois le malheureux qui se trouve pris dans leurs filets, est en réalité le moins coupable.

Parlerai-je de ces bals, où la tête se perd forcément au bruit d'une musique infernale qui vous enivre; de ces danses, dont toute pudeur est bannie, et où l'innocence, entraînée par le plaisir, se berce sur le bord d'un abîme!...

Que dire de ces mères qui vantent et préconisent le crime !

Parlerai-je de ces mères qui laissent admirer ou critiquer ce qui devrait toujours rester voilé !

Explique qui voudra ce mélange de prétendue pudeur et d'abandon, d'effronterie et de piété.

Jalouses les unes des autres, les femmes généralement se déchirent entre elles.

Leur caractère s'aigrit avec l'âge, et leur prétention est d'être encore jeunes, alors que personne ne peut leur offrir ces hommages que justifie la jeunesse.

Les compliments les flattent ; les soins les touchent; les hommages les enivrent ; et elles marchent, les yeux fermés, dans un labyrinthe dont l'issue est un abîme.

Il n'est rien que la femme n'invente pour se venger d'une rivale.

Injures, médisances, calomnies, méchancetés, rien ne lui est sacré.

L'homme, il est vrai, se venge par un coup d'épée. Moralement et religieusement, il peut ne pas avoir raison ; mais du moins c'est au grand jour qu'il agit.

Si j'ai peint les femmes sous des couleurs si peu favorables, c'est parce que j'ai beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup su, et que nombre de confidences sont venues attrister mon esprit et mon cœur ; et d'ailleurs, ce n'est pas, Dieu merci, la généralité des femmes dont j'ai voulu parler ; mais j'ai vu des choses tellement hideuses, que je n'oserais les raconter.

La femme est, en dernière analyse, ange ou démon. Pour elle point de milieu : tout bien ou tout mal.

Combien de filles ou de femmes ne reculent pas

après une faute même devant un crime, dans la crainte de se voir compromises !

Pauvre humanité, plus on vit et plus tu inspires de pitié.

C'est une triste page que celle de son histoire.

Une sorte de pudeur m'empêche de parler de ces êtres immondes, la honte de leur sexe, et qui n'ont de la femme que le nom qu'elles déshonorent!...

Il existe, je le répète, de nobles et très-nombreuses exceptions ; et je serais heureux de citer celles que je connais, si je ne craignais pas de blesser leur modestie.

La liste seule des martyres de la foi est un enseignement sublime.

Honneur à la sœur de charité; à ces sœurs gardemalades si dévouées, à toutes ces chastes femmes qui, renonçant aux joies du monde, vont s'ensevelir dans un cloître pour échapper à toutes les séductions !

Honneur à ces femmes jeunes ou vieilles qui vont dans les réduits les plus obscurs, sécher une larme ou soulager la misère !

Honneur à la femme sage, à la femme modeste, à la fille pudique, à l'épouse dévouée, à la mère de famille qui vit pour son intérieur !

Grâce, ingénuité, innocence, esprit, finesse, délicatesse, modestie, douce et heureuse influence, empire de la vertu, désintéressement, noblesse, distinction, pudeur, abnégation, dévouement, vraie piété, amour du devoir, élévation de sentiments, retenue dans les relations intimes, telles sont les précieuses qualités qu'on est si heureux de retrouver chez ces natures d'élite qu'on ne peut assez admirer.

Honneur encore à ces femmes de talent, à ces na-

tures privilégiées, à ces esprits supérieurs, et enfin à ces génies féminins qui honorent l'art et la science, en cherchant dans le travail une heureuse et utile distraction, ou bien un moyen honorable d'existence!

La femme apporte dans ce travail ce tact, cette finesse d'expression, cette grâce et cette noblesse de sentiments qui sont généralement son partage.

Le monde serait meilleur si les femmes exerçaient sur lui une plus heureuse influence; mais, pour qu'elles le fissent, il faudrait que leur éducation fût plus sérieuse et moins futile.

Les gouvernements devraient préparer par l'éducation de la femme la réforme de l'humanité.

Disons en terminant que la femme fut la première coupable, et que grand nombre de malheureux lui auront dû leur supplice.

DE LA COQUETTERIE

—

Si vous jugez les femmes trop sévèrement, vous avez tort; et si vous les jugez trop favorablement, vous n'avez pas raison.

Juges sévères et implacables, songez que les condamner sans appel, c'est prononcer votre propre condamnation.

Plaire est leur but, leur vie; la coquetterie est leur essence; dès leur plus tendre jeunesse on leur dit : soyez aimables !

Pour l'être, ne faut-il pas chercher à plaire, et pour plaire n'est-il pas nécessaire de s'armer au moins d'une sorte de coquetterie d'esprit qui a autant de grâce que d'attraits ?

Cependant, hommes toujours sévères et souvent inconséquents dans les jugements que vous portez, « c'est une coquette ! » dites-vous. Espèce d'anathème que vous lancez contre cette malheureuse que vous

eussiez trouvée sotte et ennuyeuse, si elle n'eût pas cherché à vous plaire. Où est la justice?

Je conviens qu'il y a une coquetterie d'esprit pour laquelle vous vous montrez plus indulgent; mais si involontairement le cœur se met un jour ou l'autre de la partie, plaignez la malheureuse prise elle-même dans les filets que vous avez tendus sous ses pas, et que votre sévérité ne soit plus implacable !

La femme est coquette par instinct et par nécessité; dès son entrée dans la vie, on lui indique les moyens de plaire; les soins que l'on prend de la toilette de la jeune fille commencent à la rendre coquette, car enfin c'est pour plaire qu'on lui dit qu'il faut se soigner, être élégante, gracieuse, prévenante.

La coquetterie se développe avec l'âge; mais ce sont les parents eux-mêmes qui l'ont inoculée dans les veines de l'enfant.

Oui, pères et mères, vous êtes les premiers coupables; et celle que vous grondez aujourd'hui serait en droit de vous adresser les reproches les mieux fondés.

Disons-le cependant, il y a coquetterie et coquetterie; et la femme au cœur froid qui, se croyant sûre d'elle-même, se fait un jeu de séduire tous les hommes qu'elle rencontre, en faisant croire à une affection qu'elle n'éprouve point, cette femme est plus que coquette; elle est criminelle, et mérite le blâme le plus sévère.

Mais cependant, pour être juste, il faut ajouter que ce plan est tellement incliné, qu'il est difficile de s'y maintenir en équilibre.

Si vous vous hasardez sur un glacier, heureux celui qui peut y marcher d'un pas ferme.

Au premier degré tout paraît insignifiant ; au dernier on est coupable.

On répète sans cesse inconsidérément à la jeune fille : « Soyez aimable et cherchez à plaire. » Et, sous prétexte de préserver son innocence, on se garde de lui faire connaître le danger de la séduction, c'est-à-dire qu'on fait bientôt une victime de cette élève docile.

Quel est le vrai coupable ?

Lise désire plaire à son père et à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à ses tantes, à ses cousins, à ses amies, aux amis de ses parents ; plus elle y parvient, et plus on la loue. Qui se chargera de tracer la limite entre le désir de plaire et une coquetterie coupable?

Où sera le point d'arrêt ?

Femmes coquettes, tout en vous condamnant, je ne puis m'empêcher de vous plaindre, en pensant qu'on vous a fait dans votre enfance un devoir de ce qui plus tard devient un danger.

La coquetterie me paraît dangereuse et coupable, surtout lorsqu'elle s'adresse à l'individu, au lieu de devenir générale.

S'il est naturel de désirer être trouvée aimable, il est toujours dangereux de chercher à attacher en dehors de ses devoirs.

Telle femme se croit souvent une honnête personne, en gaspillant son cœur et sa vie à travers toutes les phases d'une coquetterie coupable ; en négligeant ses devoirs de fille, d'épouse et de mère... C'est alors qu'il n'y a pas d'expression assez sévère pour juger sa conduite.

Trop sûre d'elle-même, ce serait sa juste punition

qu'un jour un torrent de larmes vînt détruire toutes ses illusions.

La légèreté d'esprit et de cœur m'a toujours paru un vice impardonnable.

FIN DES ESQUISSES.

LE

MUSÉE DE MARINE

I

DOCUMENTS NOUVEAUX

Tous mes soins, au département des Beaux-Arts, tendaient à m'entourer, dans toutes les parties, des personnes les plus distinguées M. Ferdinand Langlé était du nombre; et mon seul mérite fut de l'avoir découvert, malgré sa modestie.

Les événements nous avaient séparés depuis bien des années; c'est avec bonheur que j'ai retrouvé un homme dont j'honore le caractère, et dont je sais justement apprécier les lumières. Si, dans le temps, je fus assez heureux pour lui rendre quelques services, il m'en rend un réel aujourd'hui, en m'aidant à combler une lacune qui m'était échappée.

Voici la lettre que je reçois de lui :

« Paris, le 15 juillet 1863.

« Monsieur le duc,

« Je prends la liberté de signaler à votre attention une importante lacune que j'ai remarquée en lisant les *Mémoires*, si pleins d'intérêt, que vous publiez en ce moment.

« Dans le IXe volume de ces *Mémoires*, sept lignes seulement sont consacrées à rappeler la création du Musée naval, dont la pensée vous appartient tout entière, et que vous aviez conçu dans des proportions bien plus vastes que celles qui lui ont été données depuis.

« Plus que personne je suis en mesure de réparer cette omission puisque, sur votre proposition bienveillante, le roi m'avait fait l'honneur de me nommer (décision du 11 juin 1828) *Bibliothécaire et historiographe* de ce Musée, et que j'avais rédigé, d'après vos indications, un livret et un catalogue destinés à bien faire connaître le but et l'utilité de la collection spéciale qu'on réunissait dans les galeries du Louvre.

« Permettez-moi de vous les résumer ici :

« Le plan que se propose la direction des Beaux-« Arts (me dites-vous en me remettant mon brevet) « n'est pas seulement de collectionner des modèles, « étiquetés et disposés comme des curiosités sur les « étagères d'un salon, mais bien d'offrir au public « et aux hommes de science l'histoire en relief de la « marine chez tous les peuples, la France en tête; « aussi pour que la collection puisse être étudiée et « comprise, il faut qu'à la fois un catalogue descriptif

« et une bibliothèque spéciale soient mis à la dispo-
« sition du public.

« Vous aurez donc, pour la rédaction du catalogue, « à vous concerter avec M. l'ingénieur de la marine « chargé de la collection des modèles, au fur et à me- « sure qu'ils seront placés dans les salles : et ce cata- « logue ne devra pas être une nomenclature toute « sèche reproduisant des titres par numéros comme « celle en usage dans le livret du Musée de peinture « et de sculpture, mais une description raisonnée de « chacun de ces modèles.

« La description dont il s'agit, devra rappeler l'époque « où les diverses formes de navires étaient en usage, « faire connaître les peuples qui les employaient, in- « diquer les grands faits historiques ou commerciaux « qui s'y rapportent, enfin renvoyer pour plus amples « détails aux ouvrages spéciaux qui ont traité de ces « questions, afin qu'on les puisse consulter à la Bi- « bliothèque navale qu'on doit adjoindre à l'exposi- « tion.

« Quant à cette bibliothèque elle-même, vous la com- « poserez de tous les livres, cartes et plans, aujour- « d'hui existants dans les collections publiques, et « dont vous signalerez l'existence au ministère, qui « en fera opérer la transmission au Louvre.

« S'il se trouvait des œuvres utiles qui ne fussent « pas disponibles dans les bibliothèques du gouver- « nement, et qu'on pût se les procurer chez des li- « braires ou des collectionneurs, vous les signaleriez « à la direction des Beaux-Arts qui en fera l'acqui- « sition. »

« Telles furent, monsieur le duc, les instructions,

pleines de justesse et d'avenir, que vous me donnâtes alors, et auxquelles je m'empressai de me conformer, pénétré comme je l'étais, de leur valeur et de leur incontestable utilité.

« Après de longues et consciencieuses recherches, j'eus l'honneur de remettre en vos mains les résultats de ce travail, savoir :

« Premièrement : *Le plan du livret explicatif, disposé par époques successives, de siècle en siècle;*

« Secondement : *Le catalogue des ouvrages, des cartes et des plans, existants à Paris, dans les bibliothèques et les dépôts de l'État.*

« Il ne restait, pour compléter, qu'à constater l'existence des œuvres déposées dans les archives des grands ports de mer.

« Ce catalogue fut accueilli par vous avec un grand intérêt; et vous étiez prêt à faire mettre le projet à exécution, lorsque de graves événements politiques, en vous enlevant à la direction des Beaux-Arts, vinrent mettre fin malheureusement à l'action si utile, si énergique et si noble que vous exerciez depuis six années sur cette branche importante de l'administration publique.

« Depuis, il n'a été donné aucune suite à la partie intellectuelle de votre création; et le travail volumineux que j'avais eu l'honneur de vous remettre, et que vous aviez annoté de votre main sur un grand nombre de pages a malheureusement été, lors des événements de 1830, perdu, ou tellement enfoui sans ordre dans les cartons du ministère, au moment de la suppression de votre administration, qu'il est devenu impossible de retrouver ces documents.

« Personnellement je n'en ai pas gardé de double : tout ce qui me reste, au milieu de notes et brouillons informes, c'est le *sommaire des chapitres* qui composaient le travail en question. Si vous jugez convenable que ce vestige trouve place dans un chapitre quelconque de vos remarquables *Mémoires*, le public connaîtra, au moins en germe, une des grandes pensées qui ont signalé votre passage à la direction des lettres et des arts.

« Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le duc, l'hommage bien sincère de tous mes sentiments de gratitude et de respectueuse considération.

« FERDINAND LANGLÉ. »

II

SOMMAIRE DES CHAPITRES

DU LIVRET EXPLICATIF

DISPOSÉ PAR ÉPOQUES SUCCESSIVES, DE SIÈCLE EN SIÈCLE

CHRONIQUES DE LA MARINE FRANÇAISE

DEPUIS LA DOMINATION ROMAINE JUSQU'À LA RENAISSANCE ET DE LA RENAISSANCE A L'ÉPOQUE ACTUELLE

INTRODUCTION.

CHAP. Ier. De la construction des vaisseaux jusqu'au dix-septième siècle, naves, nefs, galées, galères, galions baliniers, huissiers, etc.

— II. De la marine des Gaulois avant et pendant la domination romaine.

— III. De la marine des Francs avant leur établissement dans les Gaules.

— IV. De la marine des Francs après leur établissement.

— V. Des vaisseaux les plus célèbres en France.

— VI. De la manière dont se formaient les flottes.

Chap. VII. De la manière de combattre sur mer.
— VIII. Des amiraux et autres charges de la marine.
— IX. Des troupes de la marine et matelots.
— X. Des premières applications de l'artillerie à la marine.
— XI. Des batailles navales, de leurs règles avant la renaissance.
— XII. De la marine marchande jusqu'à la découverte de l'Amérique, du cabotage et du long cours au moyen âge.

CHRONIQUES DE LA MARINE FRANÇAISE

SOUS LA PREMIÈRE RACE

Guerres maritimes de Clovis.

Guerres de Théodebert, son petit-fils, contre les Danois, et défaite de Cochiliac, leur roi.

Guerre de Gontran, roi de Bourgogne, contre Leuvigilde, roi des Visigoths d'Espagne; courses sur les côtes de Galice, défaite des flottes françaises.

Expédition glorieuse de Charles Martel contre les Frisons dans la mer du Nord.

CHRONIQUES DE LA MARINE DE FRANCE

SOUS LA SECONDE RACE

Flottes nombreuses de Charlemagne, leurs stations, la forme et la grandeur de ses vaisseaux; hommes de guerre qui les montaient. Ses victoires contre les Grecs du Bas-Empire, les Sarrasins d'Espagne et d'Afrique, et les Normands qui commencent à se faire redouter.

Projet d'un canal de jonction entre l'Océan et la mer Noire, conçu et commencé par les ordres de cet empereur.

Marine négligée sous ses successeurs. Invasions des Normands;

histoire maritime de ces hardis pirates, forme de leurs *naves* ; ils remontent la Seine ; combat livré contre eux en avant de Rouen ; les marchands par eau de l'apport Paris arment contre eux, les flottes se rencontrent à la jonction de la Marne et de la Seine vers Charenton ; les Normands sont repoussés, ils reviennent en force, siége de Paris (partie nautique).

Marine anéantie pendant le reste de cette dynastie.

CHRONIQUES DE LA MARINE NATIONALE

SOUS LA TROISIÈME RACE

De la marine pendant la première croisade.

De la marine pendant la seconde croisade.

Les rois de France n'ont pas de marine royale, ne possèden aucun port en propre ; ils sont obligés d'avoir recours aux grands vassaux qui possèdent les côtes.

De la marine des ducs d'Aquitaine.
— des comtes de Provence.
— des ducs de Bretagne.
— des ducs de Normandie.

Saint Louis rétablit la marine. Guerre contre Henri III d'Angleterre. Expédition maritime de Charles d'Anjou contre le royaume de Naples.

Saint Louis s'embarque à Aigues-Mortes pour la Terre sainte avec mille huit cents vaisseaux.

Philippe le Hardi envoie une flotte contre Pierre III d'Aragon.

Descente des Français en Angleterre sous Philippe le Bel ; prise de Douvres.

Autre descente et prise de Southampton sous Philippe de Valois.

Quatorzième siècle. — Bataille de l'Écluse. — Défaite de la flotte française. — Bataille de Ziriezée en Zélande (1304).

Victoire de Guernesey sur les Anglais (vers 1310).

Rétablissement de la marine sous Charles V.

Flotte assemblée devant Honfleur (1369).

Victoire de la Rochelle sur les Anglais (1372).

Prise de la Lye, de l'île de Wight et de quelques villes sur les côtes d'Angleterre par la flotte française (1377).

Charles VI arme douze cent quatre-vingt-sept vaisseaux ou naves, mais la jalousie des Princes rend inutile ce formidable armement.

Marine négligée sous Charles VII.

Descente en Angleterre par Pierre Brézé (1457) ; sa flotte force le port de Sandwich.

Louis XI néglige la marine ; aussi voit-on nos côtes et notre pavillon insulté par les corsaires.

Charles VIII met quelques flottes en mer pour ses guerres d'Italie.

Louis XII combat contre les Vénitiens (1510).

François I[er] s'occupe davantage de la marine ; sa flotte franchit le détroit de Gibraltar, l'amiral d'Annebaut prend l'île de Wight, la flotte anglaise refuse le combat.

La flotte française s'unit à Barberousse pour assiéger Nice par mer.

La marine française est détruite sous les règnes suivants. Jusqu'à Louis XIII, les Rochelois seuls entretiennent une flotte qui protége les huguenots.

Rétablissement de la marine sous Louis XIII, et expéditions principales exécutées sous ce règne. — Flibustiers. — Combats maritimes fameux.

LA MARINE SOUS LOUIS XIV

Expéditions dans les Indes et dans l'Amérique. — Découverte de la Louisiane. — Amélioration capitale des ports de Brest et de Toulon.

Expéditions de Duquesne, d'Estrées, Duguay-Trouin, Jean Bart et autres marins illustres de ce grand règne.

LA MARINE SOUS LOUIS XV

Expéditions dans les Grandes-Indes.

Prise de Madras sur les Anglais par La Bourdonnaye.

Dupleix les force à lever le siége de Pondichéry.

Défaite de l'escadre anglaise de la Méditerranée par M. de la Galissonnière.

Prise de Port-Mahon et de l'île Minorque sur les Anglais par le maréchal de Richelieu.

Défaite des Anglais devant Saint-Malo.

Soumission du bey de Tunis.

LA MARINE SOUS LOUIS XVI

Soins particuliers donnés par ce prince à l'agrandissement de la marine et de ses établissements.

Fondation du port de Cherbourg.

Expédition d'Amérique. — Le comte d'Estaing, le Bailly de Suffren, Lamothe-Piquet.

Défaite des Anglais commandés par Cornwallis, devant New-York.

Expédition de Lapeyrouse, d'après les indications personnelles du roi.

Expédition de Madagascar.

LA MARINE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Projet de descente en Angleterre. Construction d'une flotte de bateaux plats.

Combat de Trafalgar, où la flotte française et la flotte espagnole combinées sont obligées de se retirer devant les Anglais, après un sanglant engagement et une perte de dix-neuf vaisseaux, mais où Nelson est tué.

Travaux au port de Cherbourg et autres.

LA MARINE SOUS LOUIS XVIII ET CHARLES X

Expédition de Grèce.

Bataille de Navarin.

Expédition de circumnavigation de Dumont-d'Urville à la recherche de l'expédition de Lapeyrouse.

Reprise de possession des établissements français à Madagascar.

Prise d'Alger. Coopération de la marine à cette mémorable conquête.

III

ANNEXES

—

Marine des flibustiers et des pirates français ; leur histoire.

Découverte et voyage des Dieppois ; leurs colonies.

Marins français célèbres au moyen âge, et depuis la renaissance jusqu'à Louis XIII.

Relation de 99 combats particuliers aux mêmes époques.

Pavillons nationaux pendant la monarchie.

Connaissances astronomiques. — Marées. — Des moyens de direction avant la boussole.

Découverte de la boussole, appelée la Marinette ; usage primitif.

Superstitions maritimes. — Connaissances en histoire naturelle.

Desséchements de terres. — Invasions de la mer.

Des anciens ports ; ce qu'ils étaient.

Ports nouveaux fondés par divers rois.

Ports abandonnés ou diminués. — Points commerciaux de la marine française au moyen âge et à l'époque de la renaissance.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

LA GALERIE DES FEMMES

(SUITE)

Élise et Émilie, mesdemoiselles Listz. 1
Fortunée, comtesse de Courcelles. 7
Francesca, princesse de Joinville. 11
Gabrielle, madame Brisset. 17
George Sand, madame Dudevant. 20
Georgina, mademoiselle de Schoultz. 28
Hyacinthe, mademoiselle ***. 33
Herminie, comtesse de B. Conti, aujourd'hui duchesse de Doudeauville. 35
Henriette, comtesse de Ludre. 40
Hyacinthe, mademoiselle Valmore. 44
Hortense, madame Amédée Thayer. 50
Hélène, madame Fléory. 57
Hortense, mademoiselle de Saint-Albin. 61
Ida, madame Strickland, aujourd'hui comtesse de Fezensac. . . 65
Joséphine, madame la baronne de Montville. 69
Johanna, mademoiselle de Schoultz. 74
Mesdemoiselles de Komar ou les trois grâces. — Madame la comtesse de Potocka. 79
Nathalie, mademoiselle de Komar. 82
Ludmille, mademoiselle de Komar, aujourd'hui princesse de Beauvau. 85

Louise, comtesse de Bizy. 89
Léonie, comtesse de Castellane. 93
Louise, comtesse d'Haussonville. 98
Laure, comtesse de La Marlière. 103
Lédorie, comtesse Dupont. 108
Louise, comtesse de Vésins. 111
Lucie, marquise de Salvo. 115
Louise, mademoiselle Germain. 119
Louise, mademoiselle de Chabot. 125
Mademoiselle. 128
Marie, vicomtesse de Bonneval. 131
Maxime, baronne de Chaubry. 135
Mathilde, mademoiselle de Finguerlin. 139
Marguerite, madame Frazer. 142
Marguerite, miss Trotter. 147
Méry, mademoiselle de Malleville. 152
Maria, mademoiselle Aubry. 157
Médora, mademoiselle Grymes. 161
Noëmi, madame la vicomtesse de la Villegontier. 165
Pauline, comtesse d'Oraison. 169
R..., duchesse de Crès. 172
Rachel. 176
Rosalie, princesse de Chimay. 184
Sophie, marquise de Séguier. 188
Stéphanie, madame Delacroix. 191
Sophie, madame Pannier. 195
Madame la duchesse de Dino, aujourd'hui duchesse de Talleyrand. 198
Victoire, comtesse de La Turbie, plus tard duchesse de Tonnerre. 201
Mademoiselle de La Vernette. 204
Valentine, princesse de Craon. 206
X. 209
Zoé, comtesse du Cayla. 213
Ernestine, marquise de Rastignac. 218
Augustine, duchesse de Doudeauville, douairière. 220
Aglaé, vicomtesse de Montigny. 224
Blanche, comtesse de Moges. 228
Charlotte, marquise de La Bourdonnaye. 230
Caroline, mademoiselle de Montalembert, depuis comtesse de Verteillac. 233
Céleste, madame Guinard. 235
Chère amie. 237
Un mois d'absence, ou les aventures de *chère amie* racontées par elle-même. . . . .

Élisabeth, mademoiselle de La Rochefoucauld. 253
Élisabeth, comtesse de Vogué. 256
Émilie, duchesse de Narbonne. 259
Émilie, comtesse de Quinsonas. 261
La maitresse de maison, Émilie, baronne d'Elmar. 264
Ernestine, comtesse de Dampierre. 266
Élisabeth, comtesse H. de La Rochefoucauld. 268
Eulalie, comtesse de Puységur. 271
Félicie, marquise de La Rochejaquelein. 274
Mademoiselle G. de Montlaguy. 277
Henriette, vicomtesse d'Agoult. 279
Henriette, marquise de Brézé. 281
Ida, duchesse de Guiche. 283
Juliette, marquise de Vence. 285
Louise, madame ***. 287
Léontine, vicomtesse de Noailles. 290
Marie-Caroline, impératrice d'Autriche. 293
Marguerite, duchesse de Fitz-James. 295
Mélanie, duchesse de Poix. 298
Marie, marquise de Dalmatie. 300
Marie, lady Fagan. 304
Nicolette, duchesse de Périgord. 309
Napoléonie. 311
Philippine, comtesse d'Imécourt. 317
Pulchérie, comtesse H. de l'Aigle. 320
Stéphanie, comtesse d'Aporto. 323
Thérèse, comtesse de Berthier. 326
Valentine, comtesse de Marcellus. 329
Victoria, reine d'Angleterre. 332
Adèle, comtesse de Guitry 335
Amélie, comtesse de Croix. 337
Blanche, comtesse de Menou. 339
Claire, marquise de Pracontal. 341
Élisa, vicomtesse A. de l'Aigle. 343
Cécile, mademoiselle de Schultze. 346
La duchesse de Galliéra. 351
Hélène, duchesse d'Orléans. 353
Marie, vicomtesse Walsh. 357
Deux amies. — Joséphine et Caroline. 359
Stéphanie, grande-duchesse douairière de Bade. 366
Sophie, miss Greville. 369
Marie, princesse de Wieck, sœur du duc de Nassau. 373
Isabelle, infante d'Espagne, comtesse de Gurowski. 376
Pénélope, princesse de Capoue. 381

Aliénor, marquise de Courtarvel. 385
Anna, mademoiselle de la Jumelière. 388
Apollonie, marquise de La Rochelambert. 391
S. A. R. la grande-duchesse de Nassau, fille du grand-duc Michel. 395
Mathilde, duchesse d'Istrie. 400
Valentine, comtesse Pozzo di Borgo.. 403
Victoire, duchesse de Nemours. 406
Alexandra, impératrice de Russie. 408
Anne, comtesse Wielhorski. 411
S. A. R. la princesse Alexandra, fille de LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, duchesse de Hesse. 415
Clémentine, comtesse de Beaufort.. 418
Louise, comtesse d'Épeuil.. 421
Les trois amies, la Girouette. Suzanne, vicomtesse de Fleury, née Hamilton. 424
L'invisible. Madame d'Oliveira. 429
L'insaisissable. Madame de Grandfort. 434
Adélaïde, madame Ristori. 440
Georgina, comtesse de Gallifet. — A madame la comtesse Louis d'Imécourt.. 444
L'Oiseau-mouche, Isabelle, comtesse de Durfort. 449
Félicie, marquise d'Aoust. 455
Marie, mademoiselle de Rocque. 459
Élise, madame Saint-John. 463
Madame de Larenti. 468
Une rencontre à Ems. 471
Vava, comtesse Pankratieff, née princesse Gortschakoff. 475
Une rose. Catherine, madame de Soukhosaneth. 478
Louise, madame Daran. 483

ESQUISSES

L'artiste. 489
La femme auteur. 493
Le diplomate.. 497
Un juste-milieu. 502
Un jésuite. 507
La légitimité. 513
La femme de ménage. 517
Un prêtre. 520
La femme politique. 524
Un républicain. 529

Un royaliste. 533
L'usurpation. 539
Le catholicisme. 545
Un courtisan. 548
Un curé. 550
Le gamin de Paris. 552
Un intérieur. 554
Un original. 557
Un ouvrier. 561
Un philosophe. 563
Le peuple. 566
Un séide. 569
Une coquette.. 572
La dame de charité. 574
Le protestantisme. 578
L'ingratitude.. 584
Un atelier. 587
Les femmes. 594
De la coquetterie. 599
Le Musée de marine. 603

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

N

